CINÉMA : *Comment* HOLLYWOOD *a terrassé les gros salaires* NUITS MAGIQUES : *Quand tout Paris flambait aux* BAINS

VANITY FAIR

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

RÉVÉLATIONS

LE MAJORDOME DES BETTENCOURT PARLE

Fric, mensonges et cassettes audio

p. 170

EXCLUSIF

BRAD PITT JOUE PLATON

pour Alain Badiou

LE DERNIER AMOUR DE WARHOL

par Jean-Jacques Schuhl

MARGUERITE DURAS ET MOI

par Atiq Rahimi

RENCONTRE

QUI ÊTES-VOUS MISTER MITTAL ?

Le magnat de l'acier raconte son bras de fer avec l'État français

p. 220

ART

LA DERNIÈRE NUIT DES KENNEDY

p. 76

Plus

MOSCOU
CRAVEGGIA
SAINT-TROPEZ
TOKYO
LE FLORE

La nouvelle géographie des snobismes de l'été

« Le courage ne se démode jamais. »
–WILLIAM M. THACKERAY

SCARLETT JOHANSSON

Une Américaine à PARIS

« Je vis au-dessus d'un café où on joue de l'accordéon. »

SES FILMS, SA VOCATION, SES AMOURS : LA STAR COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE

p. 156

SCARLETT JOHANSSON PHOTOGRAPHIÉE PAR MARK SELIGER POUR VANITY FAIR FRANCE

NUMÉRO 1 JUILLET 2013

M 04364 - 1 - F: 2,00 € - RD

www.vanityfair.fr

*parrainé par

Pierre Casiraghi,
initiated by* Jacky Ickx

Berluti
Paris

LANCÔME PRÉSENTE

Le nouveau parfum

La vie est belle

La vie est belle. Écrivez la vôtre.

LANCÔME

PARIS

La vie est belle sur Lancome.fr

esteelauder.fr © 2012 Estée Lauder Inc.
ESTĒE LAUDER

La vie change votre peau.
Changez votre peau pour la vie.

Revitalizing Supreme

Crème Globale Anti-Age multi-action
Nouveau Baume contour des yeux

Découvrez la première crème globale anti-âge de la Recherche Estée Lauder. Grâce à la technologie exclusive IntuiGen™, elle aide à stimuler toutes les fonctions anti-âge de la peau.
Cette crème ultra puissante, à la texture délicate, permet de réduire visiblement les multiples signes de l'âge.

Cliniquement testé. Cliniquement prouvé.
En 4 semaines seulement, 92% des femmes ont montré une amélioration significative de la densité de leur peau.*

12 Brevets Internationaux

Récompensée par le Prix d'Excellence de la Beauté Marie Claire 2013

marie claire
PRIX D'EXCELLENCE DE LA BEAUTÉ 2013

Nouveau
Baume contour des yeux

Crème visage

*Tests cliniques réalisés sur 24 femmes après utilisation de la crème visage et du baume contour des yeux.

CHANEL
www.chanel.com
La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

SAINT LAURENT
PARIS

YSL.COM

MOD. DG 4180 656/6G DOLCEGABBANA.IT

DOLCE & GABBANA

GIORGIO ARMANI

visitez ARMANI.COM

GIORGIO ARMANI

BALEN
BALENCIAGA.COM

CIAGA

BVLGARI
ETERNAL BEAUTY*

TEL 01 55 35 00 50 BVLGARI.COM *BEAUTE INTEMPORELLE

BURBERRY
PRORSUM
BURBERRY.COM

FENDI

PARIS AVENUE MONTAIGNE • LE BON MARCHE • GALERIES LAFAYETTE • PRINTEMPS
CANNES • ST. TROPEZ FENDI.COM

FENDI

VANITY FAIR

Essayages avec la sirène de Pirates des Caraïbes, *Astrid Bergès-Frisbey.*

p.123

BLOUSE BRODÉE ET PERLÉE, COLLECTION MÉTIERS D'ART, PARIS-EDIMBOURG CHANEL, LUNETTES MICHAEL KORS

p.76

p.70

De gauche à droite : Karl Lagerfeld, Eric Pfrunder et Sébastien Jondeau

p.261

p.130

FANFARE

Un mois dans la vie de la culture générale

LIVRES, CINÉMA, MUSIQUE, EXPOSITIONS...

p. 63

Pourquoi n'y a-t-il plus de stars à Hollywood ? s'interroge **Claude Brodesser-Akner**. L'actualité livres et musique. Secret de fabrication : la dernière nuit des **Kennedy**. Les festivals de l'été. Lieu de culte : la Jetée à Tokyo. **Pierre Soulages**, le fétiche de **Jean Michel Jarre**. Paperdoll : *Tristessa* de **Kerouac** incarné par **Caroline Issa**. Pop-up : l'info futile.

FUMOIR

Un mois dans la vie des idées

OPINIONS, IDÉES, CHRONIQUES, FICTIONS, LETTRES DE...

p. 91

La Vie de Platon : le projet hollywoodien d'**Alain Badiou**. Nouvelle : *Un dernier amour d'***Andy Warhol** par **Jean-Jacques Schuhl**. L'Élysée sous **François Hollande** selon Catherine Nay. L'éducation à la française vue par **Pamela Druckerman**. **Atiq Rahimi** imagine sa rencontre avec **Marguerite Duras**. **Thierry Dugeon** est retourné à Columbine, quinze ans après le massacre. **Dorothée Parterre** chronique la faune du Flore.

VANITY CASE

Un mois de luxe, calme et vanités

MODE, BEAUTÉ, STYLE, DESIGN, VOYAGE, JOAILLERIE, HORLOGERIE, ART DE VIVRE...

p. 123

Ouverture avec **Astrid Bergès-Frisbey**. **Cindy Sherman** et **Narciso Rodriguez** chez **Karl Lagerfeld**. **Antoine Arnault** dévoile sa garde rapprochée. Focus sur les bagues de fiançailles des stars. Paris by night avec **Nicola Formichetti**. La villa ovni de **Bob Hope**. **Rem Koolhaas** conçoit des meubles pour Knoll. **Fendi** réhabilite la fontaine de Trevi. Visite dans le village italien des **Mellerio**. L'univers de **Jean-Claude Ellena**. Un guide des restaurants japonais à Paris. Une visite guidée à Saint-Tropez. Les poudres de soleil. Parfums de stars. Champs magnétiques.

ET CÆTERA

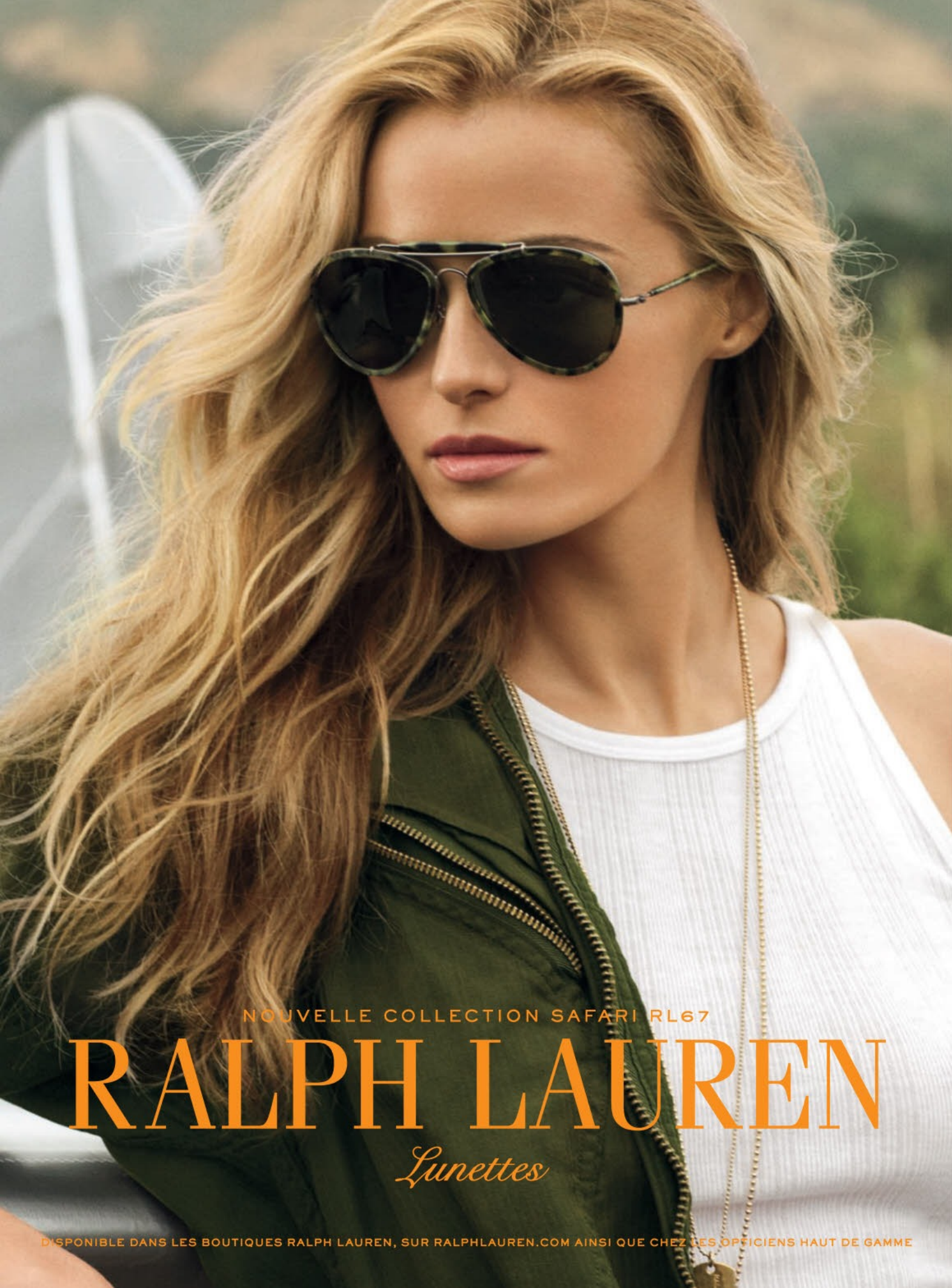
VANITY SHOW Le dîner *Vanity Fair* France au Festival de Cannes.

COUPS DE CHAPEAU Christian Lacroix, les sœurs Haim, Amandine Beyer, Cate Blanchett.

AUTOPORTRAIT Lou Doillon par elle-même, texte et dessin.

(Suite page 28 →)

WARD IVAN RAFIK ; COLLECTION CHRISTOPHEL ; TIME & LIFE PICTURES / GETTY IMAGES ; BESTIMAGE


NOUVELLE COLLECTION SAFARI RL67
RALPH LAUREN
Lunettes
DISPONIBLE DANS LES BOUTIQUES RALPH LAUREN, SUR RALPHLAUREN.COM AINSI QUE CHEZ LES OPTICIENS HAUT DE GAMME

« Elle n'illumine pas seulement la pièce quand elle entre ; elle éclaire tout le quartier. »
– WOODY ALLEN

p.156

CAPE VALENTINO
JUPE GIORGIO ARMANI
SAUTOIR SONIA BOYAJIAN
MANCHETTE PERLÉE VAN CLEEF & ARPELS

SOMMAIRE

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 26)

MAGAZINE

Brillant dehors, mordant dedans

REPORTAGES, ENQUÊTES, RÉCITS, ENTRETIENS, MODE, FLASHBACK...

À LA UNE SCARLETT JOHANSSON p. 156
Depuis vingt ans, Ingrid Sischy suit la carrière de l'actrice américaine. Elle raconte entre autres sa nouvelle vie parisienne.

RÉCIT LE MAJORDOME DES BETTENCOURT p. 170
Pascal Bonnefoy évoque pour la première fois ses années chez les Bettencourt, ce qu'il a vu... et enregistré.

REPORTAGE GLAMOLAMA p. 180
Saskia de Rothschild retrace le parcours de **Nicholas Vreeland**, conseiller du dalaï-lama, passé des mondanités à la spiritualité.

AFFAIRE LE ROMAN D'UN TRICHEUR p. 192
Vanity Fair a rencontré le prince des faussaires, **Wolfgang Beltracchi**, en exclusivité, chez lui à Cologne.

REPORTAGE LA POUPÉE QUI DIT NIET p. 204
La starlette russe **Xenia Sobtchak** est devenue la plus populaire des opposants de Poutine. Portrait d'une rebelle sur stilettos.

ENQUÊTE LE FANTÔME DE LA PLACE VENDÔME p. 214
Le très secret joaillier parisien **JAR** est prisé par les grandes fortunes de ce monde. *Vanity Fair* a tenté de le rencontrer.

ENTRETIEN L'IMPLACABLE MONSIEUR MITTAL p. 220
Le patron du premier producteur mondial d'acier raconte comment il est parvenu à faire plier l'État français.

MODE BALTHUS OBSESSION p. 230
Le peintre des jeunes filles alanguies inspire le portfolio réalisé avec de jeunes comédiens et sa petite-fille **Anna Klossowski**.

FLASHBACK LES BAINS DOUCHES p. 244
Éric Dahan refait l'histoire de la légendaire boîte de nuit parisienne des années 1980, à la veille de son renouveau.

EN COUVERTURE

Scarlett Johansson photographiée par **Mark Seliger**. Robe manteau **Dior**, ras-de-cou porté devant-derrière **Tom Ford**. Mise en beauté **Dolce & Gabbana.**

*Sur le pont, le chic !

CHIC ON THE BRIDGE* - NEW YORK
En vente exclusivement dans les magasins Louis Vuitton et sur louisvuitton.com. Tél. 09 77 40 40 77

LOUIS VUITTON

LANCEL
PARIS 1876

VANITY FAIR.fr

L'esprit Vanity Fair *au quotidien*

DOCUMENT EXCLUSIF NICOLAS SARKOZY 1
Sa confrontation chez les juges avec les employés des **Bettencourt**, le 21 mars 2013 : le texte intégral.

CHRONIQUE VM DIARY
Virginie Mouzat, rédactrice en chef mode, luxe et opinions, raconte la foire aux vanités de l'antimode.

CHRONIQUE LE PARTI PRIS
Hervé Gattegno, rédacteur en chef enquêtes et investigation, décrypte chaque jour l'actualité politique. Décapant.

RÉCIT GENÈSE D'UNE FRAGRANCE 2
Le dernier parfum Hermès, fruit de l'amitié entre le chef **Roellinger** et le « nez » **Jean-Claude Ellena**.

DUEL KATE MIDDLETON-KIM KARDASHIAN 3
Les femmes les plus épiées du monde donneront naissance à leur premier enfant cet été. Leur seul point commun ?

CE JOUR-LÀ WERNER HERZOG
Quand le réalisateur a mangé sa chaussure après avoir perdu un pari... Nous avons la vidéo.

SAGA NOUREEV, BALLET ROYAL 4
L'extraordinaire destin de l'homme qui a révolutionné la danse classique.

GASTRONOMIE VANITY FOOD
La meilleure salade du monde conçue pour *Vanity Fair* par **Bertrand Grébaut**, le chef du restaurant parisien Septime.

DOLCE VITA BIARRITZ OU LES HAMPTONS ?
La côte basque et le lieu de villégiature favori des New-Yorkais n'ont pas que l'Atlantique en commun. Suivez le guide.

GRAND BLEU LES MEILLEURS SPAS DU MONDE. 5
Le simple fait de voir ces clichés vous fera du bien, beaucoup de bien.

REJOIGNEZ-NOUS

RICHARD SCHROEDER ; DESSALLES-GUERIN-GULKO-JMP / ABACA ; PA PHOTOS / ABACA ; ABACA ; TIME & LIFE PICTURES / GETTY IMAGES ; DR

NUMÉRO 1
1,79 €
PRIX DE LANCEMENT

ABONNEZ-VOUS SUR IPAD
ET DÉCOUVREZ PLUS DE VANITY FAIR
VIDÉOS, ANIMATIONS, MUSIQUE
Tous les mois, une version enrichie
Disponible dans l'App Store

POURQUOI CETTE MONTRE ?

ELLE A ÉTÉ LE TÉMOIN PRIVILÉGIÉ DE DISCOURS
QUI ONT CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE. ELLE A INCITÉ LES HOMMES
À ALLER TOUJOURS PLUS VITE, TOUJOURS PLUS LOIN.
ELLE ACCOMPAGNE LES PIONNIERS, LES VISIONNAIRES, LES CHAMPIONS.

BIEN PLUS QU'UNE MONTRE. UN TÉMOIN DE SON TEMPS.

ROLEX

VANITY FAIR

RÉDACTION EN CHEF

Directeur de la rédaction **Michel Denisot**
Rédactrice en chef **Anne Boulay**

International editors **Ingrid Sischy** *et* **Sandra Brant**

Rédactrice en chef mode/luxe/opinions **Virginie Mouzat**
Rédacteur en chef enquêtes/investigation **Hervé Gattegno**

Assistante, gestionnaire de la rédaction **Rebecca Benedittini**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Directrice artistique adjointe **Genève Doherty**
Rédactrice graphiste **Joanna Behar**
Directeur photo/production **Raphaël Goubet**
Rédactrice photo **Marie Champenois**

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction **Vincent Truffy**
Secrétaire de rédaction, traductrice **Florence Boulin**
Secrétaire de rédaction **Jean Perrier**

MODE / ART DE VIVRE

Chef de service **Sibylle Grandchamp**
Assistante **Bénédicte Burguet**

CULTURE

Chef de service **Anne-Laure Sugier**
Conseillère éditoriale « Fumoir » **Aude Lancelin**

ENQUÊTES

Chef de service **Olivier Bouchara**

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Textes **Claude Brodesser-Akner, Alain Badiou, Tim Bouquet, David Chokron, Johanne Courbatère de Gaudric, Éric Dahan, Pamela Druckerman, Thierry Dugeon, Alessandra Fanari, Anne Fontaine, Clémentine Goldszal, Adrien Gombeaud, Clovis Goux, Joshua Hammer, Alexis Jakubowicz, Margaret Kemp, Victor Lech, Arnaud Moreau, Catherine Nay, Anne Nivat, Élisabeth Philippe, Atiq Rahimi, Saskia de Rothschild, Jean-Jacques Schuhl, Ingrid Sischy.** *Photos* **François Coquerel, Louise Giaume, Alexandre Guirkinger, Matteo Montanari, Mark Seliger, Sofia & Mauro, Matthieu Raffard, Ward Ivan Rafik, Ellen Von Unwerth, Max Vadukul, Camille Vivier.** *Illustrations* **Manuele Fior, Pierre Le-Tan, Loustal, Cassandre Montoriol, Paola Parés, Alessandro Sanna, Bill Sanderson, Danilo Scarpati, Philippe Scoffoni.** *Stylisme* **Deborah Afshani, Camille Bidault-Waddington, Garlone Jadoul** *Stagiaires maquette* **Mélisande Dupré-Renault, Léo Pico** *Stagiaires vanityfair.fr* **Dimitri Laurent, Camille Bordenet** *Stagiaire publicité* **Hugo Tribhou.**

ÉDITIONS NUMÉRIQUES

Manager de projet tablette rédactrice graphiste **Laëtitia Caillet**
Rédactrices graphistes tablette **Karine Decorpas** *et* **Géraldine Richard**

VANITYFAIR.FR

Directrice des activités digitales **Sarah Herz**
Éditeur des activités digitales **Louis Orlianges**
Rédactrice en chef **Anne Boulay** *Directeur éditorial* **Philippe Mathon**
Directrice éditoriale adjointe **Laurence Vély**
Directrice artistique **Chloé Maugard**
Rédaction **Léa Bastie, Jean-Philippe Louis**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION

Directrice de publicité **Valérie Chavet** *Directrice de marque* **Amélie Cames** *Directeur de clientèle* **Simon Viot**
Coordinateur de la publicité et assistant de l'éditeur **Martin Basset**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni** (+39 02 25 06 06 04)

PÔLE IMAGE

Chef de service **Amélie Airault De Andréis** *Documentaliste et gestionnaire du patrimoine Condé Nast* **Vanessa Bernard**
Responsable du service syndication et réutilisation photos de Condé Nast **Caroline Berton**

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST S.A.

Directeur de la publication **Xavier Romatet**
Directeur général adjoint **Arnaud Gervais de Lafond** *Secrétaire générale* **Sophie Maciera-Coelho**
Attachée de direction **Isabelle Duclos**

Directrice du marketing **Laurence Bernheim** *Chargées d'études* **Noémie Genest** *Directeur de la fabrication* **Fabrice Bernard** *Chef de fabrication* **Francis Dufour**
Directeur de la diffusion **James Caulkins** *Directeur adjoint des ventes au numéro* **Fabien Miont** *Directrice adjointe des abonnements* **Brigitte Junker**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directeur informatique* **Jean-Luc Bernard** *Chef comptable* **Andrée Videaud**

Les Publications Condé Nast S.A. 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré 75008 Paris - Téléphone 01 53 43 60 00 - Télécopie 01 53 43 68 66

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président directeur général **Xavier Romatet**
Administrateur **Nicholas Coleridge** *Administrateur* **Giampaolo Grandi**
Condé Nast International Ltd.
Chairman **Jonathan Newhouse**

Vanity Fair France 26, rue Cambacérès 75008 Paris
Rédaction **01 53 43 61 66 – redactionvanityfair@condenast.fr – Twitter : @VanityFairFR**
Publicité **01 53 43 61 48 – mbasset@condenast.fr**
Abonnements **01 55 56 71 44 – vanityfair@condenast.fr**

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÉS ; VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC *VANITY FAIR* FRANCE

GUCCI
FOREVER NOW
Les Icônes : le Flora.
Une célébration éternelle de la grâce féminine.

VANITY FAIR

ÉTATS-UNIS

The Condé Nast Publications Inc.

Chairman **S.I. Newhouse, Jr.**
CEO **Charles H. Townsend**
President **Robert A. Sauerberg, Jr.**
Editorial **Director Thomas J. Wallace**

AUTRES PAYS

Condé Nast International Ltd.
Chairman and Chief Executive **Jonathan Newhouse**
President **Nicholas Coleridge**
Vice Presidents **Giampaolo Grandi**, **James Woolhouse** *and* **Moritz von Laffert**
President, Asia-Pacific **James Woolhouse**
President, New Markets **Carol Cornuau**
Director of Licenses, New Markets **Natascha von Laffert**
President, Condé Nast International Digital **James Bilefield**
President and Editorial Director, Brand Development **Karina Dobrotvorskaya**
Vice President & Senior Editor, Brand Development **Anna Harvey**
Senior Editor, Brand Development **Alexandra Harnden**
Director of Planning **Jason Miles**
Director of Talent **Thomas Bucaille**

LES MAGAZINES DU GROUPE CONDÉ NAST

États-Unis *Vogue, AD, Glamour, Brides, Self, GQ, Vanity Fair, Bon Appétit, CN Traveler, Allure, Wired, Lucky, Teen Vogue, The New Yorker, W, Details, Golf Digest, Golf World*
Grande-Bretagne *Vogue, House & Garden, Brides & Setting up Home, Tatler, The World of Interiors, GQ, Vanity Fair, CN Traveller, Glamour, Condé Nast Johansens, Easy Living, GQ Style, Love, Wired*
France *Vogue, Vogue Hommes International, Vogue Collections, AD, AD Collector, Glamour, GQ, Vanity Fair*
Italie *Vogue, L'Uomo Vogue, Vogue Bambini, Glamour, Vogue Gioiello, Vogue Accessory, Vogue Sposa AD, Sposabella, CN Traveller, GQ, Vanity Fair, GQ Style, Wired, Myself*
Allemagne *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Myself, Wired*
Espagne *Vogue, GQ, Vogue Novias, Vogue Niños, Sposabella, CN Traveler, Vogue Colecciones, Vogue Belleza, Glamour, Vogue Joyas, Vogue Complementos, Sposabella Portugal, AD, Vanity Fair*
Japon *Vogue, GQ, Vogue Girl, Wired*
Taïwan *Vogue, GQ*
Russie *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Tatler, CN Traveller, Allure*
Mexique et Amérique latine *Vogue Mexico and Latin America, Glamour Mexico and Latin America, AD Mexico, GQ Mexico and Latin America*
Inde *Vogue, GQ, CN Traveller, AD*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Published by Edições Globo Condé Nast S.A.: GQ, Vogue, Casa Vogue, Vogue Passarelas, Vogue Noiva, Glamour*
Espagne *Published by Ediciones Conelpa, S.L. S Moda*

LES MAGAZINES PUBLIÉS SOUS LICENCE

Afrique du Sud *Published by Condé Nast Independent Magazines (Pty) Ltd.: House & Garden, GQ, Glamour*
Australie *Published by NewsLifeMedia: Vogue, Vogue Living, GQ*
Bulgarie *Published by Published by Klever Media AD. : Glamour*
Chine *Published under copyright cooperation by China Pictorial : Vogue, Vogue Collections. Published by IDG: Modern Bride. Published under copyright cooperation by Women of China: Self, AD. Published under copyright cooperation by China News Service: GQ and GQ Style*
Corée *Published by Doosan Magazine: Vogue, GQ, Vogue Girl, Allure, W, GQ Style*
Hongrie *Published by Axel Springer-Budapest Kiadói Kft: Glamour*
Pays-Bas *Published by G + J Nederland: Glamour, Vogue*
Pologne *Published by G + J Media Sp. z o. o.: Glamour*
Portugal *Published by Edirevistas Sociedade de Publicações S.A.: Vogue, GQ*
Roumanie *Published by Mediafax Group S.A.: Glamour, GQ*
Thaïlande *Published by Serendipity Media Co. Ltd.: Vogue*
Turquie *Published by Dogus Media Group Vogue, GQ*

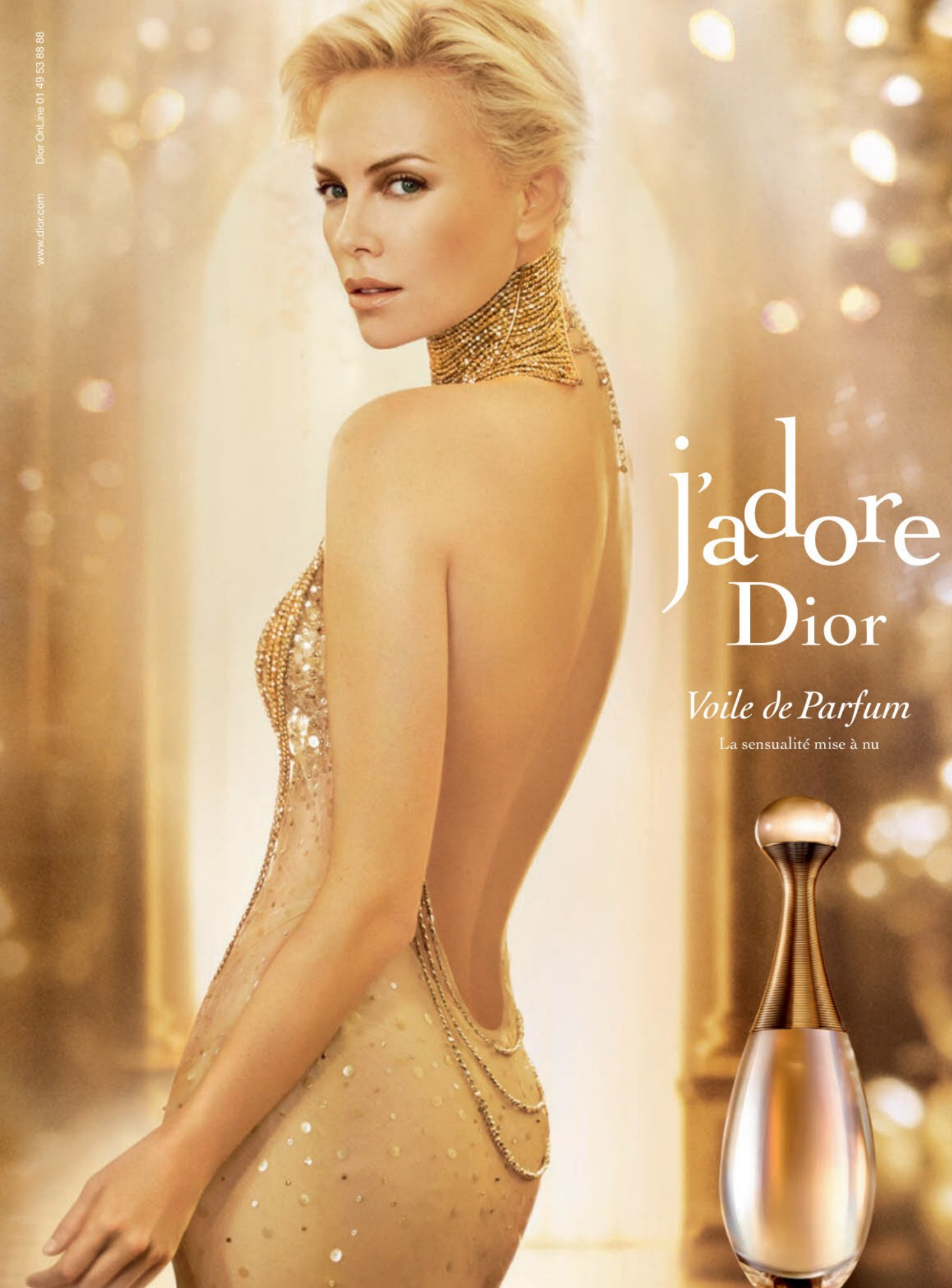
Diffusion Presstalis · ISSN en cours · Numéro de commission paritaire en cours · Photogravure Arciel et Bussière.
Imprimé chez ROTOFRANCE, rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes
Dépôt légal juillet 2013. Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste Vacquerie 75 116 Paris · www.arpp-pub.org).

Abonnements en France métropolitaine 1 an, 12 numéros : 29,95 euros

Vanity Fair est une publication mensuelle (12 numéros par an). Le service abonnements est à votre disposition par téléphone de 9 heures à 18 heures au 01 55 56 71 44
Par courrier *service Abonnements Vanity Fair – 17 Route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9.* **Par mail** *vanityfair@condenast.fr*
Éditeur *Les Publications Condé Nast, Société anonyme, 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris.* **Principal associé** *Condé Nast International LTD.*

Membre adhérent de l'OJD – Contrôle en cours

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÈS


www.dior.com
Dior OnLine 01 49 53 88 88
j'adore
Dior
Voile de Parfum
La sensualité mise à nu

HERMÈS
PARIS
LE GOÛT DU SPORT

Pour information :
01 40 17 47 00
Hermes.com

HERMÈS
PARIS
LE GOÛT DU SPORT
Publicis Et Nous

01 5732 4276 - SHOP VERSACE.COM

VERSACE

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

Là où le temps s'accélère, Vanity Fair vous propose de LE RALENTIR

Le journalisme, que j'aime depuis l'âge de 15 ans, autant dire depuis la nuit des temps, consiste à relater des faits sans les juger. Raconter une histoire où même la virgule est une information. C'est un travail long et minutieux, humble et noble. Il faut du temps et de la distance et c'est aujourd'hui un luxe dans la presse. Ce luxe, nous l'avons et nous voulons vous le faire partager dans *Vanity Fair*, héritier français de l'ancêtre américain qui va fêter ses 100 ans cette année.

MICHEL DENISOT
Directeur de la rédaction de *Vanity Fair* France.

Vanity Fair, c'est le mariage de l'information et du glamour. C'est un magazine dont la volonté est de mieux vous faire comprendre, chaque mois, l'époque dans laquelle nous vivons, au travers des personnalités qui la façonnent. Qu'elles traitent de culture, d'économie, de politique française ou étrangère, de mode ou de phénomènes de société, ces histoires captivantes, écrites au long cours, vous offrent un nouveau regard sur une actualité dont nous sommes souvent otages, un échange différent sur l'information trop souvent formatée, une distance sur des faits de moins en moins hiérarchisés.

Là où le temps s'accélère, *Vanity Fair* vous propose de le ralentir et d'aborder différemment la vision du monde qui nous entoure. D'entrer dans les secrets de fabrication des plus grands artistes. De partager les inspirations des designers les plus talentueux. De partir à la rencontre d'hommes et de femmes qui ne font pas forcément les gros titres mais dont le destin est fascinant.

Pour célébrer notre naissance, nous avons choisi une marraine qui aime autant les deux rives de l'Atlantique : star hollywoodienne comme il en existe peu aujourd'hui, Scarlett Johansson a fait de Paris sa ville d'élection. Il nous a donc semblé naturel de lui confier l'inauguration de ce magazine. L'expression « parler à cœur ouvert » retrouve avec elle tout son sens. Son portrait est nourri par une longue relation entre Scarlett Johansson et quelques veinards qui ont la chance de la côtoyer (on a les fréquentations que l'on peut).

Nous souhaitons vous faire rencontrer des gens mais aussi vous faire visiter des lieux auxquels vous n'auriez pas forcément eu accès : le bureau de Liliane Bettencourt où son majordome a enregistré des conversations décisives dans la fameuse « affaire ». L'atelier d'un faussaire allemand de génie qui a dupé les plus grands collectionneurs du monde. La cellule monacale du bras droit du dalaï-lama qui fut autrefois une figure de la nuit new-yorkaise. Ou encore les Bains Douches, nombril du monde parisien des années 1980. Notre souhait le plus cher, c'est de partager avec vous ces histoires et que vous ayez, vous aussi, envie de les raconter parce qu'elles vous auront appris quelque chose de différent.

MICHEL DENISOT RACONTE LES COULISSES DE VANITY FAIR *sur l'iPad*

La plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie professionnelle est entre vos mains. Nous vous confions le soin de lire les premières pages d'une aventure qui sera – nous le voulons – aussi longue et fructueuse que celle de nos glorieux oncles d'Amérique. « Enjoy », comme on dit chez eux. □

VALENTINO

LA NOUVELLE EAU DE TOILETTE

VALENTINA

ACQUA FLOREALE

©T&CO. 2013

TIFFANY & CO.

NEW YORK DEPUIS 1837

6, RUE DE LA PAIX, PARIS 2ÈME · PRINTEMPS DU LUXE, PARIS 9ÈME · GALERIES LAFAYETTE JOAILLERIE, PARIS 9ÈME 01 40 20 20 20
6, AVENUE DE VERDUN, 06000 NICE 04 89 14 25 25 | TIFFANY.COM

CLAUDE BRODESSER-AKNER

Spécialiste de l'industrie du cinéma à Hollywood, Claude Brodesser-Akner, écrit pour *Wired*, *The New Republic* et *Vulture*, le site culturel et arty du mensuel *New York*, après être passé par *Advertising Age* et *Variety*. Il a animé pendant cinq ans « The Business », une émission de radio hebdomadaire sur KCRX où se pressait tout le show-business. Avec le soutien d'une solide psychothérapie, il essaie d'oublier qu'il a contribué à rendre célèbre TMZ.com comme premier blogueur issu du milieu cinématographique. Parmi ses hobbys, on trouve la consommation effrénée de café brûlant et l'habitude de s'écrouler raide mort de fatigue. Pour *Vanity Fair* France (p. 64), il se demande pourquoi **Hollywood** ne veut plus s'offrir de stars.

CATHERINE NAY

À fréquenter les politiques depuis si longtemps, elle sait presque tout d'eux mais s'étonne encore de leurs insuffisances. Sa biographie de François Mitterrand (*Le Noir et le Rouge*, Grasset, 1984) fit sensation, celle de Nicolas Sarkozy (*Un Pouvoir nommé désir*, Grasset, 2007) fait référence. Éditorialiste redoutée (Europe 1, *Valeurs actuelles*), Catherine Nay juge les débuts de **François Hollande** calamiteux (p. 102). « Si la presse raconte peu ce qui se passe à l'Elysée, dit-elle perfidement, c'est qu'il ne s'y passe pas grand-chose. »

ALAIN BADIOU

Professeur honoraire à l'École normale supérieure (Ulm), il est l'un des plus importants philosophes contemporains. Fidèle à son engagement communiste depuis les années 1970, Alain Badiou s'est fait connaître du grand public avec la parution en 2007 de son pamphlet *De quoi Sarkozy est-il le nom?* (Lignes). Il prépare actuellement le scénario d'un film, ***La Vie de Platon***, destiné à Hollywood (p. 92): « Je suis en contact avec des amis à Los Angeles, tous convaincus du projet et en lien avec des producteurs. Il faut tout d'abord que je travaille à la rédaction du script en anglais. J'atteindrai ce but cet été », nous a-t-il confié.

ELLEN VON UNWERTH

Plus besoin de présenter la photographe de mode d'origine allemande Ellen von Unwerth. Les plus grands magazines de mode apprécient son style contrasté et sensuel, du légendaire titre britannique *The Face* aux grandes références internationales comme *Vogue*, *i-D* ou *Interview* et, bien sûr, *Vanity Fair* États-Unis pour lequel elle a récemment photographié l'actrice Jennifer Lawrence. Des décennies à réaliser des campagnes de mode, des pochettes d'albums et des films publicitaires ont fait d'elle l'intime des célébrités (ci-dessus main dans la main avec James Franco). Pour **Vanity Show** (p. 261), elle s'est jointe à notre dîner durant le Festival de Cannes, où elle a capturé l'ambiance festive de ce premier événement *Vanity Fair* France, mettant à l'aise les stars rassemblées autour d'une bouillabaisse des plus provençales.

MARC SOYEZ / ALAMO ; ELLEN VON UNWERTH ; DR

BOUCHERON

PARIS

COLLECTION QUATRE

Black Edition

PREMIER JOAILLIER DE LA PLACE VENDÔME*

www.boucheron.com

*En 1893, Frédéric Boucheron est le premier des grands joailliers contemporains à ouvrir une Boutique sur la place Vendôme

MARK SELIGER

À peine remis du marathon photographique qu'a été pour lui le portfolio des 100 personnes les plus influentes pour le magazine *Time*, Mark Seliger a repris son appareil pour réaliser la première couverture de *Vanity Fair* France (p. 156). Photographe du magazine *Rolling Stone* de 1992 à 2002, il a gardé un enthousiasme contagieux pour son travail. « Je n'avais jamais photographié **Scarlett Johansson**. Toute simple, elle est arrivée sur la scéance et s'est transformée en grande dame. Son élégance m'a rappellé Catherine Deneuve jeune. »

INGRID SISCHY

Ancienne rédactrice en chef du magazine *Interview*, critique de mode et de photographie pour le *New Yorker*, à *Vanity Fair* États-Unis depuis 1997, Ingrid Sischy est International editor de *Vanity Fair* France. De **Scarlett Johansson** qu'elle a rencontrée pour nous (p. 156), elle dit: « J'ai beau ne pas être d'un naturel nostalgique, ce long après-midi passé en compagnie de Scarlett au Musso & Franck Grill, lieu familier des nuits de mes monstres sacrés préférés, m'a ramenée à une époque d'Hollywood que j'adore. La romance de Scarlett avec Paris me rappelle cette fameuse génération d'Américains – de Fitzgerald à Hemingway – tombés amoureux de la Ville Lumière. Quoi de mieux pour le premier numéro de *Vanity Fair* France? »

SOFIA SANCHEZ & MAURO MONGIELLO

Le duo de photographes Sofia Sanchez et Mauro Mongiello a pris forme lors d'une rencontre à Buenos Aires en 1993 entre Sofia, étudiante en cinéma, et Mauro, membre d'un groupe de rock. L'année de leur installation à Paris, en 2002, ils remportent le Prix Picto pour la jeune photographie. Depuis, ils ont travaillé pour les plus prestigieux magazines, du *New Yorker* à *Interview*, en passant par *Numéro*, *Vogue* Italie ou le magazine du *New York Times*. Pour ce premier numéro de *Vanity Fair* France, ils ont affronté la pluie, les règles draconiennes du chantier de la fondation Louis-Vuitton pour la création et l'art contemporain et l'humiliation stylistique consistant à endosser gilet fluorescent, casque et chaussures de chantier face au gotha de la mode et du luxe. « Shooter le gang d'**Antoine Arnault** (p. 126) durant la pause déjeuner des ouvriers était un défi », avoue Mauro.

TIM BOUQUET

Cold Steel (Little, Brown & Company, 2008), sa biographie sans concession de **Lakshmi Mittal**, reste l'ouvrage de référence sur le milliardaire indien et ses méthodes de grand prédateur. Le journaliste indépendant Tim Bouquet, qui vient de publier un livre sur le quotidien d'un escadron de bombardiers en Afghanistan, est reparti à la rencontre du magnat de la sidérurgie aujourd'hui déstabilisé par la crise. L'impression qui ressort de leur entretien (p. 220): derrière des apparences toujours aussi sereines, « Mittal a désormais l'esprit sans cesse occupé par la façon dont il va préserver son empire. »

MARK SELIGER ; SOFIA SANCHEZ & MAURO MONGIELLO ; TRINGALE GASPER ; DR

GIORGIO ARMANI
la nouvelle *eau fraîche*
ACQUA *di* GIOIA
eau fraîche
GIORGIO ARMANI
Découvrez le nouveau Armanibeauty.fr

LOUSTAL

De son vrai nom Jacques de Loustal, l'auteur de bandes dessinées et illustrateur habite le paysage visuel des Français depuis 1977. À l'époque encore étudiant en architecture aux beaux-arts, il publie à 21 ans son premier album. Presque un demi-siècle plus tard, son trait a accompagné aussi bien des romans, des magazines (*Rock & Folk*, *The New Yorker*, *Geo*...), que des affiches de cinéma, tout en relatant ses nombreux voyages dans des carnets de dessins d'une poésie berçante. Pour illustrer la chronique **Vanity Flore** (p. 120), il n'a eu qu'à traverser la Seine, aller devant le légendaire lieu de la rive gauche et « à observer – discrètement – le ballet des garçons de café. »

ALESSANDRO SANNA

Cet artiste qui apporte une touche de poésie élégante à l'actualité vit dans la province de Mantoue, d'où il a illustré des romans de David Grossman, Italo Calvino, Roberto Piumini, Gianni Rodari ou Vivian Lamarque. Il a écrit et illustré des livres d'art, notamment en 2007, le catalogue de l'exposition « Mostra di pittura » en coédition avec le centre Pompidou de Paris. Il organise des formations pour les enseignants sur la créativité et les laboratoires de peinture et de dessin dans les écoles de toute l'Italie (**Fumoir,** p. 91).

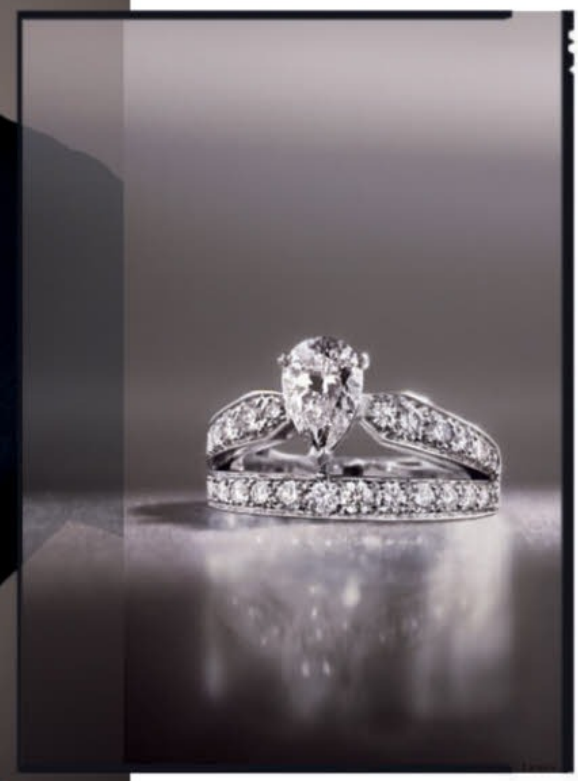
ANNE NIVAT

Correspondante en Russie pendant dix ans pour *Libération*, Prix Albert Londres en 2000, Anne Nivat est reporter de guerre indépendante pour la presse écrite et la télévision depuis 2005. Elle a publié *La République juive de Staline* (2011) et *Les Brouillards de la guerre* (2013) chez Fayard. « Pour moi, **Xenia Sobtchak** (p. 204) est la quintessence de l'héroïne *Vanity Fair*: une femme de l'image, qui vit à travers elle et la contrôle, mais aussi une rebelle qui a décidé de défendre ses idées en descendant dans la rue. Et la rue l'a adoptée. C'est une icône glamour qui aide à penser la Russie d'aujourd'hui loin de nos clichés habituels. »

MAX VADUKUL

Le titre de photographe officiel du *New Yorker* est l'un des plus prestigieux qui soient et Max Vadukul peut s'enorgueillir d'avoir occupé ce poste de 1996 à 2000. À côté de ce travail de portraitiste, il a développé une brillante carrière de photographe de mode pour les magazines comme *W*, *The New York Times Style Magazine*, et les plus prestigieuses éditions internationales de *Vogue*, de même qu'il a réalisé des campagnes pour Chloé, Armani, Comme des Garçons, ou Emanuel Ungaro. Pour *Vanity Fair* France, ce New-Yorkais d'adoption a revisité le travail du peintre **Balthus** (p. 230) en donnant vie à ses peintures, se pliant avec plaisir à l'approche unique de la mode dans notre magazine. Seul hic: « Tout le monde a fait un boulot formidable sur ce shooting. Sauf le chat. Michael le chat. Il ne tenait pas en place. Une vraie galère. »

MÉLANIE FREY / RESERVOIR PHOTO ; GETTY IMAGES ; HANNAH ASSOULINE ; MAX VADUKUL



CHAUMET
PARIS

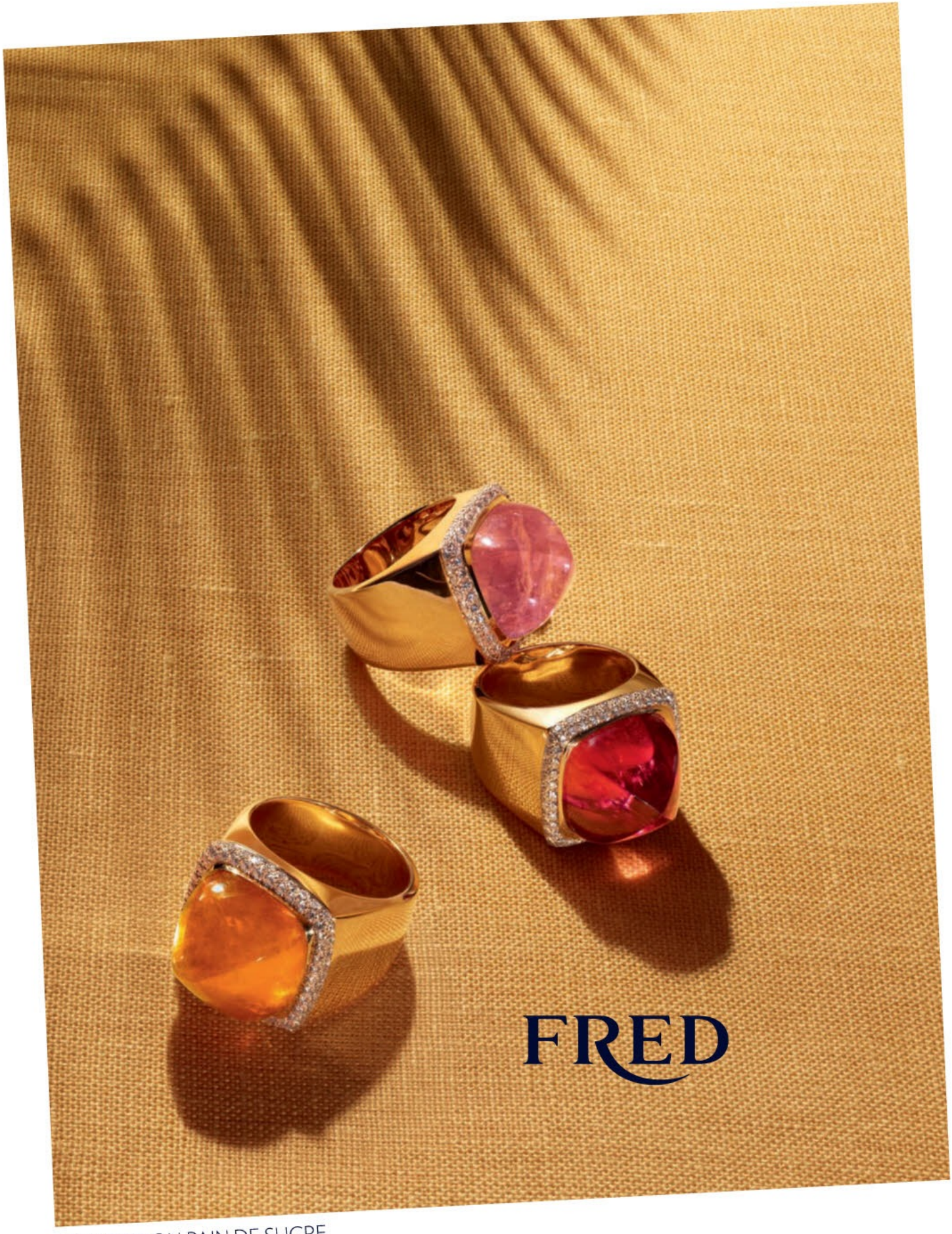
chaumet.com

Bague Joséphine

3 octobre 2012, Paris
Clément Chabernaud photographié par Karim Sadli

Boutique en ligne : defursac.fr

DE
FURSAC



COLLECTION PAIN DE SUCRE

CENT ANS D'ATTITUDES
L'esthétique *Vanity Fair* en trois couvertures : illustrée en 1923, Demi Moore posant nue enceinte de six mois en 1991, et Bruce Weber qui réunit la jeune garde hollywoodienne en 2013.

LA FOIRE *aux* VANITÉS

Vanity Fair vient de naître en France, *Vanity Fair* a 100 ans aux États-Unis. ANNE BOULAY retrace une légende tissée de grands noms des lettres et des arts, une fête permanente du charme et de l'esprit, de l'intelligence et de l'insolence.

Vanity Fair, c'est l'histoire d'un monument de la presse américaine qui porte un nom anglais et revendique un héritage culturel français. L'intrépide Condé Montrose Nast, 40 ans, a fait de *Vogue,* acheté quatre ans auparavant, une institution de la presse mode quand, en 1913, *Vanity Fair* rejoint son cheptel. Le titre a déjà un passé dans la presse (il a existé à trois reprises en Grande-Bretagne et aux États-Unis) et dans la littérature (la foire aux vanités est l'un des pièges du fameux *Voyage du pèlerin*, roman allégorique de John Bunyan paru en 1678, et c'est aussi le titre du chef-d'œuvre de William Thackeray publié en 1846). Beaucoup de miroirs aux alouettes en somme, qui expliquent peut-être que la première année de la vie du magazine est fatale à deux rédacteurs en chef.

Mais 1913 est un cru exceptionnel. À Paris, la création, au théâtre des Champs-Élysées tout juste inauguré, du *Sacre du printemps* de Stravinsky, chorégraphié par Nijinski, provoque un tollé inimaginable. C'est aussi cette année-là que Proust est – enfin – publié (*Du côté de chez Swann*), que paraissent *Alcools* d'Apollinaire, *La Prose du Transsibérien* de Cendrars et *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. À New York, une grande exposition rassemblant l'avant-garde européenne et américaine déchaîne les esprits : Braque, Brancusi, Picasso ou Duchamp choquent particulièrement le public. Frank Crowninshield, l'un des fondateurs de l'Armory Show, figure brillante et visionnaire de la haute société new-yorkaise, né à Paris en 1872, devient le père spirituel de *Vanity Fair* quand, à la demande de son ami Condé Nast, il prend la tête du magazine. Dans son éditorial d'octobre 1914, il administre une leçon qui n'a rien perdu de sa pertinence : « On trouve partout →

VANITY FAIR AOÛT 1923, ILLUSTRATIONS D'EDUARDO GARCIA BENITO ; VANITY FAIR AOÛT 1991, AVEC DEMI MOORE, PHOTOGRAPHIE ANNIE LEIBOVITZ ; VANITY FAIR MARS 2013, « HOLLYWOOD », PHOTOGRAPHIE BRUCE WEBER

→ une ignorance abyssale de ce qu'est la raison d'être de *Vanity Fair*. Mais comme dans n'importe quel tour de passe-passe voire dans n'importe quelle loi de la nature, la chose est ridiculement simple une fois que tout a été clarifié et expliqué comme il faut. Prenez une bonne douzaine d'hommes et de femmes cultivés, habillez-les convenablement, asseyez-les autour d'un bon repas, arrangez-vous pour qu'ils se rapprochent raisonnablement, démarrez le service de la soupe et du champagne de chaque côté de la table, baissez la lumière, augmentez légèrement le chauffage et ensuite, laissez la nature faire son travail. Et maintenant, que vont dire ces gens ? De quoi vont-ils discuter, rire, que vont-ils commenter, sur quoi vont-ils s'étriper ? Vous y êtes. Le secret est lâché. VANITY FAIR EST CE DÎNER ! »

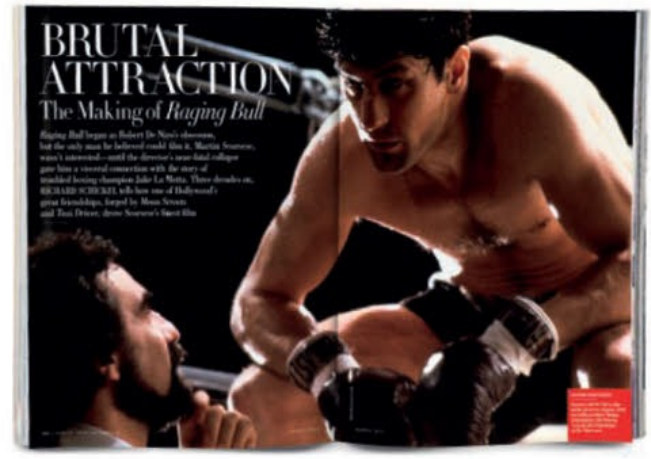
UN SUBTIL ALLIAGE DE GLAMOUR ET DE MORDANT

Jusqu'en 1936 (funeste année où, à cause de la Grande Dépression, *Vanity Fair* fusionne avec *Vogue*) celui que le tout-New York surnomme Crownie invitera dans son magazine les plus grands talents de son époque des deux côtés de l'Atlantique, de Dorothy Parker à Aldous Huxley, de Paul Morand à D. H. Lawrence, d'Henri Barbusse à Maxime Gorki, de Picasso à Man Ray, et prouvera avec maestria que l'on peut, comme dans un dîner réussi, brasser les invités les plus improbables et les sujets les plus hétéroclites.

Il y a tout juste trente ans, les Publications Condé Nast décident de ressusciter *Vanity Fair* – non sans crainte de devoir se confronter au spectre de ce magazine mythifié par sa disparition un demi-siècle plus tôt. Pendant une décennie, la rédactrice en chef Tina Brown, venue du magazine britannique *Tatler*, va s'attacher à donner une tournure contemporaine à l'indémodable formule de Crownie. Elle construit une identité visuelle reconnaissable entre toutes grâce aux photos d'Annie Leibovitz, de Bruce Weber ou de Helmut Newton, encourage la plume acide de ses camarades de la presse anglaise (feu Christopher Hitchens, en particulier), transforme la fin de grossesse en expérience glamour (la couverture avec Demi Moore, mille fois imitée depuis), engage Dominick Dunne ou Bob Colacello à raconter des procès et des nuits d'anthologie, et inscrit *Vanity Fair* dans la légende de son époque.

En 1992, son successeur Graydon Carter achève la mue du magazine en institution (il lance l'incontournable Oscar Party), en ajoutant une louche de journalisme *bona fide* à la recette initiale, sans renoncer au subtil alliage de glamour et de mordant qui lui confère sa saveur originale. C'est sous son gouvernement que paraissent les premières photos officielles de Suri Cruise, que « Gorge profonde », la plus célèbre source de l'histoire de l'investigation (celle des journalistes du *Washington Post* dans le scandale du Watergate) se montre à visage découvert ou que l'on peut lire le portrait en trois volets de l'escroc Bernard Madoff, pour ne citer que les plus mémorables.

C'est en gardant présente à l'esprit cette mythologie, par nature écrasante mais plus encore excitante, que *Vanity Fair*, après ses cousins italien et espagnol, invite aujourd'hui les lecteurs français à ce dîner que nous espérons aussi spirituel et divertissant que ceux imaginés, il y a cent ans, par Crownie et Condé Nast. Bon appétit. □



Un des exercices fétiches de *Vanity Fair* : l'oral history. En mars 2010, voici celle de *Raging Bull* (**Martin Scorsese**).

En août 2007, la fabrique des « **Simpson** » (Matt Groening).

En juin 2012, un demi-siècle après la mort de l'actrice, *Vanity Fair* exhume des nus inédits de **Marilyn Monroe**.

VANITY FAIR « RAGING BULL » AUTEUR DE L'ARTICLE : RICHARD SCHICKEL ; VANITY FAIR « MARILYN », PHOTOGRAPHIE ANDRE DE DIENES

SCOOP TOUJOURS

Couvertures inédites, portraits exceptionnels, enquêtes exclusives, archives ressuscitées... Quelques exemples du « savoir-*Vanity*-faire ».

En septembre 2008, le magazine s'interroge : **Carla Bruni** est-elle la nouvelle **Jackie Kennedy** ?

Jodie Foster réinterprète la victime des *Oiseaux* d'**Alfred Hitchcock** pour une série de mode en mars 2008. Photo de **Norman Jean Roy**.

En août 2008, **Christopher Hitchens** teste le *waterboarding* et en ressort convaincu : « C'est de la torture. »

En octobre 2008, pour le numéro cinéma, la photographe **Annie Leibovitz** déshabille **Keira Knightley** et **Scarlett Johansson** en compagnie du styliste **Tom Ford**.

En janvier 2012, **Lady Gaga** sous le regard d'**Annie Leibovitz**.

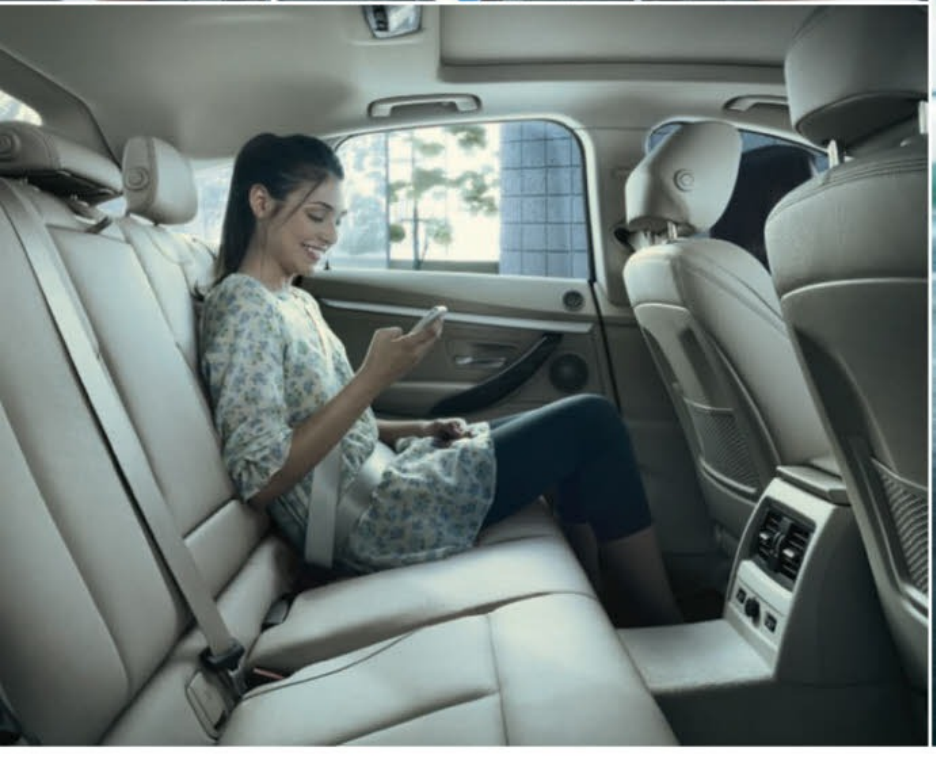
Autre figure imposée de *Vanity Fair* : le portrait de groupe. Ici, la distribution des « **Soprano** », en avril 2012.

En juillet 2005, le magazine lève le mystère de l'identité de « Gorge profonde » (**Mark Felt**), l'homme qui a fait tomber **Richard Nixon** après le scandale du Watergate (1973).

En avril 2009, l'enquête de **Mark Seal** en trois volets sur **l'affaire Madoff**.

En 2012, **Michael Lewis** revient de la Maison Blanche avec un témoignage exceptionnel : il a suivi **Obama** pendant six mois.

VANITY FAIR « CARLA BRUNI » PAR ANNIE LEIBOVITZ ; VANITY FAIR « CHRISTOPHER HITCHENS » PHOTOGRAPHIÉ PAR GASPER TRINGALE ; VANITY FAIR « SOPRANOS », PHOTO PAR ANNIE LEIBOVITZ ; VANITY FAIR « MADOFF », PHOTO PAR STEPHEN WILKES ; VANITY FAIR « OBAMA », PHOTO PAR PETE SOUZA ; VANITY FAIR « GORGE PROFONDE », PHOTO PAR GASPER TRINGALE ; AUTEUR : JOHN D. O'CONNOR.



L'AUTRE DIMENSION.

Sous son allure de coupé extrêmement dynamique et élégant, la Nouvelle BMW Série 3 Gran Turismo révèle un habitacle exceptionnellement spacieux et confortable. D'un nouveau genre automobile, cette voiture unique repousse les limites du design et de la technologie pour réinventer la route et vous faire voyager dans une autre dimension.

NOUVELLE BMW SÉRIE 3 GRAN TURISMO.

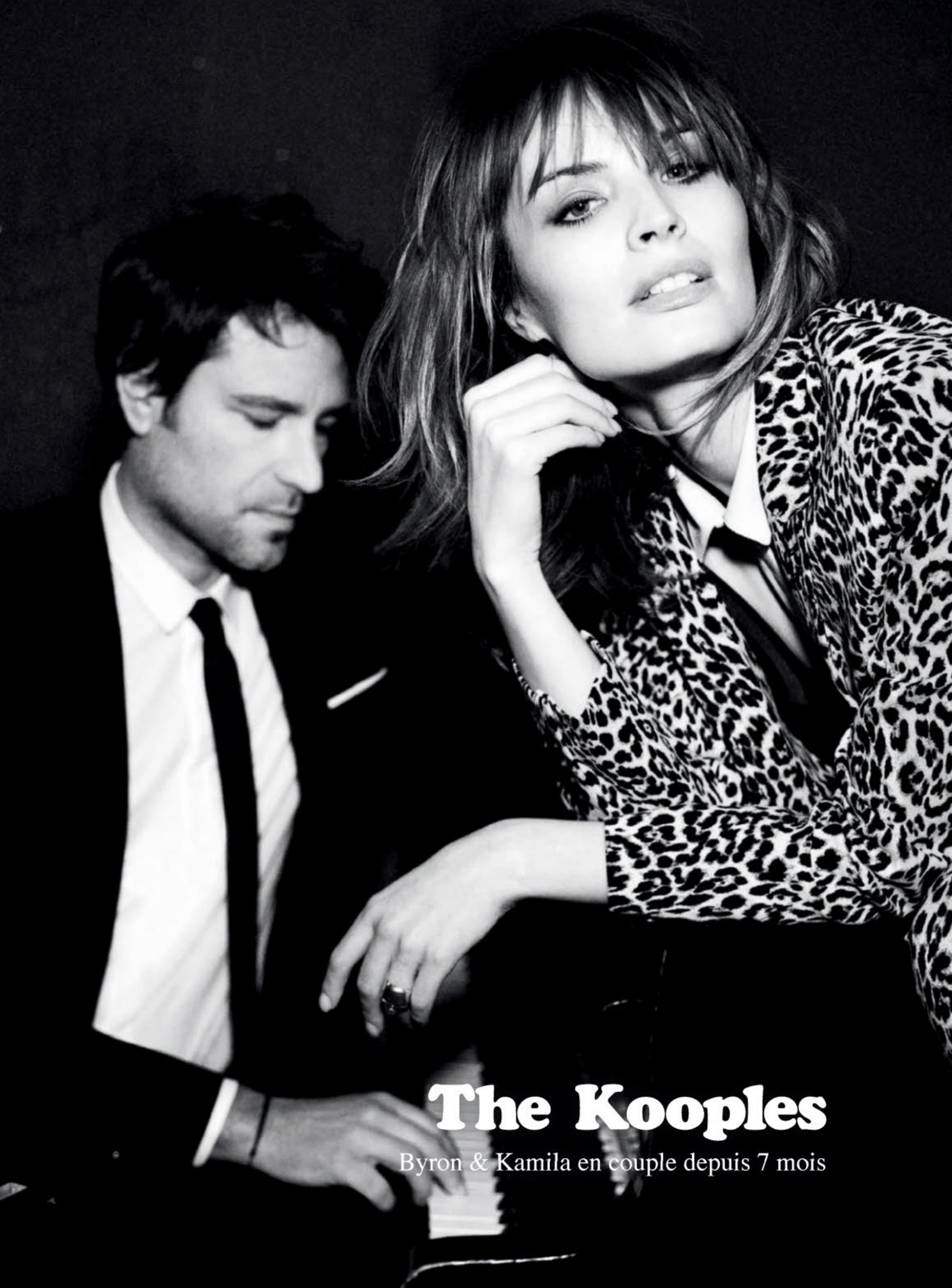
www.bmw.fr/autredimension

Consommations en cycle mixte de la Nouvelle BMW Série 3 Gran Turismo selon motorisations : **4,5 à 6,3 l/100 km**. CO_2 : **119 à 147 g/km**.

Nouvelle
BMW Série 3
Gran Turismo

www.bmw.fr

Le plaisir
de conduire

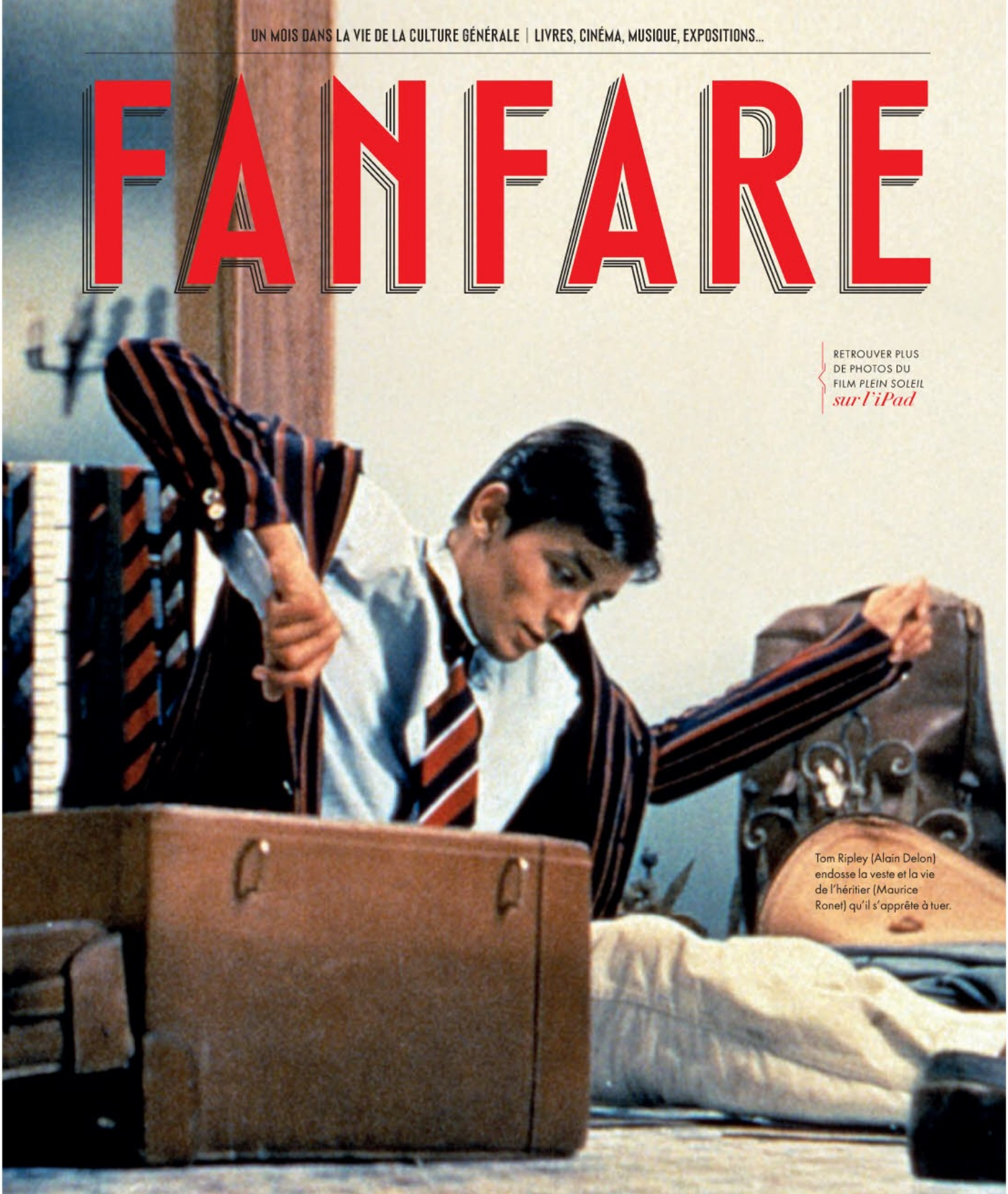


The Kooples

Byron & Kamila en couple depuis 7 mois

FANFARE

RETROUVER PLUS DE PHOTOS DU FILM *PLEIN SOLEIL* *sur l'iPad*



Tom Ripley (Alain Delon) endosse la veste et la vie de l'héritier (Maurice Ronet) qu'il s'apprête à tuer.

LE TALENTUEUX M. DELON

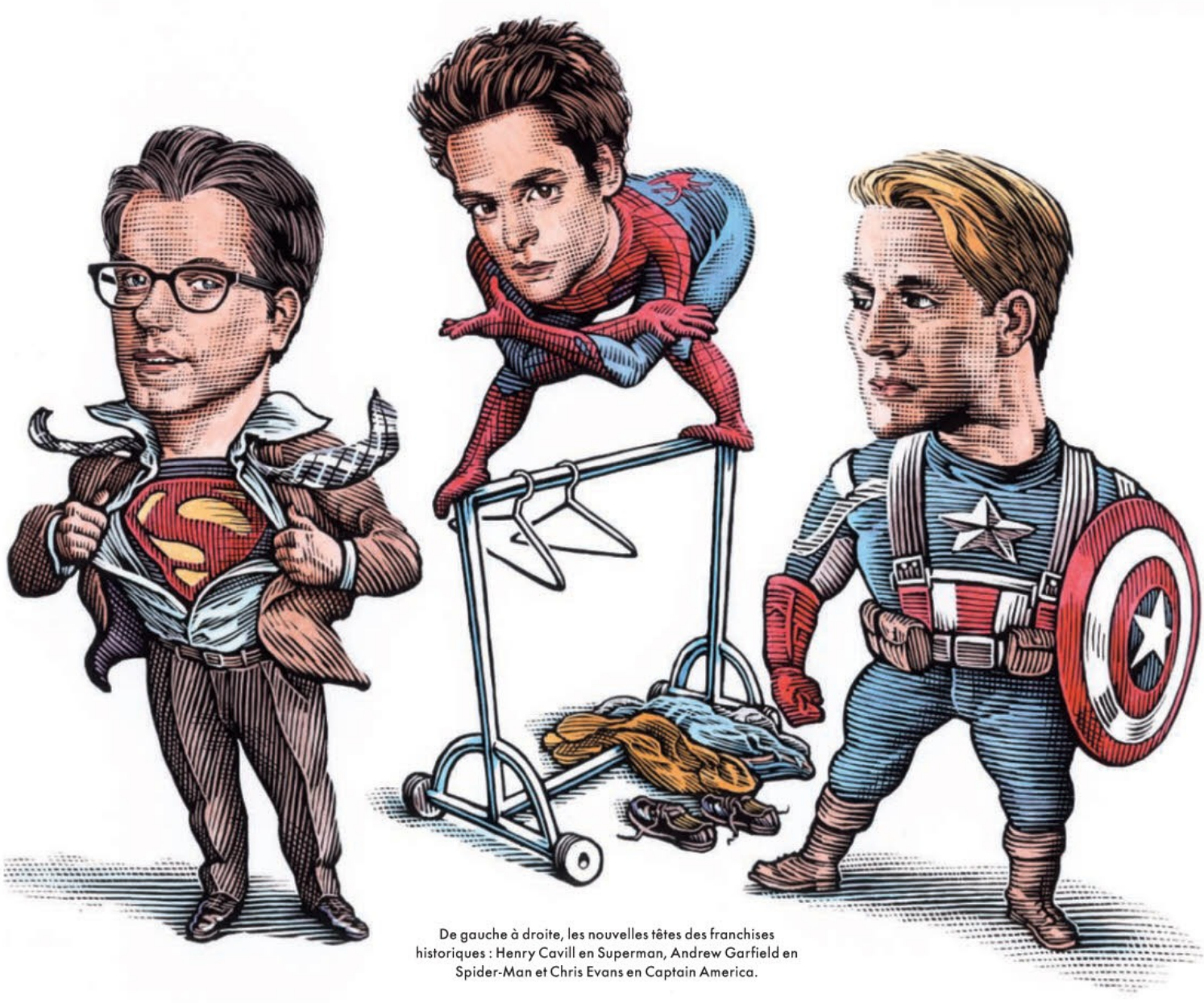
Chargé par un milliardaire américain de ramener son fils à San Francisco, Tom Ripley assassine l'héritier et prend sa place... *Plein Soleil* de **René Clément**, adapté de la série de Patricia Highsmith, ressort en version restaurée cet été. En 1960, **Alain Delon**, tout jeune acteur de 25 ans, rayonne dans le rôle-titre et sa carrière décolle définitivement, juste avant *Rocco et ses frères* de Visconti.

Plein Soleil (version restaurée, éditions Carlotta), en DVD le 2 juillet, en salles le 10 juillet.

RUE DES ARCHIVES/AGA

POURQUOI HOLLYWOOD NE VEUT PLUS S'OFFRIR DE STARS

Les studios préfèrent désormais investir dans les effets spéciaux que dans les castings prestigieux. Le spécialiste de l'industrie du cinéma CLAUDE BRODESSER-AKNER explique comment des inconnus ont pris le (super) pouvoir dans les superproductions.



De gauche à droite, les nouvelles têtes des franchises historiques : Henry Cavill en Superman, Andrew Garfield en Spider-Man et Chris Evans en Captain America.

CINÉMA

Surplombant Los Angeles et son labyrinthe de bitume, le Soho House est le rendez-vous incontournable de l'industrie du cinéma. Passé l'entrée, un impressionnant escalier de pierre, verre et bronze huilé, vous conduit à un bar futuriste offrant une vue à 180° sur la ville. À l'intérieur, une rangée de fauteuils clubs anglais en cuir vermeil et en velours émeraude se mêle à des sièges jaune citron datant des années 1950. Mais comme la plupart des choses, à Tinseltown – le surnom de Hollywood, littéralement « la ville des paillettes » –, ce décor disparate ne doit rien au hasard : son concepteur, Waldo Fernandez, a commencé sa carrière dans les années 1960 comme chef décorateur sur le film *La Planète des singes* avant de s'occuper de la maison d'Elizabeth Taylor, de celle de Brad Pitt, du salon privé des derniers Oscars et, bien

sûr, du Soho House. L'ensemble dégage une ambiance décontractée de cercle privé, mais laisse aussi une impression quelque peu déroutante à l'image des œuvres produites aujourd'hui à Hollywood.

Il n'y a pas si longtemps, les superproductions américaines qui envahissaient nos écrans chaque été étaient peuplées de vraies vedettes. Pour faire simple : d'actrices et d'acteurs mondialement connus qui n'ont pas besoin qu'un attaché de presse leur épingle au revers de la veste un badge du genre « Bonjour, je m'appelle Untel » pour que les journalistes s'y retrouvent pendant la promotion des films. C'était uniquement dans le monde interlope du cinéma indépendant qu'il fallait consulter une fiche pour connaître l'identité et la filmographie des illustres inconnus que l'on devait interviewer. Aujourd'hui, à Hollywood, ces deux genres ont échangé leur corps : le cinéma indépendant, de Tarantino à Gus Van Sant, a kidnappé toutes les stars tandis que les blockbusters de l'été ont comme têtes d'affiche… comment s'appellent-ils déjà ?

Andrew Garfield termine le tournage du second volet d'*Amazing Spider-Man,* Chris Pine et Zachary Quinto reprennent les commandes du vaisseau *Enterprise* dans *Star Trek Into Darkness,* tandis que Henry Cavill enfile le costume de Superman dans *Man of Steel* de Zack Snyder. Très attendu aussi *Pacific Rim*, le film monstre de Guillermo del Toro, déboulera sur les écrans du monde entier le 17 juillet. Bourré d'effets spéciaux et doté d'un budget de 200 millions de dollars (150 millions d'euros), il n'affiche pas non plus de grosses pointures pour ses deux rôles principaux. Charlie Hunnam, un acteur anglais de 33 ans, est surtout connu aux États-Unis pour son rôle dans la série à succès « Sons of Anarchy ». Mais aussi beau, blond et séduisant soit-il, il reste inconnu du public international. Quant à Idris Elba, Britannique lui aussi, le public américain le reconnaîtrait, à la rigueur, sous le nom de Stringer Bell, le trafiquant de drogue de la série « The Wire ». Et tout le problème est là. Il faut une cinquantaine de mots pour présenter les deux stars du film *Pacific Rim.* Il y a dix ans, deux auraient suffi : Tom Cruise (auquel le rôle joué par Idris Elba était d'ailleurs initialement destiné).

CINQ FILMS RAPPORTENT DEUX MILLIARDS DE DOLLARS

Comment en sommes-nous arrivés à cette situation bizarre ? On ne trouvera pas la réponse au club Soho malgré la présence, parmi ses membres, d'un nombre impressionnant de producteurs vedettes comme Mary Parent ou Simon Kinberg. Car, ne vous y trompez pas, les producteurs les plus influents, ceux qui font vraiment des films au lieu de se contenter d'en parler, sont rarement à Hollywood, et viennent encore plus rarement déjeuner ici pour une raison simple : ils n'en ont pas le temps. À peine peut-on les croiser parfois, à l'heure du petit-déjeuner, plongés dans la lecture d'un énième scénario devant un café bien serré. En 2012, environ 600 films sont sortis en Amérique du Nord et ont engrangé 10,8 milliards de dollars (8,2 milliards d'euros) de recettes. À eux seuls, cinq longs-métrages – *Avengers, The Dark Knight Rises, Skyfall, Twilight : la Révélation, deuxième partie* et *Hunger Games* – ont dégagé le cinquième de ce total, soit à peu près 2 milliards de dollars. Vu les enjeux, les producteurs expérimentés capables de gérer de tels monstres et d'en supporter la pression sont très demandés.

Simon Kinberg supervise, en ce moment, l'écriture du scénario d'un septième épisode de « Star Wars » pour Lucasfilm tout en produisant un nouvel « X-Men » pour la Fox, une version filmée de *Cendrillon* pour Disney et *Chappie,* le prochain film de Neil Blomkamp dont il a déjà produit *Elysium*, qui sort en août. Mary Parent a dirigé les studios Universal et MGM Pictures avant de se lancer dans la production de blockbusters pour son propre compte, ce qu'elle fait désormais à peu près non-stop : après *Pacific Rim* au budget déjà colossal, elle a enchaîné avec *Noah* de Darren Aronofsky – qui s'annonce aussi vertigineux que son coût – avant d'exploser les compteurs avec un nouveau *Godzilla*.

La nature de ces gigantesques productions a bel et bien changé. Autrefois, les deux principaux critères pour choisir un film étaient *« what is it about ? »* (ça parle de quoi ?) et *« who's in it ? »* (qui sera la vedette ?) Aujourd'hui, la question du casting n'a plus aucune importance car la réponse va de soi : de jeunes acteurs à peine connus, voire pas du tout. « Actuellement, tout ce qui compte, c'est de faire du spectaculaire et d'attirer les jeunes » explique Jon Favreau, l'acteur qui a fait ses classes en écrivant et jouant en 1996 dans le film indépendant de Doug Liman, *Swingers.* Il gagne désormais des dizaines de millions de dollars en réalisant des superproductions comme *Iron Man* et *Iron Man 2,* qui ont engrangé une recette mondiale de 1,2 milliard de dollars (900 millions d'euros).

> « La notoriété d'un acteur peut perturber la relation du spectateur à l'histoire qu'on lui raconte. »
>
> *Simon Kinberg,* scénariste

« À Hollywood, on ne parle plus que de franchise, raconte Jon Favreau. Le seul paramètre capable de garantir un succès pour les gens du marketing, c'est ce qu'ils appellent "la notoriété spontanée" – c'est-à-dire quand le consommateur peut citer un titre de film sans y réfléchir. Beaucoup d'argent est consacré à l'adaptation de marques célèbres. » Il est donc logique, comme l'explique Simon Kinberg, « que ce genre de film, s'appuyant sur une marque déjà existante, ait moins besoin de stars que d'énormes budgets pour les effets spéciaux. » À l'entendre, « un acteur trop connu pourrait même être un handicap car sa notoriété risquerait de perturber la relation du spectateur à l'histoire qu'on lui raconte. » Si ces gros films engageaient une star de renommée internationale comme, disons, Brad Pitt pour incarner un super-héros en costume Lycra, « cela reviendrait presque à faire s'affronter deux marques concurrentes », juge Simon Kinberg.

Il existe une réalité économique plus simple pour expliquer pourquoi les stars fuient les blockbusters produits par des studios qui ne veulent de toute façon plus les engager. →

Comme une autre productrice (qui veut rester anonyme de peur de froisser les vedettes dont elle négocie régulièrement les cachets) l'explique froidement : « La production de ces films nécessite des sommes d'argent si importantes qu'il est hors de question de devoir, en plus, supporter des salaires de 10, 15 ou 18 millions de dollars assortis d'un intéressement conséquent sur les bénéfices comme cela a longtemps été le cas à Hollywood ».

Shane Salerno, le scénariste d'*Armageddon* réalisé par Michael Bay ou, plus récemment, de *Savages*, le dernier Oliver Stone, parle d'un bouleversement sans précédent. Le tournant remonte, d'après lui, à une dizaine d'années lorsque la Twentieth Century Fox, après l'énorme succès du film *Minority Report* de Steven Spielberg, a fait ses comptes. « Une fois que tout avait été redistribué – entrées, droits télé, DVD, etc. – comme prévu dans les contrats, il ne restait presque plus rien dans les caisses, témoigne un initié. La quasi-totalité des bénéfices étaient partis dans les poches de Spielberg et de Tom Cruise. Les studios se sont tous dit la même chose : merde, ça ne peut plus continuer. »

> « Les consignes étaient très claires : on ne dépense pas d'argent dans le salaire des acteurs. »
>
> *Jon Favreau,* réalisateur

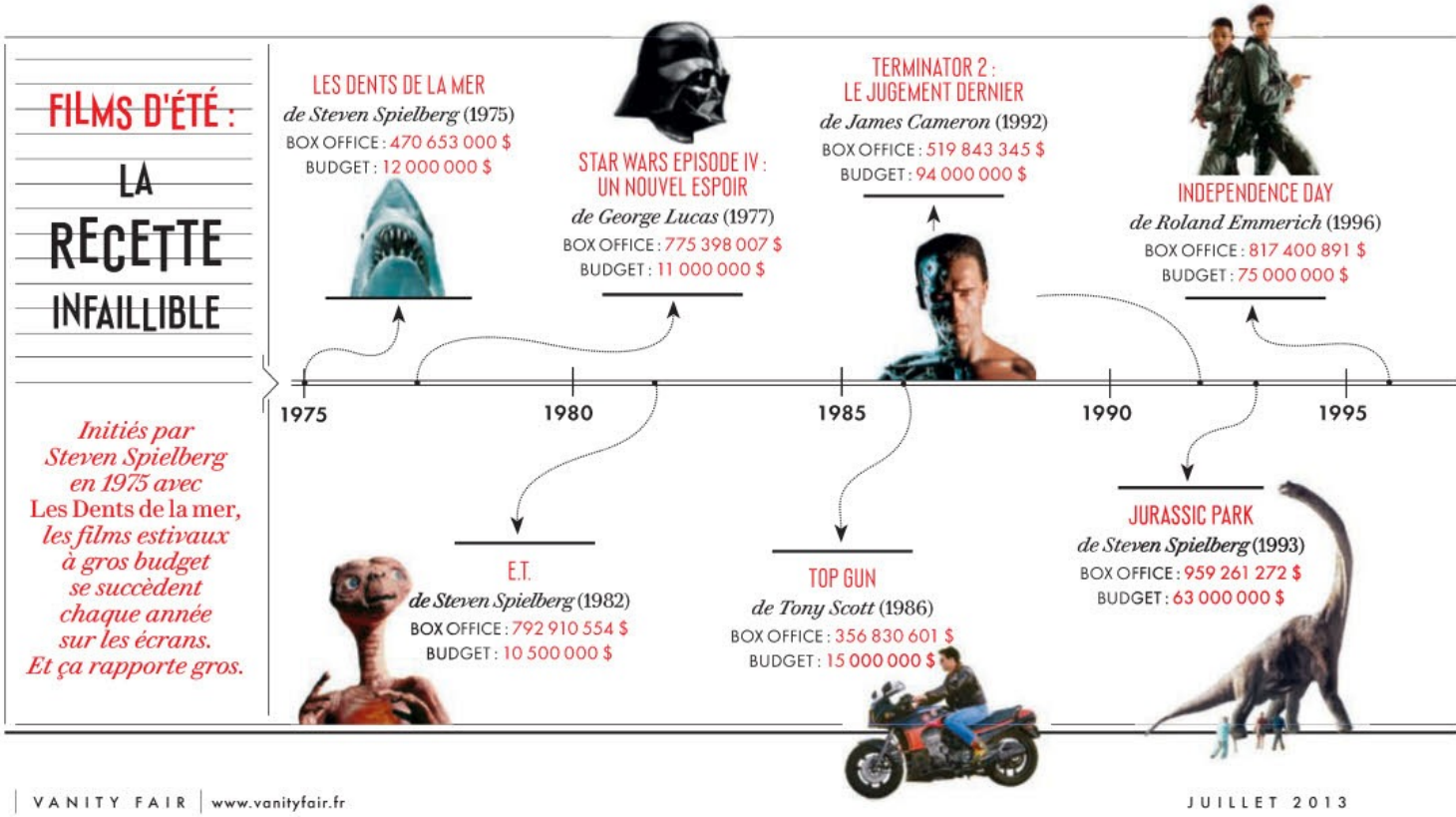
DES ACTEURS TENUS PAR LES STUDIOS

D'autant que les agents n'hésitent pas à accepter, pour leurs jeunes talents, des salaires d'à peine 200 000 ou 300 000 dollars pour un rôle principal dans le premier volet d'une superproduction et la signature d'un contrat les engageant pour un minimum de six films aux mêmes conditions. C'est exactement ce qui s'est passé pour le comédien Chris Evans quand il a accepté le rôle de Captain America, et encore, après d'âpres négociations car l'offre initiale des studios Marvel imposait un engagement pour neuf films. Les contrats avec ce type d'acteurs ne prévoient aucun intéressement aux bénéfices etmême si le film est un succès, toute discussion sur une éventuelle participation n'est envisageable qu'une fois amortis les coûts de production colossaux. Du coup, comme l'explique le directeur de l'un des principaux studios hollywoodiens, ces jeunes inconnus « travaillent plus dur pour assurer la réussite des films » dans l'espoir de négocier un bonus et se donnent corps et âme pendant des campagnes de promotion éreintantes qui les mènent sur tous les continents.

L'inquiétude gagne les stars qui n'osent plus approcher ces grosses productions. « Les acteurs à la notoriété bien établie hésitent à négocier avec les studios, poursuit le même interlocuteur. Ils savent que s'ils acceptent un jour de signer pour un cachet moins élevé, ils ne retrouveront jamais leur niveau de rémunération initial car aucune renégociation n'est possible dans ce genre de contrats. Beaucoup d'acteurs jouent donc la montre, attendant que quelqu'un leur offre le salaire qu'elles veulent – même si elles ne sont pas nombreuses à être considérées comme rentables par les studios. »

Cela ne veut pas dire que les vedettes ont complètement disparu des blockbusters. D'ailleurs, l'été 2013 voit le retour de plusieurs têtes d'affiche désireuses de prouver leur valeur dans des superproductions qui se veulent plus originales que les franchises produites à la chaîne. En avril, Tom Cruise dans *Oblivion*, un film de science-fiction post-apocalyptique, incarnait un soldat sur une terre ravagée ; il y a quelques semaines, Will Smith dans *After Earth*, un film de

THE KOBAL COLLECTION, COLLECTION CHRISTOPHEL



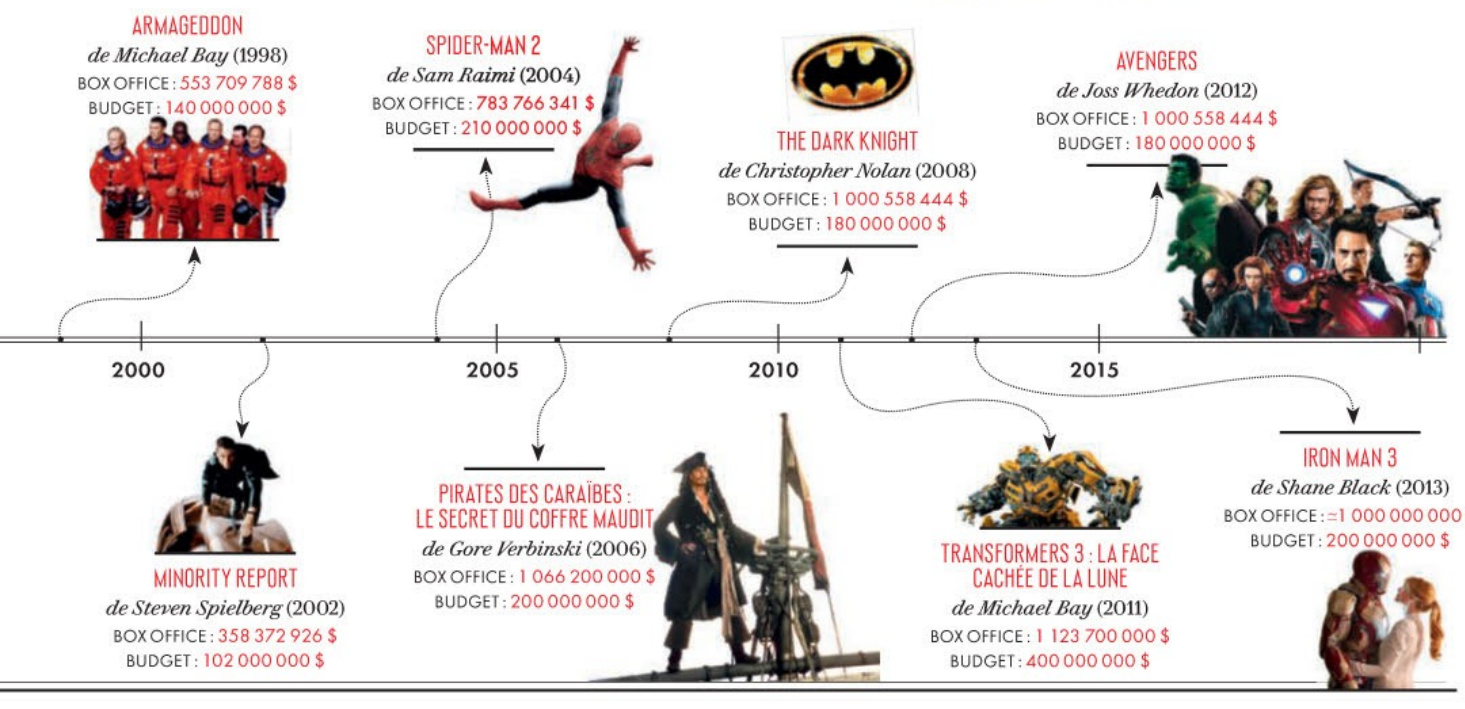
science-fiction post-apocalyptique, incarnait un soldat sur une terre ravagée et en août, Matt Damon dans *Elysium*, incarnera un mercenaire sur une terre ravagée. On dirait une blague ? Hélas, non. Avec leurs budgets proches d'un quart de milliard de dollars, même les créations originales dégagent un air de déjà-vu parce qu'à ce niveau d'investissement, il est hors de question de prendre le moindre risque, quitte à appliquer des recettes scénaristiques éculées mais qui ont fait leurs preuves.

HOLLYWOOD A TUÉ LE CINÉMA

Lorsqu'à l'automne 2012, le magazine américain *The New Republic* a publié un article polémique du critique David Denby intitulé « Hollywood a-t-il tué le cinéma ? », beaucoup de personnes très bien placées dans les grands studios ont bu du petit-lait. Denby y dénonçait la montée de ce qu'il appelle une « esthétique uniformisée » dans un marché devenu mondial. « Désormais, écrivait-il, au moins les deux tiers des recettes de ces grosses productions proviennent de l'étranger, et les studios semblent en avoir conclu que si un film traite un sujet un peu trop particulier, cela offenserait une partie de l'audience mondiale [comme ça a été le cas avec *Django Unchained* de Quentin Tarantino, censuré quelques minutes seulement après sa sortie en Chine]. Visant Bangkok et Bangalore aussi bien que Bangor, nos blockbusters ont été dépouillés de toute aspérité, d'humour, de psychologie et de la moindre référence trop couleur locale. »

Tous les héros, y compris ceux incarnés par des acteurs aussi différents et identifiables que Tom Cruise, Will Smith ou Matt Damon, finissent par se fondre en un seul personnage, celui d'un soldat quelconque décliné à l'infini sur fond de fin du monde : le moyen le plus sûr de s'assurer qu'aucun pays ne puisse se sentir blessé par un scénario n'est-il pas de commencer par la destruction de tous les pays ? Face à l'apocalypse, pas de jaloux !

Tom Cruise reste une valeur sûre pour les studios, mais les bénéfices lui profitent beaucoup moins qu'avant.



Robert Downey JR., *Iron Man* de 48 ans, et Chris Hemsworth, devenu, grâce à *Thor*, un acteur bankable.

↠ David Denby ne veut pas croire que la course au profit, dans ce contexte économique de plus en plus difficile et concurrentiel, ne laisse d'autres choix aux studios que de produire des films insipides et épouvantables. « Rien ne les oblige à faire de cette façon, affirme-t-il. Ils choisissent volontairement ce style. » Prenons le cas d'*Iron Man* que David Denby distingue pour en faire l'éloge. Jon Favreau, son réalisateur, soutient que si le film a eu autant de succès, c'est justement parce qu'il a abordé le casting de façon inhabituelle. « Quand nous avons démarré le projet, se souvient-il, les studios Marvel venaient d'ajouter 100 millions de dollars au budget inital. Autant vous dire que les consignes étaient très claires : on ne dépense pas d'argent dans le salaire des acteurs. Alors au lieu de choisir des inconnus, jeunes et bon marché, j'ai essayé de composer la distribution comme pour un film indépendant, avec des personnalités que j'aimais voir à l'écran. Et puis le salaire de Robert Downey Jr. était sous-évalué car personne ne voulait prendre de risque avec lui. Pas tant à cause de ses frasques liées à toutes sortes d'addictions qu'en raison de son âge. » À 48 ans (il en avait déjà 42 lors du tournage du premier volet de la série), Robert Downey Jr. fait figure d'exception dans le monde des super-héros.

« Les studios Marvel n'ont pas été trop durs à convaincre, ajoute Favreau, car le personnage d'Iron Man est une marque très forte et ils savaient que les effets spéciaux attireraient le jeune public. Avec ce casting inhabituel de vétérans [Gwyneth Paltrow et Jeff Bridges complètent l'affiche], nous avons fait le plein dans toutes les catégories de la population. » Mais le jeune public restera toujours la priorité, pour des raisons démographiques, mais aussi parce qu'il fréquente les salles de cinéma avec plus d'assiduité. Aux États-Unis, le système de partage des recettes d'un film entre les studios et les exploitants favorise la production de films au profit immédiat. Assumant la plus grande part du risque, les studios sont toujours payés en premier et même si les accords varient, il n'est pas rare qu'ils perçoivent 90 % du produit des entrées la première semaine d'exploitation, 80 % la seconde, etc. Le pourcentage finit par s'inverser, mais la conséquence est évidente : « Seule la semaine de la sortie compte, confirme Simon Kinberg, et le jeune public va au cinéma avant tout le monde. »

Favreau précise encore : « Des frais de fabrication colossaux, une surenchère d'effets spéciaux, faites l'addition, vous avez intérêt à rentrer rapidement dans vos frais, surtout si vous êtes une petite entreprise ». Cette course contre la montre est la même pour tous les studios qui concentrent leurs sorties l'été lorsque les adolescents sont en vacances. « Chaque week-end estival, une superproduction sort en salles, explique Simon Kinberg. Dès la deuxième semaine d'exploitation, votre film se retrouve en face d'un autre monstre à 200 millions de dollars. Avant, ce n'était pas comme ça. On disposait de plus de temps avant que ne se produise un tel choc des titans. »

UNE NOUVELLE ÉCONOMIE DU CINÉMA

La perception de ces changements dépend du regard, nostalgique ou pragmatique, que vous portez sur la mondialisation. Denby est catégorique : « Aujourd'hui, aucun studio hollywoodien ne peut plus se risquer à tourner de bons films. Leur modèle économique repose entièrement sur le nombre d'entrées et les bénéfices dégagés par leurs superproductions. C'est le cas depuis une dizaine d'années et cela continuera des années encore. Tout est minutieusement calculé pour qu'*Avengers* rapporte beaucoup d'argent et tant pis pour la dimension artistique ! »

Jon Favreau voit dans cette nouvelle économie du cinéma et la fin d'un certain vedettariat où les salaires se négociaient en millions de dollars une raison de se réjouir : « On ne voit plus les mêmes têtes d'un film à l'autre. En tant que réalisateur mais aussi comme spectateur, je prends plaisir à découvrir de nouveaux visages. Qu'Idris Elba puisse être la tête d'affiche d'un film à gros budget, c'est encourageant, en un sens. Regardez Chris Hemsworth. Après un second rôle dans *Star Trek,* puis le rôle principal dans *Thor,* il peut désormais permettre à un film de se monter uniquement sur son nom [il aura, d'ailleurs, le rôle principal du prochain film de Michael Mann]. Même si le système a définitivement changé, il y aura toujours une place pour les acteurs de talent à Hollywood. » Après une pause, il ajoute : « Et croyez-moi, des nouveaux talents, ce n'est pas ça qui manque ! » □

LONGCHAMP
PARIS
LONGCHAMP.COM

Joyce Maynard fut la compagne de J. D. Salinger à l'âge de 19 ans.

LIVRES

Un tueur en série, des vampires et du porno. *Polarama* (Actes Sud), le premier roman très mauvais genre du new-yorkais **David Gordon**, est un peu le shampoing trois-en-un de la littérature: idéal à glisser dans sa valise. Dans ce thriller satirique dopé aux clins d'œil littéraires, un assassin confie l'écriture de ses mémoires à Harry Bloch, écrivain raté assisté d'une lolita rusée. Légère comme une robe d'été, *Une comédie américaine* (Fayard) de **Michel Rio** met en scène les retrouvailles mouvementées de la fille d'une mécène sulfureuse avec son père dans un Manhattan arty et parodique. **Carsten Stroud** dévoile une face plus noire des États-Unis avec *Niceville* (Seuil), un polar gothique, hanté par les fantômes de la guerre de Sécession, les disparitions et les morts mystérieuses. Et c'est dans l'Amérique des sixties que l'on plonge avec *Une adolescence américaine* (Philippe Rey) de **Joyce Maynard**, traduit en français quarante ans après sa sortie. Celle qui, à 19 ans, a séduit l'écrivain reclus J.D. Salinger grâce à un article publié dans le *New York Times*, tient la chronique de son époque – Woodstock, la guerre du Vietnam, le culte du corps… – avec un mélange irrésistible de sophistication et de naïveté. Reparaît également son roman *Baby love* sur quatre filles-mères et, en poche, *Long week-end* et *Les Filles de l'ouragan* (10/18). Les lecteurs français peuvent enfin se délecter des turpitudes de la cour d'Henry VIII avec *Le Conseiller* (Sonatine), premier volet de la saga *Dans l'ombre des Tudors* d'**Hilary Mantel**. Sexe, sang et complots, une fresque aussi addictive qu'une série télé. L'Angleterre encore, avec le célèbre biographe, journaliste et dramaturge **Philip Norman** qui, après John Lennon et Elton John, décrypte la fabrique du mythe *Mick Jagger* (Robert Laffont). La biographie qu'il lui consacre lève le voile sur cet autre mystère de la transsubstantiation : comment un étudiant quelconque de la London School of Economics est devenu le leader charismatique des Rolling Stones. L'été sera aussi fitzgéraldien : *Des livres et une Rolls* (Grasset) rassemble des interviews inédites de **Francis Scott Fitzgerald** ; dans la nouvelle *Merci pour le feu* (Carnets de l'Herne), une veuve se consume de désir pour une bouffée de cigarette. À noter, une biographie signée **Liliane Kerjan**, *Fitzgerald le magnifique* (Albin Michel). Enfin, entre deux brasses et un cocktail, on succombera au charme vintage des rééditions de deux livres de **Jean Cocteau**, *Le Potomak* (Stock) et *Le Grand écart* (Stock). Ou à la trouble et vénéneuse *Poupée* (Albin Michel), une nouvelle inédite de **Daphné du Maurier**. Idéal au bord de la piscine. — ÉLISABETH PHILIPPE

LIRE DES EXTRAITS *sur l'iPad*

Une adolescence américaine de Joyce Maynard.
La Poupée de Daphné du Maurier.
Polarama de David Gordon.
Des Livres et une Rolls de Francis Scott Fitzgerald.
Mick Jagger de Philip Norman.

VF EN VO
À LIRE AVANT TRADUCTION

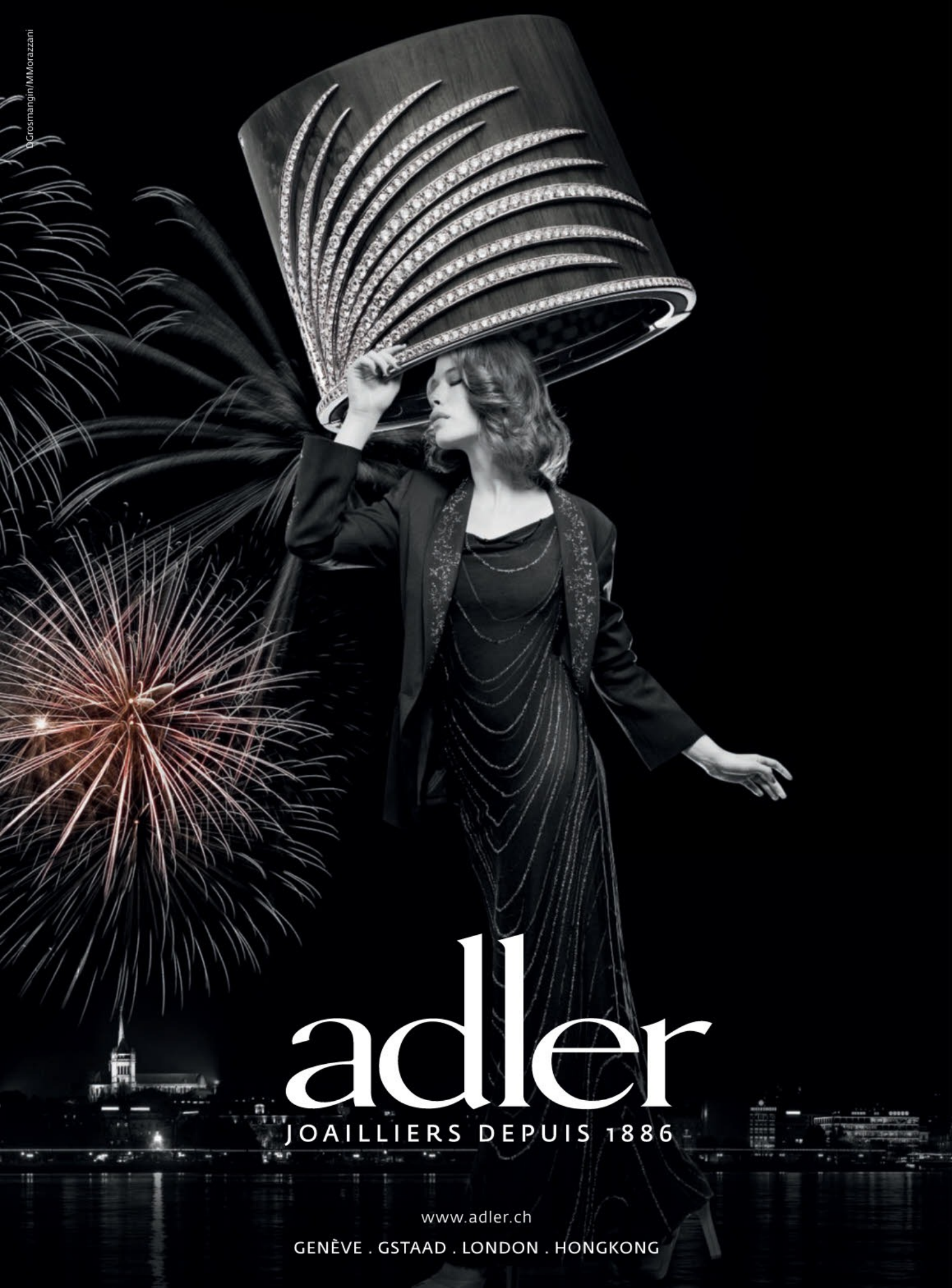
John le Carré prolonge sa fresque des guerres secrètes avec A Delicate Truth.

À 81 ans, John le Carré n'a rien perdu de sa superbe ni de son élégance britannique. Bien au-delà de sa maîtrise impeccable des rouages de l'espionnage, il a construit, en une vingtaine de romans, ce qui restera la grande fresque des guerres sales de ce siècle. Après *Un traître à notre goût* en 2011, Le Carré publie *A delicate truth* (Viking) : l'histoire d'une opération secrète contre le terrorisme islamiste qui tourne au fiasco. Une mère et son enfant sont tués. Un des soldats impliqués révèle que le gouvernement a couvert ce désastre. Une dénonciation musclée du cynisme d'État et une réflexion sur la vérité. Fragile et délicate. Comme le mensonge qui finit par lui ressembler. — É. P.

POST-SCRIPTUM

Indispensables : dix romans de **Patrick Modiano**, de *Villa triste* à *L'Horizon*, rassemblés en un volume dans la collection Quarto (Gallimard). *Le tueur se meurt* (Rivages), un nouveau polar onirique signé **James Sallis**, l'auteur de *Drive*. Sortie en poche de *Les oranges ne sont pas les seuls fruits* et *Le Sexe des cerises* (Points) de **Jeanette Winterson**, l'auteur du magnifique *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* (en poche en août, Points). Une cure de **Martin Amis** avec le déjanté *Lionel Asbo, l'état de l'Angleterre* (Gallimard) et en poche, *La Veuve enceinte* (Folio). Enfin, séance de rattrapage avant la rentrée littéraire : *Némésis*, ultime roman de **Philip Roth** (Gallimard) ; *Joseph Anton* de **Salman Rushdie**, récit de sa vie sous fatwa ; *Le Roman du mariage* (L'Olivier), ou le triangle amoureux selon **Jeffrey Eugenides** ; et enfin **22/11/63** (Albin Michel), thriller autour de l'assassinat de Kennedy signé **Stephen King.** — É. P.

LOUISE GIAUME, DR


©Grosmangin/MMorazzani
adler
JOAILLIERS DEPUIS 1886
www.adler.ch
GENÈVE . GSTAAD . LONDON . HONGKONG

The Aikiu.

Miles Kane.

MUSIQUE

L'été est là et, pourtant, difficile de trouver la légèreté des beaux jours dans les albums du moment. Bien sûr, il y a l'impeccable **Pharrell Williams** qui prête son groove aux Daft Punk pour un mémorable *featuring* et partage toute sa sensualité le temps d'un tube calibré pour les pistes de danse : *Blurred Lines*, cosigné avec **T.I.** et **Robin Thicke**. Une bulle de champagne dans une atmosphère plombée. Du coup, on se repose sur un imperturbable Anglais, coupe de cheveux à la Beatles et jean ajusté : **Miles Kane**, ex-Rascals et moitié des brillantissimes Last Shadow Puppets, revient avec *Don't Forget Who You Are*, un deuxième album qui colle aux semelles comme aux tympans et qui suinte cette belle arrogance british.

Disparus des écrans radars depuis 2007, les **Queens of the Stone Age** ont enregistré dans le désert californien *Like Clockwork*, dix chansons puissantes et plutôt sombres. « Does anyone ever get this right ? I feel no love », se lamente Josh Homme, le roux le plus célèbre de l'histoire du rock, sur le sublime *The Vampyre of Time and Memory*. Autre chevelure de feu, mais on suspecte une coloration, du côté de la sensation branchée **The Aikiu**. Il y a un membre du duo français The Shoes à la production, une vidéaste aux manettes du clip pour faire le buzz... et la participation d'**Isabelle Adjani** sur la chanson *Let Me Freak Out*. Plus étrange, le groupe Austra et sa chanteuse au timbre mi-strident mi-fascinant reviennent après un premier album qui leur avait ouvert toutes grandes les portes de la branchitude mélomane.

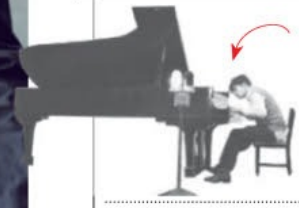
ÉCOUTER UNE SÉLECTION *sur l'iPad*

Le groupe torontois a tourné avec Grimes, The XX et Gossip, et leur a piqué des rythmiques dansantes qu'ils marient à leurs ambiances cryptiques sur *Olympia*. L'heure est à la mélancolie. Et ça n'est pas à **The National**, magnifique quintette de Brooklyn, que l'on va apprendre la tristesse. Pas requinqués par la gloire que leur a value *High Violet*, leur précédent album, les revoilà, toujours aussi bouleversants et subtils, avec le bien nommé *Trouble Will Find Me*. Un sombre délice. La nuit tombée, les Australiens de **Midnight Juggernauts** prennent le relais avec leur *Uncanny Valley* à l'inquiétante étrangeté. Parfait pour les soirs de pleine lune. Enfin, côté rattrapage, le fantastique troisième essai de **Vampire Weekend**, *Modern Vampires of the City*, est déjà l'un des sommets musicaux de cette année. — CLÉMENTINE GOLDSZAL

SOYEZ SYMPAS, ÉCOUTEZ !

LA BANDE-SON DE MICHEL GONDRY

Le réalisateur de L'Écume des jours *nous livre ses indispensables.*


POUR SE RÉVEILLER

Les Variations Goldberg de Bach
Glenn Gould

POUR DANSER

Good Times
Chic

POUR ÉCRIRE

Listening Wind
Talking Heads

POUR PLEURER

Bruxelles
Dick Annegarn

POUR S'ÉCHAPPER

Les Châteaux hollandais
Loane

ET LE TITRE DONT IL AURAIT AIMÉ RÉALISER LE CLIP

Butterflies
Michael Jackson

L'HOMME DU MOIS

Dans la famille **Phœnix**, je demande le clavier. Quand il n'officie pas sur scène au côté du groupe versaillais qu'il accompagne depuis le début, **Rob** est le compositeur de musique de films qui grimpe. Nommé aux Césars cette année pour la bande-son de *Populaire*, il signe celle du second long-métrage de **Rebecca Zlotowski**, *Grand Central*, en salles le 28 août. Il confirme son talent à part dans cette histoire d'amour atomique. À l'aise dans tous les genres cinématographiques, il met, en ce moment, la touche finale à la musique de la prochaine superproduction flippante d'Alexandre Aja, *Horns*, et vient de coproduire avec **Adan Jodorowsky** celle du nouveau film de Jodo père, *La Danse de la réalité*, présenté à Cannes. Rob, premier compositeur « cinémagique ». — C.G.

TIME & LIFE PICTURES / GETTY IMAGES ; JAMES ANDANSON / SYGMA / CORBIS ; VIM / ABACAPRESS.COM ; SONY MUSIC ARCHIVE / GETTY IMAGES ; NY DAILY NEWS VIA GETTY IMAGES ; REDFERNS

CARVEN
www.carven.fr

Jardin de Camélias

CHANEL

JOAILLERIE

SCÈNES DE LA VIE ESTIVALE

Où croiser Keith Richards, Jeanne Balibar et Kendrick Lamar avant la rentrée.

Charlie Watts, le taciturne batteur des **Rolling Stones**, avait pourtant été clair : « Je déteste jouer en plein air. Je hais les festivals. Je n'ai jamais aimé les trucs de hippies et j'ai mieux à faire pour occuper mes week-ends ! » Mais ses compères Mick, Keith et Ronnie ont tranché : leur concert s'annonce comme l'un des principaux événements du festival de Glastonbury. Ce petit coin boueux de la campagne anglaise accueille, le dernier week-end de juin, ce que le rock planétaire fait de mieux : Nick Cave, Sixto Rodriguez, les **Arctic Monkeys**, The XX et Foals... En tout, plus de 200 groupes qui justifient le titre de plus grand festival rock du monde. À plus petite échelle, Rock en Seine proposera une autre jolie affiche, fin août : sur les pelouses du parc de Saint-Cloud s'ébroueront **Phœnix**, Alt-J, Franz Ferdinand, Major Lazer ou Kendrick Lamar. Les amateurs de paradis artificiels et de danses autour du feu confluerons vers le désert du Nevada pour une semaine surchauffée au festival Burning Man. Encore confidentielle il y a quelques années, cette messe hippie, créée en 1986 pour fêter le solstice d'été, est en passe de devenir le rendez-vous des artistes de tous crins et des nostalgiques du *flower power*. En juillet, Hortense Archambault et Vincent Baudriller achèvent leur mandat à la tête du festival d'Avignon avec une programmation flamboyante et pointue. Une quarantaine de spectacles dont vingt et une créations, notamment la très attendue mise en scène par Stanislas Nordey de la pièce *Par les villages* de Peter Handke avec **Emmanuelle Béart** et **Jeanne Balibar**. La première semaine de septembre verra les Américains débarquer à nouveau sur la côte normande pour la bonne cause : le festival du film de Deauville déroulera son tapis rouge à la fine fleur hollywoodienne avec projections de gala et avant-premières exclusives. — CLÉMENTINE GOLDSZAL

LE GUIDE DU FÊTARD

L'étiquette qui règle les festivals n'a rien à envier aux bonnes manières selon Nadine de Rothschild. Y aller, s'y perdre, s'accoutrer ou se droguer... mieux vaut suivre un code strict pour éviter les impairs.

POP-ROCK, THÉÂTRE OU CINÉMA, L'AGENDA DE L'ÉTÉ EN CINQ FESTIVALS

LE FESTIVAL	GLASTONBURY *en* ANGLETERRE	AVIGNON *en* PACA	ROCK EN SEINE *en* BANLIEUE	BURNING MAN *au* NEVADA	DEAUVILLE *en* NORMANDIE
LES DATES	Du 26 au 30 juin	Du 5 au 26 juillet	Du 23 au 25 août	Du 26 août au 2 septembre	Du 30 août au 8 septembre
LE LIEU	Au fin fond du Somerset où, dit-on, le roi Arthur serait enterré.	Sous le cagnard de la cour d'honneur du palais des papes.	Au parc de Saint-Cloud, dans les jardins dessinés par Le Nôtre.	Dans un désert façon *Mad Max* au cœur du Nevada, à Black Rock City.	Le long des planches où Élisabeth II eut, seule, le droit de rouler en Rolls.
LE PUBLIC TYPE	Le hooligan sympa et la fille pataugeant dans la boue.	« Universitaire trentenaire cherchant femme aimant Mozart, James Joyce et la sodomie » (Woody Allen).	L'ex-scout de l'Ouest parisien devenu *community manager* chez Class'croute.	Le hipster *seapunk* amateur de dauphins et de shows laser.	Le chasseur d'autographes qui confond Dustin Hoffmann et François Cluzet.
LA PANOPLIE	Micro-short en jean et bottes en caoutchouc.	Chemise en lin, manches retroussées et spartiates.	Total look acheté aux soldes presses.	Aviator miroir, Rolex Submariner et santiags poussiéreuses.	Pull sur les épaules, mocassins et caniche.
LA DROGUE	Blonde, brune ou blanche (les bières).	Mauresque et perroquet (le cocktail).	Cigarette électronique (même à l'extérieur).	Champignons hallucinogènes et pilules multicolores.	Crèmes anti-âge et Viagra à gogo.
LE MOMENT CULTE	Kate Moss en micro-short dans la boue.	Gérard Philipe et Jeanne Moreau dans *Le Prince de Hombourg* en 1952.	La bagarre des frères Gallagher (Oasis) juste avant le concert.	Le « man » flambant quatre jours trop tôt en 2007.	Gad Elmaleh arrivant à bicyclette sur le tapis rouge.
LE PLAN LOSE	Les toilettes sèches derrière 150 000 buveurs de bière.	L'inédit roumain murmuré dos au public en VO non ST.	Le coup d'un soir qui fait regretter le pass 3 jours.	L'overdose aux phéromones de cheval.	Le coquillage avarié.
L'INVITÉ GÊNANT	Pete Doherty au bras de Kate Moss en micro-short.	Christophe Barbier.	Jean-Paul Huchon.	Amélie Nothomb.	Nikos Aliagas.

FLICKR ; UK PRESS VIA GETTY IMAGES ; THE WASHINGTON POST / GETTY IMAGES ; ANGELO HORNAK / CORBIS ; 123RF ; SUU PIERRE / ABACA ; RADIUS IMAGES / CORBIS ; ERIC FOUGERE / VIP IMAGES / CORBIS ; AFP PHOTO ERIC FEFERBERG

KENNEDY, SUITE ET FIN

Comment un conservateur français a retrouvé les œuvres qui ornaient la dernière chambre du couple présidentiel pour une exposition événement à Dallas.

À l'aéroport de Dallas, le matin de l'assassinat de JFK.

SECRET DE FABRICATION

La veille de sa mort, **John F. Kennedy** fait escale dans un palace de Fort Worth au Texas. Il s'endort dans une chambre tapissée de Van Gogh, de Picasso et de Monet prêtés pour l'occasion. Cinquante ans plus tard, à Dallas, **Olivier Meslay**, un conservateur français, réveille l'histoire oubliée de la suite 850 :

« En octobre 2009, je viens d'être nommé conservateur en chef du musée de Dallas. Je rends visite aux grands collectionneurs et mécènes de la ville et je découvre, chez l'un d'entre eux, une superbe huile de **Marsden Hartley**, caractéristique du modernisme américain. "C'est un tableau de 1936, une des dernières choses que JFK ait vue avant de mourir !" m'explique, sûr de lui, Claude Albritton, son propriétaire. Je n'en reviens pas. Un historien local me raconte alors l'histoire de la suite 850. En novembre 1963, la presse annonce l'arrivée des Kennedy à l'hôtel Fort Worth au Texas. En apprenant que la suite 850 n'est pas la plus luxueuse de l'établissement, Owen Day, un critique d'art, et Ruth Johnson, une collectionneuse, réunissent seize chefs-d'œuvre pour faire honneur aux Kennedy. Dans la chambre principale, ils installent quatre impressionnistes dont un Van Gogh de 1887. Dans la seconde, « les nageurs » de **Thomas Eakins** – un chef-d'œuvre réaliste de 1884, et le tableau d'Hartley. Le 21 novembre, John et **Jackie** arrivent un peu avant minuit. Ils se couchent et découvrent leur musée au matin du 22. Pressés par leur emploi du temps, ils quittent la chambre avant 9 heures, téléphonent à Ruth Johnson pour la remercier et décollent pour Dallas. À 12 h 29, JFK est abattu.

Cette histoire ne m'a jamais quitté. Deux ans plus tard, je suis nommé directeur associé du musée et nous commençons à évoquer le cinquantième anniversaire de la mort de Kennedy. On parle de l'icône américaine, de la violence politique. Mais moi, je n'ai qu'une idée en tête, réunir les œuvres qui ont partagé la dernière nuit du célèbre couple. Mon initiative provoque un malaise dans les équipes et je dois convaincre les administrateurs qui craignent le côté macabre de l'opération. La ville de Dallas ne s'est jamais remise de ce traumatisme et il faut engager l'entreprise avec douceur.

Je retrouve la plupart des œuvres aux États-Unis. La difficulté concerne les impressionnistes, plus mobiles sur le marché de l'art. Je repère une image du **Monet** légendée à Paris, "musée de la chasse, septembre 2010". C'est une fausse piste laissée sur Internet. Comme lui, le John Marin est introuvable et le Raoul Dufy ne quitte plus les murs de sa propriétaire. Pour le **Van Gogh** : on interroge les salles de vente, les marchands, les galeries, les historiens de l'art, mais rien n'y fait. Alors que tous mes réseaux semblent épuisés, je tombe par hasard sur la toile dans une exposition à Philadelphie. Et le propriétaire, inatteignable, consent tout de même à la prêter après l'intervention de plusieurs intermédiaires. J'aurais fait l'impossible pour ce tableau. Il décorait la chambre principale qui devait être celle de Jackie. C'est néanmoins le président qui se coucha avec le paysan portant la bêche sur l'épaule. Au matin de sa mort, JFK a peut-être cheminé avec lui sur *La Route aux confins de Paris* et perçu un dernier sentiment, même fragile, de beauté et de joie. » — PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXIS JAKUBOWICZ

Hôtel Texas : une exposition pour le président et M^me^ John F. Kennedy, jusqu'au 15 septembre à Dallas (Texas). www.dallasmuseumofart.org

The Swimming Hole, dit « les nageurs », de Thomas Eakins (1884).

Lost in a Snow Storm - We Are Friends de Charles Marion Russell (1888).

ART RICKERBY/TIME & LIFE PICTURES/GETTY IMAGES ; AMON CARTER MUSEUM OF AMERICAN ART, FORT WORTH, TEXAS ; BYRON SCOTT ; : AMON CARTER MUSEUM OF AMERICAN ART, FORT WORTH, TEXAS.

TOM FORD NOIR

LE NOUVEAU PARFUM

TOMFORD.COM

Kawai-san, la patronne cinéphile, derrière le comptoir de son mythique petit troquet.

LA JETÉE, TOKYO

Dans ce micro-bar japonais, on peut croiser le fantôme du réalisateur Chris Marker et la crème du cinéma hollywoodien.

Tomoyo Kawai, la patronne, tartine du chèvre sur un toast en riant : « Tu buvais encore le lait de ta mère que j'étais déjà au saké. » Elle pose un CD sur la platine : « De la musique de Zanzibar. » Ouvert depuis une quarantaine d'années, la Jetée est un petit bar parmi les centaines d'estaminets qui s'empilent dans le Golden Gai, le quartier de la soif à Tokyo. Il est tard, les clients sont partis. Reste le prof d'anglais, élégant dans son Burberry. L'autre fois, il s'était endormi sur le comptoir. **Kawai-san** (« Madame Kawai ») parle un joli français, appris au cinéma. Fascinée par *La Jetée* de Chris Marker (le mythique court-métrage de science-fiction emblématique de la Nouvelle Vague), elle lui a dédié ce bout de Japon, un troquet si petit qu'on n'y tient pas à quinze. Chris Marker a fini par pousser la porte. Puis, à chaque voyage à Tokyo, il est revenu boire un verre avec elle. Il a laissé des dessins sur les étagères. Au coin du canapé traîne un album de photos de **Gainsbourg**. Il a passé quelques nuits là, dans les années 1970.

LIEU DE CULTE

Les « chats perchés » de Chris Marker sur la façade...

... et ses bouteilles peintes pour le bar.

Sa fille Charlotte continue d'y venir. Juliette Binoche aussi. Au mur, une photo de **Francis Ford Coppola** qui n'est plus très assidu. L'Américain le plus fidèle reste Tarantino.

Le professeur d'anglais s'interpose : « Pardonnez-moi, depuis quelle heure picolez-vous ? » Question rituelle dans ce quartier où l'on pratique « l'échelle » : aller de bar en bar en augmentant la dose d'alcool. On a commencé vers 19 heures par un côtes-du-Rhône dans un bistro tenu par un chef japonais ayant vécu à Nice. Le professeur lève son verre en signe de respect. Il y a une heure, il buvait un Yamazaki dix-huit ans d'âge que les connaisseurs considèrent comme le meilleur whisky du monde. Mais mieux vaut ne pas atteindre le sommet de « l'échelle » à la Jetée. Les marches qui mènent à l'étage sont raides. Parfois, un client chancelle et on entend un grand bruit. Il est « tombé de l'échelle ».

À propos d'escalier, Kawai-san a pu monter les marches du Festival de Cannes. Désormais, elle voyage moins : « Si je pars, les clients sont tristes et me font la tête quand je rentre. » Le cinéma vient à elle. Sur un vieux téléphone à pièces repose un carton d'invitation pour une projection du film *Holy Motors*. « Leos Carax est venu le mois dernier », précise Kawai-san. Elle tranche du saucisson. Au mur : un bout de désert américain, un cliché signé **Wim Wenders**. « Dans *Tokyo-Ga*, Wim a filmé Chris Marker ici. Il ne voulait pas être reconnu, alors il s'est caché derrière une feuille. » Ce bar ressemble à une salle de montage, sans vue sur l'extérieur. Dix mètres carrés qui contiennent le monde entier. Chris Marker est mort l'an passé. Reste les bouteilles qu'il s'amusait à peindre. On évoque sa mort et Kawai-san baisse simplement les yeux. Plus tard, en retrouvant la nuit, on se souviendra des propos du cinéaste, dans *La Jetée* : « Rien ne distingue les souvenirs des autres moments : ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître, à leurs cicatrices. » — ADRIEN GOMBEAUD

La Jetée, 1-1-8 Kabukicho Shinjuku-ku, Tokyo / www.lajetee.net

DAVID LEFRANC

VHERNIER

ITALIAN TRADITION FOR UNIQUE JEWELLERY

sautoir Pop
en or rose et chrysoprase

Ph: Ummarino

63, rue du Faubourg Saint Honoré, 75008 PARIS

MILAN - ROME - VENISE - CAPRI – GENEVE - ATHENES - DUBAI - BEVERLY HILLS - MIAMI - NEW YORK - PALM BEACH - HOUSTON

vhernier.com

Sofitel Vienna Stephansdom

Une œuvre sculpturale faite de verre
et d'acier signée par Jean Nouvel,
offrant des vues magnifiques sur Vienne.

Praterstrasse 1 - 1020 Vienna - Austria - Tél. +43 (0)1 906163100

*Mon magnifique voyage n°45 - La vie est magnifique

Vienne, Chicago, Bangkok, Buenos Aires... Découvrez nos magnifiques

MY MAGNIFIQUE VOYAGE
N°45

Vienne, le 11 mars

Quel dîner... Fascinés par
le décor, la ville à perte de vue,
un feu d'artifice de saveurs
et d'émotions... Comme un tableau
vibrant, le ciel de Vienne
se reflétait dans nos yeux.
Un instant magique,
dans un hôtel œuvre d'art.

Life is Magnifique !

SOFITEL
LUXURY HOTELS

ADRESSES À TRAVERS LE MONDE SUR **WWW.SOFITEL.COM**

ROMAN

« TRISTESSA » DE JACK KEROUAC

Incarné par
CAROLINE ISSA

LE LIVRE – *Tristessa*, roman de **Jack Kerouac**, écrit au milieu des années 1950, publié pour la première fois aux États-Unis en 1960, ressort chez Folio (traduit de l'anglais – États-Unis – par Catherine David, 128 p.).

L'HÉROÏNE – Tristessa, prostituée mexicaine perdue dans la came, a noué une relation amoureuse avec le narrateur américain, Jack Duluoz, le double de Kerouac. Le monde de cette femme d'origine amérindienne, profondément catholique, est tendu entre la perdition et la religiosité. Son odyssée terrestre dans Mexico relève du chemin de croix. Même l'attachement de Jack ne pourra rien pour elle.

L'EXTRAIT – « La peau de ses pommettes magnifiques a la forme douce d'une poire, ses paupières sont longues et tristes, elle a l'expression résignée de la Vierge Marie, un teint de café et de pêche, des yeux insondables, dédaigneux, athées, pleins de silence et de douleur. »

CAROLINE ISSA – De mère chinoise et de père libano-iranien, Caroline Issa, rédactrice en chef mode du magazine londonien *Tank* depuis dix ans, est à l'origine d'une ligne de souliers dessinée pour la marque L.K. Bennett. Consultante pour de nombreuses marques de luxe, cette figure de la mode, diplômée d'économie et de management, est une rareté. — V. M.

Chemise **Hermès**
Soutien-gorge **Fifi Chachnil**
Brassière **Louis Vuitton**
Jupe **Lanvin**
Ceinture **Michael Kors**
Boucles d'oreilles **Dolce & Gabbana**
Chaîne ornée de croix et grande croix pavée de diamants **Cartier**
Bracelet en or vintage **Van Cleef & Arpels**
Sac **Fendi**
Escarpins **Dior**

peugeot.fr

XY, LE SENS DU RAFFINEMENT.

Pour les femmes qui aiment les hommes qui aiment les voitures.

BETC Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Paris.

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL Consommation mixte (en l/100 km) : de 3,8 à 5,8. Émissions de CO_2 (en g/km) : de 98 à 135.

NOUVELLE PEUGEOT 208 XY

MOTION & EMOTION

PEUGEOT

« SOULAGES M'APPARAÎT CE JOUR-LÀ COMME UN OVNI COMPLET »

Jean Michel Jarre évoque son admiration pour l'artiste dont la peinture radicale, le travail des matières et la prédominance du noir ont façonné sa vision de l'art.

« J'ai découvert la peinture de **Pierre Soulages** à 14 ans, en 1962, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Un véritable choc. Je me passionne alors pour l'abstraction lyrique, **Pollock, Hartung**... et Soulages m'apparaît, ce jour-là, comme un ovni complet car il travaille la matière de manière totalement brute. Je comprends grâce à lui que c'est la technique qui définit le style et non l'inverse. Ce qui vaut pour la peinture vaut pour la musique. Je joue, à cette époque, dans un groupe de rock. Mais je pressens déjà que ce qui m'intéresse surtout, c'est le son comme matière, sensuelle et tactile. Et la peinture de Soulages va me pousser dans cette direction antinaturaliste. Quelques années plus tard, quand j'intègre le GRM [le Groupe de recherches musicales dirigé par **Pierre Schaeffer**], c'est toujours l'œuvre de Soulages et son approche organique de l'abstraction qui guident mes premiers travaux. Mélanger des textures comme on mélange des fréquences, isoler un échantillon comme un morceau de matière, Soulages a, de ce point de vue, un lien très fort avec la musique électronique.

Le rapport qu'entretient Soulages avec le noir m'a toujours fasciné : c'est un noir qui va à l'inverse des idées reçues. Il se présente, grâce aux jeux de lumières qu'il provoque, comme le reflet de toutes les couleurs, l'écrin de tes propres fantasmes et de tes rêves.

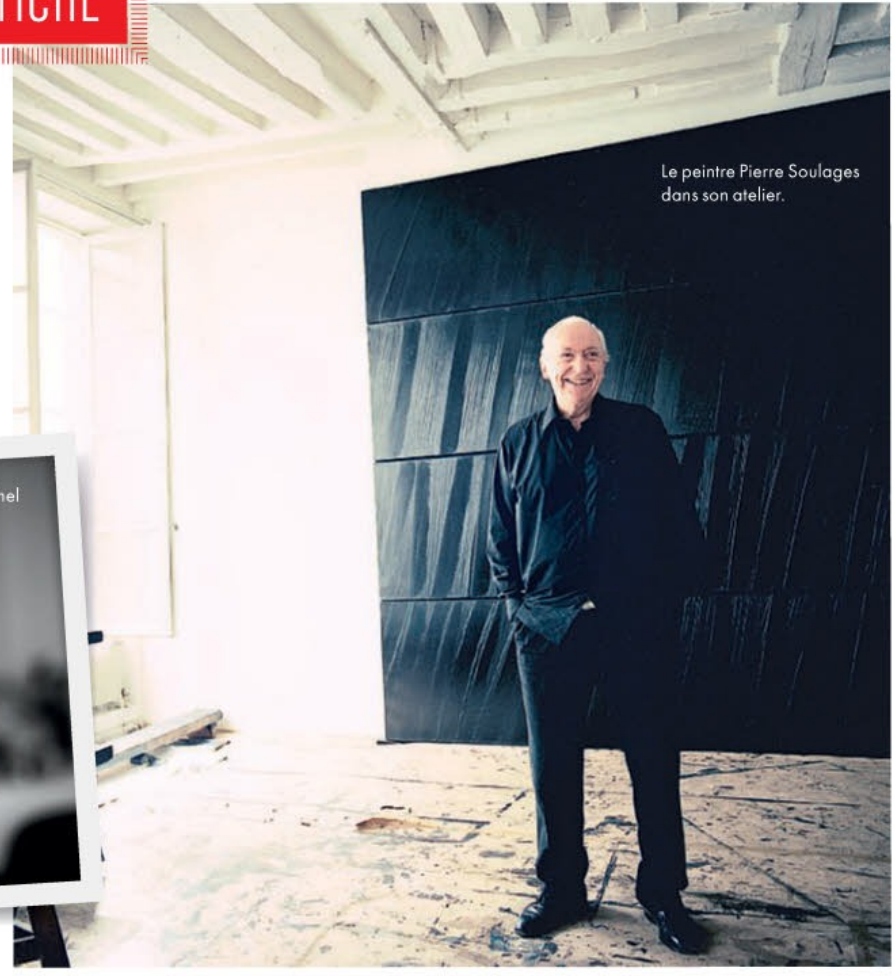
Ces grandes toiles noires font aussi écho à mon intérêt de l'époque pour la science-fiction. Chez Soulages, comme dans *2001, L'Odyssée de l'espace* d'**Arthur C. Clarke**, l'avenir le plus futuriste et le passé le plus lointain ne font plus qu'un, matérialisé dans un monolithe parfait. Le noir de Soulages est métaphysique : il concentre l'histoire du monde et interroge notre rapport au divin.

J'ai rencontré Pierre Soulages, une fois, dans son atelier : tout est radical et monacal chez lui. Il incarne une sorte de statue du commandeur, c'est un grand intellectuel intuitif, quelqu'un qui crée un lien idéal entre le matériel et l'immatériel. Quand il réalise des vitraux pour l'abbaye de Conques (Aveyron), il a une démarche spirituelle et complètement physique tout en suivant une seule et même obsession : la révélation par la lumière.

Mais le plus fort chez Soulages, c'est que tout en déclinant un même motif, son œuvre reste paradoxale, à la fois solennelle et éphémère, intimidante et fragile, masculine dans son expression graphique et féminine dans la finesse de son exécution. C'est un sphinx. Il pose des questions sans jamais y répondre. Et n'est-ce pas ça l'essence de l'art ? À 92 ans, l'exposition qu'il vient de présenter à Lyon est sans doute l'une des plus belles de sa vie, il n'a cessé de progresser. Après avoir été l'inspirateur de ma jeunesse, il représente, pour moi aujourd'hui, le trajet idéal d'un artiste. Quelqu'un qui te dit : "C'est ce que je fais qui me dit où je vais." »

— PROPOS RECUEILLIS PAR CLOVIS GOUX

LE FÉTICHE



Le peintre Pierre Soulages dans son atelier.

Jean Michel Jarre.

JAN HAAS / DPA / CORBIS ; PATRICIA LECOMTE / PICTURETANK

KÉRASTASE
PARIS

FAIRE MONTER LE VOLUME
JUSQU'À DONNER LE VERTIGE.

lift vertige

LE COIFFAGE COUTURE PAR KÉRASTASE.

EN EXCLUSIVITÉ CHEZ VOTRE COIFFEUR KÉRASTASE.

TROUVEZ VOTRE SALON LE PLUS PROCHE SUR KERASTASE.FR

L'ORÉAL SA au capital de 121 064 404,20 euros – 14 rue Royale – 75008 PARIS pour son département KÉRASTASE. RCS PARIS B 632 012 100 00012 – Code APE 20422

POP-UP

LES MINUTES DE L'INFO FUTILE

30 jours dans la vie de la culture pop.

LE KRACH DU CUPCAKE

Explosion de la bulle pâtissière passée inaperçue : entre le 11 et le 18 avril 2013, l'**action Crumbs Bake,** chaîne spécialisée dans le cupcake géant fourré à la vanille, recouvert de crème au beurre et vendu 4,50 $ pièce, a perdu 58 % de sa valeur au Nasdaq.

LEXIQUE COMPARÉ

PUNK IS DEAD

Une exposition au Metropolitan Museum of Art à New York (jusqu'à la mi-août) montre les influences croisées du punk et de la haute couture.

PUNK	COUTURE
Rue	Runway
Destroy	Déstructuré
Agitprop	Publicité
Graffiti	Griffe
Bricolage	Sur mesure
Do-it-yourself	Buy-it-yourself

PROUST A-T-IL INVENTÉ L'AIR GUITAR ?

Neuilly-sur-Seine (1891)

LES ENFANTS DE LA TÉLÉ

Les prénoms féminins en vogue aux États-Unis

1. **ARYA** — Personnage de la série « Game of Thrones ».
2. **PERLA** — Fabriquant de lingerie.
3. **CATALINA** — Personnage du jeu « Grand Theft Auto ».
4. **ELISA** — Héroïne d'une chanson de Gainsbourg.
5. **RAELYNN** — Candidat du télécrochet « The Voice » aux États-Unis.
6. **ROSALIE** — Héroïne d'une chanson de Carlos.
7. **HAVEN** — Série télévisée adaptée d'un roman de Stephen King.
8. **RAELYN** — Le n° 5 avec moins de « n ».
9. **BRIELLA** — Actrice du film *Big Wet Asses*.
10. **MARILYN** — Actrice morte cinquante ans plus tôt.

Source : Sécurité sociale des États-Unis.

BOURDIN & CO.

IL NE FAUT PAS CONFONDRE...

GUY BOURDIN
Photographe de mode et de publicité

AVEC

GILBERT *(Bourdin)*
Feu le messie cosmo-planétaire de la secte du Mandarom.

ROGER *(Bourdin)*
Flûtiste sur *Il est 5 heures, Paris s'éveille* de Jacques Dutronc.

FRANÇOISE *(Bourdin)*
Auteur français de best-sellers inconnus des critiques.

FRÉDÉRIC *(Bourdin)*
Usurpateur d'identité qui a inspiré le film *Le Caméléon* (2010).

Expo Guy Bourdin « Untouched » aux rencontres photographiques d'Arles. Jusqu'au 22 septembre.

RUE DES ARCHIVES/TALANDIER ; ©2385 ; RENCONTRES D'ARLES.

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

ANNA NICOLE SMITH *destin tragique*
ET
MICHÈLE TABAROT *secrétaire générale de l'UMP*

CHRISTOPHER WALKEN *acteur*
ET
HUGH GRANT *acteur aussi*

PAUL AUSTER *auteur sérieux*
ET
BUSTER KEATON *comique austère*

PATRICK BALKANY *maire UMP de Levallois*
ET
GENEVIÈVE FIORASO *ministre socialiste de l'enseignement supérieur*

LE CHIFFRE

69

Warner Bros. va produire le film *Spacesuit*, l'histoire vraie de l'équipe de **Playtex** spécialisée dans les gaines et les soutiens-gorges de maintien, à l'origine de la **combinaison spatiale** de Neil Armstrong et de ses collègues qui ont marché sur la Lune en juillet 1969.

NISSAN

Innovation that excites

TBWA\PARIS

NOUVELLE NISSAN MICRA. RIEN NE VOUS ARRÊTE.

AVEC SERVICE DE CONCIERGERIE ET AIDE AU STATIONNEMENT*.

ESSAYEZ-LA EN SEPTEMBRE !

Flashez, savourez…

Découvrez des services exclusifs sur **micra-leboudoir.fr**
Retrouvez l'actualité de Nissan sur facebook.com/nissanfrance

Innover autrement. *Selon version voir conditions et modalités des offres et services proposés sur www.micra-leboudoir.fr. **Offre réservée aux particuliers.** Véhicule en cours d'homologation, données de consommations et émissions CO_2 non disponibles. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809 174 - Z.A. du Parc de Pissaloup - 8, avenue Jean d'Alembert - 78194 Trappes Cedex.

service 24h garanti

pas de problème, Orange s'engage à vous trouver une solution dans les 24 h

activez gratuitement le service 24 h garanti sur service24.orange.fr
une solution internet et mobile garantie dans les 24 h

Prêt d'un mobile pendant un mois avec Open et Origami.

Service valable en France continentale du 13/06/13 au 21/08/13 pour les clients particuliers Open ou Origami. Prêt d'un mobile avec OS équivalent pendant un mois après appel au service clients entre 14 h et 17 h du lundi au vendredi (hors jours fériés). Livraison par demi-journée le lendemain ouvré avant 13 h. Dans la limite de deux prêts par client sur 12 mois. Prêt réalisé par notre prestataire. Détails sur service24.orange.fr

orange™

AUTO / PORTRAIT

LAURYN,

FAIT LA UNE DU MAGAZINE.

ET VOUS, QUEL SERA VOTRE AUTO/PORTRAIT ?

500

JUSQU'À 1 MILLION DE COMBINAISONS POSSIBLES

À PARTIR DE

149 €

PAR MOIS (1)
SANS APPORT.

Location Longue Durée sur 60 mois.

(1) Exemple pour une Fiat 500 Pop 1.2 69 ch, en Location Longue Durée sur 60 mois et pour 60 000 km maximum. Offre non cumulable, valable **jusqu'au 31/07/2013,** réservée aux particuliers dans le réseau Fiat participant. Sous réserve d'acceptation de votre dossier par FAL Fleet Services, SAS au capital de 3 000 000 € - 6, rue Nicolas Copernic - Trappes 78083 Yvelines Cedex 9 - RCS Versailles 413 360 181. **Version présentée :** Fiat 500 Pop 1.2 69 ch avec options peinture pastel extra-série, kit chrome, rétroviseurs couleur carrosserie **(+47 €/mois).** Tarif au **01/02/2013. Consommation mixte (l/100 km) et émissions de CO_2 (g/km) : 5,1 et 119.**

www.fiat.fr

FIAT

FABRICANT D'OPTIMISME

FUMOIR

« J'étais seul à la plage ; un peu après Cassis.
Dans mon maillot madras extrêmement à la mode,
Je voyais des Allemandes qui enlevaient leur robe ;
Je buvais un pastis. »
– MICHEL HOUELLEBECQ

ILLUSTRATION **ALESSANDRO SANNA**

« BRAD PITT EST L'HOMME DE LA SITUATION »

Incroyable mais vrai : le philosophe communiste ALAIN BADIOU écrit en ce moment le scénario d'un film pour Hollywood intitulé *La Vie de Platon*. Avec, dans son casting idéal, les grands noms du cinéma américain ! En exclusivité pour *Vanity Fair*, il détaille son extravagant projet.

PHOTO-ILLUSTRATION : YORGO « EL GRECO » TLOUPAS, D'APRÈS « L'ÉCOLE D'ATHÈNES » DE RAPHAËL, MUSÉE DU VATICAN ©ELECTA/LEEMAGE ; BRAD PITT : WIKIEMAGE

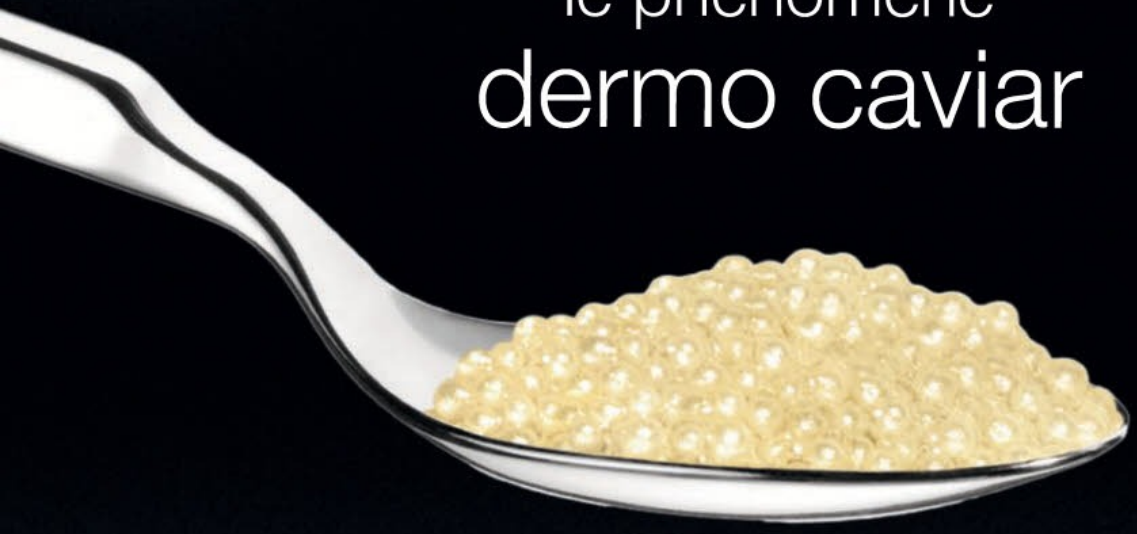
INÉVITABLE
Brad Pitt, en Platon, converse avec Socrate dans ce tableau de Raphaël. Le rêve hollywoodien de Badiou.

Les plus intenses désirs sont les désirs impurs. Ainsi du mien : faire entrer Platon, emblème de la sagesse universelle, dans le temple contemporain des images commerciales, la machine propagandiste de la vie américaine, la capitale de la corruption capitaliste : Hollywood. Sous quelle forme ? Un film, naturellement ! Son titre, que même un financier californien rapace et analphabète, j'en ai fait l'expérience sur place, trouve intriguant et alléchant : *La Vie de Platon*.

Un tel film combinera la plupart des genres où s'est illustrée l'usine à rêves malsains dont je veux qu'elle le produise. Ce sera à l'évidence un *biopic*, d'autant plus fabuleux que de la vie de mon héros, nous ne savons pratiquement rien. Même les fameuses *Lettres* de Platon, qui ont servi de garants historiques pendant des siècles, la science contemporaine des datations et des contrôles nous apprend qu'elles sont l'œuvre d'habiles faussaires qui vendaient à prix d'or leurs produits à d'épais sénateurs romains. J'aimerais beaucoup retrouver ces gens talentueux : je les embaucherais comme scénaristes. Nous pourrions avec leur aide tenir pour vraies toutes les fables qui ont circulé sur le penseur depuis deux mille cinq cents ans : qu'il a écrit des tragédies dans sa jeunesse et les a brûlées au moment de la condamnation à mort de son maître Socrate ; qu'il a, revenant de Sicile, été capturé par des pirates sinon des terroristes musulmans, ça n'existait pas encore, du moins par des Nord-Africains, toujours ça de pris. Qu'il a participé à l'horrible coup d'État des Trente, et ainsi fait massacrer, tel le stalinien que selon certains il était – juste un peu en avance –, d'innombrables démocrates. Et bien d'autres choses encore ! Un film biographique au regard duquel les vies de Lincoln et autres célébrations lacrymales de De Gaulle ou du général Patton ne seront plus que des bluettes. →

LAPRAIRIE.COM © 2012 LA PRAIRIE INC.

le phénomène
dermo caviar



la prairie
SWITZERLAND

Ce sera aussi un formidable péplum. Tous en jupettes antiques ! Gloire au mollet poilu et philosophe ! On verra Platon à cheval faire son service militaire dans la cavalerie athénienne ; essayer, mollement étendu sur des divans sournois dans un palais reconstruit en studio, de convaincre le tyran de Sicile de devenir le premier roi-philosophe de l'histoire ; embarquer par temps de tempête dans des galères instables ; parcourir avec un Socrate déjà vieux les ruelles et les tavernes d'Athènes pour y rallier – tâche redoutable – de jeunes éphèbes amateurs de filles et de bons vins à sa doctrine ; se disputer en public avec les riches bavards célèbres, toujours du côté du manche, qu'il appelle les sophistes, et qui sont les Bernard-Henri Lévy de l'époque, le tout finissant sous l'œil réjoui des caméras en pittoresques bagarres. Quels coloris ! Que d'effets spéciaux à prévoir !

Ce sera évidemment aussi une comédie sentimentale, audacieusement sexy. Platon, en effet, y sera partagé entre d'un côté son amour des beaux jeunes gens, comme l'aventurier de la jet-society athénienne qu'était Alcibiade, et de l'autre ce que je me fais fort d'inventer, à savoir Madame Platon, très belle femme mûre, dont, pour donner au film une touche intellectuelle féministe, j'indiquerai que c'est elle qui a réécrit la fin du dialogue *Le Banquet*, y introduisant comme en fraude, cas unique dans toute l'œuvre de son mari, un personnage féminin nommé Diotime. On étudiera ainsi tout en finesse les effets philosophiques de l'ambiguïté du désir.

Ce sera un film judiciaire et policier : suspense, complots labyrinthiques, envolées oratoires. On y suivra de très près les louches manœuvres, les pots-de-vin, les réunions secrètes qui aboutissent à la mise en accusation de Socrate et à son exécution, en dépit des efforts pathétiques du très jeune Platon et de ses amis pour démêler les fils embrouillés de ce roman noir. On verra le procès, l'absence de preuve, la traîtrise de l'avocat, la partialité des juges. On fera toute la lumière – et ce sera une belle surprise ! – sur un fait notoire mais qui reste surprenant : l'absence de Platon le jour du procès qui devait décider de sa vocation. Et on pourra faire voter les spectateurs : Socrate, oui ou non, a-t-il corrompu la jeunesse ? Choix difficile : s'il l'a fait, c'était quand même dangereux, en ces temps de crise de la démocratie. S'il ne l'a pas fait, il n'a pas fait grand-chose... Le vote sera serré, et j'en proclamerai personnellement les résultats à la télévision.

Ce sera surtout un film d'acteurs. Ma distribution est prête, au moins quant aux rôles principaux. Je suis convaincu que toutes les stars auxquelles je pense, conscientes que le fait de participer à la rencontre improbable de Platon et de Hollywood est par soi-même infiniment glorieux, accepteront d'abandonner leur cachet virtuel à tous les traducteurs de Platon encore vivants, dans toutes les langues du monde. Pour le rôle-titre, le nom de Brad Pitt s'est immédiatement imposé à moi. Cet homme de 50 ans au visage dense peut incarner aussi bien le jeune Platon déchiré par la mort de Socrate que le vieux Platon chef d'École. Il est en outre le caméléon des genres. Le *biopic* ? Voyez sa contribution à *Untitled John Lennon biopic*. Le péplum ? Il fait merveille dans la catastrophe de *Troie*. La comédie, le sentiment ? Il est hilarant dans *Burn After Reading*. Le film policier ? L'épouvante ? Qui ne se souvient de sa prestation dans *Killing Them Softly* ? Brad Pitt est l'homme de la situation créée par l'entrée solennelle de Platon dans l'enfer de Hollywood.

Pour Madame Platon, je pense à Meryl Streep, telle qu'on la voit, rayonnante amoureuse angoissée de 46 ans, dans *The Bridges of Madison County* (*Sur la route de Madison*). Cette femme est capable, me suis-je dit, d'aimer Platon pour autre chose que sa gloire, d'aimer l'homme Platon, dans sa suspecte simplicité domestique.

Pour Socrate, ce ne peut être que Sean Connery, tel que dans *Finding Forrester* il corrompt – ce qui veut dire : éduque, élève, arrache aux opinions dominantes – la jeunesse de Jamal. Il avait alors 70 ans, l'ancien James Bond, exactement l'âge de Socrate quand il a bu la ciguë. Qu'à son tour il la boive à l'écran ! Vous voyez que presque tout est prêt pour que la philosophie la plus haute vienne hanter l'imagerie la plus basse. Certes, certes, me dira-t-on, le côté Hollywood de la chose, on ne voit que trop ! Mais l'autre versant de votre désir impur ? Que deviennent, dans tout ça, la sagesse, le communisme austère, les mathématiques, l'allégorie de la Caverne, la théorie des Idées ? Que devient, en somme, la philosophie de Platon ? Ma réponse est simple : le texte. Les dialogues. Pas un seul mot ne sera prononcé qui ne provienne des authentiques dialogues de Platon. Que l'on soit dans le film Socrate ou Ménon, marchande de melons ou éphèbe, professeur de cheval ou homme des médias grecs, Madame Platon ou Alcibiade, un mendiant ou un tyran, Aristote ou Aristophane, un batelier ou un lancier, on parlera exactement comme dans les livres que nous a transmis l'œuvre du maître.

> « Ce sera un formidable péplum. Tous en jupettes antiques ! Gloire au mollet poilu et philosophe ! »

Pour ce qui est de cette exactitude, j'ai plus d'un tour dans mon sac, depuis que j'ai réécrit entièrement *La République*. C'est là qu'est la clé de la satisfaction des désirs impurs : veiller à ne faire confiance qu'à soi-même en ce qui concerne la définition de la pureté. Le pur Platon tel que ma pensée le repense ira à Hollywood, croyez-moi, sans trop protester. Tous les temps peuvent être, sont, le temps de Platon. Ce film en sera la preuve. Le vrai sujet du film est en somme l'éternité de la philosophie et des philosophes. Un bon sujet ! □

EN SAVOIR PLUS

La pensée d'Alain Badiou en trois livres

L'ÊTRE ET L'ÉVÉNEMENT *Seuil*	1988	Une étude philosophique de l'être et de la multiplicité du sujet au travers des mathématiques. Un ouvrage incontournable.
LE SIÈCLE *Seuil*	2005	Ce livre composite (poèmes, textes historiques et philosophiques...) interroge « la passion du réel » tragique et obsédante du XX[e] siècle.
DE QUOI SARKOZY EST-IL LE NOM ? *Éditions Lignes*	2007	Analyse sans concession de ce que le sarkozisme représente dans l'inconscient collectif. Le livre le plus médiatique de Badiou.

l'effet lift incomparable

découvrez

concentré liftant dermo caviar

Le Concentré Liftant Dermo Caviar modifie l'apparence de la peau pour un effet lift incomparable et une fermeté à long terme spectaculaire.
Sa concentration inégalée en Extraits de Caviar associée à une nouvelle technologie de pointe offre un sérum incroyablement efficace.

la prairie
SWITZERLAND

Une nouvelle inédite de

JEAN-JACQUES SCHUHL

Jean-Jacques Schuhl, prix Goncourt en 2000 pour le roman *Ingrid Caven*, revient sur sa rencontre avec Fred Hughes, vieil ami et conseiller de Warhol. Nous sommes en mai 1987, deux mois après la mort de l'artiste dont Hughes vient de récupérer l'appartement. Il y invite l'écrivain français et Viva, la muse évanescente du pape du Pop Art, à prendre un thé. Voici le récit exclusif de ce burlesque huis-clos.

ILLUSTRATIONS **PIERRE LE-TAN**

UN DERNIER AMOUR D'ANDY WARHOL

« Venez à cinq heures. Mon valet chinois vous ouvrira. » La voix au téléphone était étrange, celle, en métal grinçant, d'un méchant de film d'horreur.

Je passais alors quelques jours à New York, et Viva m'avait demandé si j'aimerais rencontrer Fred Hughes : il avait été l'impresario d'Andy Warhol, mort quelques semaines plus tôt, il s'occupait de toutes ses affaires depuis l'époque où, après le coup de revolver de Valerie Solanas qui l'avait laissé dans le coma, il avait quitté la bohême excentrique et la faune hystérique de la Factory, dont il était l'animateur inanimé, pour adopter le statut de peintre de cour vénéré. J'avais vu récemment dans un article de *Vanity Fair* une photo où ils sont reçus en audience au Vatican par le pape Jean Paul II : Hughes, visage fin, regard vif, cheveux noirs plaqués, avait une allure de play-boy qui contrastait avec le côté élastique détendu de Warhol, vaguement lunaire, le sourire de communiant, les yeux ronds et la perruque blanche. Portant sous ses chemises de chez Saks des corsets couleur pastel pour comprimer la grande cicatrice couturée sur son abdomen et un gilet pare-balles, il ne fréquentait plus que la jet-set internationale et Hughes, ancien conseiller artistique des Ménil Schlumberger, Banque Pétrole, se chargeait de lui obtenir des commandes à la chaîne pour ses fameux portraits carrés auprès de pop stars, grands couturiers, industriels et chefs d'État, dont il soulignait les paupières de bleu, mauve, rouge magenta ou rose poussière. Et Andy faisait ce que Fred disait ; c'était « Fred pense que... Fred m'a dit qu'il fallait... » Mais n'avait-il pas écrit, ça faisait longtemps : « *I would like to be a machine* » ?

Andy faisait ce que Fred disait. Mais n'avait-il pas écrit, ça faisait longtemps : « *I would like to be a machine* » ?

C'était un mois d'avril, il n'y avait qu'à traverser Central Park depuis l'hôtel Mayflower où je séjournais, le taxi passa devant le Plaza avec ses tours, château surplombant la forêt, puis s'engagea dans le Parc, les bosquets d'arbustes d'une telle variété d'origines et de couleurs qu'ils en semblaient artificiels, les rochers ici et là qu'on aurait dit en carton, les petits ponts en bois enjambant des rubans d'eau argentés et les fiacres tirés par des chevaux pomponnés et leurs cochers d'opérette.

À présent une rue tranquille bordée d'arbres et la maison de trois étages aux volets de couleurs passées, un peu hors du temps et d'où je m'attendais à voir surgir en courant, longue silhouette encore déglinguée de sa fiesta nocturne, Holly Golightly sortie de *Breakfast at Tiffany's*.

Je sonnai et la porte s'ouvrit toute seule : pas de valet chinois, mais sur la gauche le Prince Charles en uniforme d'apparat... Non, il ne m'ouvrait pas la porte : il était par terre contre le mur dans une grande pièce vide donnant sur l'entrée... peint en pied, dans la manière du dix-neuvième.

« Jacques, montez ! On est là ! » C'était la voix de crécelle que j'avais entendue au téléphone. Arrivé à l'étage je traversai un vestibule où était accrochée la photo encadrée du dernier des Romanov : l'image sépia d'un garçon de cinq ans en costume marin. Fred semblait aimer les altesses. Ou sans doute était-il toujours dans les meubles d'Andy Warhol dont il avait hérité en partie et qui habitait ici encore récemment ?

Viva était déjà là, son profil aquilin se découpait sur la fenêtre et sur les arbres. Elle était assise en face d'un homme aux cheveux clairsemés en costume cravate et pochette, tordu de travers dans un fauteuil roulant : sclérose en plaques elle m'avait dit. Après les présentations et les politesses d'usage, la voix incontrôlable de vocoder synthétique avait haussé le ton. Sa perpétuelle expression grimaçante ne me permettait pas de savoir s'il était finement moqueur ou simplement méchant : « Chôôôli ! Chôôôli ! Traééé chôôôli ! Vous Français dites toujours chôôôli ! » J'ai dit oui, en France tout est vite joli.

Juste derrière Hughes, sur le rebord de la cheminée, étaient alignées neuf figurines identiques en terre cuite de Mickey Mouse. Je les reconnaissais, je les avais vues dans un magazine, un reportage sur Warhol : elles avaient été faites au Japon dans les années trente, elles lui appartenaient, il en collectionnait. Le vampire albinos adorait Walt Disney, et son entourage – Lou Reed avait trouvé ça – l'appelait Drella : Dracula + Cinderella-Cendrillon.

La pièce était d'une élégance raffinée mais sans apprêt, mobilier américain d'époque, avec une espèce de négligé. J'étais absorbé dans la contemplation d'un portrait : « C'est le duc de Buckingham », fit l'esthète homme d'affaires. « Il a fait la grosse erreur d'être le petit ami de Charles Ier et il a été poâââgnââârdé. »

Viva avait dû dire à Fred que j'écrivais. La mécanique rouillée se remit en marche : « Ha ! Ha ! Ha ! La ploum' ! La ploum' ! » Je supposais qu'il voyait les écrivains français avec une plume d'oie, en robe de chambre brodée, formant des phrases chantournées, →

→ des tournures affectées, des préciosités anciennes hors de la réalité... « Votre Marcel Proust, c'est lui qui, comme vous dites en français, encule des mouches ? » J'ai dit : « Pas que des mouches. »

« Un peu de thé avec quelques cookies ? Ils viennent de chez Dean & DeLuca. »

Un jeune homme apparut un plateau dans les mains. Il était vêtu d'un blazer, chemise Brooks Brothers, le teint rose, un de ces garçons de bonne famille sortis des collèges, de Yale ou Princeton et qui travaillaient pour Warhol comme assistants, secrétaires, serviteurs.

Viva s'était levée. Elle fit quelques pas vers la fenêtre : toujours la même minceur osseuse élégante – mais juste un peu trop anguleuse à présent – les gestes lents et cette froideur calculée, cette indifférence alanguie, tout ce qui était la marque de Drella. Un peu moins de souplesse peut-être dans la démarche de la danseuse que lorsque je l'avais rencontrée rue d'Astorg, était-ce en 73 ou 74 ?, dans l'appartement d'un jeune producteur. Elle m'avait dit « foot model » quand je lui avais demandé, plutôt que de dire, ce que je savais, qu'elle était la vedette de films d'Andy Warhol. Comme il la payait peu ou pas du tout elle vendait ses pieds pour des publicités où ils étaient raccordés à d'autres corps. Et c'est vrai qu'ils étaient très jolis !

« Encore diou thaé, J.J. ? Ou vodka mandarine ? »

Le jour commençait à baisser. Le garçon a allumé une lampe. Non c'était un autre mais comme le même – la coiffure impeccable sage raie sur le côté, petit col boutonné, et puis tout de même des ébauches de mâchoires américaines, maxillaires saillants, gentiment carnassières.

Elle avait donc été, avec Ultra-Violet, Candy Darling, Baby Jane Holzer et quelques autres, de la petite bande des « Warhol's Superstars », des versions volontairement dérisoires d'Hollywood, tournant dans des films de quatre sous, des parodies sérieuses, avec une gaucherie et un amateurisme pleins de charme. Fille d'un grand avocat de Boston, elle était filmée nue la plupart du temps – dans *Lonesome Cowboys* et *The Nude Restaurant*. Un naturel hédoniste très années sexties qui contrastait avec sa correction bostonienne.

Debout devant la fenêtre, elle regardait au loin. Sa bouche s'était amincie, le nez plus effilé, avec le temps. Sa lassitude affectée se teintait maintenant d'un véritable ennui, peut-être d'une pointe d'amertume. Les allures languides de fausse diva aux réparties pince-sans-rire faisaient toc et semblaient prolonger une époque qui disparaissait.

Dehors, pourtant, la lumière cristalline d'avril et ce bleu New York, un peu froid, électrique, que Matisse avait tellement aimé, étaient toujours les mêmes que neuf ans plus tôt :

Jimmy Carter était président des États-Unis, le sida et Google n'existaient pas, le dollar valait neuf francs et le Studio 54 venait d'ouvrir. J'y avais aperçu Warhol, parmi une foule colorée et insouciante de danseurs, l'œil vissé à son grand appareil Polaroïd. Viva habitait chez Mister Mass, le propriétaire suicidaire d'une autre boîte, pas techno ni flashy ni glamour, plus trashy que très chic, un peu secrète, tout en bas de la ville, où on croisait Jean-Michel Basquiat et Madonna encore inconnus. Au sud de Canal Street, au fond d'une ruelle obscure, ni numéro ni enseigne : c'était là le Mudd Club, un mince immeuble à trois étages, le doorman s'appelait Chichi Valenti. C'était lent et peu bruyant, il s'y passait des trucs, selon les étages : sexe mode performances, deux filles je me rappelle dans une cage en verre, cocktail indéfinissable, un laboratoire de la Nuit. Viva cet hiver-là portait d'élégantes robes en soie, on aurait dit des foulards plus que des robes. Elle m'avait raconté que Mister Mass possédait une flotte d'ambulances et j'avais imaginé qu'elles stationnaient dans la ruelle obscure, prêtes à emporter les clients sous influences trop toxiques vers une lointaine clinique clandestine appartenant aussi à Mister Mass, vers les faubourgs, sur une espèce de colline.

> Fred passa l'appareil à Viva en disant : « I guess it's a dirty call. – Oh really ? » fit-elle avec un ton impassible.

Le téléphone sonnait de l'autre côté de la maison. Le garçon entra dans le salon et tendit l'appareil à Fred qui écouta longuement, pas plus attentif que ça, sans dire un mot. Puis il passa l'appareil à Viva en disant : « I guess it's a dirty call. – Oh really ? » fit-elle avec ton impassible en mettant l'écouteur à l'oreille. Elle avait un humour pâle, vaporeux, l'humour blond. Elle resta ainsi, impavide, le regard lointain – elle avait dû en entendre d'autres. Et Fred de son côté n'avait-il pas dit plutôt : « It's *the* dirty call », comme si c'était une chose habituelle ? Puis : « Give the telephone to Joan-Jack. » J'entendis une voix d'homme techniquement douce celle-là, mais aux soudaines intonations sévères : « Three fingers in your asshole... Now suck my toes, you dirty pig... » Tout en écoutant je regardais les neuf petits Mickey en barboteuse à bretelles : « Hey ! Sure you want me to piss on your bloody dirty face... You bitch, lick my balls... You keep silent, zombie ? Put your head in a plastic bag shithole and hang yourself, you'll love that, gee ! darling. »

« Un peu de darjeeling ? – Non merci. »

Je tendis le téléphone à Fred qui le remit au garçon de Princeton qui était resté sagement debout et qui sortit. L'autre garçon s'approcha avec le plateau de laque tandis que le n° 3 allumait une autre lampe. Le jour commençait à décliner, le silence s'était fait brusquement, sans raison, une de ces fins d'après-midi d'avril apaisée, nostalgique. Puisque j'étais là, tant qu'à faire, je désirais en voir un peu plus de la maison où avait vécu l'artiste le plus marquant du siècle.

« Où sont les toilettes ? – Vous montez au deuxième, vous verrez un long corridor, c'est au fond. »

Le corridor, où étaient accrochés des →

WWW.MARTINI.FR

*L'APPELLATION DU COCKTAIL MARTINI ROYALE EST UNE RÉFÉRENCE À LA MAISON ROYALE D'ITALIE, QUI AUTORISA L'APPOSITION DE SON BLASON SUR LA BOUTEILLE MARTINI. **COCKTAIL FRAIS.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

portraits en pied de rois et reines anglais dans des cadres dorés, donnait sur plusieurs pièces. J'ouvris des portes : je vis un siège recouvert en motif léopard, plus loin une chambre à coucher Napoléon aux murs bleus avec des moldings dorés et un plafond argent, ailleurs un sofa doré – « commandé par le tsar Alexandre Ier », indiquait une plaque – dans un salon laqué vert. Et je vis encore des rois.

Quand je suis redescendu, Viva et Fred bavardaient toujours, ils parlaient de Andy. Ils évoquaient leurs années communes sur un ton mondain. J'observais Fred : même avec ce côté outrancier de mauvais goût quelque chose séduisait chez ce snob egomane : les Allemands ont un mot : totchic, chic à mort ou peut-être le chic de la mort. Ça fait un peu peur. C'est prussien. Presque l'inverse du chic. Certains vêtements de Yamamoto des années quatre-vingt, semblant faits pour des guerriers modernes, sont totchic et aussi ses cartons à chapeaux noirs. Dans ce chic à mort qui a quelque chose de légèrement corseté, on sent l'ossature, le squelette. Marlene bien sûr était totchic, sa silhouette en smoking et sa chaînette à la cheville, et Von Stroheim, et un peu, parfois, le duc de Windsor, et puis Dracula. C'est, si l'on veut, le contraire de chôôôli. Et, à présent, avec cette manière de se tenir raide et un peu tordu dans sa chaise orthopédique, sa voix sarcastique métallique et derrière lui, comme un totem, une chauve-souris taxidermisée saupoudrée d'or, Fred Hughes, dans le soir déclinant qui allongeait son ombre, était totchic.

Le garçon de Princeton est revenu, il tenait, posé à plat dans ses mains, un lourd registre relié de cuir, grand ouvert. Il s'est placé debout, l'air solennel, à la gauche de Fred et comme le majordome s'adressant à une altesse dans son palais il lisait d'un ton cérémonieux : « Baroness von Thurn und Taxis : dinner at her appartment, Monday eight o'clock – Such a bore ! I shall not go, fit la voix machine. – Mrs Tina Chow for the opening of her new restaurant, Tuesday nine o'clock – No ! – Mrs Sao Schlumberger, cocktail at the Hotel Carlyle, Tuesday seven o'clock – Surely not – Mr Paul Mellon for an aftershow in honor of Andrew Lloyd Webber – Ho ! Ho ! Ho ! I would better die – Mrs Linda Stein for a five o'clock at her appartment of Central Park West – That ugly whore who thinks she looks like Bette Midler ! »...

Le stacato éraillé s'était remis en marche. L'ancien intrigant parti de rien au Texas méprisait maintenant cette jet-set cosmopolite décatie qui avait fait sa fortune. Et les invitations n'arrêtaient plus, un chapelet, une litanie monotone... Countess Cristiana Brandolini, Lee Radziwill – « Ha ! Ha ! The mummy ! » –, Grace Paley, Gloria Guinness, Chryss Goulandris O'Reilly... – « No ! No ! No ! »

Et j'étais obligé d'écouter ça en silence. Pourquoi n'avait-il pas attendu un peu que l'on soit partis ? Toutes ces altesses partout dans le décor, cela faisait si toc, et cette voix de science-fiction et ces trois faux valets pareils. Alors peut-être tout était truqué. Et ces invitations comme un cérémonial vide probablement chaque jour recommencé avec des noms qui n'étaient plus que des noms répétés à l'infini. Quant au valet chinois, il n'avait sans doute pu en trouver au dernier moment dans une agence de comédiens figurants. Et ce coup de téléphone obscène au milieu de ces reines, avec un comparse au bout du fil. Se jouait-il la comédie ? Désormais reclus, la jouait-il pour nous, car cet après-midi il avait la chance d'avoir deux nouveaux spectateurs ? L'idée me vint qu'il la jouait pour moi : j'avais été présenté avant de venir comme un écrivain français et il pensait que cette scène pompeuse serait digne d'être dans un livre. L'esthète milliardaire voulait sans doute, comme beaucoup déjà à l'époque, se retrouver dans un film, à la télé, ou être dans un livre. Ou sur le papier glacé d'un magazine : Eh bien voilà ! Ça y est ! Il y est ! Mais il n'est plus là pour lire ça...

Il nous raccompagna jusqu'au vestibule dans son fauteuil poussé par un de ses trois mignons et on prit congé. Au moment où j'arrivais aux escaliers, je me suis retourné : Fred était dans un tout petit ascenseur, sur le côté, et, sans un geste ni un sourire, il s'éleva comme dans *Soudain l'été dernier* Katharine Hepburn.

Je dînais récemment au restaurant de Davé, près du Palais-Royal. Les murs sont entièrement tapissés de petits polaroïds du temps passé, et aussi encore quelques-uns d'aujourd'hui : des images, très vivantes d'ailleurs, des figures éphémères de la mode, du cinéma, de rien du tout. Presque tous ils sourient spontanément et ont les yeux qui brillent. Davé se tient au centre de ce charmant mausolée de carton. Et l'autre jour j'aperçus, perdue au milieu de ces visages, une plaquette de quatre ou six coupons détachables comme ces bons de réduction des grands magasins. « Ça, fit Davé, c'est des invitations pour la première exposition de Warhol... » Je lui racontai alors mon thé chez Fred, c'était déjà loin, je l'avais un peu oublié. « Mais oui, bien sûr, c'était connu, fit mon ami le petit restaurateur avec son accent asiatique, toujours bien informé sur tout, Warhol à la fin s'ennuyait, l'époque ne l'amusait plus, les boîtes le soir non plus, ni l'art d'ailleurs. Il rentrait tôt et il était abonné à une messagerie érotique. » Ainsi, à l'époque du thé, peu après sa mort, l'abonnement anonyme devait être toujours valable et une voix continuait de l'appeler à des heures variées. Les propositions dégoûtantes, les injonctions obscènes, c'est à un mort qu'elles s'adressaient. □

EN SAVOIR PLUS

Les œuvres de Jean-Jacques Schuhl

ROSE POUSSIÈRE *Gallimard*	1972	Marlene Dietrich, les Stones, Mao... Voici le casting de ce livre pop, composé de collages, qui deviendra culte au fil des années.
TÉLEX N°1 *Gallimard, L'Imaginaire (réédition 2013)*	1976	Longtemps introuvable, le deuxième ouvrage de Schuhl vient d'être republié par Gallimard. Tel quel, selon la volonté de l'auteur.
INGRID CAVEN *Gallimard, L'Infini (+ Folio n°3686)*	2000	Roman autour de la chanteuse et actrice qui partage sa vie, *Ingrid Caven* permet à l'écrivain d'être consacré par le jury du prix Goncourt.
ENTRÉE DES FANTÔMES *Gallimard, L'infini (+ Folio n°5325)*	2010	Dans ce roman noir, voire fantastique, Schuhl tire le fil de ses souvenirs et obsessions : le cinéma, l'écriture ou la question du double.

ROYALE*

THE FRESH COCKTAIL DÉJÀ PRÊT**

150 MARTINI

C'EST TOUT MARTINI

BMF RCS BOBIGNY 414 749 200

WWW.MARTINI.FR

*L'APPELLATION DU COCKTAIL MARTINI ROYALE EST UNE RÉFÉRENCE À LA MAISON ROYALE D'ITALIE, QUI AUTORISA L'APPOSITION DE SON BLASON SUR LA BOUTEILLE MARTINI. **COCKTAIL FRAIS.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

LE PRÉSIDENT QUI N'AIMAIT PAS LE POUVOIR

Observatrice intransigeante de la vie politique, CATHERINE NAY explique pourquoi, à force de normalitude, François Hollande désinvestit sa fonction.

Si « le commencement est la moitié du tout », comme l'évoque Pythagore, François Hollande a du souci à se faire pour la suite de sa présidence. Une année au pouvoir, *annus horribilis*. Ni état de grâce ni répit, il a vite battu tous les records d'impopularité. Les Français avaient beau savoir qu'il ne possédait pas de baguette magique, ils en attendaient mieux. Lors du face-à-face avec Nicolas Sarkozy, entre les deux tours, il les avait impressionnés avec son anaphore : « Moi, président » répétée seize fois et sur quel ton de supériorité ! C'était le combat d'un coq terrassant un tigre exténué. Presque une fable. Mais le coq a déçu. Le jour s'est levé, certes, mais le changement promis n'est pas là.

Même dans son camp, l'angoisse s'est installée. Tous les ministres le voudraient différent : « plus présent », « plus visionnaire », « plus offensif », « plus monarque ». Tous en somme désireraient qu'il soit un autre – quelle gageure ! Les plus anciens gardent la nostalgie de 1981, mais il ne suffit pas de se prénommer François pour être un Mitterrand. La primauté du caractère sur l'idéologie, c'était aussi cela le mitterrandisme. Et le hollandisme, qu'est-ce ? D'abord un style inédit : la normalitude. « Je veux conquérir le pouvoir mais je ne suis pas un vorace. Je n'aime pas les honneurs, les protocoles et les palais », avait prévenu le candidat dans son discours du Bourget. Une fois élu, en effet, le président prend un soin jaloux à se montrer le moins possible dans le lieu du pouvoir. Il se rend sur les plateaux de télévision tel un politique lambda. Ainsi banalise-t-il son propos. Grosse erreur. Il a bien donné deux conférences de presse dans les salons de l'Élysée mais à des heures où le grand public n'est pas devant le petit écran.

LONG CHEMIN
Pour Hollande, l'Élysée est un lieu de travail, non le symbole du pouvoir.

Lorsqu'éclate l'affaire Cahuzac, François Hollande décide d'intervenir à l'issue du conseil des ministres. À chaud : l'heure est grave. La presse retient son souffle. Il se fait attendre pour apparaître enfin, l'air sévère, sur fond de portes closes. Il parle moralisation de la vie politique. Seulement, le cadre est si étriqué qu'on le dirait enfermé dans un placard. Raté pour la solennité !

Son portrait officiel, signé Raymond Depardon, est révélateur de son rapport au pouvoir : distancié. L'élu pose en pied sur la pelouse (la silhouette coupée au-dessus des genoux, on dirait qu'il a un bras plus long que l'autre). Il se tient dans l'ombre, façon de souligner qu'il ne sera pas un Roi Soleil. Le palais est en fond de décor dans le lointain et dans la lumière. Des drapeaux curieusement suspendus ressemblent à des draps de bain séchant sur un balcon. On voit plus un président du conseil général de Corrèze qu'un chef d'État. L'Élysée est pour lui un lieu de travail, non le symbole de son pouvoir. Sans doute intimidé par l'opulence du lieu, les premières semaines il aimait plaisanter : « Avant d'entrer dans mon bureau, je frappe à la porte. »

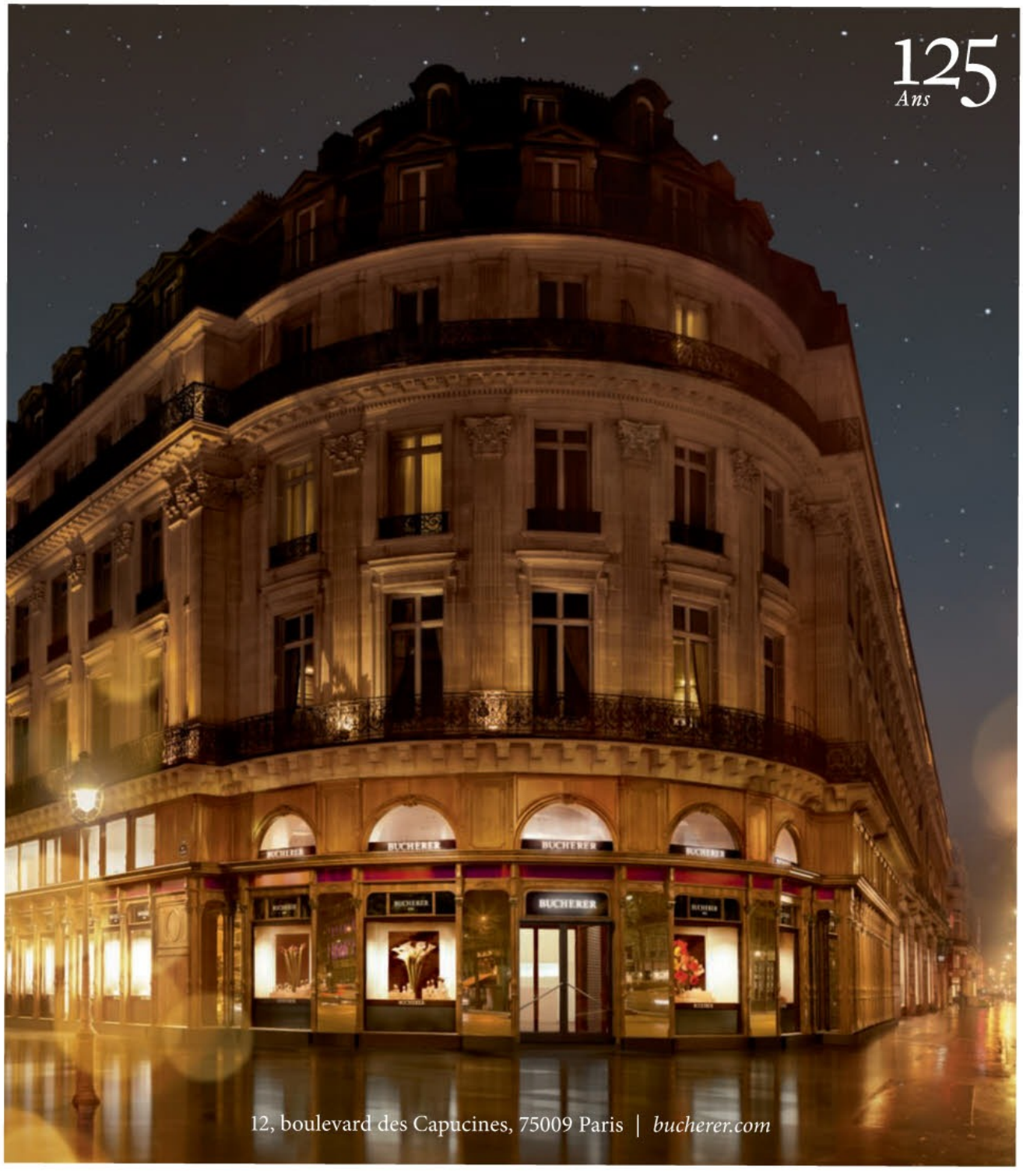
Un président normal pour se différencier de son prédécesseur honni ? Bien sûr, mais pas seulement. Ce choix vient de loin. Un an avant l'élection de 2007, lorsqu'il songeait à se porter candidat, le premier secrétaire du Parti socialiste qu'il était alors revendiquait déjà cette normalité : « La présidentielle est une lutte, une compétition, mais il n'y a pas besoin d'être un artiste de la manœuvre, un lanceur de poignard, une gâchette remarquable. Comme si gouverner les autres justifiait d'un tempérament d'exception. Comme si la démocratie n'exigeait pas d'abord de ressembler au citoyen », analysait-il dans *Devoirs de vérité, dialogue avec Edwy Plenel* (Stock, 2006). Un énorme contresens. La France n'est pas une république scandinave mais un vieux pays monarchique, qui peut décapiter son roi mais goûte la majesté. Les photos de son premier été à Brégançon (Var) avec Valérie Trierweiller, en T-shirt ample et pantalon en tire-bouchon, n'ont pas été bien gratifiantes. En novembre, celles du couple faisant la queue chez le boucher dans le XV[e] arrondissement de Paris (où il continue d'habiter) n'ont rien arrangé. « Je n'ai qu'une peur : manquer de Flamby », racontait l'épicier. Ajoutez une cravate perpétuellement de traviole et des costumes pas toujours ajustés, cela vous façonne une image présidentielle low-cost. Le bon peuple ne l'admire pas.

Son obsession de se montrer l'exact contraire de Nicolas Sarkozy le trahit. Il a réduit son salaire et celui de ses ministres de 30 % (l'opinion a acquiescé). Choisi le train pour se rendre au Conseil européen à Bruxelles, quitte à rentrer en voiture au milieu de la nuit (l'opinion ne lui en demandait pas tant). Lui qui dénonçait, moralisateur, le mélange vie publique-vie privée de son prédécesseur, a été à son tour rattrapé par ses histoires personnelles, quand le tweet de sa compagne a laissé entrevoir un homme pris en tenailles entre deux femmes au fort caractère. Rien d'un mâle dominant.

François Hollande voulait désacraliser la fonction présidentielle, c'est une réussite. La normalité a peut-être fait →

CHRISTOPHE ENA/AFP ; FOURMY MARIO/ABACA

BUCHERER
L'ADRESSE HORLOGÈRE PARISIENNE



BUCHERER
1888

HORLOGERIE DIAMANTS JOAILLERIE

Rolex · Baume & Mercier · Blancpain · B Swiss · Carl F. Bucherer · Chopard · Girard-Perregaux
IWC · Jaeger-LeCoultre · A. Lange & Söhne · Longines · Mido · Montblanc · Oris · Officine Panerai · Piaget
Rado · Roger Dubuis · Tissot · Tudor · Vacheron Constantin · Van Cleef & Arpels · Zenith

gagner le candidat, mais elle a nui au président. « L'attentisme de Hollande est pire que la gesticulation de Nicolas Sarkozy parce qu'il n'est pas en phase avec l'anxiété des Français », a philosophé Marcel Gauchet dans *Le Monde*. Entre sa première interview, en septembre 2012 sur TF1 (« J'ai un cap ») et la deuxième, sur France 2 en mars 2013 (« ma boîte à outils »), il s'est écoulé sept mois. Or, la situation est assez grave pour devoir être exposée plus souvent. Entre-temps, il avait opté pour la rigueur, mais sans prononcer le mot ni l'assumer par la suite.

« Il lui manque une plume pour écrire sa chanson de geste », a regretté devant moi l'un de ses proches. Un autre tempère : « S'il expliquait trop sa politique, il ne serait pas suivi par sa majorité. » Résultat : peu disert avec les Français, il ne l'est pas non plus avec ses troupes. Mitterrand, Chirac, Sarkozy recevaient chaque semaine à l'Élysée le premier ministre, les présidents de groupes parlementaires et les chefs des partis représentés au gouvernement pour distribuer leurs directives, coordonner la communication, marquer leur primauté. Prisonnier de son anaphore (« Moi président, je ne serai pas le chef de la majorité », anaphore n° 4), il a confié cette tâche à Jean-Marc Ayrault, un homme loyal qui ne peut avoir l'autorité de celui qui a été choisi par les Français pour gouverner.

Sarkozy recevait aussi chaque trimestre les députés de son camp. Hollande se l'interdit. Faute de consignes venues d'en haut, les élus ne se gênent pas pour faire entendre leurs dissonances. Le président n'en connaît d'ailleurs pas la moitié : les législatives de 2012 ont entraîné un renouvellement massif du groupe socialiste. D'où cette scène surréaliste : lors de la célébration du 50e anniversaire du Traité de l'Élysée, à Berlin, Claude Bartolone, le président de l'Assemblée nationale, s'est chargé de lui présenter les nouveaux venus ! Depuis cet épisode, le secrétaire général de la présidence a monté un stratagème : un apéritif dans son bureau par groupe de dix élus et le chef de l'État vient passer une tête.

En novembre 2012, quand on demandait à Jean-Marc Ayrault comment il travaillait avec le président, il répondait : « Lui écrit la partition et moi, en chef d'orchestre, je l'interprète. » Aussi, quelle ne fut pas la stupeur de la majorité lorsqu'au mois de janvier suivant, ce fut le premier ministre qui signa dans *Le Monde* une tribune intitulée « Pour un nouveau modèle français », comme s'il était l'inspirateur de la politique. « Moi, je ne traiterai pas mon premier ministre de "collaborateur" » (anaphore n° 5) : Hollande est allé encore plus loin en le plaçant aux commandes. Grosse surprise des ministres lors des vœux au gouvernement, au moment où le président leur dit : « J'ai la conviction que la politique de votre gouvernement portera ses fruits. » Oui, ils ont bien entendu, il n'a pas dit : « notre politique ». Est-ce à dire qu'en cas d'échec, la responsabilité en reviendrait à Ayrault ? On en arrive à l'essence même du hollandisme : se dégager quand les choses risquent de mal tourner. « François refuse d'assumer le caractère régalien du pouvoir », se désespère un hiérarque du PS. Rappelez-vous, il l'avait bien dit : « Je veux le pouvoir mais je ne suis pas un vorace. » Sa gestion des hommes est le reflet de son caractère. Premier secrétaire, il donnait des gages à tout le monde. Digne fils politique de Jacques Delors, sa culture est celle de la synthèse. Il gouverne sur une ligne perpétuellement transactionnelle. La gestion du dossier des hauts-fourneaux de Florange en fut la quintessence : il ne voulait pas de nationalisation, Ayrault était prévenu, mais il a laissé parler Montebourg. Cette ambiguïté a déçu tout le monde.

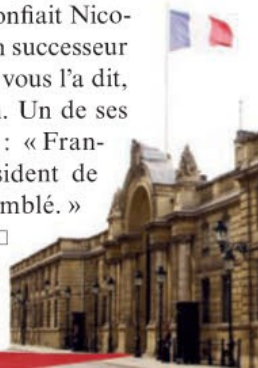
> Il a foi en sa bonne étoile : il pense que les choses finissent toujours par s'arranger.

Hollande est-il un social-étatiste ou un social-libéral ? « Il est bilingue », ricane un ministre. Première phase : il démolit les symboles du sarkozisme (la hausse de la TVA, les heures supplémentaires défiscalisées), tient ses engagements de campagne (retour sur la réforme des retraites, augmentation du SMIC, taxation des plus riches, matraquage fiscal des entreprises assorti d'un discours punitif). Deuxième temps : il se réconcilie avec les entrepreneurs, annule la taxe sur les bénéfices des cessions d'entreprises (qui risquait de faire fuir de nombreux créateurs de start-up) et leur rend 20 milliards d'euros avec le pacte de compétitivité.

Le président peut-il s'amender comme tant le voudraient ? Nous étonner ? Interrogé sur le « Hollande-bashing », l'intéressé a répondu : « Je ne suis touché par rien, qu'il y ait des humeurs, des modes, des excès, cela fait partie de la démocratie. Je laisse faire, je laisse dire, mes nerfs ne sont pas à vif. » Faut-il croire que cette violence ne l'atteint pas ? J'entends ses amis le décrire comme « un grand indifférent très chaleureux, sur qui tout glisse ». Un caractère donc, un coriace même, qui peut être méchant mais qui se montre toujours d'égale humeur, d'un commerce agréable. Il reçoit beaucoup et écoute en souriant. Ses interlocuteurs repartent certains de l'avoir convaincu. En réalité, il fait mine d'acquiescer parce qu'il n'aime pas les conflits. Puis il n'en fait qu'à sa tête car il croit dur comme fer qu'il ne faut rien décider à chaud parce que le temps réduit les contradictions.

Hollande a surtout foi en sa bonne étoile. Il pense que les choses finissent toujours par s'arranger, que la croissance repartira (question de cycles économiques), que la courbe du chômage s'inversera, qu'il a plus réformé en un an que ses prédécesseurs en dix et aussi que les sondages ne cristallisant pas une détestation de sa personne, son impopularité ne serait que de conjoncture, donc réversible. Et puis il lui fallait bien un temps d'adaptation. Il est le seul président de la Ve République qui n'ait jamais été ministre. Il est un peu comme ces hommes qui, n'ayant pas eu de père, ne savent pas comment se conduire avec leurs enfants.

« Il faut du temps pour entrer dans une fonction comme celle que j'occupe, pour comprendre comment ça marche, pour se hisser à la hauteur d'une charge qui est, croyez-moi, proprement inhumaine », confiait Nicolas Sarkozy en 2009. Son successeur opérera-t-il sa mue ? On vous l'a dit, il n'aime pas le régalien. Un de ses meilleurs amis résume : « François aurait été un président de la IVe République comblé. » On ne le lui fait pas dire. □



MATHILDE MONNIER - ATELIER PERSOL, NOV 2012.

A work of Persol®*

*Discover Atelier Persol and its artists on Persol.com***

**UNE CRÉATION PERSOL - ** LA PERFECTION, C'EST ALLER AU BOUT D'UNE IDÉE JUSQU'À CE QU'IL N'Y AIT PLUS DE DIRECTION. DÉCOUVREZ L'ATELIER PERSOL ET SES ARTISTES SUR PERSOL.COM*

PO 2989S - PO3033V

L'ÉDUCATION « BONJOUR TRISTESSE »

PAMELA DRUCKERMAN, écrivain américain vivant en France, auteur du best-seller *Bébé made in France*, s'interroge : pourquoi les petits Français, parmi les enfants les mieux éduqués au monde, deviennent-ils des adultes profondément déprimés ?

TERRES DE CONTRASTE
(1) L'enthousiasme américain dans *Bring It On, American Girls*, avec Kirsten Dunst (2000).
(2) La mélancolie française dans *Les amants réguliers* de Philippe Garrel (2005).

J'ai remarqué, il y a peu, que quand ma fille joue à la maîtresse avec ses copines, elle ne donne que des notes très moyennes à ses soi-disant élèves. Alors que son cousin anglais, lorsqu'il joue au même jeu, passe son temps à encourager tout le monde et à distribuer allègrement les bonnes notes en s'écriant : « C'est bien ! »

En tant qu'Américaine (mariée à un Anglais), vivant et élevant mes enfants à Paris, j'ai l'habitude de ces petites différences culturelles. J'ai même longtemps trouvé ça amusant. Mais aujourd'hui, je commence à être inquiète : un scepticisme, si typique du caractère français, s'insinue lentement dans l'esprit de mes enfants.

Ils me reprochent déjà d'être « trop américaine ». Lorsqu'il m'arrive de chantonner dans la rue (qui peut marcher sous la pluie sans siffloter quelques mesures de *Singin' in the Rain* ?), ils se mettent immédiatement à crier : « Arrête de chanter ! » Récemment, au supermarché, bloquée dans une queue qui n'avançait pas, j'ai voulu me plaindre à la dame qui se trouvait devant moi. C'est à peine si elle m'a regardée. « Parfois, les Français sont bizarres », ai-je fait remarquer à ma fille, après cet incident. « Non maman, c'est toi qui es bizarre », m'a-t-elle rétorqué.

Le problème est sans aucun doute le même pour tous les immigrés : leurs enfants maîtrisent mieux qu'eux la langue et les codes sociaux du pays qui les accueille. Mais si je m'en tiens aux récentes études qui mesurent le sentiment de bonheur en France – notamment le sondage montrant que les Français sont plus pessimistes sur leur avenir que les Afghans et les Irakiens – je ne suis pas certaine de vouloir que mes enfants se fondent dans le paysage !

Reste qu'enrayer ce processus n'a rien d'évident. Qu'est-ce qui, en France, rend mes enfants si critiques et prudents ? L'école ? Les livres qu'ils lisent ici et les films qu'ils regardent ? Et surtout, puis-je lutter avec, comme seule arme, ma « joie de vivre » américaine ? Est-il possible d'élever ses enfants à Paris et de leur inculquer, malgré tout, une bonne dose d'espoir ?

Quand on a grandi, comme moi, au sein de la classe moyenne américaine, c'est difficile de ne pas être d'un naturel optimiste. Dans les années 1980, on chantait au lycée : *Oh, what a Beautiful Morning* (*Oh, quelle belle matinée*) tandis que Ronald Reagan faisait campagne pour sa réélection avec le slogan « It's Morning again in America » (« C'est un jour nouveau pour l'Amérique »). Avec mes copines, nous connaissions par cœur toutes les chansons de la comédie musicale Annie – l'histoire d'une petite orpheline sauvée par un milliardaire misanthrope à qui elle redonne goût à la vie – et plus particulièrement son air le plus célèbre : *The Sun Will Come Out Tomorrow* (*Demain, il fera beau*).

UNIVERSAL / BEACON / THE KOBAL COLLECTION / JACQUES KEN / COLLECTION CHRISTOPHEL

Il y avait, à cette époque, peu de chances d'être un élève « moyen ». Les écoles se battaient pour afficher les meilleurs résultats et à peu près tout le monde était donc évalué comme « bon » ou « excellent ». À la fin de l'été, nous rentrions de colonie de vacances bardés de récompenses. J'ai toujours mon trophée de tir à l'arc même si je ne me souviens pas d'avoir jamais touché la cible.

On se doutait bien que le mal et l'injustice existaient dans le monde. Mais on enseignait aux enfants qu'ils pouvaient les faire disparaître – et ils le croyaient vraiment. Quand je n'étais pas à mes cours de tennis, j'écrivais des lettres de soutien pour la libération de prisonniers politiques. Les techniques de développement personnel connaissaient un succès grandissant aux États-Unis, véhiculant l'idée que des pensées positives peuvent transformer le monde qui vous entoure. En France, les étudiantes les plus jalousées cultivent leur mélancolie en fumant des cigarettes. Aux États-Unis, elles intègrent un groupe de pom-pom girls et épellent les mots « Victoire ! » et « Action ! » avec leurs bras.

Rassurez-vous, quand je me suis installée en France, vers la trentaine, je trimballais dans mes bagages quinze ans d'une vie remplie de désillusions. Je ne passais pas mon temps à souhaiter une bonne journée à tout le monde. Et pourtant, débarquer à Paris a été un choc. J'étais une étrangère qu'on observait avec méfiance. J'ai assez vite compris que mon habitude américaine de sourire à tout le monde, y compris aux gens que je ne connaissais pas, au lieu de faciliter les rencontres, me faisait passer pour une idiote.

Il en allait de même pour toute manifestation de joie trop marquée. Pourtant, honnêtement, je n'en étais pas à harceler des inconnus pour discuter avec eux. Quand je me suis présentée à mes voisins de palier, ils m'ont vanté « l'exceptionnelle » discrétion des anciens occupants de notre appartement. Lorsqu'un jour, dans le café en bas de la maison, j'ai dit à un homme que je croisais tous les matins depuis des mois qu'il ressemblait à un américain que je connaissais, il a ricané et m'a répondu : « Qui, George Clooney ? ». On ne s'est plus jamais parlé. Je ne comprenais pas comment, dans un pays où le plaisir a autant d'importance et où l'on peut parler pendant tout un repas de ce qu'on a mangé la veille, les Français pouvaient être aussi moroses.

> Mon habitude américaine de sourire à tout le monde me faisait passer pour une idiote.

Après la naissance de mes enfants, je me suis fait la même réflexion. Ce pays regorge de services publics extraordinaires comme les crèches, mais c'est à peine si les parents s'y adressent la parole. Aux États-Unis, les bacs à sable et les aires de jeu sont pour les parents l'occasion de papoter et de nouer quelque fois de belles amitiés. Mais à Paris, lorsque j'ai essayé d'engager la conversation avec des mamans – flanquées d'enfants du même âge que les miens et de sacs à main du même prix – elles m'ont bien fait sentir que j'étais une intruse collante.

En tant que mère, il y a beaucoup de choses que j'admire en France. Je suis impressionnée par le travail de Françoise Dolto – qui reste inconnue de la plupart des Américains – et par son idée que les enfants, même tout petits, comprennent ce qu'on leur dit, d'où l'importance de ne jamais leur mentir. Et puis vous connaissez beaucoup de pays dans le monde où on laisse partir seuls, en voyage scolaire, des enfants d'à peine six ans toute une semaine ? Et les repas de gourmets – entrée, plat, fromage et dessert – servis dans les crèches et les écoles ? Les enfants, en France, sont traités comme des personnes à part entière capables de se débrouiller seules aussi bien en vacances que devant une assiette de fromages (au cours d'un voyage aux États-Unis, mes enfants ont mangé un plat dont les petits Américains raffolent : des « macaroni & cheese » ; ils m'ont glissé à l'oreille : « Maman, mais ça n'est pas du vrai fromage ! »).

Cela dit, j'ai aussi pu constater que le pessimisme français se cultivait dès l'enfance. Dans les livres américains que je lis à mes enfants, le problème auquel les personnages sont confrontés finit souvent par être résolu. La cuillère qui aimerait devenir une fourchette pour pouvoir attraper des spaghettis trouve soudain la vie merveilleuse quand elle réalise qu'elle peut plonger dans la crème glacée. Elle apprend et grandit.

Les livres français que mes enfants rapportent de l'école commencent eux aussi par l'exposé d'un problème. Certes, une solution est toujours trouvée, mais elle est provisoire et, tôt ou tard, le problème réapparaît. La petite héroïne de *Princesse, copine-en-chef* (éditions Kaléidoscope) apprend à ne plus donner d'ordres à son cousin, pour un oui pour un non. Mais à la dernière page, elle recommence. Le petit lapin d'un autre conte finit bien par arrêter de dire « caca boudin » à chaque phrase mais remplace cette expression par... « prout ». Dans la collection enfantine *Princesse parfaite* (Fleurus) – dont j'achète les volumes au supermarché – Zoé essaie d'être sage mais elle est constamment rattrapée par ses pulsions et son irrépressible envie de faire des bêtises. D'ailleurs, j'ai noté que lorsque les parents français piochent dans la culture populaire américaine pour leurs enfants, ils sont souvent attirés par l'univers très sombre des films de Tim Burton.

Je vois bien l'intérêt des fins ambiguës. Ces histoires ressemblent à la vraie vie. Les personnages sont complexes, la jalousie se mêle à l'amitié. Et ça n'est pas tout de rencontrer le prince charmant, encore faut-il supporter la vie quotidienne à ses côtés. Si on m'avait dit, enfant, que les gens ne changent pas fondamentalement (surtout les hommes), cela m'aurait évité de gâcher une partie de ma jeunesse.

J'approuve, bien sûr, l'idée qu'il n'est pas nécessaire de se pâmer devant le moindre geste d'un enfant. Il n'empêche que la rencontre avec la maîtresse de ma fille, en maternelle, m'a sérieusement refroidie. À la fin du premier trimestre, après m'avoir dit que tout allait bien, elle a tenu à me montrer le seul devoir où ma fille avait fait une erreur. Craignait-elle que quelques mots d'encouragements ramollissent ma motivation de →

parent ? Quel genre de réflexions faisait-elle à ma fille en classe ? Et encore, elle n'a que cinq ans ! J'ai entendu dire que dans les classes supérieures, on met les enfants en concurrence suivant leurs notes. Et mêmes les élèves les plus brillants n'ont jamais 20/20 car ils sont jugés en fonction d'un idéal impossible à atteindre. Dans les familles françaises que j'ai rencontrées, il y a presque toujours un enfant qui rentre dans le moule – bon en maths et en français, capable de tirer son épingle du jeu de la compétition – et un autre à la traîne.

Pourtant, malgré leur pessimisme, les Français que je connais semblent tous – en théorie du moins – accorder de la valeur à la gaieté. Même mes « discrets » voisins parisiens apprécient fort la gentillesse de notre joyeuse concierge. Et *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy, ce film où tout le monde chante dans la rue, est un incontournable de la vidéothèque des petites filles. Lorsque je me suis rendue à la grande rétrospective consacrée au monde enchanté de Demy à la Cinémathèque française, les adultes plantés devant les extraits de films n'arrêtaient pas de sourire (« Ah, si toute ma vie pouvait être comme dans *Les Demoiselles* », a soupiré une de mes amies).

Des Français enjoués, j'en rencontre souvent. Marie Deschamps, dont j'ai fait la connaissance lors d'un dîner, m'a proposé d'assister à une des réunions pour « curieux optimistes » qu'elle organise chaque mois chez elle, où sont conviés des intervenants, comme cette dame de 93 ans qui, pour rester avec ses copines, a créé sa propre maison de retraite. En France, « dans l'inconscient collectif, il y a un penchant naturel au pessimisme, m'a-t-elle expliqué. Mais les gens individuellement ne veulent pas être comme ça. »

S'extraire de la morosité ambiante n'est pourtant pas facile. D'autant plus que ça va à l'encontre de la tendance générale. La candeur et les fins heureuses, c'est bon pour les films et les concierges, mais surtout pas dans la vraie vie. C'est d'autant plus surprenant que les Français sont si perspicaces et sophistiqués. Je suis souvent impressionnée par l'objectivité avec laquelle la plupart des gens sont capables de me décrire la complexité de leurs relations avec leurs collègues de travail ou avec leurs enfants.

L'analyse que les Français font de la plupart de leurs problèmes est, d'ailleurs, assez juste. Le journaliste anglais Peter Gumbel, auteur du récent *Élite Academy, enquête sur la France malade de ses grandes écoles* (Denoël), montre bien que la pression dans les entreprises est aussi forte qu'à l'école. Comparés à d'autres pays du même niveau économique, « les Français sont particulièrement stressés au travail et leurs relations avec leurs employeurs sont particulièrement mauvaises », m'a-t-il expliqué. « Les points de comparaison avec le système scolaire sont édifiants » (Peter Gumbel m'a raconté qu'en France, son entretien d'évaluation était, à chaque fois, digne d'un interrogatoire de la CIA où chaque erreur commise au cours de l'année écoulée était scrupuleusement décortiquée). Peter Gumbel note que les Français, quel que soit leur âge, manquent de ce que nous appelons, dans les pays anglo-saxons, « l'autonomisation » – ce sentiment de pouvoir maîtriser les événements qui nous concernent.

En d'autres termes, analyser sa vie avec ses subtilités exquises et ses contradictions – exercice passionnant dans mon cas du fait de mon expérience multiculturelle – pourrait bien s'avérer inutile si l'on n'a pas l'impression de pouvoir changer les choses. Si les Français parlent autant de leurs problèmes, c'est sans doute parce qu'ils ont le sentiment de ne pas être en mesure de les résoudre. . . Et c'est, peut-être, cette frustration qui les conduit à répondre sèchement aux femmes dans les cafés !

J'ai téléphoné à Claudia Senik, auteure d'une étude universitaire intitulée *The French Unhappiness Puzzle* (*Le Mystère de la tristesse française*), afin qu'elle me prodigue quelques conseils pour démêler ce paradoxe. Ses conclusions ne sont pas vraiment encourageantes. Le simple fait d'être français réduit de 20 % les chances de se sentir « très heureux » par rapport à des populations au niveau de vie similaire. Les enfants d'immigrés scolarisés en France avant l'âge de 10 ans deviennent des adultes à peu près aussi malheureux que les enfants nés de parents français.

> Le simple fait d'être français réduit de 20 % les chances de se sentir « très heureux ».

Malgré mon stock d'optimisme, je me sens, moi-même, devenir, chaque jour, un peu plus parisienne. Dans le métro, je me suis surprise à m'écarter d'un homme simplement parce qu'il portait un short. Et maintenant, j'offre moi aussi un air renfrogné aux touristes qui osent me sourire.

Cela dit, une annexe de l'étude menée par Claudia Senik m'a remonté, un peu, le moral. Elle y montre que les ressortissants nord-américains, à revenus et travail égaux, sont les immigrés les plus heureux en France. Apparemment, nous arrivons avec une vision plus positive de notre avenir et des personnes à qui nous accordons notre confiance.

Il ne faut pas, non plus, exagérer avec la bonne humeur américaine. Les personnes qui souhaitent, sincèrement, que je passe une bonne journée se comptent sur les doigts d'une main. Mais sachez, vous les Français, que l'optimisme et les histoires qui finissent bien, pourraient ne pas être aussi débiles que vous le pensez. « Je crois que c'est une question de récit, la façon dont on se raconte sa vie et dont on se représente ses propres perspectives. Une attitude face à l'avenir », m'explique Claudia Senik. « Je ne pense pas que la vie soit, objectivement, plus difficile en France. C'est juste une question de ressenti, d'un certain manque d'audace et d'enthousiasme. »

Peut-être, d'ailleurs, que le problème ne vient pas du manque de considération pour les histoires qui finissent bien mais de l'impression qu'ont les protagonistes de ne pas avoir leur mot à dire sur cette fin. Dans un conte américain traditionnel, le héros atteint son but après avoir surmonté tous les obstacles. Alors que dans un conte classique français – même dans *Les Demoiselles de Rochefort* – les personnages restent, quoi qu'ils fassent, dépendants des circonstances et du hasard.

Pour me protéger, je continue à chanter dans la rue – si tant est qu'à part mes enfants, personne ne puisse m'entendre, bien sûr. □

SONY
make.believe

vivez le meilleur de Sony dans un smartphone

Au fil du temps, Sony a changé votre façon d'écouter, de filmer, de découvrir le monde. Aujourd'hui, retrouvez le meilleur de Sony dans le nouveau smartphone Xperia™ Z.

BE MOVED.*

Xperia™ Z

www.sonymobile.com

DAS : 0.55 W/kg**

*Vivez l'émotion. **Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. 'Sony', son logo, 'make.believe', les logos 'WALKMAN' et 'WALKMAN W' sont des marques commerciales de Sony Corporation. L'ensemble des marques commerciales et des logos sont des marques et des logos déposés et sont la propriété de leurs détenteurs respectifs. Xperia™ est une marque commerciale ou une marque déposée de Sony Mobile Communications. PlayStation est une marque ou une marque déposée de Sony Computer Entertainment, Inc. Android, Google Chrome et Google Play sont des marques déposées de Google Inc. ©2013 Sony Mobile Communications International AB. 439 961 905 R.C.S. Nanterre.

« HIROSHIMA MON AMOUR À KABOUL ! ÇA SONNE BIEN »

ATIQ RAHIMI, prix Goncourt 2008, imagine la rencontre avec sa sublime (forcément sublime) devancière MARGUERITE DURAS. Où il est question de femmes, de poètes perses et de vin.

À peine a-t-elle dit « oui » à mon invitation pour un dîner, que me voici déjà affolé, pâle, ridicule ! Pourquoi a-t-elle accepté, elle qui n'aime guère rencontrer les écrivains ? « Ils m'ennuient », dit-elle. Non, je n'y vais pas. Je demande à mon éditeur de lui présenter mes excuses.

Ah non, Atiq, maugrée-t-il, sois sympa. Tu seras encore plus ridicule, si tu n'y vas pas.
– Mais que lui dire ? Que voilà, moi aussi j'ai eu le prix Goncourt ? Elle m'assènerait : et alors ?
– Alors, ne dis rien. Écoute-la. Elle aime ça. Tout se passera bien, ne t'inquiète pas. »

J'y vais, donc ; son livre, *L'Amant,* et le mien, *Syngué sabour, pierre de patience,* pathétiquement sous le bras.

Elle est déjà là, attablée dans un coin de la brasserie Le Petit Zinc, Paris-VI^e^. Cela me déstabilise encore plus. J'aurais voulu avant qu'elle n'arrive prendre mon souffle, me fondre dans le décor, me dissoudre dans un verre de vin. Raté ! Elle est là, bien avant moi, comme pour me déstabiliser. On dirait qu'elle aime ça, détruire le monde stable, les hommes stables. Je me présente. Elle dit qu'elle me connaît, qu'elle m'a vu à la télé en zappant à la recherche d'une émission du commandant Cousteau. Un silence, le temps de me débarrasser de mon chapeau. Elle poursuit, comme si je n'existais pas, exprimant sa rage à l'égard des documentaires aquatiques très bavards sur le seul endroit de la terre où règne le silence. Je dis : « Oui, c'est désespérant. » Elle a toujours l'âge, donc le visage, qu'elle avait le jour où je suis arrivé en France, le 31 mars 1985. Elle était là, dans les vitrines des librairies, sur les couvertures des magazines, dans les émissions de la télé, à la radio... Marguerite Duras, *L'Amant,* le prix Goncourt... Un corps fragile, couvert d'un pull-over à col roulé, blanc ; détaché du décor par un gilet noir ; un visage lacéré non pas de rides sèches et profondes, comme elle-même se décrit, mais de traces viscérales de l'écriture. Elle écrit avec son corps, sur son corps. Elle a du sang – le sien – comme encre ; et la peau – la sienne – comme page. Elle écrit sur sa peau. Elle écrit avec le premier alphabet de l'humanité. Sauvage, originel, abyssal.

Je m'assieds timidement. Elle a déjà vidé la moitié de la bouteille de vin rouge. Elle n'a donc pas arrêté de boire. « Si ! » me répond-elle, comme si elle avait lu dans ma pensée ; et elle dit qu'elle ne risque plus rien, parce qu'elle est désormais immortelle. Elle sourit, puis me demande de remplir son verre et le mien aussi ; son regard

INITIALES M. D.
« Elle me regarde comme pour me dire que personne d'autre que Yann Andréa n'a le droit d'écrire M. D., et que personne d'autre qu'elle ne peut avoir ces initiales. »

ILLUSTRATION MANUELE FIOR

se balade curieusement sur les deux livres que je tiens dans la main, que je pose au coin de la table. Et avant que je ne lui en parle, elle dit : « J'ai faim », et commande : « Des huîtres, une douzaine, sans compter les miennes...
– Je ne peux pas en prendre.
– Tant mieux, je mangerai les vôtres. »

Je demande des gambas grillées, sauce au curry et à la moutarde... un voyage vers les lointains, au bord du Gange, à Calcutta.

Elle me dévisage à travers ses grosses lunettes. J'ose à peine croiser son regard hypnotisant. J'ai peur. Je fuis dans ses bras croisés, posés sur la table, comme pour cadrer sa poitrine, avec une élégance insolente propre à elle.

Je lui tends son livre, et dis : « C'est le premier livre que j'ai acheté ici, en France. » Ça la fait rire. Elle me regarde, puis ouvre le livre et, en voyant dans les marges de son texte tous les mots persans tracés en crayon, elle les touche, les caresse. Elle effleure ma langue, ma peau. Le plaisir du texte est là ! Elle dit : « Mon livre sera donc traduit en persan.
– Non, je ne le traduis pas. Ce sont mes notes personnelles en persan. Je voulais apprendre le français avec votre livre. » Elle rit encore : « Je ne savais pas que j'avais écrit un manuel de langue ! J'espère qu'il vous a servi.
– Il m'a beaucoup servi. Il m'a appris toute la possibilité rhétorique de la langue française, toute la poésie libertaire de la parole humaine.
– C'est du Duras ! » s'exclame-t-elle avec une évidence sans concession. Puis elle boit, moi aussi. Elle dit que le vin a été fait pour supporter le vide de l'univers, le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de votre douleur. L'homme qui boit est un homme interplanétaire... Il remplace le manque de Dieu. Je lui dis que c'est peut-être pour cela que les poètes perses, particulièrement les mystiques, ne parlent que des femmes et du vin.
« Dîner avec le Perse, c'est de la littérature !
– Je suis afghan. » Elle le sait. Elle ne m'a pas demandé si j'étais iranien. Elle m'a défini dans mon espace littéraire.

Je lui donne mon livre. Les marennes arrivent, ouvertes ; mon livre reste fermé. Je n'ai pas pris d'entrée, je dois donc attendre mes gambas. Elle demande au garçon de m'apporter mon plat aussi. Il dit que ça prendra un peu de temps. « Ce n'est pas grave, en attendant je mange du vin ! » dis-je en précisant que dans ma langue, pour déguster le vin, on utilise le verbe manger. Ça lui plaît. Elle, elle boit alors ses huîtres, la mer et son silence organique.

Je dis que j'ai vu *Hiroshima mon amour* à Kaboul. « *Hiroshima mon amour à Kaboul !* murmure-t-elle, *Hiroshima mon amour à Kaboul !* Ça sonne bien. » Je ne sais si elle le dit par ironie ou par poésie. Elle dit que l'Afghanistan est fini pour elle depuis 1996. Je dis que c'est l'année où les Talibans ont pris le pouvoir, que j'ai eu ma première enfant, que j'ai écrit mon premier roman, que j'ai été naturalisé français...

Qu'elle a dit à son amant, Yann Andréa : « Je vous aime. Au revoir. » Puis, le silence, long, intense, comme deuil.

Mes gambas arrivent. J'essaie de manger avec une extrême délicatesse. C'est exquis, surtout la tête que j'aimerais sucer sauvagement.

Comment a-t-elle vécu son prix Goncourt, voilà une question qui me taraude l'esprit, que je n'ose lui poser. Mais elle, elle ose en parler :
« Jeune homme, tout est politique ! Vous savez pourquoi ils me l'ont donné ?
– Vous dites : "parce qu'ils n'ont pas trouvé de raison pour vous le refuser."
– Oui, c'est ça. Mais aussi parce que c'était "l'ère de Mitterrand", où tout le monde essayait de l'imiter, c'est-à-dire d'en faire à sa guise, selon soi, et dans tous les domaines aussi retranchés et décalés de l'actualité que le Goncourt.
– Et mon prix, un Goncourt afghan, appartient à l'ère d'Obama !
– Peut-être. » Silence, puis : « Peu importe. Vous allez voir. Vous voyagerez toujours dans les pays lointains sans dépenser un seul centime. Vous mangerez, comme ce soir, dans les plus grands restaurants, sans payer l'addition. Vous pourrez, comme ce soir, rencontrer qui vous voudrez... » Elle commande une autre bouteille de vin, la plus chère, et avant d'avaler la dernière huître, elle reprend : « J'ai l'impression que vous donnez beaucoup d'importance à ce prix.
– Oui... Non, d'abord c'est l'écriture.
– Croire aux mots. L'écriture, c'est ça.
– J'y crois. » Mais tout de suite je reprends : « Non, je doute. Je ne crois qu'en mes doutes. » Je ne sais pourquoi je ne cesse de dire oui, non... alors qu'elle ne me pose jamais de question. Chez elle tout est affirmatif, évident.

> « Je voulais apprendre le français avec *L'Amant*. » Elle rit encore : « Je ne savais pas que j'avais écrit un manuel de langue ! J'espère qu'il vous a servi. »

Le vin me fait parler. J'ai oublié les consignes de mon éditeur. Je bois. Et je parle. Je me sens empli de mots. De ces mots que j'avais emportés de ma terre natale ; des mots à oublier : la guerre, le deuil, la trahison, la vengeance...

Nous ne prenons pas de dessert. Nous buvons. Elle prend enfin mon livre, l'ouvre et lit : « Ce récit, écrit à la mémoire de N. A. – poétesse afghane assassinée sauvagement par son mari – est dédié à M. D. » Pleine d'elle-même, elle me regarde comme pour me dire que personne d'autre que Yann Andréa n'a le droit d'écrire M. D., et que personne d'autre qu'elle ne peut avoir ces initiales. « C'est la femme que j'aimais...
– Elle s'appelle Marguerite Duras ! » L'orgueil qui sourit sur ses lèvres m'interdit de la contredire. J'acquiesce lâchement, et vide mon verre de vin pour remplir le manque de Dieu. J'ai envie de l'embrasser,
humer le sens de ses silences,
boire la mer de ses passions,
toucher l'abysse de son écriture...
Mais elle s'esquive ; je la perds, ici, sur cette page. □

sandro

PARIS

RETOUR À COLUMBINE

C'est le débat qui passionne l'Amérique d'Obama : faut-il ou non revoir le contrôle des armes à feu ? Quatorze ans après l'effroyable massacre qui a marqué le monde entier, THIERRY DUGEON est revenu dans cette banlieue tranquille du Colorado où la question continue de diviser. Au sein même des familles de victimes.

HORIZON FUNÈBRE
Le 20 avril 2009, les élèves du lycée de Columbine ont célébré le dixième anniversaire du drame qui a secoué les États-Unis.

Columbine est une bizarrerie cadastrale. Un bout de terre de 17 km², à cheval sur deux comtés du Colorado : celui de Jefferson surtout, celui d'Arapahoe un peu. Depuis Denver, le voyageur y arrive par la route 85-Sud qui descend du Canada au Mexique. Vingt kilomètres d'une nationale triste comme une nationale. La ligne d'horizon que tracent les montagnes Rocheuses à l'ouest peine à lui donner une âme. Motels, stations-service et restaurants franchisés ont germé le long de la six-voies. Sur la route, un panneau publicitaire géant montre un groupe de soldats et dit : « Pour notre nation. Pour nous tous. US Marines. » Columbine suit attentivement le débat sur les armes à feu que pousse le gouvernement Obama. Ici, la cruauté du passé alourdit sensiblement les argumentaires et nourrit les contradictions. Rescapés et témoins du massacre y sont encore nombreux. La population locale (24 280 administrés) est ethniquement blanche à 87 %, financièrement argentée (3 500 dollars – 2 700 euros – de revenus mensuels par personne en moyenne) et politiquement un peu plus bleue que rouge (50,9 % pour Obama, 46,6 % pour Romney à l'élection présidentielle de 2012). Columbine a un code postal (80128) mais aucune existence municipale : ses habitants refusent le rattachement à la ville voisine de Littleton pour ne pas payer d'impôts locaux. « C'est typique de cet individualisme américain qui détermine notre rapport aux armes, analyse Tom Mauser, le père d'une des victimes : négliger le bien commun par intérêt égoïste. »

> Dix-huit minutes de feu ont situé à jamais l'endroit sur la carte des États-Unis.

MARC PISCOTTY / GETTY IMAGES / AFP

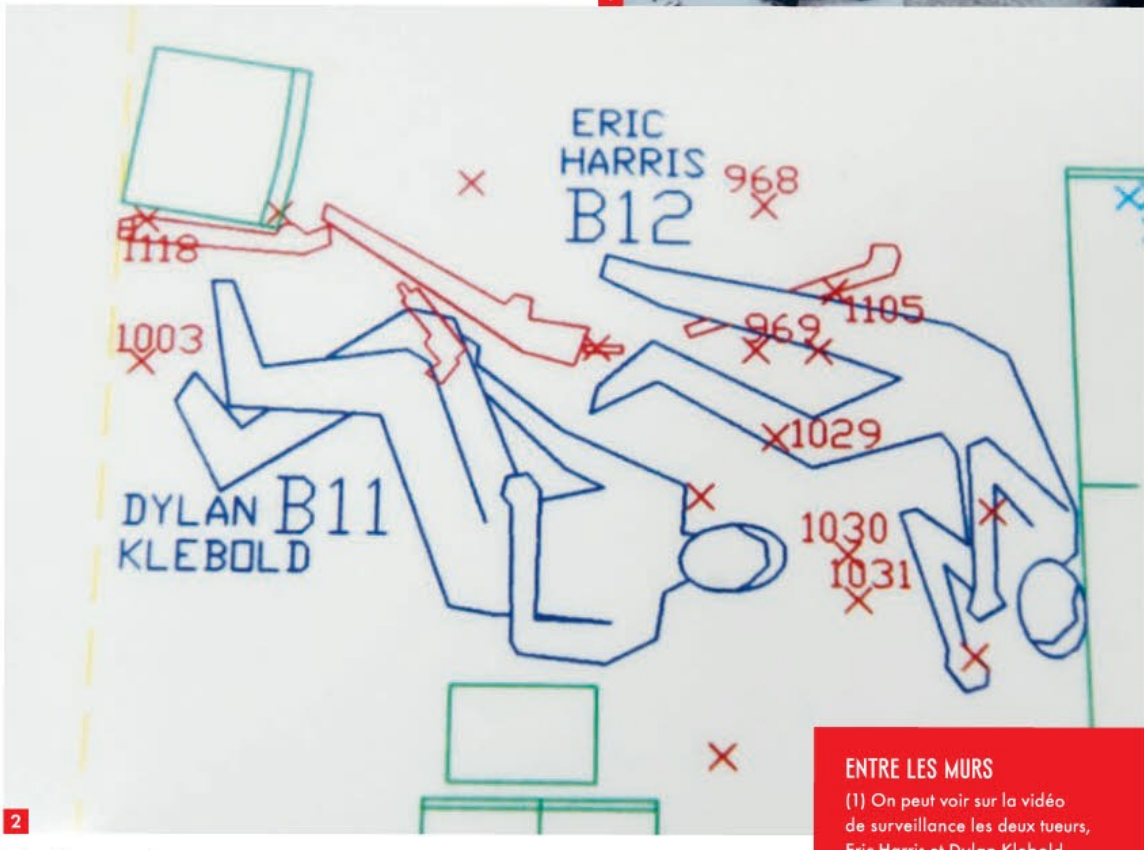
Tom donne rendez-vous sur son lieu de travail, au service des transports de Denver, dans une rue au parfum provincial. Il a 61 ans, la démarche fatiguée, la silhouette ramassée. Daniel, son fils, en avait 15 lorsqu'il a été tué comme onze autres élèves et un de leurs professeurs au lycée de Columbine, mardi 20 avril 1999, entre 11 h 18 et 11 h 36. Dix-huit minutes de feu qui ont situé à jamais l'endroit sur la carte des États-Unis. Eric Harris, 18 ans, et Dylan Klebold, 17 ans, se sont suicidés à 12 h 08 dans la bibliothèque où ils venaient d'assassiner dix lycéens. Depuis cette tuerie, la plus meurtrière de l'histoire dans une école secondaire américaine, Columbine n'est plus cette fleur bleu et blanc qui pousse dans les Rocheuses ; elle n'est plus l'emblème du Colorado ; elle est un chapitre dans les manuels de criminologie.

Le carnage de l'université de Virginia Tech (32 morts plus le tireur en 2007) et celui de l'école élémentaire de Newtown (26 morts plus le tireur en 2012) ont entre-temps noirci le tableau. Mais Columbine reste un nom douloureusement à part. « Peut-être parce que c'est la seule fusillade scolaire où il y a eu deux tueurs », avance Erika San Miguel, entrée au lycée cinq ans après la tuerie. « Peut-être aussi parce que le drame a inspiré des chansons, un documentaire [*Bowling for Columbine* de Michael Moore en 2002] et un film [*Elephant* de Gus Van Sant l'année suivante]. » Erika gagne ses dollars au Gunther Toody's, un restaurant à l'ambiance années cinquante de Wadsworth Avenue, néon rouge sur façade blanche, juke-box et Harley-Davidson en décor intérieur. Âgée de 22 ans aujourd'hui, elle a vu la tragédie traverser le temps. « À chaque rentrée scolaire, se souvient-elle, les élèves de terminale promenaient les nouveaux pour dédiaboliser le lieu. Tous les 20 avril, le proviseur énumérait le nom des victimes en nous demandant de respecter une minute de silence... Lors d'un cours de chimie, des années après le drame, une expérience avait dégagé une odeur inquiétante. En quelques minutes, l'alerte était donnée, les parents angoissaient et les médias débarquaient. »

Kevin Simpson, 57 ans, est journaliste au *Denver Post*, le quotidien local dont le hall d'entrée affiche fièrement la devise « We are Colorado », comme un écho à celle du lycée : « We are Columbine ». Grand, mince, l'œil bleu, le cheveu blond et rare, il a couvert la fusillade et surtout ses suites. « Columbine s'inscrit dans le temps parce que, comme on dit dans le métier, cette histoire a eu des jambes : toujours un nouvel événement pour stimuler son souvenir. Six mois après la tuerie, Carla Hochhalter, la mère dépressive d'une des blessées, entre chez un armurier, achète un pistolet et se tire une balle dans la tête sur place. Horrible. Et Columbine refait la « une »... Plus récemment, un jeune homme tue douze personnes dans un cinéma d'Aurora [à une projection de minuit du dernier Batman, *The Dark Knight Rises*], à quelques kilomètres d'ici. Et on reparle encore de Columbine. »

Nick Baumgart avait 17 ans et suivait un cours de sciences lorsque son lycée a chaviré. Depuis ce jour, il semble avoir grandi sans avoir vieilli. La voix descend bas dans les graves mais le visage est resté poupin. Il connaissait bien les deux tueurs : il les avait présentés l'un à l'autre au collège. Le 17 avril 1999, au bal du lycée, il avait été le cavalier de Rachel Scott, la première victime de Harris et Klebold trois jours plus tard. Il dit se méfier des vautours médiatiques mais, s'il a confiance, parle sans gêne et sans chuchoter dans la salle bondée d'un café à la mode. Ses voisins de table et le serveur l'entendent distinctement : « Regardez les pare-chocs des voitures : vous y verrez parfois des autocollants édités juste après le drame en mémoire des victimes. Quatorze ans plus tard, ils ne sont plus très lisibles mais ils sont toujours là. » →

1



2

ENTRE LES MURS
(1) On peut voir sur la vidéo de surveillance les deux tueurs, Eric Harris et Dylan Klebold, déambuler dans la cafétéria. (2) Ils se suicideront peu après leurs crimes dans la bibliothèque.

KEVIN MOLONEY / GETTY IMAGES / PHOTO PAR BRIAN BRAINERD / THE DENVER POST VIA GETTY IMAGES

Paula Reed, 50 ans, confirme : « Même si des meurtres avaient déjà eu lieu en milieu scolaire, quelque chose a basculé à Columbine. D'ailleurs depuis, on s'entraîne aux alertes fusillades aussi régulièrement qu'aux alertes incendies. » Professeur de littérature américaine et de rhétorique, elle enseigne toujours au lycée où Nick Baumgart et Daniel Mauser ont été ses élèves. De la cafétéria où elle raconte son histoire, elle a instinctivement repéré les issues de secours. Le réflexe date du 20 avril 1999 : « Ce jour-là, je n'ai pas tout de suite réalisé ce qui se passait. Mais j'ai vite compris ensuite que le pire pouvait arriver n'importe où, n'importe quand. Et que l'école n'était plus un territoire sacré, même dans une banlieue blanche et bourgeoise. C'était nouveau : l'horreur frappait l'école proprette d'un beau quartier. »

« INTERDIRE, CE SERAIT SURRÉAGIR »

Columbine n'est pas laide, mais pas belle non plus. L'imagination des urbanistes locaux semble limitée à quelques façades reproduites à l'excès. Il faut approcher le flanc des montagnes, là où la nature est généreuse et le silence bucolique, pour que les rues s'embourgeoisent nettement. Ici, les saisons sont franches. La neige tombe dru en janvier, le soleil cogne dur en juillet. Littleton, la cité voisine, lui ressemble comme une siamoise. Son charme tient à cinq pâtés de maisons à peine : quelques bâtiments de vieille brique rouge et quelques commerces à vitrine coquette entre la voie ferrée et Santa Fe Drive, le long de la rue principale. Les routes qui quadrillent le reste de la ville ont souvent trois voies de chaque côté. La vie sans voiture est compliquée. Et quand il pèse par ici, l'ennui doit être à la mesure de l'espace alentour : infini. Le 14 décembre 2012, la tuerie de l'école élémentaire de Newtown a secoué la torpeur de Columbine et rouvert le débat avec des arguments souvent abscons pour les oreilles françaises. « Interdire totalement les armes, ce serait surréagir », estime Paula Reed qui a perdu trois élèves en 1999. « Dans le Colorado, les armes sont utiles. Elles permettent par exemple de contrôler la prolifération de la vie animale dans les montagnes. L'enjeu réel, c'est d'en réglementer la possession plus rigoureusement. »

Tom Mauser milite pour la restriction, lui aussi. Pas pour l'abolition, lui non plus. « Même si, d'un coup de baguette magique, je pouvais faire disparaître toutes les armes en circulation aux États-Unis [le Congrès en dénombre 310 millions pour 315 millions d'individus], je ne le ferais pas. C'est une liberté individuelle importante. Mais il faut vraiment mieux contrôler le profil des acheteurs. J'ai pleuré de joie quand le Colorado, en mars, a envoyé un message au reste du pays en imposant ces contrôles dans toutes les foires aux armes [environ 500 par an aux États-Unis], beaucoup plus laxistes que les armureries : c'est là que les assassins de mon fils, à Columbine, se sont procuré les leurs. »

> Les armuriers du coin éconduisent les journalistes : « Nous ne donnons pas d'interviews, au revoir. »

Réglementé ou plus sauvage (40 % des ventes se font entre particuliers), le marché n'a jamais si bien vécu. Ici, les armuriers caressent avec gourmandise le ventre rond de leur caisse enregistreuse mais ne s'en vantent pas. Sujet trop sensible. Ils éconduisent le journaliste d'un sec : « Nous ne donnons pas d'interviews au revoir », sans pause entre le refus et le salut. Il faut s'éloigner un peu pour entendre des marchands revendiquer une nette progression de leur chiffre d'affaires.

Au téléphone, Dick Erskin jubile depuis le Kansas voisin : « Je n'ai jamais autant vendu que sous Obama. Et plus encore depuis sa réélection. Au-delà de mes espérances. Les gens achètent la marchandise avant même que je ne la reçoive. Jamais vu ça en trente ans de métier ! » Les bilans annuels des industriels le confirment : le bénéfice de Smith & Wesson avant impôt est passé de 15 à 41 millions de dollars entre 2008 et 2012, celui de Sturm, Ruger & Co. de 13 à 98 millions de dollars en cinq ans. Dick Erskin précise : « Les gens ont peur qu'on leur interdise certains produits, alors ils font le plein. De chargeurs notamment. »

À Denver, les munitions sont dans le viseur. Le puissant lobby des armes, la National Rifle Association, a bataillé, en vain, contre un projet de loi limitant à quinze balles la contenance des chargeurs d'armes semi-automatiques, comme le TEC-DC9 de Dylan Klebold à Columbine. Le parlement du Colorado a voté le texte qui entre en vigueur le 1er juillet. Ses partisans considèrent que chaque seconde qu'un tueur perd à recharger est une occasion de le maîtriser. Paula Reed pousse la démonstration : « Dans deux fusillades récentes, en Arizona et dans le Tennessee, le tireur a été mis hors d'état de nuire par des témoins alors qu'il rechargeait son arme. » Presque anecdotique, répond son ancien élève Nick Baumgart : « Changer de chargeur ne demande que trois secondes à un tireur qui maîtrise son arme. »

Les politiciens locaux hésitent à légiférer, même les démocrates élus sous bannière Obama. Le Colorado affirme pourtant sa souplesse : la moto ne requiert pas le port du casque, la marijuana y est légale sans motif médical et les homosexuels ont droit à l'union civile. Mais l'anticonformisme d'Edward Vigil a des limites. Représentant démocrate, il attaque son second mandat au parlement local. Sa circonscription compte 46 000 électeurs, surtout des ruraux. 63 ans, l'embonpoint avancé et la peau mate, le regard noir quand il sent les empêcheurs de tirer en rond rôder autour de son bureau exigu du Capitole de Denver, il s'explique : « Mes électeurs chassent. Les armes font partie de leurs loisirs, comme des miens. Disons que j'en ai plus de cinq et moins de cinquante... Certes, elles sont dangereuses mais seulement si on s'en sert mal. Comme les voitures. Je voterai contre tout nouveau durcissement de la loi et mon parti le sait. » Menace oui, voilée non.

En début d'année, Ed Vigil a tenu parole : il a milité contre un texte qui voulait rendre juridiquement responsables fabricants et vendeurs si une de leurs armes servait à une agression. Le projet a été abandonné. « Ce serait un désastre économique », dit-il. L'industrie emploie 100 000 personnes aux États-Unis, et le jour du vote sur la limitation des chargeurs, Magpul, fabricant de munitions et accessoires dans le Colorado, a annoncé qu'il allait déménager une partie de ses activités vers un autre État. Ses sous-traitants disent y réfléchir. De 2006 à 2012, les États-

FRÈRES D'ARMES
(1) Douilles et balles ramassées sur les lieux du massacre. (2) Chargeurs et armes utilisés par les tueurs. (3) Dylan Klebold et (4) Eric Harris dans l'annuaire du lycée.

Unis ont subi 186 tueries de masse (selon les critères du FBI, à partir de quatre morts). Une toutes les deux semaines en moyenne. 934 morts. Le gouverneur démocrate du Colorado, John Hickenlooper, connaît ces chiffres. Mais il a déclaré après le carnage d'Aurora: « Si les armes d'assaut étaient inaccessibles, ce type aurait trouvé un autre moyen, non? Il aurait fabriqué une bombe. » Paula Reed a bondi en l'entendant: « Non! Si les tueurs de Columbine n'avaient pas eu d'armes à feu, ils n'auraient tué personne. Ils avaient placé des bombes dans la cantine du lycée mais elles ont fait long feu. Et leurs petites bombes artisanales n'ont fait aucune victime. La vérité, c'est que sur la plus grande partie du territoire, entre les côtes atlantique et pacifique, la culture de la conquête de l'Ouest pèse encore lourd. Les politiciens comme Hickenlooper sont obligés d'en tenir compte pour garder leur poste. »

Les élus de l'époque sont venus à l'inauguration du mémorial de Columbine le 21 septembre 2007. Le président Clinton les avait précédés pour y rendre un hommage aux victimes, lancer un appel aux dons et poser la première pierre. Taillé dans la roche rouge de la région, ce sobre monument est perché sur la colline qui surplombe le lycée. Le message d'un anonyme, gravé sur une stèle, pose le débat: « Ça a mis la nation à genoux. Maintenant que nous nous sommes relevés, en quoi les choses ont-elles changé et qu'avons-nous appris? »

« NI DES FLICS NI DES MILITAIRES »

Jo Barbie, 57 ans, inspectrice d'un district scolaire au nord de Denver, ose une réponse: « Nous avons appris que la loi fédérale rend les écoles vulnérables en y interdisant toute arme. » Depuis son bureau, perdu dans une plaine glaciale et coincé derrière un terrain de football, elle supervise un lycée, deux collèges et trois écoles élémentaires. Le visage rond et la voix douce, elle approuve le Dakota du Sud qui autorise désormais les enseignants à s'armer sur leur lieu de travail. « J'ai longtemps eu un avis émotionnel sur le sujet. Je suis entrée dans l'enseignement pour assurer l'éducation des élèves, pas leur sécurité. Mais depuis Newtown, je ne peux m'empêcher de penser que si quelqu'un dans l'école de Sandy Hook avait eu une arme, ça n'aurait pas été un tel massacre. »

Nick Baumgart partage cette conviction: « La troisième victime à Columbine, quelques minutes après Rachel, c'est Dave Sanders, un prof. S'il avait été armé, il aurait pu riposter et descendre les tueurs. Ça aurait sauvé sa vie et celle de dix élèves. » Le monde à l'envers pour Paula Reed et les partisans du contrôle des armes: « Si je suis armée, mes étudiants le sauront. Je mesure 1 m 58. Si un élève veut me prendre mon arme pour tirer sur ses camarades, il n'aura aucun problème à le faire. Et puis les profs ne sont ni des flics ni des militaires; en tirant, ils risquent de tuer des innocents. »

Jo Barbie entend l'argument mais juge que la priorité doit rester la sécurité des enfants. Ceux tués à Newtown n'avaient que 6 et 7 ans. Il faut donc adapter le monde autour d'eux. « Il ne s'agit pas d'armer tout le personnel. Seulement les gens physiquement aptes et régulièrement entraînés. Pour contourner la loi fédérale, on ajoute un avenant "officier de sécurité" à leur contrat d'enseignant. » Nick Baumgart approuve: « Ça doit se faire sur la base du volontariat, car un prof qui choisit d'être armé est forcément un prof qui aime les armes. Donc qui sait tirer. » Question de dissuasion avant même la riposte, ajoute Jo Barbie: « Vous y réfléchirez à deux fois avant de faire un carton dans une école si vous en savez les profs armés. Le problème fondamental, ce ne sont pas les armes, c'est la santé mentale des tueurs. » L'argument ravirait la NRA qui dégaine le même slogan après chaque tuerie: « Les armes ne tuent pas les gens; les gens tuent les gens. »

Mâle, blanc, rural et âgé: Henry Baski a le profil type du joueur de gâchette qui n'hésitera pas à accueillir au fusil à pompe quiconque entrera chez lui sans y être invité. L'imposante carcasse et le regard délavé témoignent de l'ascendance finlandaise de ce gaillard de 73 ans, nourri au grain dans le Minnesota et posé dans le Colorado depuis un demi-siècle. Il a fait fortune dans la fabrication d'outils de forage. Son entreprise n'est qu'à treize kilomètres du lycée de Columbine. « On compte les morts après les tueries comme celle-là mais pas les vies que les armes →

PHOTOS PAR MARK LEFFINGWELL / GETTY IMAGES; AFP / HO / COLUMBINE HIGH SCHOOL YEARBOOK

sauvent chaque jour. Moi, j'en possède entre cinquante et cent – je ne sais pas exactement; je collectionne. Jamais eu de problème. » Dans le capharnaüm de son bureau, il sourit sans répondre lorsqu'on lui demande s'il détient des armes automatiques, rigoureusement prohibées, mais il saute sur l'occasion: « Les médias et une grande partie du public parlent sans maîtriser leur sujet. Après Newtown, ils ont parlé d'armes de guerre. Non! Une arme de guerre, c'est une arme automatique et ça tire 600 cartouches à la minute. Et c'est interdit. »

« Les fusils qui ont tué à Columbine, à Aurora ou à Newtown ne sont pas des automatiques, confirme Nick Baumgart. Dans mon lycée, Dylan Klebold avait une arme qui ressemblait à un Uzi mais qui n'en était pas un. Le Bushmaster de Newtown ressemble à une arme militaire mais n'en est pas une. Comme pour un simple fusil de chasse, il faut une pression sur la gâchette par balle tirée. Mais les gens voient l'engin, le trouvent effrayant, supposent qu'il crache comme une mitraillette et veulent légiférer à partir de cette impression. Ça ne me semble pas très sage. »

> « Pour contrôler un peuple, il faut contrôler son éducation, ses médias et ses armes. »

Daniel Mauser a donc été tué d'une seule balle au visage à bout portant par une arme non automatique. Son père Tom voudrait que son pays en tire des leçons. « Je ne veux pas interdire les armes. De toute façon, comment voudriez-vous en récupérer 300 millions? En revanche, j'aurais aimé que le gouvernement fédéral interdise au public les armes d'assaut semi-automatiques comme il l'a fait entre 1994 et 2004. Mais le Sénat a refusé. Ça m'a mis très en colère. Je sais que la question se posera de nouveau quand une nouvelle tuerie battra tous les records. Et malheureusement, ça arrivera. En attendant, il faut gagner du terrain à la marge. Interdire par exemple les armes aux gens suivis psychologiquement: c'était le cas d'Eric Harris à Columbine. » Le poil de Henry Baski se hérisse: « Pour contrôler un peuple, il faut contrôler son éducation, ses médias et ses armes. Les deux premiers, dans ce pays, c'est fait. Ils s'attaquent au dernier rempart. »

S'il a raison, la tâche de ce « ils » – le gouvernement – est immense. Quatre millions de nouvelles armes sont mises en circulation chaque année. La population civile des États-Unis est la plus armée du monde. Très loin devant la Serbie (59 armes pour 100 habitants) et la Suisse (45 %). Les armes à feu tuent 30 000 personnes par an aux États-Unis, mais presque deux cas sur trois sont des suicides. « Ça dépasse la question des armes, explique Nick Baumgart. Nous n'aimons pas l'idée que notre liberté puisse être rognée, quelle qu'elle soit. Si nous laissons faire l'État sur les armes, pourquoi ne s'attaquerait-il pas un jour à la liberté d'expression, par exemple? » Même Dan Gross, président du groupe Brady Campaign to Prevent Gun Violence, a capitulé dans le mensuel *The Atlantic*: « Je considère que le débat sur le deuxième amendement est clos. Nous ne devons pas le rouvrir. Nous devons respecter le fait que nombre d'Américains respectueux de la loi considèrent la détention d'armes comme un droit fondamental. » Le problème est-il ailleurs? « Il y a beaucoup d'armes au Canada, mais rarement de carnages, constate Nick Baumgart. La différence, c'est que les États-Unis sont une société culturellement violente. Un exemple: sur les chaînes de télé grand public où le moindre bout de sein est interdit, on peut montrer une tête qui explose. » Dans la salle à manger du Gunther Toody's, sur fond d'Elvis Presley, Erika San Miguel prolonge la réflexion: « C'est comme si les gens avaient fait le tour de l'amour, de la famille et du rire et qu'il ne leur restait que la violence pour vibrer. À 12 ans, les mômes achètent des jeux vidéo pour adultes. La violence les nourrit. Et ceux qui ont besoin de plus en plus de sang peuvent finir par péter les plombs. Si vous saviez le nombre d'ados sous antidépresseurs qu'il y a dans ce pays... »

Plus de deux siècles après la rédaction du deuxième amendement de la Constitution (« Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit qu'a le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé »), les Américains se demandent toujours s'ils ont des armes parce que leur pays est violent, ou l'inverse. Tom Mauser a son idée: « Ceux qui ont fondé cette nation l'ont fait sur le principe suivant: j'arrive sur une terre vierge et immense, tout ce que je peux prendre avant les autres est à moi. Et je ferai ce qu'il faut pour le défendre. » La Bible dans une main, une arme dans l'autre. □

FEU SUR LES ARMES
Le 26 janvier 2013, à Washington, une manifestation a réuni des citoyens anti-armes et des survivants des tueries de Virginia Tech et de Newtown.

PHOTO PAR BRENDAN HOFFMAN / GETTY IMAGES

EN SAVOIR PLUS

Documentaire, film, livre: trois regards sur la tragédie

BOWLING FOR COLUMBINE	2002	Un pamphlet engagé de Michael Moore contre le lobby des armes à feu.
ELEPHANT	2003	Gus Van Sant construit la légende en partant du fait divers. Marquant.
COLUMBINE	2009	Après dix ans d'enquête, Dave Cullen rétablit les faits derrière le mythe.

Nouvelle **OPEL ADAM**

AUDACIEUSE COMME VOUS.

ADAM&YOU.*

www.opel.fr

Wir leben Autos : Nous vivons l'Automobile. *ADAM&VOUS.
Conso mixte gamme Opel Adam (l/100 km) : 5.1/5.5. Émissions mixtes de CO_2 (g/km) : 119/130.

Wir leben Autos.

VANITY FLORE

Chaque mois, notre envoyée spéciale DOROTHÉE PARTERRE s'attable dans le plus mythique des cafés parisiens pour surprendre confidences, petites méchancetés et vrais dialogues non autorisés.

Au Flore, Riccardo Tisci enchaîne les clopes et Catherine Baba parle très fort.

Personne ne reconnaît **Riccardo Tisci**, directeur artistique de Givenchy. Ce soir au Flore, il m'avoue qu'il vient là pour la première fois. Il habille les chanteuses de R'n'B comme Alicia Keys, dessine la couverture de l'album de Kanye West et la robe de mariée de Vanessa Traina, fille de la romancière milliardaire Danielle Steele. Mais le Flore, il n'y est jamais allé. Au bout de sept ans de vie à Paris, à la direction artistique de la maison de couture de l'avenue George-V, c'est étrange. Contre toute attente, au 172 boulevard Saint-Germain, ce designer qui réunit les first-row les plus rutilants de la fashion week de Paris passe inaperçu. Le Flore, ultime enclave où se cultive l'incognito ? Pas pour longtemps. À 21 heures, c'est encore possible avant que la porte de la boîte Le Montana de **Jean-Yves Le Fur**, collée à ma table ce soir-là, ne devienne la douane des belles de nuit. Il est trop tôt pour les jeunes. Donc les vieilles (moi) dînent. Riccardo enchaîne les clopes et la protéine (un carpaccio de bœuf). Il est mince, il parle vite, il a des cernes. Il est donc chic. Il ressemble à Freddy Mercury ; du coup, je l'appelle Freddy. Puisqu'il m'appelle Patatina. Il paraît que c'est gentil en italien. En français, c'est insultant. Je lui explique. Il rit. Moi pas. Soudain, une fille en bottes à franges et semelles rouges passe entre les tables. On est dehors (pour cause de clopes), elle marche comme si elle était dedans. C'est **Catherine Baba** herself, styliste, jetée, scotchée dans les vapeurs des exquises seventies. Elle dit : « J'adooore » à tout bout de champ. Ses « r » sonnent américains mais elle est Australienne. Elle adore quoi ? No clue, dude. La nuit ? Ses bottes ? La librairie La Hune devenue une boutique Vuitton ? Bref, le monde en somme ? On n'en sait rien. « Ricky, c'est mon anniversaire. Christian m'a offert les bottes. Je pars à New York demain. J'adore. » Christian ? **Louboutin**. What else ? comme dirait l'autre. Ses bottes parlent pour lui. « J'adore », pour Baba, n'est pas une pub Dior. C'est un rapport au monde. Un manteau en renard blanc, une fille qui ne mange que du vin blanc et fume des blondes, peu importe, l'univers est illico digne d'adoration. Ou d'immenses aversions. Riccardo prend le même avion que la dame en bottes rouges. Elle adooore. Du coup, aux autres tables, tout le monde adore. Pas le choix. Catherine Baba parle fort et le monde en profite. Elle se vit idole. Normal qu'on la regarde. Trouve-t-elle. La mode autocentrée ? Naaaannn ! Quelques minutes avant, en arrivant au Flore, je suis tombée sur **Jane Fonda**. Pourrie de chic. J'adore. Peau, cheveux, âge impeccables. Sur YouTube, sa conférence sur le « third act », qui démontre que le bonheur se trouve après la soixantaine, est une leçon. Jouvence totale qui donnerait presque envie d'y être tout de suite. Elle est là, inoxydable. La même depuis qu'elle est vieille, comme si elle était née comme ça, figée dans le third act. Third act ? Baba connaît pas. Être hystérique, désespérée, dans l'imitation calquée de l'atmosphère des années 1970, avoir raté le slot de la grande époque Yves Saint Laurent (pour cause de date de naissance), pas sûre qu'elle s'en remette. J'adooore repart. Revient. Titube, convient du bout des lèvres dont le rouge s'est barré que oui, les bottes sont un peu hautes. « Ricky, on commence mon anniversaire dans l'avion. » Quelle fatigue, ces gens qui ne sont pas de leur temps. □

© Estate of Roy Lichtenstein. Photographie par Hans Namuth, courtesy Center for Creative Photography, University of Arizona © 1991 Hans Namuth Estate

Lichtenstein Expressionism

1er juillet – 12 octobre 2013

Gagosian Gallery
4, rue de Ponthieu 75008 Paris
+33 1 75 00 05 92 www.gagosian.com

O·P·I

the culture of color*

* la culture de la couleur

VERNIS PRÉSENTÉ : OPI ON COLLINS AVENUE - www.opi-france.com

VANITY CASE

ASTRID BERGÈS-FRISBEY
Jeune fille au père

Dans *Juliette* de Pierre Godeau (sortie le 17 juillet), **Astrid Bergès-Frisbey** tient le rôle-titre. Une première pour celle dont les débuts ont été marqués par un face à face impressionnant avec **Isabelle Huppert** en 2009, dans *Un barrage contre le Pacifique*. En 2011, elle incarne la sirène dans *Pirates des Caraïbes : la fontaine de jouvence*. **Robert De Niro** lui remettra à Cannes le Trophée Chopard pour sa prestation. Dans *Juliette*, Astrid se cherche en fuyant son père. Dans la vraie vie, c'est le décès du sien, quand elle a 17 ans, qui décide de son destin d'actrice. Aujourd'hui, cette beauté de 27 ans, par ailleurs ambassadrice Chanel, est en train de prendre le pouvoir. L'air de rien.

— V. M.

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

Boucles d'oreilles façon piercings **Repossi**
Pendants d'oreilles **Chanel Joaillerie**
Collier Collection Paris Nouvelle Vague **Cartier**
Pantalon **Giorgio Armani**

PHOTOGRAPHIE **WARD IVAN RAFIK**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

PHOTOCALL

Cindy Sherman et Narciso Rodriguez se retrouvent dans le Photomaton de Karl Lagerfeld.

L'une est un label poids lourd de l'art contemporain de haut vol, l'autre fait partie du gotha de la mode américaine. **Cindy Sherman** et **Narciso Rodriguez** sont best friends depuis plus de dix ans. Lorsque *Vanity Fair* leur a proposé de prendre la pose, Cindy S. et Narciso R. ont immédiatement accepté de jouer le jeu. Ces deux figures de Manhattan, en voyage à Paris au même moment, sont donc passées dans le Photomaton installé dans l'immense studio adjacent à la librairie 7L, fondée par **Karl Lagerfeld** en décembre 1999. Là se cache la machine vintage qui délivre automatiquement ses tirages noirs et blancs en cinq minutes. En entrant, les deux Américains ne retiennent pas leur surprise. What ! Cindy demande si elle peut prendre une photo du lieu tapissé du sol au plafond de milliers de livres. Avant de s'asseoir sur le petit tabouret tournant, chacun se perd dans les rayons de la librairie afin de choisir un ouvrage parmi l'impressionnante sélection. Narciso opte pour un volume voué à l'artiste **Sol LeWitt**, qu'il admire. Rien de surprenant, tant la rigueur graphique de ses vêtements traduit ses influences puisées dans le monde de l'art. Cindy, elle, ouvre le recueil de portraits d'un certain **Norbert Ghisoland**, photographe belge anonyme du XIX^{e} siècle qui a fait défiler devant son objectif des dizaines de milliers de villageois endimanchés mis en scène de façon extraordinaire. Ces images interpellent Cindy Sherman, qui se place elle-même depuis toujours au centre de ses hallucinants exercices de transformisme photographique. Une exposition récente au Museo Gucci, à Florence, est revenue sur les premiers travaux de Sherman datant des années 1970, tandis que, depuis le 1er juin, on la retrouve au sein de l'exposition « Il Palazzo Enciclopedico » au Pavillon central de l'Arsenal, pour la 55^{e} biennale de Venise. Que s'est-il passé une fois tiré le rideau de la cabine Photomaton, rue de Lille ? Un petit délire entre amis. — SIBYLLE GRANDCHAMP

Norbert Ghisoland
Une vie de photographe
éd. Stimultania.

Sol LeWitt, *Lines and forms*
éd. Les presses du réel.

Cindy Sherman et **Narciso Rodriguez**, novembre 2012, pour *Vanity Fair* France.

ILLUSTRATION : PHILIPPE SCOFFONI POUR VANITY FAIR FRANCE ; PHOTOS DES LIVRES : LOUISE GIAUME

LA PEAU IDÉALE N'EST PLUS UN RÊVE

IDÉALIA

Grain de peau - Teint uniforme - Rides

AU-DELÀ D'UN ANTI-RIDES, UN SOIN CRÉATEUR DE PEAU IDÉALE AU KOMBUCHA.
Une peau lumineuse sans l'ombre d'un défaut, à tout âge, pour toutes les carnations, toutes les peaux, même sensibles.
Testé sous contrôle dermatologique.

NOUVEAU
IDÉALIA BB CRÈME

EXCLUSIVEMENT
EN PHARMACIE
ET PARAPHARMACIE
www.vichy.fr

PEAUX SENSIBLES
SANS PARABEN
EAU THERMALE DE VICHY

VOTRE PEAU IDÉALE
VICHY
LABORATOIRES

PHOTOGRAPHIE SOFIA SANCHEZ & MAURO MONGIELLO

Le GANG
d'Antoine Arnault

Même silhouette, même nom, Antoine, 36 ans, fils de Bernard Arnault et d'Anne Dewavrin, est bien ancré dans son époque. Malgré son pedigree, **Antoine Arnault** est un joueur (de golf et de poker) dont le sens de l'humour et le flegme soulignent une certaine indépendance d'esprit. Ni ses amours médiatisées ni son âge n'empêchent le sérieux avec lequel il a commencé chez Louis Vuitton en 2002, avant d'en diriger la communication de 2007 à 2011. Désormais directeur général de Berluti, il œuvre à la mutation de ce chausseur masculin, racheté en 1993 par LVMH, en griffe de prêt-à-porter. **Alessandro Sartori**, directeur artistique de la marque depuis 2011, fut pour lui une rencontre fondamentale. Quant au roi de la pompe à semelle rouge **Christian Louboutin**, il admire sa faculté à chausser ses amis autant que ses concurrents. De l'architecte d'intérieur **India Mahdavi**, il loue la beauté des créations tout autant que la loyauté et la discrétion.

Qualités identiques pour la très raffinée **Françoise Dumas**, proche de la famille et grande ordonnatrice des plus belles fêtes *corporate* du groupe et du Tout-Paris. À l'inverse, c'est le côté grande gueule du photographe **Jean-Baptiste Mondino** qui le fait rire aux éclats. Forcément, **Mercedes Erra**, grande dame de la publicité, qui gère les budgets de Louis Vuitton et de Berluti, est essentielle dans son dispositif. Le galeriste **Emmanuel Perrotin** le fascine par sa capacité de découvreur. Ce jour-là, il fut difficile de calmer le turbulent **Maurizio Cattelan**, le plus grand artiste vivant selon Antoine. Derrière ses lunettes noires, **Bruno Fitoussi**, joueur de poker professionnel est aussi bluffeur à une table de jeu qu'il l'est peu dans la vie. La journaliste de Canal + **Daphné Roulier** et **Doris Brynner**, D.A. de Dior Maison, partagent deux choses : avoir épousé des hommes remarquables – respectivement Antoine de Caunes et Yul Brynner – et occuper une place d'amie indéfectible. Cette photo aurait été impossible sans la présence vigilante de **Christine Tavelli**, l'assistante qui sait tout d'Antoine, ni celle d'**Isabella Capece Galeota**, directrice de l'image et de la communication de Berluti, dont les pincées de sel, dixit A.A., relèvent n'importe quelle réunion professionnelle. — V.M.

ANTOINE ARNAULT
JEAN-BAPTISTE MONDINO
BRUNO FITOUSSI
EMMANUEL PERROTIN
DAPHNÉ ROULIER
ISABELLA CAPECE GALEOTA
DORIS BRYNNER

"ENFIN UN ROUGE À LÈVRES QUI ME RESSEMBLE..."
Barbara Palvin porte la nuance 06 Aphrodite Scarlet.
Achetez en ligne 24h/24 sur www.eboutique.loreal-paris.fr
L'ORÉAL - SA au capital de 120 596 816,40 euros - Siège social : 14, rue Royale - 75008 Paris - RCS Paris 632 012 100

JUSTE UN FRISSON DE COULEUR À FLEUR DE LÈVRES

ROUGE Caresse

LA COULEUR SENSUELLE NOUVELLE GÉNÉRATION

SENSATION AÉRIENNE SUR LES LÈVRES : ZÉRO SURCHARGE.
SENSATION À L'APPLICATION INOUÏE, DOUCE ET FONDANTE.
SENSATION COULEUR INCROYABLEMENT FRAÎCHE ET LUMINEUSE.

Parce que vous le valez bien.

L'ORÉAL PARIS

COMBIEN *tu* M'AIMES ?

Certaines bagues éclipsent celles qui les portent. Focus sur ces cailloux-stars qui flashent à l'annulaire des golden girls.

MARIAH CAREY *et Nick Cannon*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant rose taille émeraude entouré de 58 diamants roses et de deux diamants blancs. **EN GROS :** 17 carats. **M'AS-TU VU ?** 91 %. **CHIC ?** Trop bling-ring. **SIGNATURE :** Jacob and Co. **ENVIRON...** 2,5 millions de dollars, que la fiancée aurait déboursés elle-même. **STATUT ACTUEL :** Mariée.

KATE MIDDLETON *et le prince William*

GRAVIER OU MENHIR ? Un saphir taille ovale entouré de 14 diamants blancs taille brillant, hérité de la princesse Diana. **EN GROS :** 18 carats. **M'AS-TU VU ?** 57 % (100 % en Angleterre). **CHIC ?** Un héritage de Lady Di est forcément légendaire. **SIGNATURE :** Garrard **ENVIRON...** Prix initial payé par le prince Charles : 65 000 dollars. **STATUT ACTUEL :** Mariée à vie.

ANGELINA JOLIE *et Brad Pitt*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille émeraude entouré de diamants blancs taille baguette. **EN GROS :** 8 carats. **M'AS-TU VU ?** 58 %. **CHIC ?** Zéro faute. Bravo Brad. **SIGNATURE :** Robert Procop. **ENVIRON...** 500 000 dollars. **STATUT ACTUEL :** Un mariage cet été ?

BEYONCÉ *et Jay-Z*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille émeraude. **EN GROS :** 18 carats. **M'AS-TU VU ?** 85 %. **CHIC ?** OK, mais uniquement sur une reine du R'&B'. **SIGNATURE :** Lorraine Schwartz. **ENVIRON...** 5 millions de dollars. **STATUT ACTUEL :** Mariée et serait de nouveau enceinte.

KIM KARDASHIAN *et Kris Humphries*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille émeraude entouré de deux diamants blancs taille émeraude. **EN GROS :** 20,5 carats. **M'AS-TU VU ?** 90 %. **CHIC ?** Tout ce qui est gros n'est pas beau. Ça vaut aussi pour le décolleté. **SIGNATURE :** Lorraine Schwartz. **ENVIRON...** 2 millions de dollars. Kris, fauché, aurait réussi à obtenir une ristourne de 1,25 million... **STATUT ACTUEL :** Désormais avec Kanye West, père de son enfant.

JENNIFER ANISTON *et Justin Theroux*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille ovale. **EN GROS :** 9 carats. **M'AS-TU VU ?** 60 %. **CHIC ?** Classique, sans prise de risque. **SIGNATURE :** Inconnue. **ENVIRON...** 500 000 dollars. **STATUT ACTUEL :** Fiancée.

PARIS HILTON *et Paris Latsis*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille émeraude. **EN GROS :** 24 carats. **M'AS-TU VU ?** 100 %. **CHIC ?** Une bague trop lourde pour être portée, la classe selon Paris. **SIGNATURE :** Inconnue. Bijoux de famille ? **ENVIRON...** 4,7 millions de dollars. Diamant vendu à moitié prix aux enchères après leur rupture. **STATUT ACTUEL :** C'est compliqué.

MELANIA KNAUSS *et Donald Trump*

GRAVIER OU MENHIR ? Un diamant blanc taille émeraude. **EN GROS :** 12 carats. **M'AS-TU VU ?** 63 %. **CHIC ?** Madame Trump a du flair. Pour la bague comme pour le mari. **SIGNATURE :** Graff. **ENVIRON...** 2 millions de dollars. **STATUT ACTUEL :** Mariée.

— BÉNÉDICTE BURGUET

IT-BAGUES

DERNIERS CARATS

Comment être brillante et mariée à tout prix.

« Un bon mariage serait celui d'une femme aveugle avec un mari sourd. » — Montaigne

Bague Boucle de diamant **Chanel Joaillerie**

« Le mariage est la cause principale de divorce. » — Oscar Wilde

Bague Soleste **Tiffany & Co.**

Bague Adonis **De Beers**

« Si vous m'entendez un jour parler projets de mariage, giflez-moi ! » — Elizabeth Taylor

« On a dit que le génie était une longue patience. Et le mariage donc ? » — Alphonse Allais

Bague Satine **Dior Joaillerie**

Bague Belle **Harry Winston**

« Le mariage simplifie la vie et complique la journée. » — Jean Rostand

Bague Alessandra **Mauboussin**

« Le mariage : d'abord sous le gui, ensuite sur le houx. » — Paul Morand

« Il y a au moins un mariage qui rend un homme heureux : celui de sa fille. » — Marcel Achard

Bague Solitaire C **Cartier**

« Le mariage, c'est résoudre à deux les problèmes qu'on n'aurait pas eus tout seul. » — Sacha Guitry

Bague Joséphine **Chaumet**

TABLEAU : MILLER DAVID / ABACA ; DPA / ABACA ; DIMAIO TONY / ABACA ; GETTY IMAGES / AFP ; EDWARDS ARTHUR / PA PHOTOS / ABACA ; FILMMAGIC ; WIREIMAGE ; AFP / ABACAPRESS.COM

SUNIFIC

SOINS BRONZAGE SUBLIME

PROTECTION BREVETÉE • JEUNESSE PRÉSERVÉE

MÉDAILLES D'OR 2013 VOTRE BEAUTÉ

Avec SUNIFIC, LIERAC vous offre les soins bronzants haute sécurité dont vous rêviez. Des soins qui bénéficient des technologies solaires les plus avancées - protection UVA/UVB brevetée, complexe activateur de bronzage, triple performance anti-âge - et de textures nacrées au parfum irrésistible pour le plus radieux et le plus sexy des bronzages. Cet été, LIERAC vous donne toutes les raisons pour vous laisser hâler.

En pharmacies et parapharmacies. Demandez conseil à votre pharmacien ou contactez le 01 53 93 99 05.

www.lierac.fr - Rejoignez-nous sur Facebook

Et votre bronzage fait de l'ombre au soleil

LE LANGAGE DE LA PEAU

LIERAC

PARIS

PARIS *by* NIGHT

Rendez-vous avec Nicola Formichetti aux Tuileries.

Jardin des Tuileries, 13 avril, 21 heures. Hasard, au moment où **Nicola Formichetti**, le nouveau directeur artistique de Diesel, pénètre dans le parc ouvert exclusivement pour lui, à l'occasion de la séance photo, les lampadaires s'allument jusqu'au Carrousel du Louvre. Nicola s'émerveille devant cette Voie lactée. Et pourtant, les feux de la rampe, ce *style maker* de 36 ans les connaît déjà. C'est sans doute la raison pour laquelle il se perche sur un monument parmi des géants de marbre, un *runway* de défilés de mode en quelque sorte. Pianiste à ses heures, arrivé à Londres vers 18 ans, il a aussitôt séché l'école d'architecture à laquelle il avait demandé d'être inscrit. Ce n'était qu'un prétexte pour fuir l'Italie. Les boîtes et les rues de la capitale britannique ont alors si bien nourri son esthétique qu'en 2008, il est nommé directeur créatif du magazine anglais *Dazed & Confused*. Styliste des tenues les plus dingues de **Lady Gaga** depuis 2009, directeur de la création de **Thierry Mugler** de septembre 2010 à avril 2013, ce *club kid*, élevé entre Rome et Tokyo, cumule les fonctions chez Diesel, propriété de l'italien **Renzo Rosso**, avec, de l'autre côté du globe, celles de directeur de la création mode de la marque nippone Uniqlo depuis 2006. De 2008 à 2012, il assurait en outre la direction artistique de *Vogue Homme* Japon. À Paris, il est de passage entre deux avions. C'est une habitude chez ce garçon dont le seul instant de calme semble être cette étape nocturne dans les Tuileries désertes. Ailleurs, ses quelque 200 000 abonnés sur Twitter et ses Instagram confirment son don d'ubiquité. — VIRGINIE MOUZAT

PHOTOGRAPHIE **MATTEO MONTANARI**

BOUTIQUE EN LIGNE KOCCA.FR

À VENDRE, *caprice* SEVENTIES

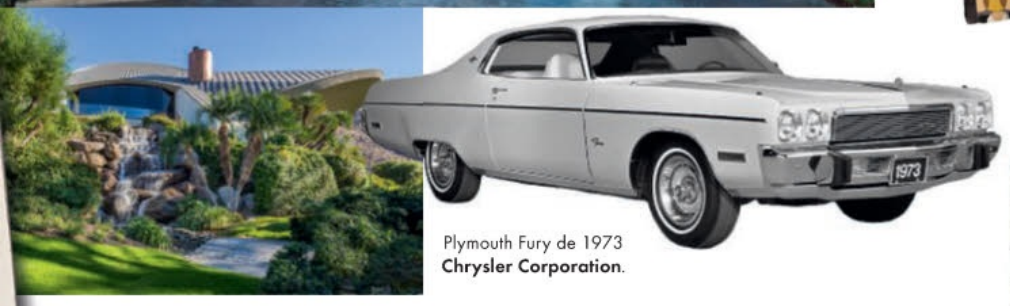
Résidence secondaire de Bob Hope, ce bijou de béton brut édifié en 1973 par John Lautner surplombe Coachella. Il est à vous pour 50 millions de dollars.

Bob Hope en 1953.

Vu du ciel, l'extravagant édifice ressemble à une soucoupe volante perdue au milieu d'un éden verdoyant. Cette villa spectaculaire de **Bob Hope**, acteur et humoriste vedette, présentateur des Oscars à vingt reprises et mort en 2003 à l'âge de 100 ans, constitue l'un des chefs-d'œuvre futuristes de **John Lautner**, architecte disciple de Frank Lloyd Wright.

Dans les années 1960, la gentry new-yorkaise et le Tout-Hollywood transhumaient à partir du mois de novembre vers le soleil californien, précisément à Palm Springs, aux pieds des montagnes de San Jacinto. « Le désert s'étendait devant nous », confiait Linda, fille de Dolores et de Bob Hope, dans le *New York Times*. Au bord des piscines intérieures et extérieures, ou sur le court de tennis, se croisaient **John Travolta** et **Tony Bennett**. Dans le patio, Glen Campbell dégustait avec Bob la célèbre salade d'antipasti de la maîtresse de maison, assaisonnée « au jugé ». De jeunes starlettes de l'époque s'y pressaient pour soigner leurs relations et enrichir leur carnet d'adresses. Car les Hope aimaient les fêtes ; les leurs comme celles des autres. Chaque recoin de la propriété témoigne de ce désir de divertissement à une époque où le showbiz est également un art de vivre. La terrasse principale aux proportions démesurées plante le décor de ces fêtes presque continues : sous un toit éventré comme un vortex central, l'espace est tel qu'il a accueilli jusqu'à trois cents convives. Dominant la cité de Palm Springs, une piscine et un parc aux allures de terrain de golf, la passion de Bob qui disputa plusieurs parties avec pas moins de onze présidents américains – un honneur ! En janvier se déroulait d'ailleurs dans la vallée le tournoi Bob Hope

ILLUSTRATION : PHILIPPE SCOFFONI POUR VANITY FAIR FRANCE ; BRIAN THOMAS JONES ; PHILIPPE HALSMAN/MAGNUM ; EPICS/GETTY IMAGES ; DR



Plymouth Fury de 1973
Chrysler Corporation.

Classic (aujourd'hui appelé le Humana Challenge), qui se terminait autrefois par un gigantesque dîner à la propriété.

Si l'extérieur de la maison s'illustre par son originalité, l'intérieur n'est pas moins caractéristique du style Lautner : mégalo. Sa résidence Elrod à Palm Springs accueillit notamment le tournage du James Bond, *Les Diamants sont éternels*, en 1971 et sa Chemosphère à Los Angeles servit de décor aux films *Body Double* et *Charlie et ses drôles de dames*. Dans la villa Hope, même décor de cinéma : un rocher saillant trône au milieu du salon. Ces originalités, loin d'être fonctionnelles, poussèrent Mme Hope à confier à un second designer le soin de rendre le foyer « plus habitable ». Férue de décoration, Dolores commanda aussi à **Garth Benton**, artiste peintre, une fresque murale inspirée de l'imaginaire du Douanier Rousseau pour orner l'arrière du bar, et la reproduction d'une serre luxuriante sur les murs du spa.

Des 2 170 m² que compte l'espace intérieur se dégagent les réminiscences de la démesure et de l'impertinence des années 1970. Face aux lignes futuristes de ce volcan de béton niché au cœur d'une oasis, on comprend mieux pourquoi le couple Hope l'avait surnommée leur « maison de rêve ». Un rêve à vendre 38 millions d'euros. — BÉNÉDICTE BURGUET

INVITÉ CHEZ BOB HOPE ?

LE DRESSCODE

Le style californien chic en dix leçons.

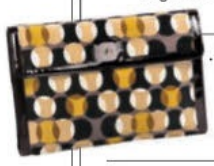
À boire sans modération.
Eau de parfum **La Collection Privée Christian Dior**.

Mocassins Mors **Gucci**.

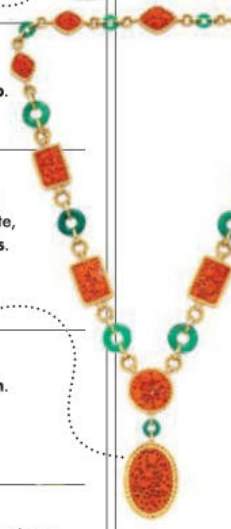
Montre Altiplano avec cadran en malachite **Piaget**.

Tout plutôt qu'arriver seul. Lévrier afghan à tenir en laisse.

Avec balles de golf en guise de glaçons. Shaker à cocktail en cristal et laiton argenté **Ralph Lauren Home**.



Pochette **Longchamp**.



Collier en or jaune, corail et onyx vert, collection Estate, 1971, **Van Cleef & Arpels**.

Rhum **10 Cane Rum**.

Boutons de manchette **Boucheron**.

À porter surtout si on est *nobody*.
Lunettes **Michael Kors**.

Et pour faire plaisir à l'hôte

LE CADEAU À OFFRIR

Série de 16 Clubs en plaqué or Principia **Mizuno**.

KNOLL S'HABILLE *en* KOOLHAAS

Présentation de la première collection de meubles du studio d'architecture Rem Koolhaas pour Knoll : une dizaine de pièces dans un décor à la Jacques Tati.

L'architecte Rem Koolhaas, assis sur The Wall, l'un des meubles phares de sa collection en édition limitée pour Knoll.

Même lieu, même scénographie. En janvier, le show Prada homme automne-hiver 2013-2014 s'était déroulé ici-même, dans le QG de Prada à Milan. Trois mois plus tard, les mannequins ont disparu, et c'est le mobilier signé **Rem Koolhaas** qui a désormais la vedette (Salon du meuble oblige). « Quand **Miuccia Prada** m'a dit que "l'appartement idéal" était le sujet d'inspiration de son défilé, j'ai voulu intégrer des meubles comme éléments du décor », raconte l'architecte.

Avec cette première collection (en édition limitée chez Knoll fin 2013), Koolhaas vient de fournir une fois de plus une solution évolutive à notre mode de vie nomade. La pièce la plus modulable (The Wall), peut servir de bureau imaginaire comme de banc ou de table. Sur les murs, des projections vidéo représentent de grandes fenêtres ouvertes sur une mégapole « fantasmée » : le mélange parfait de Paris, Berlin et New York réunis. Miuccia Prada et Rem Koolhaas, deux visionnaires qui n'ont cessé de tordre les concepts esthétiques établis. Elle, grande dame du luxe italien, classée en 2013 par Forbes comme la troisième fortune d'Italie, a très tôt fait exploser le monde de « sa » bourgeoisie milanaise : « Je pense que depuis les années 1960, le bon goût est mort », déclarait-elle en 2003 à l'hebdomadaire transalpin *L'Espresso*.

Lui est à la fois célébré et critiqué pour ses lumineuses analyses sur les relations entre urbanisme et économie de marché, notamment depuis son livre *Delirious New York* (1978), démonstration des pulsions aveugles du capitalisme à travers l'architecture « non programmée » de Manhattan. En 1999, Miuccia lui confie la conception de ses boutiques. Depuis, via ses studios OMA / AMO (Office for Metropolitan Architecture et son think tank pour projets annexes), Koolhaas a conçu des nouvelles formules muséales et de shopping adaptées au XXIe siècle. Leur créativité est leur laboratoire. En 2015, la nouvelle Fondation Prada s'annonce comme le futur objet de leur recherche commune. — ALESSANDRA FANARI

REM KOOLHAAS & MIUCCIA PRADA

DUO D'ENFER

Boutiques-concepts ou musées éphémères : des collaborations avant-gardistes.

2001
Epicenter
New York.

2004
Epicenter
Beverly Hills.

2008
Prada Transformer
Séoul, pavillon culturel éphémère.

2012
Prada 24h Museum
Paris, palais d'Iéna.

2015
Fondation Prada
Milan, le post-museum du XXIe siècle.

GUIDO HARARI, DR

UltraLift Sérum+Crème.

Ultra-efficace. Ultra-pratique.
L'anti-âge* le plus doué de sa génération.

LA PUISSANCE D'UN SÉRUM ET LE CONFORT D'UNE CRÈME RÉUNIS EN UN SEUL SOIN

En 1 instant, la peau est visiblement transformée.**
Vous la voyez liftée, plus ferme et plus lisse.
En 10 jours*, la peau est visiblement rajeunie sur les principaux signes de l'âge :**
Les rides même profondes sont réduites. Votre peau est raffermie, retendue, plus élastique. Son éclat ravivé, elle est plus lumineuse, plus jeune. La qualité de la peau est visiblement améliorée.

Prends soin de toi.
GARNIER

* de Garnier ** Test consommateurs 46 Femmes *** Test clinique 38 Femmes

Gemey Maybelline Garnier - SNC au capital de 49 500 euros, 16 place Vendôme 75001 Paris - RCS Paris 339 419 962

Histoire d'eau (1977), court-métrage réalisé par Karl Lagerfeld et Jacques de Bascher.

Marcello Mastroianni et Anita Ekberg dans *La Dolce Vita*.

Jetez vos pièces ici.

La jouvence des FONTAINES ROMAINES

Comment, grâce à Fendi, entre autres, la fontaine de Trevi confirme à travers l'histoire, le cinéma, le luxe et la mémoire intime, son statut de lieu de culte.

Non, le luxe n'est pas totalement tourné vers la Chine. Oui, le luxe peut rendre une ville plus belle. Fendi n'a pas jeté qu'une seule pièce de monnaie porte-bonheur, comme les touristes du monde entier, dans l'eau verte de la fontaine de Trevi. La maison de luxe fondée en 1925 vient de faire don de 2,12 millions d'euros afin de restaurer l'un des monuments romains les plus visités. Le carrefour des Quatre-Fontaines profitera également de la manne du fourreur. Cette opération de mécénat fait l'objet d'une exposition sous le pont Alexandre-III, à Paris, à partir du 3 juillet. On pourra y découvrir cent daguerréotypes et platinotypes qui figent dans leur beauté minérale les plus belles fontaines romaines. Lors de cette exposition, on pourra découvrir une rareté, un petit bijou d'esthétique, démodé et kitsch mais non sans charme : sur les *Gymnopédies* d'Erik Satie, un film d'une vingtaine de minutes coécrit et réalisé par **Karl Lagerfeld** en 1977 et Jacques de Bascher, *Histoire d'eau,* destiné à promouvoir à travers une fiction la première collection de prêt-à-porter signée KL pour Fendi. Ce dernier a commencé à collaborer avec la griffe en 1965. Aujourd'hui, il préside toujours à la destinée artistique de la maison au coté de Silvia Fendi, créatrice des accessoires et notamment du sac Baguette, un des succès les plus évidents de la marque. **Jacques de Bascher** fut un personnage central dans l'amitié puis dans la brouille entre Lagerfeld et Saint Laurent. *Vie rêvée* (Grasset), le roman publié en avril par **Thadée Klossowski**, fils de Balthus et veuf de la muse d'Yves Saint Laurent, Loulou de la Falaise, évoque entre autres ces amours-amitiés croisées entre Yves, Karl et Jacques, au temps où cette clique hypersensible, brillante et mondaine était encore soudée. Jacques de Bascher est mort en 1989, Yves Saint Laurent en 2008, Loulou de la Falaise en 2011. Seuls demeurent quelques monuments – Lagerfeld ou la fontaine la plus célèbre du cinéma grâce au film de Fellini *La Dolce Vita* (1960). Dans la foulée, le fourreur, propriété de LVMH, ouvre une nouvelle boutique au 51 avenue Montaigne, à Paris. Un hasard sans doute. — V. M.

La fontaine des Quatre-Fleuves, place Navone, conçue par Le Bernin et photographiée par Karl Lagerfeld.

vanityfair.fr
REGARDEZ LE FILM *HISTOIRE D'EAU*

LEEMAGE.COM ; FENDI ; KARL LAGERFELD POUR FENDI

DESSANGE
PARIS

LISSAGE SAUVAGE
BRUSHING À RÉPÉTITION
DÉCOLORATION PLATINE

VOS CHEVEUX
PEUVENT TOUT SE PERMETTRE
AVEC LE 1ER SHAMPOOING
MICELLAIRE PRODIG'HUILE

TOUTE LA COMPÉTENCE PROFESSIONNELLE DESSANGE CHEZ VOUS

Des conseils coiffure
sur secrets-dessange.com

LASCAD - SNC au capital de 18 000 € - siège social : 7 rue Touzet - 93400 SAINT OUEN - RCS Bobigny n° 319 472 775

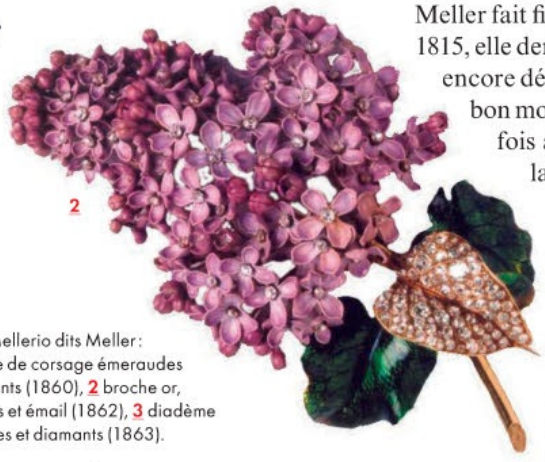
Olivier Mellerio et sa femme Laure dans leur maison de Craveggia.

Vue depuis la maison de village des Mellerio, à Craveggia, dans le Piémont.

CRAVEGGIA, *montagne magique*

En quatre siècles d'existence, la famille Mellerio a enraciné sa culture entre le Piémont et Paris.

1



2

3

Bijoux Mellerio dits Meller : 1 broche de corsage émeraudes et diamants (1860), 2 broche or, diamants et émail (1862), 3 diadème turquoises et diamants (1863).

Hier encore, elles étaient deux. Mais depuis que la maison de joaillerie Buccellati a cédé en avril dernier son capital à un fonds de pension italien, Mellerio dits Meller fait figure d'exception. Installée au 9 rue de la Paix en 1815, elle demeure la dernière entreprise de la place Vendôme encore détenue par une holding familiale. « N'est-ce pas le bon moment pour vendre ? » La question a été posée cent fois à **Olivier Mellerio**, président et représentant de la 14e génération. « Nous sommes un patrimoine vivant transgénérationnel. La pérennité familiale, c'est un choix. Le fait qu'un Mellerio soit à la tête de la maison fait toute la différence », clarifie-t-il d'emblée.

Anciens colporteurs d'origine lombarde, les Mellerio s'installent en France en 1515 et deviennent fournisseurs d'orfèvrerie et de joaillerie pour le compte des cours royales et des plus grands noms de l'aristocratie d'Europe. Les fonds d'archives exceptionnels, situés au sous-sol de la boutique, répertorient cette clientèle illustre, où figurent **Marie de Médicis**, l'impératrice Eugénie ou la reine Isabelle II d'Espagne.

Comme ses ancêtres Jean-Baptiste, François, Jean-François ou Raphaël, Olivier Mellerio n'a jamais rompu les liens avec Craveggia, ce village de montagne perché dans la vallée Vigezzo, au nord du lac Majeur, tout proche de la frontière suisse. Il y possède avec Laure, sa femme, une maison

MELLERIO DITS MELLER ; WARTSKI ; ENFOQUE / ABACA, AFP

quasiment accolée à l'église. C'est lui qui a remis la main sur le « trésor de Craveggia » : un coffre en bois à trois clés renfermant les décrets royaux ayant permis aux Mellerio d'exercer leur commerce en Europe sans contrainte fiscale et administrative, jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui, le maire du village n'a pas sorti sa cravate mais ne cache pas sa fierté à nous dévoiler ces « pièces à conviction » qui sentent le parchemin. D'où découle ce privilège unique, accordé à l'origine par le conseil d'État de Marie de Médicis en 1613 ? La légende veut qu'un ramoneur ait déjoué le complot d'assassinat du roi **Louis XIII** en surprenant une conversation par le conduit d'une cheminée. En réalité, les raisons de l'octroi de ces passe-droits sont moins romanesques : la vallée Vigezzo se situait à l'emplacement d'un carrefour stratégique pour les armées françaises.

4 Blason de la famille Mellerio.

Lorsqu'en 2008, en pleine crise existentielle, le monde du luxe a remis au goût du jour les valeurs d'authenticité et de patrimoine, Mellerio n'a pas eu à « renouer » avec un savoir-faire séculaire déjà en place, la pièce unique restant son cœur de métier. La production de la maison se résume à 80 % à la création de bijoux sur-mesure et de commandes spéciales (bagues de fiançailles, argenterie, trophées, épées d'académiciens. . .). Ses adeptes : une clientèle « niche » plutôt méfiante à l'égard des tendances et du glamour ostentatoire.Les Japonais sont fous de ce luxe à la française. Pourtant, les Mellerio sont restés profondément italiens. La dernière ligne de bijoux est d'ailleurs un clin d'œil au diadème Mellerio que la première reine d'Italie, **Marguerite de Savoie**, portait le jour de son mariage avec le prince Umberto Ier, en 1868. Des siècles durant, les Mellerio revenaient perpétuer la lignée familiale sur leurs terres natales. Femmes et enfants restaient au pays tandis que les hommes, fournisseurs attitrés des royaumes de France, d'Espagne ou d'Italie, retournaient faire affaire dans leur boutique à Paris, Baden Baden ou Madrid. Il faudra attendre 1871 pour qu'un des descendants se marie à une Française et adopte sa nationalité. Aujourd'hui, **Laure Mellerio**, bretonne née en Chine (son grand-père n'est autre que le célèbre écrivain sinologue Victor Segalen), cultive fièrement l'héritage de cette triple culture italienne, française et chinoise. Entre deux avions, ce couple sans frontière aime se retrouver « au village ». Quand la chaîne du Mont Rose enneigée apparaît au loin sur la route, c'est l'indication que Craveggia est proche. Ici, contrairement au dehors, les siècles passent et les traditions restent. — SIBYLLE GRANDCHAMP

5

6

7

8

5 Dans les archives, l'arbre généalogique de la dynastie Mellerio. 6 Les carnets de commandes signés de clients à très long pedigree. 7 Parure or jaune et améthystes (environ 1825). 8 La cassetta, coffre renfermant les fameux privilèges royaux qui ont permis aux Mellerio de traverser les siècles.

— TÊTES COURONNÉES —
MELLERIO ROYAL

La princesse Mabel des Pays-Bas, avec un diadème de diamants Mellerio de 1881. Ici, lors de l'intronisation du roi Willem-Alexander en avril 2013.

La reine Maxima des Pays-Bas, avec un diadème Mellerio de 1888. Ici, lors du mariage du prince Guillaume de Luxembourg en 2012.

La princesse Letizia d'Espagne, avec un diadème Mellerio datant de 1867. Ici, lors d'un gala à Madrid en décembre 2007.

Les mots & LES CHOSES

de Jean-Claude Ellena

Épice Marine, dernier opus de Jean-Claude Ellena, créateur des parfums Hermès depuis 2004, s'inscrit dans la collection Hermessence. Cette fragrance se veut chargée du vent du large comme au temps des grandes épopées maritimes suivant la route des épices. Elle est née de l'amitié entre le chef Olivier Roellinger et Jean-Claude Ellena. D'un côté, Roellinger a installé son hôtel-restaurant et son comptoir d'épices (Les Maisons de Bricourt) à Cancale, en Bretagne, aux premières loges du Mont-Saint-Michel. De l'autre, le laboratoire olfactif d'Ellena, près de Grasse (Alpes-Maritimes) ouvre sur le lac de Saint-Cassien. Métaphore de cette rencontre, Épice Marine convoque les parfums de maquis et d'océan, ceux du cumin torréfié, du sarrasin bouilli et des fleurs d'amandiers, les odeurs de cordages et du bois verni des vieux gréements. Y figurent également la tourbe – précisément le goût du whisky Bruichladdich – et les vapeurs d'écume. Alchimiste de l'impalpable, Ellena hisse les voiles vers un ailleurs fantasmé.

— SIBYLLE GRANDCHAMP

MODE ET BEAUTÉ

MA MARQUE DE SHAMPOING Garnier. **MES SOINS POUR CHEVEUX** Ceux de ma femme. **MA MONTRE** Arceau, Hermès[1]. **MES COSTUMES** Je n'ai jamais porté de costume sauf le jour de mon mariage. **MON CHAUSSEUR PRÉFÉRÉ** John Lobb[2]. **MON PARFUM** L'Eau d'Hermès. **MA DERNIÈRE CRÉATION** Épice Marine (collection Hermessence)[3].

1 Arceau petite lune à cadran en nacre, Hermès.

3 Épice Marine, le dernier-né de la collection Hermessence.

5 Une odeur sentimentale : celle des femmes et du jasmin.

4 Galbanum + mandarine = parfum de tomate.

INSPIRATIONS

UN PARFUMEUR QUI M'INSPIRE Edmond Roudnitska. **MON PREMIER EURÊKA OLFACTIF** Combiner la mandarine et le galbanum pour créer un parfum de tomate[4]. **UN COMPAGNON DE ROUTE** Jean Giono. **MA FRAGRANCE PRÉFÉRÉE** Celle de la peau. **LA DIFFÉRENCE ENTRE ODEUR ET PARFUM** L'odeur est œuvre de la nature, le parfum une œuvre de l'esprit. **UN TURN-OFF ABSOLU** Les effluves doucereuses de la mort. **L'ODEUR LA PLUS SENTIMENTALE** Celle des femmes cueillant le jasmin[5]. **L'ÉPICE QUI ME TRANSPORTE** La cardamome[6]. **L'AILLEURS QUI M'APPELLE** Les tableaux de Turner[7]. **MES RACINES ANCESTRALES ET VÉGÉTALES** L'Italie et la truffe. **UNE MUSIQUE** Le piano de Bill Evans[8]. **UNE COULEUR QUI SENT BON** La couleur mandarine[9].

7 *Les Négriers jetant par dessus bord les esclaves vers la mort*, huile sur toile de William Turner, 1839.

6 Le goût puissant de la cardamome, originaire de la côte de Malabar en Inde, me transporte.

GOÛTS

UNE DÉTOX OLFACTIVE Les pistes de ski. À 0 °C, il n'y a plus de molécules odorantes dans l'air. **MON HÔTEL PRÉFÉRÉ** Un des hôtels de Ravello en Italie[10]. **MA TABLE FAVORITE** Le Coquillage à Cancale, avec la vue sur le Mont-Saint-Michel. **MON PLAT DE PRÉDILECTION** Le Gargouillou de Michel et Sébastien Bras, dans l'Aubrac. **MON VIN DE CHOIX** Château Beaucastel, un blanc de chez Perrin. **MA COMMANDE EN ROOM-SERVICE** Le club sandwich.

10 Ravello sur la côte amalfitaine en Italie.

12

PLAISIRS

MON LIVRE DE CHEVET Les *Fables* de Jean de La Fontaine[11]. **MON PLUS GRAND REGRET** La durée du jour. **UNE OBSESSION** L'odeur de l'hiver. **MA DEVISE** Quand il n'y en a plus, il y en a encore. **MON CONSEIL AUX JEUNES PARFUMEURS** Choisissez et suivez votre chemin. **MA PLUS BELLE CRÉATION** Mes enfants. **MON PARFUM LE PLUS FARFELU** Bois Farine. **MON GESTE LE PLUS AUDACIEUX** Avoir proposé un seul essai devenu la tendance thé. **UN PARFUM POUR UNE HEURE PRÉCISE** Celui du Cestrum Nocturnum ou Galant de nuit.

2 À mes pieds, les richelieux John Lobb.

11 « Le savetier et le financier » tiré de mon livre de chevet, les *Fables* de Jean de La Fontaine.

14 Un plat pour le plaisir : haricots blancs de Paimpol, truffes noires et huile d'olive.

JARDIN SECRET

UN ARBRE La pivoine arbustive[12]. **CE QUE JE VOIS EN ME LEVANT** Le lac de Saint-Cassien. **NOURRITURES TERRESTRES** Des haricots blancs de Paimpol, truffes noires[13] et huile d'olive[14]. **L'ODEUR DE MON CHEZ MOI** Les saisons du jardin. **CELLE DE MES DRAPS** La fraîcheur du plein air. **MON LIEU PRÉFÉRÉ** Le salon. **UNE HABITUDE QUE J'AIMERAIS PERDRE** Ne pas défaire mes lacets.

13

142

8 Ma musique : les improvisations du pianiste de jazz Bill Evans.

RICHARD SCHROEDER, HERMÈS/DR, TURNER, JOSEPH MALLORD WILLIAM (1775-1851) / MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON, MASSACHUSETTS, USA / HENRY LILLIE PIERCE FUND / THE BRIDGEMAN ART LIBRARY, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, DEA/G.DAGLI ORTI/ GETTY IMAGES, DAVID REDFERN/GETTY IMAGES, FOODPHOTOGRAPHY EISING/THE FOOD PASSIONATES/CORBIS, CARLOS OSORIO/GETTY IMAGES

LA REMISE EN FORME DE VOS CELLULES

POUR UN VISAGE PLUS FERME

STIMULEZ VOS CELLULES POUR

- **combler** vos rides
- **raffermir** votre visage
- rendre votre **peau plus élastique***

*Auto-évaluation réalisée sur 40 femmes - 4 semaines

LE GUIDE

VANITY FOOD

L'aide-mémoire des restaurants japonais qui font saliver le tout-Paris

	GUILO GUILO	TAKARA	KUNITORAYA 2	KINUGAWA	BENKAY	JIN
MOT-CLÉ	Complet !	Historique	Central	Revampé	Vintage	Rare
ADRESSE	8 rue Garreau Paris - XVIIIe	14 rue Molière Paris - Ier	5 rue Villedo Paris - Ier	9 rue du Mont-Thabor Paris - Ier	Novotel, 61 quai de Grenelle, Paris - XVe	6 rue de la Sourdière Paris - Ier
CLIENTÈLE	Intermittents du spectacle (riches)	Nippo-fashion	Tolérants au gluten	Business et clients du Meurice	Américaine et japonaise	Autochtones initiés
DÉTAIL DESIGN	Le tout est signé **Christophe Pillet**	Comme à Tokyo, en 1958	Magnifique ancienne brasserie ripolinée	Encore une déco de **Gilles & Boissier**	Dans son jus	Le comptoir en marronnier massif et la vaisselle raffinée
PLAT SIGNATURE	Menu unique de 6 à 8 plats	Shabu-shabu et sukiyaki	Udon à manger très bruyamment	L'Harumaki : rouleau de printemps japonais	Sushis de foie gras tiède	Sushis de Saint-Jacques cuites servis directement dans la main
DRESS CODE	Pour lui : Pierre Hardy Pour elle : Pierre Hardy	Pour lui : Comme des Garçons Pour elle : Balenciaga	Pour lui : Berluti Pour elle : Armani	Pour lui : Hermès Pour elle : Louboutin	Pour lui : Cardin Pour elle : Azzaro	Pour lui : Yohji Yamamoto Pour elle : Louis Vuitton
"IT" CONVIVES	**Jean-Paul Rouve**	**Catherine Deneuve**	**Matthieu Pigasse**	**Paul Lederman**	**Jodie Foster**	**Thierry Marx** ou **Sofia Coppola**
DRAGUE FRIENDLY	40 %	30 %	70 %	50 %	85 %	70 %
ATTENTE RÉSERVATION	Une éternité : deux mois	Raisonnable : 3-4 jours	Improvisé : voir sur place	Facile : la veille	Acceptable : deux semaines	Normal : une semaine pour s'asseoir au comptoir
INFO À SAVOIR	Des places peuvent se libérer en cas de mort naturelle	Les feuilles de chrysanthème dans la fondue proviennent du Japon	Leur sauce soja spéciale Hongaushi est fabriquée au Japon	C'est un ancien chef de Nobu	Seulement 15 pages pour le prochain menu	Le chef Taku ne sert pas de dessert
TICKET MOYEN	45 euros avec de l'eau	60 euros	70 euros	90 euros	120 euros	100 euros
RUMEURS	Le chef est un ancien maître-coiffeur	Un des serveurs se vante d'avoir séduit **Jean-Pierre Bacri** sur le tournage de *Cherchez Hortense*	Kunitoraya 3 : un nouveau bar yakitori pastis	Le chef est coréen	**Jacques Chirac** croit y déjeuner chaque semaine pour la première fois	Une étoile Michelin en 2014 ?
ÉCART DE CONDUITE	Arriver en bande	Dire qu'on vient de la part de **Bacri**	Boire son Château Margaux cul sec	Émettre une opinion artistique sur la fresque murale	Ouvrir la fenêtre pour prendre l'air	Partager l'addition
MENTION SPÉCIALE	Cuisine ouverte du chef **Eiichi Edakuni**	Le plus vieux japonais de Paris	Accords udon-vin	L'influence de l'Amérique du Sud	La vue	Le foie de lotte, concurrent sérieux du foie gras de canard

EMRAH TURUDU, BURNA VISTA IMAGES, NICHOLAS EVELEIGH, PHOTOALTO/ ALE VENTURA, USA ROMEREIN/ FOODPIX, KONDO PHOTOGRAPHY, GUENTER FISCHER, BRIAN HAGIWARA STUDIO INC., LUCA OLIVOTO, LUCA GHIDONI/ FILMMAGIC, GETTY IMAGES/AFP, CHRISTIAN LOUBOUTIN/DR, FLICKR/DR

AVEC NIVEA CELLULAR ANTI-AGE,

DÉCOUVREZ TOUTE L'EFFICACITÉ DE NOS INGRÉDIENTS POUR REMETTRE EN FORME VOS CELLULES

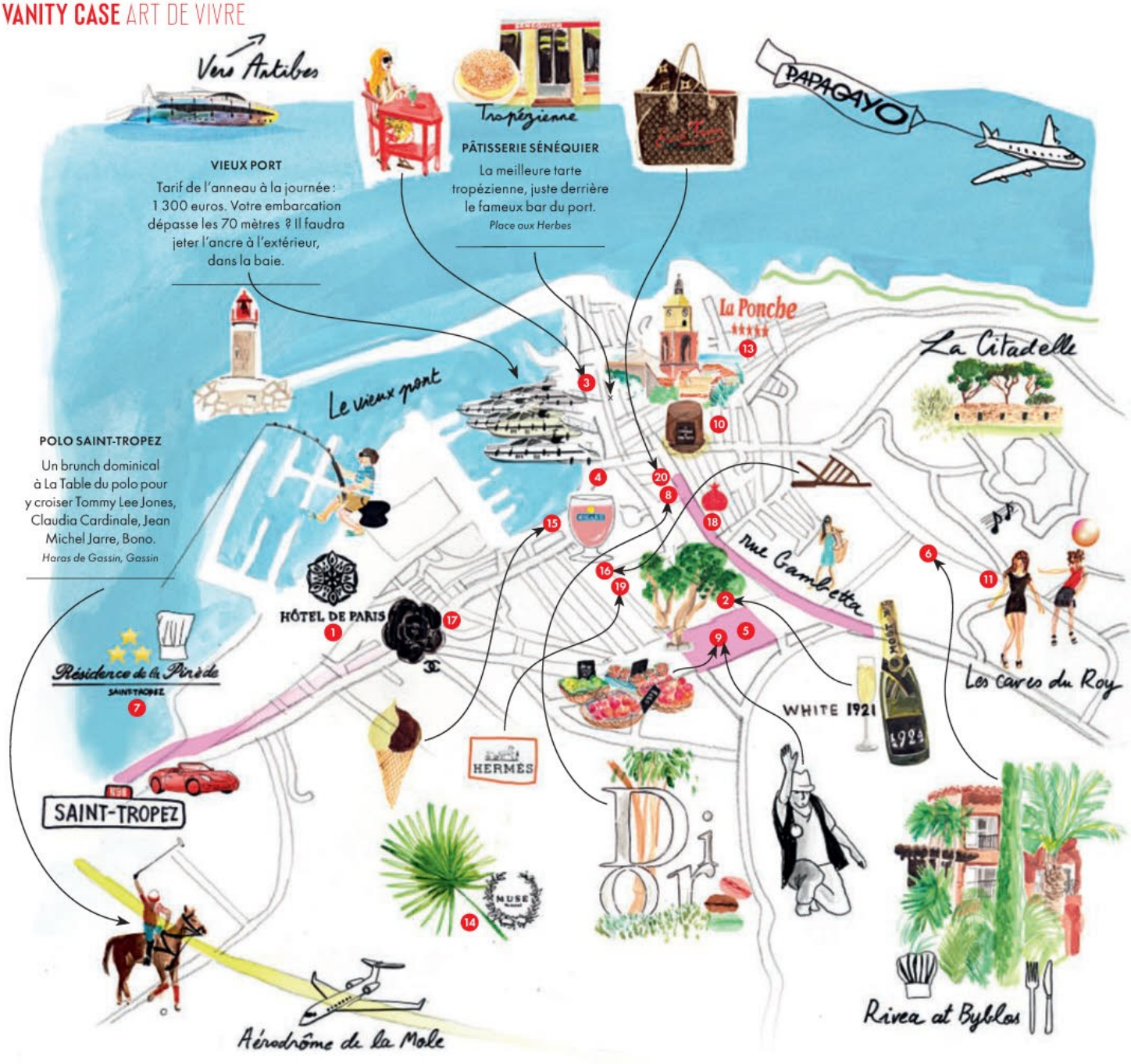
L'ACIDE HYALURONIQUE FRAGMENTÉ
Augmente la capacité de la peau
à se gorger d'eau

LA CRÉATINE
Améliore la «condition physique»
de vos cellules

L'EXTRAIT DE MAGNOLIA INÉDIT*
Protège vos cellules des radicaux libres
et aide ainsi à renforcer l'épiderme

DÉCOUVREZ
la gamme complète des nouveaux
soins **CELLULAR ANTI-AGE**
et votre diagnostic anti-âge
personnalisé sur **NIVEA.fr**

* Inédit pour les crèmes NIVEA anti-âge.



Et Dieu créa SAINT-TROPEZ

Le plus fameux port de France ne se visite pas sans points de repères.
Vanity Fair *vous ouvre son carnet d'adresses.*

APÉRITIFS

1 HÔTEL DE PARIS

Un Negroni tropézien concocté par Eddy Montana, meilleur barman de France et bar manager du tout nouvel Hôtel de Paris, ex-refuge sixties de Frank (Sinatra) and Ava (Gardner).

1, traverse de la gendarmerie

2 WHITE 1921

Dans le bar à champagne de cet hôtel particulier signé Jean-Michel Wilmotte, on goûte aux meilleurs millésimes à l'abri des regards, et on s'offre un panama fait main en édition limitée.

Place des Lices

3 SÉNÉQUIER

Comme au défilé, il faut être au premier rang ou rien. Ici, Jean Robert sert la spécialité maison : un Mojito Sénéquier… au champagne.

Quai Jean Jaurès

SNOBISMES

4 PMU

Commander une « tomate » (un Ricard grenadine) au bar-PMU, à deux pas de la boutique Hermès.

28, rue du général Allard

5 LOU PISTOU

Debout, adossé contre un mur, on attaque avec les doigts le poulet rôti.

Place des Lices

6 BOUTIQUE BYBLOS

Les 40 exemplaires de jéroboam Cristal Roederer en édition limitée à 18 500 euros, et le stylo Byblos by Montblanc à 11 000 euros (comprend les cartouches couleur).

20, avenue Paul-Signac

TABLES

6 RIVEA AT BYBLOS

Auréolé de la distinction «palace» depuis l'an passé, l'hôtel Byblos lance le restaurant Rivea at Byblos signé Alain Ducasse (avec Vincent Maillard aux fourneaux), à la place de l'ex-Spoon.

27, avenue Foch

7 RÉSIDENCE DE LA PINÈDE

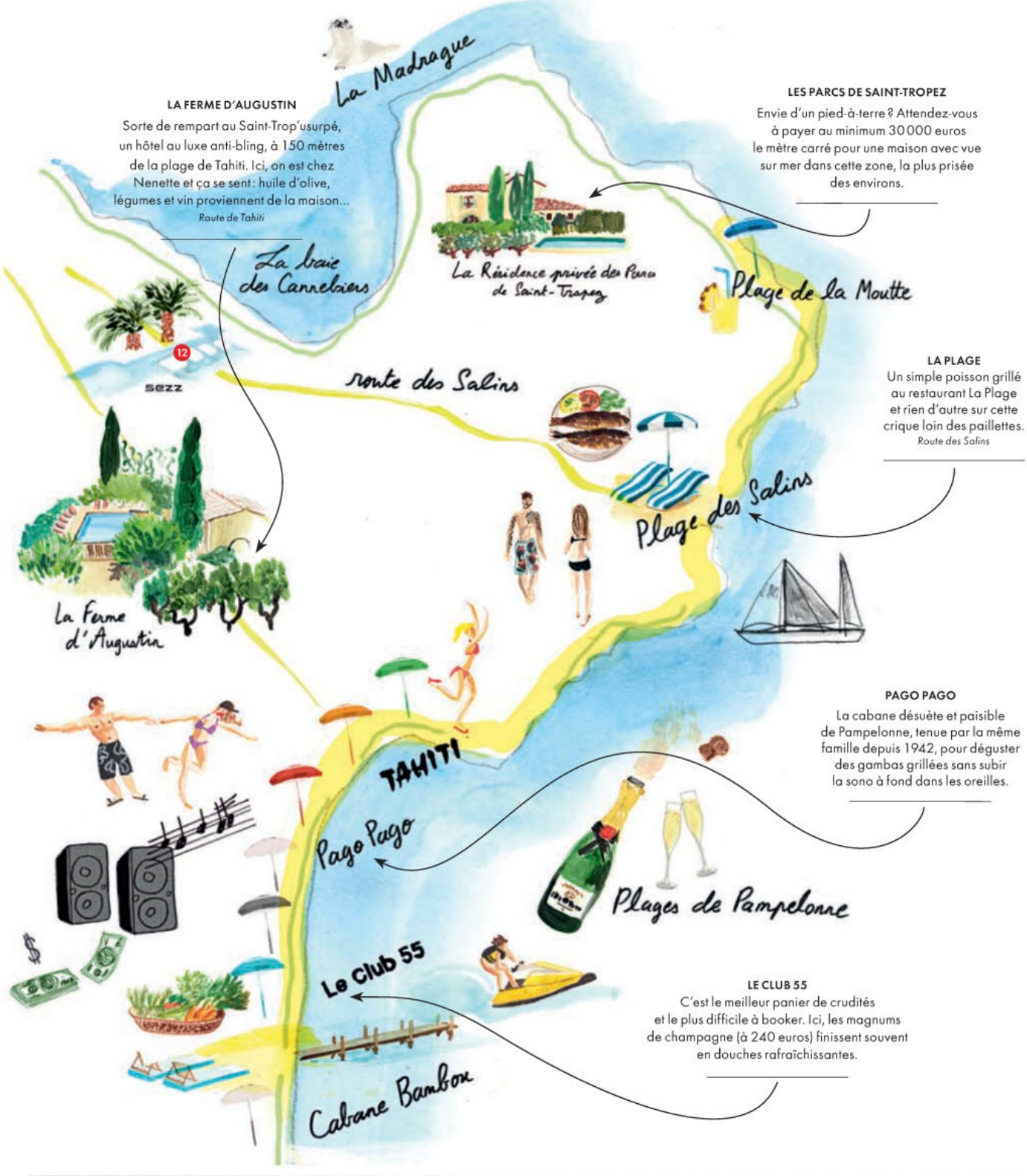
Sériole et chair d'espadon marinés, feuilles de farigoulette, tronçon de turbo en pâte à sel, citronnelle et algues, langouste puce et poutardier… Le menu de La Vague d'or, nouveau 3 étoiles Michelin d'Arnaud Donckele, sonne comme du Prévert.

Plage de la bouillabaisse

8 DIOR DES LICES

Au cœur d'un jardin signé Peter Wirtz, on déguste les réinterprétations du calisson foie gras-gelée de melon, tomate-citrus basilic du superchef 3 étoiles Yannick Alléno.

13, rue François-Sibilli



LA FERME D'AUGUSTIN
Sorte de rempart au Saint-Trop'usurpé, un hôtel au luxe anti-bling, à 150 mètres de la plage de Tahiti. Ici, on est chez Nenette et ça se sent : huile d'olive, légumes et vin proviennent de la maison...
Route de Tahiti

LES PARCS DE SAINT-TROPEZ
Envie d'un pied-à-terre ? Attendez-vous à payer au minimum 30 000 euros le mètre carré pour une maison avec vue sur mer dans cette zone, la plus prisée des environs.

LA PLAGE
Un simple poisson grillé au restaurant La Plage et rien d'autre sur cette crique loin des paillettes.
Route des Salins

PAGO PAGO
La cabane désuète et paisible de Pampelonne, tenue par la même famille depuis 1942, pour déguster des gambas grillées sans subir la sono à fond dans les oreilles.

LE CLUB 55
C'est le meilleur panier de crudités et le plus difficile à booker. Ici, les magnums de champagne (à 240 euros) finissent souvent en douches rafraîchissantes.

INCONTOURNABLES

9 PLACE DES LICES
« Taper le carreau » sur le terrain de pétanque et se ravitailler en fromage de chèvre de Loïc de Saleneuve au marché.
Marché les mardis et samedis

10 TABLE DU MARCHÉ
Croquer un Gendarme de Saint-Tropez, gâteau au chocolat chez Christophe Leroy.
11, rue des commerçants

11 CAVES DU ROY
Transpirer tout contre Naomi, Bruce Willis, DiCaprio ou George Michael et s'offrir une bouteille de champagne maison à 900 euros.
27, avenue Foch

NOSTALGIES

12 HÔTEL SEZZ
Un apéro au bar Dom Pérignon en bord de piscine au Sezz, voisin de La Treille Muscate, la maison de la romancière Colette dans les années 1920.
151, route des salins

13 LA PONCHE
Un verre de rosé au mythique 5 étoiles La Ponche, où Françoise Sagan a écrit *Bonjour Tristesse*.
5, rue des remparts

14 HÔTEL MUSE
Des suites aux noms de stars et 3 hectares de jardins dessinés par Sophie Agata Ambroise, l'auteur des jardins de l'hôtel Bulgari à Milan.
Route des Marres, Ramatuelle

15 MAISON BARBARAC
En observant les yachts sur le port, étancher sa frustration en léchant furieusement la « glace light » (sans sucre et à l'aspartame).
2, rue du général Allard

EMPLETTES

16 ALAIN RONDINI
La Salomé en python véritable Rondini (artisan depuis 1927), à entretenir avec de la crème Nivea.
18, rue Georges-Clemenceau

17 CHANEL POP-UP STORE
1, avenue Général Leclerc

18 MAISON RABIH KAYROUZ
Pochettes, paréos ou pashminas colorés dans la nouvelle boutique tropézienne du créateur de mode libanais.
37, rue Gambetta

19 HERMÈS
Place Georges-Grammont

20 LOUIS VUITTON
Le cabas XXL Saint-Tropez avec serviette et sandales à 970 euros (sans la crème solaire).
48, rue François-Sibilli

— MARGARET KEMP

Le feu aux POUDRES

Plus le bronzage est faux, plus il est beau. Protections solaires et make-up garantissent un hâle plus vrai que nature. Best-of d'une belle mine en toc.

En 1944, la marque Coppertone, précurseur de l'autobronzant et de la lotion solaire fait écrire sur ses affiches publicitaires « Ne soyez pas un visage pâle. » À l'époque, les blush cuivrés n'ayant pas encore vu le jour, obtenir un hâle parfait relevait d'une véritable mission. D'ailleurs, la même année, la pionnière de la beauté, Helena Rubinstein fustigeait les flemmardes : « Il n'y a pas de femmes laides, il n'y a que des femmes paresseuses. » Cueillir de l'urucum et peindre son visage de rouge-cuivré, se faire un cataplasme de feuilles de thé, centrifuger dix kilos de carotte, fini. Pour un bronzage en toc mais qui a l'air vrai, le XXIe siècle a inventé les poudres de soleil. — JOHANNE COURBATÈRE DE GAUDRIC

1 Fard à Joues **Shu Uemura** 2 Terracotta 4 Seasons Poudre Bronzante **Guerlain** 3 Diorskin Nude Tan Paradise Duo (édition limitée) **Dior** 4 Poudre Terre Saharienne **Yves Saint Laurent** 5 Les Beiges Poudre Belle Mine **Chanel** 6 Amber Palette Teint et Yeux (édition limitée) **Giorgio Armani** 7 Star Bronzer Mineral Mat **Lancôme** 8 Fard à Joues Extra Dimension Blazing **M.A.C Cosmetics** 9 Poudre Satin Lumineux **Shiseido** 10 Splendours Poudre Soleil Visage (édition limitée) **Clarins** 11 Poudre Bronzante Duo Visage & Corps (édition limitée) **Bobbi Brown** 12 Poudre Bonne Mine Extrême Croisière **Givenchy** 13 Phyto-Touches Duo **Sisley** 14 Poudre Solaire Couleur Sur Mesure **Sephora**

GUIDE BRONZAGE

C'était AUTREFOIS — *C'est* AUJOURD'HUI

HÉLIOTHÉRAPIE	DO IT YOURSELF	BÊTA-CAROTÈNES	CONCOCTION	BONNE MINE	SOLEIL EN POUDRE	PROTECTION
Le maillot pour protéger du soleil.	Cure d'UV dans sa propre cabine.	Régime carottes à tous les repas.	Sel de Guérande + cassonade + huile d'argan + gant de crin.	Orange vif... Ou rien.	Chicorée appliquée en terre de soleil.	Bonnet de bain en plastique à fleurs.
Vie au grand air sous haute protection. 1	Auto-activation de la mélanine. 2	Le plein en un seul verre, au petit-déjeuner. 3	Gommage doux prêt à l'emploi. 4	Un beige doré qui s'enlève sous la douche. 5	Le pinceau visage remplace le tamis et le pilon. 6	Un soin invisible et nourrissant en guise de chapeau. 7

1 HUILE NUTRITIVE INVISIBLE SPF50+ ANTHELIOS XL **LA ROCHE POSAY** 2 SÉRUM HYDRATANT PRÉPARATEUR SOLAIRE VISAGE **LANCASTER** 3 BEAUTIFIC SOLAIRE INTENSIF **OENOBIOL** 4 GOMMAGE CORPS AU SUCRE **SEPHORA** 5 SUPER STICK SOLAIRE TEINTÉ SPF 30 **SISLEY** 6 BRONZER BRUSH **BOBBI BROWN** 7 HUILE SECRET DE BEAUTÉ **LEONOR GREYL**

ILLUSTRATION PHILIPPE SCOFFONI, DR ; ARCHIVE PHOTOS/GETTY IMAGES, LAMBERT/GETTY IMAGES, MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGES, FLICKR, WWD/STEVE EICHNER, DR

Berenice

www.berenice.net

PARFUM *de* FAME

Lorsqu'une blonde fait son cinoche, ça sent le souffre. Une question : le sillage d'une carrière cinématographique est-il aussi volatil qu'un parfum ?

MARLÈNE DIETRICH
dans
Martin Roumagnac, 1946

Ils sont tous deux à la terrasse d'un café en province. Blanche Ferrand incarnée par Marlène Dietrich, actrice berlinoise filmée par Josef von Sternberg dans les années 1930 et Martin Roumagnac (Jean Gabin) s'aiment. C'est le seul film où le couple (à la ville) l'est également à l'écran. L'actrice allemande, inspiratrice du dernier jus de Serge Lutens, La fille de Berlin, y dégage un sillage aussi fatal qu'un parfum de rose dont le jus a la couleur sang.

NATALIE PORTMAN
dans
Lawless et *Knights of Cup*, 2013

Coupe courte au carré et petit visage irrésistible chez Luc Besson (*Léon*, 1994), plumes de cygne noir et chignon de ballerine chez Darren Aronofsky (*Black Swan*, 2011), Natalie Portman devient blonde chez Terrence Malick. Son diptyque cinématographique *Lawless* et *Knights of Cup* montre cette actrice en parfaite Miss Dior. Une beauté à l'élégance bourgeoise qui ménage le feu sous la glace.

MARILYN MONROE
dans
Les Désaxés, 1961

C'est le dernier opus (achevé) de Marilyn Monroe, mais aussi son épitaphe car le scénario fut écrit spécialement pour elle par l'écrivain Arthur Miller, dont elle allait divorcer deux mois plus tard. Femme-enfant qui portait N° 5 en guise de chemise de nuit, l'héroïne de *Misfits* se situe exactement à l'opposé de Gabrielle Chanel, indépendante et libérée, créatrice du jus. Dans ce chef-d'œuvre crépusculaire, la Monroe est à l'apogée de la fêlure.

La fille de Berlin **Serge Lutens**

N°5 **Chanel**

Miss Dior Eau de toilette

L'Eau d'Iris **Prada**

L'Eau de narcisse bleu **Hermès**

Nuances **Armani Privé**

MONICA VITTI
dans
L'Éclipse, 1962

Nuances d'Armani et *L'Éclipse* d'Antonioni partagent une même vision de la fidélité. La femme n'est ni tout à fait la même ni tout à fait une autre pour le créateur italien. Pour son réalisateur de mari, l'actrice Monica Vitti fut également sa muse changeante. Tout tient dans les demi-teintes donc. Giorgio Armani décline dans Nuances les différents états de l'iris, une obsession olfactive. Kaléidoscope d'une fixette.

NORA ARNEZEDER
dans
Angélique, 2013

Cette reprise d'*Angélique, marquise des anges* (1964) est un pari. Nora Arnezeder reprend le rôle tenu par Michèle Mercier, blonde sucrée ultra-française. Nora/Angélique sera-t-elle aussi doucereuse ou carrément peste ? Quel parfum pour le décolleté corseté de cette néofrivole ? L'Eau d'Iris, un jus conçu par Miuccia Prada. Iris et néroli aboutissent à une suavité ambiguë. De quoi rendre dingue le nouveau comte Joffrey de Peyrac (Gérard Lanvin).

CATHERINE DENEUVE
dans
Le Sauvage, 1975

Un homme et une femme jouent au chat et à la souris sur une île déserte. Une rencontre explosive entre Montand et Deneuve. L'Eau de narcisse bleu signée Hermès suit le même principe. Dans cette cologne florale, la fleur-protagoniste joue sur les nerfs, entre sensualité et vivacité, à l'opposé d'une eau fraîche traditionnelle, aux antipodes de l'image d'une blonde évanescente.

— JOHANNE COURBATÈRE DE GAUDRIC

THE KOBAL COLLECTION; COLLECTION CHRISPHEL; STEPHANE CARDINALE / PEOPLE AVENUE / CORBIS; GSI / ABACA; COLLECTION KHARBINE-TAPABOR; DR

NOSTYLE photo : Benjamin Boccas - remerciement : Hyatt Regency Paris Etoile.

G-SHOCK premium

L'ÉLÉGANCE C'EST DE RÉSISTER...

... résister à ses puissants concurrents en faisant d'Orangina et Schweppes des challengers subversifs et modernes grâce à des pubs volontairement déjantées et plébiscitées par les jeunes.

Voilà comment **Hugues Pietrini** est devenu Président d'Orangina Schweppes à seulement 40 ans.

→ **Retrouvez l'interview de Hugues sur** g-people.com/premium
et tous les points de vente sur g-shock.fr

Hugues a choisi la GW-A1100

Développée en partenariat avec les pilotes de la Royal Air Force, la **GW-A1100** offre un accès ultra rapide à ses nombreuses fonctions et une résistance inédite aux chocs, à la force centrifuge et aux vibrations. Radio pilotée, solaire, fonction heure Zulu, thermomètre, boussole, chronomètre 1/20è, compte à rebours, fonction « Fly Back », étanche 200 mètres, verre saphir.

Champs MAGNÉTIQUES

Quelle inspiration derrière chaque objet? De la poule ou de l'œuf, lequel se trouvait là, à l'origine? Cercles d'influences entre mode et design.

ORTHOGONAL

HYPOTROCHOÏDAL

CINÉTIQUE

FRACTAL

ORGANIQUE

GÉOMÉTRIQUE

1 Collier **Saint Laurent** par Hedi Slimane
2 Tableau *Composition gris-jaune* (1918) **Piet Mondrian**

3 Sac Baguette **Fendi**
4 Sculpture sans titre **Donald Judd**

5 Montre J12 Haute Joaillerie en or blanc serti de 696 diamants pour 42,5 carats, série limitée à 5 exemplaires **Chanel horlogerie**
6 Coupole du Grand Palais à Paris

7 Assiette Rallye 24 **Hermès**
8 Tableau *Zint* (1952-1960) **Victor Vasarely**

11 Sac Lady Dior **Dior**
12 Sculpture *Odore di Femmina : the Changing Light* (2010) **Johan Creten** à la Galerie Perrotin

10

9 Mocassins **Rivieras x Cárdenas**
10 Console **Rafael de Cárdenas**

L'homme au Gibus de Picasso (1914)

Une œuvre pour les bonnes œuvres

C'est une première mondiale : un authentique **Picasso** à 100 euros, c'est possible, grâce à une loterie d'art en ligne à but non lucratif (1picasso100 euros.com). L'heureux gagnant de *L'Homme au Gibus* (1914) aura tenté sa chance et les perdants auront au moins participé à une action caritative au bénéfice de l'Association internationale pour la sauvegarde de Tyr, au Liban, puisque les gains seront versés à un village d'artisanat traditionnel et pour la création d'un institut d'études cananéennes, phéniciennes et puniques. — S.G.

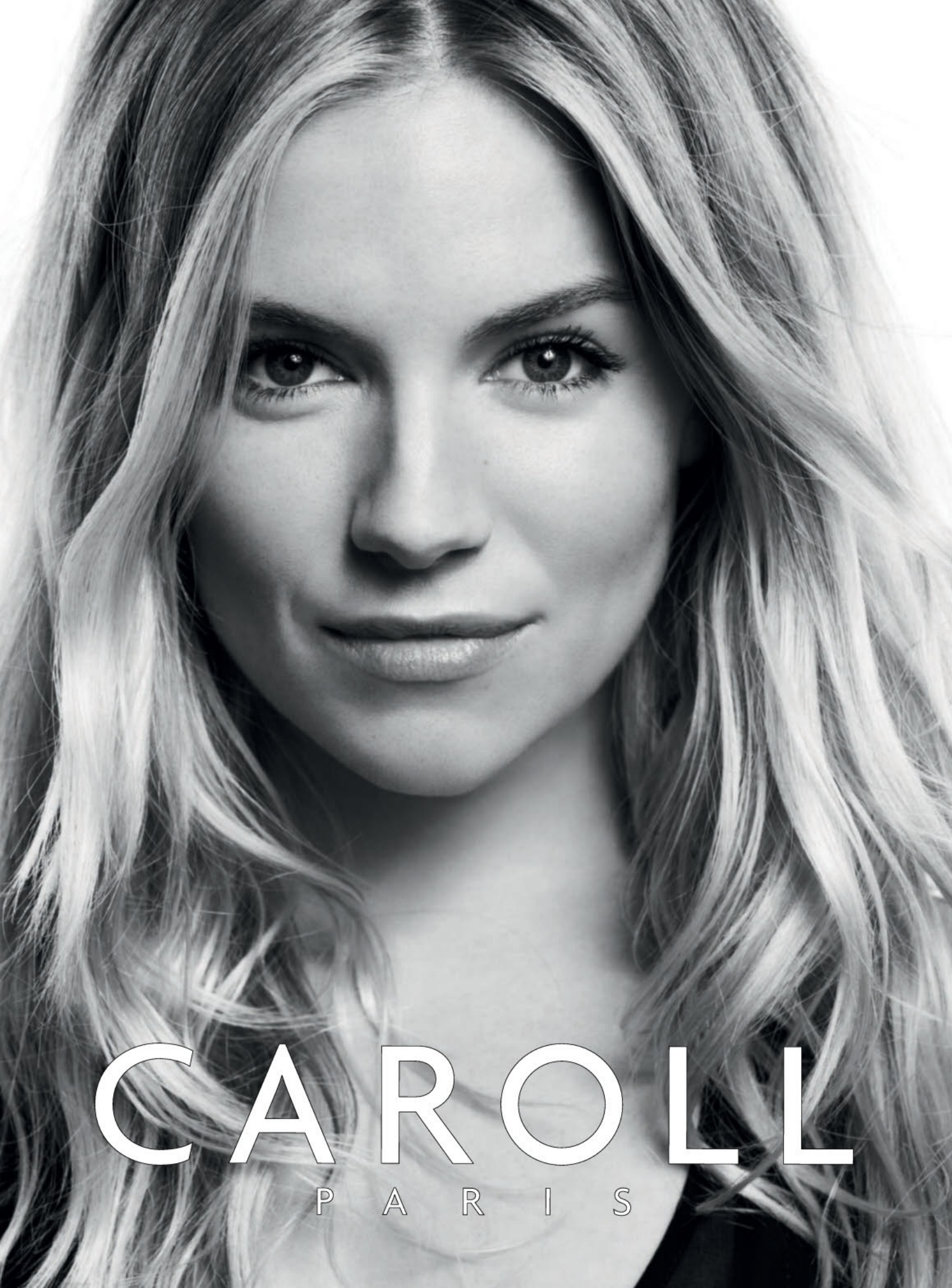
DONALD JUDD / ADAGP, PIET MONDRIAN / AKG / DE AGOSTINI PICT LIB. ; CHRKCEL / FLICKR ; V.VASARELY / AKG-IMAGES ; GUILLAUME ZICCARELLI / ADAGP ; STUDIO DES FLEURS ; DR

andre.fr

ANDRÉ

Souliers de mode depuis 1900

SIENNA MILLER


CAROLL
PARIS

Une Américaine à PARIS

Chic, ambitieuse et subtilement piquante, Scarlett Johansson, qui vient d'acheter un appartement en France, a déjà tout d'une Parisienne. En tournage à Los Angeles, celle qui s'épanche peu dans les médias est revenue, avec son amie de longue date INGRID SISCHY, sur son parcours, ses amours, ses relations avec les réalisateurs ou la vision fantasmée que les hommes ont d'elle. Élégante et franche comme une frenchie?

PHOTOGRAPHIE **MARK SELIGER** STYLISME **DEBORAH AFSHANI**

LE DAHLIA BLOND

Scarlett Johansson, tout en déliés, photographiée pour *Vanity Fair* en avril.

ROBE **MICHAEL KORS**
MANCHETTES **TOM FORD**
ESCARPINS **DIOR**
COLLANTS **WOLFORD**

« Je le veux ! Je le veux ! » trépignait Scarlett Johansson. Elle avait 7 ans, mais ce qu'elle exigeait, ce n'était pas un cône menthe-chocolat. Non. Cette gamine voulait un boulot. Elle venait de passer une audition pour une publicité parfaitement insignifiante

et le réalisateur lui avait préféré une autre enfant. Ajoutant l'insulte à l'affront, il avait dit devant elle : « Elle est malade, non ? » Ce n'était pas la première fois. Les agents demandaient systématiquement à sa mère, Melanie Sloan, si Scarlett était enrhumée parce que la fillette parlait d'une voix étonnamment grave. L'autre problème, c'est qu'elle n'était pas franchement souriante. « J'avais horreur d'être fausse et mièvre », lâche-t-elle aujourd'hui. Mais elle vivait aussi très mal les échecs à répétition, et c'est la raison pour laquelle sa mère lui faisait la leçon dans le métro de New York, sur le chemin de la maison. « Ma mère m'a dit : "Je sais que tu en as assez, toi aussi. À chaque fois qu'on va à l'une de ces auditions, tu en ressors d'une humeur de dogue. Je ne veux plus qu'on s'impose ça." Je lui ai répondu : "Mais c'est vraiment ce que je veux faire ; ne m'en empêche pas." Ma mère a cédé : "OK, OK". Alors on s'est mises d'accord pour que je ne passe plus d'auditions que pour des rôles au cinéma ou à la télé. » Près de quarante films, trois pièces de théâtre et trois albums plus tard, le plan semble avoir fonctionné.

Il a fallu cependant un iconoclaste comme Rob Reiner pour briser le moule, lorsqu'il donna à Scarlett, 9 ans, un rôle dans *L'Irrésistible North* (1994). En y repensant, l'actrice s'amuse de la vitesse à laquelle elle a mordu à l'hameçon. « On tournait cette scène de dîner de famille, se rappelle-t-elle. J'ai levé les yeux et j'ai vu l'énorme rail de projecteurs au plafond. Je me rappelle avoir pensé à voix haute : "Mince, y avait pas moyen de se payer des lampes un peu correctes ?" C'était comme un coup de foudre et je n'ai plus jamais regardé en arrière. »

Nous sommes lovées sur une banquette en cuir usé du Musso and Frank Grill. Le restaurant préféré de Scarlett Johansson à Los Angeles existe à peu près depuis que le cinéma a été inventé. Rognons d'agneau grillés pour Charlie Chaplin. Crêpes pour Greta Garbo et Gary Cooper au petit-déjeuner – ensemble bien sûr. Le barman connaissait Humphrey Bogart et Dashiell Hammett mieux que leurs propres mères. Marilyn Monroe et Elizabeth Taylor fréquentaient les toilettes pour dames et Groucho Marx l'urinoir. Le genre de plan « tout est normal » que Johansson adore. En ce dimanche de mai, elle profite d'un jour de congé loin du plateau de *Captain America* – et du costume moulant de son personnage, la Veuve noire. Aujourd'hui, elle porte un jean et un débardeur, une tenue plus propice au bavardage.

Dehors, sur Hollywood Boulevard, le trottoir le plus célèbre de la ville aligne les noms de ceux auxquels la machine à rêves a permis d'obtenir leur étoile dorée enchâssée dans le sol marbré. Certains n'y parviennent jamais, mais à 28 ans, Scarlett dispose déjà de la sienne. Elle est encore assez récente pour briller. Janet Leigh, que la jeune actrice a récemment incarnée dans *Hitchcock*, le film de Sacha Gervasi, qui raconte les coulisses du tournage de *Psychose*, possède son étoile tout près, ce qui semble lui donner la chair de poule. Pas du genre blasé.

UNE CONFIANCE EN ELLE PRESQUE IRRATIONNELLE

La première fois que je l'ai vue, elle sortait d'un cinéma à New York et elle était encore une enfant. Sandra Brant – ma compagne et co-International Editor de *Vanity Fair* France – et moi-même venions de voir un obscur film de Lisa Krueger, *Manny & Lo*, au Angelika Theater de Soho, un cinéma qui passait des films indépendants à l'époque où l'on pouvait encore utiliser l'expression sans rire. Nous avions été toutes deux frappées par l'interprétation de Scarlett Johansson dans le rôle d'Amanda, une petite fille à l'orée de la puberté aussi cool que Chet Baker (nous n'étions pas les seules à l'avoir appréciée ; elle fut battue d'une courte tête par Frances McDormand aux Independent Spirit Awards dans la catégorie

LA JEUNE FILLE À LA PERLE

Enfant déjà, Scarlett parlait d'une voix étonnamment grave. « J'étais persuadée que je pouvais chanter comme Sinatra. »

BLOUSE **GIORGIO ARMANI**
BOUCLES D'OREILLES **VHERNIER**

TOUT POUR LA MUSIQUE

« Mon rêve, c'est de l'entendre chanter avec France Gall. Si elle faisait ça, elle gagnerait le cœur du pays tout entier », assure son chéri parisien Romain Dauriac.

VESTE LONGUE CHANEL
MONTRE PREMIÈRE CHANEL HORLOGERIE
CUISSARDES BALMAIN

« Pendant le tournage de Lost in Translation, *j'avais l'impression d'être abandonnée. J'étais exclue de la fête et je me sentais très seule. »*

« meilleure actrice »). Nous étions en train de discuter d'elle quand je l'ai vue sortir du cinéma. Elle était accompagnée de son père, Karsten, et de quelques membres de sa famille. Il y avait quelque chose de touchant dans ce groupe qui sortait de la séance du samedi soir et escortait la mini-star qui, à part quelques bouffées de fierté, ressemblait à n'importe quelle autre gosse (Scarlett a un frère jumeau, Hunter, une sœur et un frère plus âgés, Vanessa et Adrian ; plus un demi-frère, Christian, du premier mariage de son père). Je l'ai hélée dans la foule : « Eh ! Petite ! ». Elle s'est retournée. C'était bien elle. « T'es super dans le film », lui ai-je crié. Elle a levé les pouces d'un air assuré. Nous sommes toujours restées en contact depuis ce jour.

Cette confiance en elle, presque irrationnelle, est un élément-clé de sa personnalité. C'est ce qui a convaincu Robert Redford de l'engager juste après pour le personnage de Grace MacLean, l'adolescente traumatisée de *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* (1998). Comme Redford a dû auditionner des milliers d'enfants rivalisant pour le rôle, je lui ai demandé pourquoi il avait choisi Scarlett Johansson. « Elle avait une audace et une efficacité dans sa manière de lire son texte qui ont éclipsé toutes les autres », m'a-t-il expliqué. Il l'a isolée du groupe pour passer de longues heures avec elle dans son bureau. Scarlett s'en souvient comme si c'était hier : « Quand nous sommes enfin partis, les filles dans la salle d'attente me regardaient comme si elles voulaient m'étrangler. » Elle s'était éclatée en répétant pour l'audition dans la piscine de l'hôtel où elle logeait avec sa mère : « Je disais une réplique, plongeais sous l'eau, sortais la tête pour respirer, disais une autre réplique. »

OBSÉDÉE PAR FRANK SINATRA

Des moments de joie mémorables, parce qu'il n'y en a pas eu tant que ça. Ses parents se sont séparés quand elle avait 13 ans. Sa mère, qui a toujours été cinéphile et avait transmis sa passion à sa benjamine, s'est installée en Californie pour tenter d'y devenir productrice. La séparation de ses parents n'a pas été une grande surprise. « Je ne me souviens pas les avoir vus heureux ensemble, dit-elle. Les gens nous appelaient les Danish Knishes. » Traduction : une mère juive du Bronx comme les knishes, qui sont des pâtisseries ashkénazes, et un père architecte danois. Bonne nouvelle pour le patrimoine génétique, c'est de cette recette qu'est née Scarlett. Moins réussi sur le front du mariage, en revanche. Tout au long de la jeunesse de Scarlett, les tensions familiales ont pesé lourd. L'architecture n'offrait pas de grandes perspectives professionnelles à la fin des années 1980 et son père bossait comme il pouvait dans le bâtiment, mais la famille a dû compter aussi sur les aides sociales et a beaucoup déménagé, la plupart du temps à la pointe de Manhattan. Lorsque la rupture a finalement été consommée, la logique familiale a voulu que les jumeaux restent avec leur père à New York pour que Scarlett puisse étoffer une carrière qui avait déjà bien démarré. Les aînés étudiaient alors à la fac.

Scarlett n'a compris que bien plus tard les conséquences psychologiques du départ de sa mère : « En tant que femme, j'ai un regard très différent sur cette période maintenant, confie-t-elle. Je ne pense pas que quoi que ce soit pourrait m'éloigner à ce point de mes enfants. En vieillissant, j'essaie de comprendre à quoi a pu ressembler l'instinct de survie de

BELLE DE JOUR

C'est comme si Scarlett Johansson ne pouvait s'empêcher d'être physique.

ROBE **GUCCI**

ma mère. Mais à ce moment-là, je n'avais pas l'impression que c'était une grosse perte, parce qu'à 13 ans je vivais complètement dans mon propre monde. C'était dur pour mon père, mais j'avais un jumeau. On suivait le mouvement. » Tout en collant à leur temps. Leur adolescence à Greenwich Village était celle de n'importe quel hipster new-yorkais. Le bruit des camions de pompier, les sirènes de police ou les coups de klaxon des ambulances en guise de réveil plutôt que les tondeuses à gazon ou les grillons. Boursière à la Professional Children's School, Scarlett a passé pas mal de temps assise sur les marches des perrons. Les musiques du moment – Wu-Tang Clan, Busta Rhymes, Joy Division, Depeche Mode et Radiohead – forment la bande-son de son adolescence, mais pas autant que Tom Waits, Ella Fitzgerald, Billie Holiday. Et Ol' Blue Eyes : « J'étais obsédée par Frank Sinatra et j'étais persuadée que je pouvais chanter comme lui », plaisante-t-elle.

« Woody Allen aime les défis. Faut pas hésiter à lui casser les couilles. »

Avec son frère, elle a le sentiment d'avoir assisté aux derniers sursauts d'un New York haut en couleur : « Avant que "Sex and the City" et surtout avant que le maire Rudy Giuliani ne viennent gâcher la fête. On pouvait faire plein de trucs gratos. Le week-end, il y avait des fêtes dans la rue et parfois on passait la journée dans une pizzeria. On jouait à "qui aime qui", on fumait et on faisait tous les trucs que les gosses ne devraient pas faire et qu'ils font quand même. » Scarlett Johansson a une drôle de façon de parler de ce qu'elle était alors. « J'étais snob, se souvient-elle. J'aimais les films des frères Coen, David Lynch et Todd Solondz. » Elle aurait probablement été dingue de jazz dans les années 1950, traîné à la Factory de Warhol dans les années 1970 et 1980, mais là, dans les années 1990 qui l'ont vue grandir, elle ne voulait rien avoir à faire avec les films gores qui remplissaient les salles. « Je ne voulais pas jouer dans des films que je ne serais pas allée voir », explique-t-elle. À l'exception de navets comme *Mon frère le cochon* (Erik Fleming, 1999) et *Arac Attack, les monstres à huit pattes* (Ellory Elkayem, 2001), elle a tenu sa promesse. Elle s'est régalée en jouant Rebecca, l'adolescente asociale de *Ghost World,* le film de Terry Zwigoff (2001) adaptée de la bande dessinée culte de Daniel Clowes. C'était le premier coup de génie qui lui a permis de mener la carrière dont elle rêvait.

L'autre film qui a propulsé Scarlett en première division, c'est *Lost in Translation* de Sofia Coppola (2003). Les coulisses sont presque aussi intéressantes que le film lui-même, parce qu'ils se répondent. L'interprétation que fait Johansson de Charlotte, la jeune femme abandonnée par son mari photographe dans un hôtel de Tokyo, est fascinante de sobriété. Son improbable relation avec Bob, joué par Bill Murray, un acteur ringard venu au Japon tourner une publicité pour le whisky, est incroyablement crédible. Sartre aurait été impressionné par la capacité du couple à incarner les abîmes de l'existentialisme. En l'occurrence, la culture imitait la nature. Ou plus exactement la nature imitait la culture. Quel que soit l'angle par lequel on l'approche, le tournage de *Lost in Translation* mérite d'être raconté. « Parfois, c'était comme si le film n'avait aucune direction. Ce qui s'est passé au montage et à la post-production, ça reste un grand mystère pour moi. Qui aurait pigé ça ? Sûrement pas moi », confie-t-elle. On raconte que Sofia Coppola concentrait toute son attention sur Bill Murray et qu'elle n'accrochait pas avec Scarlett. « J'avais 17 ans et c'était dur, explique-t-elle. J'avais l'impression d'être abandonnée. J'étais exclue de la fête et je me sentais vraiment seule. C'était très étrange d'être une jeune femme qui jouait ce rôle et de se retrouver dans la vie exactement dans la même situation. » J'aimerais croire que Sofia Coppola a délibérément condamné Scarlett Johansson à cette solitude pour les besoins du rôle, mais j'en doute.

Qu'importe la réponse ! Ce film a permis à l'actrice de se faire remarquer. Mieux : il a révélé sa présence physique comme rien ne l'avait fait auparavant. Tout a changé pour elle à compter de ce jour. Une star était née. J'ai demandé à Woody Allen, qui l'a dirigée à trois reprises (dont *Scoop* en 2006 et *Vicky Cristina Barcelona* en 2008), ce qui donne autant de charme à Scarlett selon lui. « Elle n'illumine pas seulement la pièce quand elle entre ; elle éclaire tout le quartier », a-t-il répondu.

Johansson pense que sa mère l'a persuadée qu'elle était vouée à tourner avec Woody Allen. Et quand le coup de fil est enfin arrivé, elle a sauté sur l'occasion de travailler avec lui pour *Match Point* – à l'origine, le rôle de Nola Rice était destiné à Kate Winslet qui n'était pas disponible. Cette balle de match a fait mouche : Allen et Johansson se sont immédiatement entendus avec leur sens typiquement new-yorkais du badinage. Allen aimait la provoquer en lui disant que si seulement il avait été un peu plus bête et elle un peu plus maline, ils auraient formé un couple parfait. Johansson lui apportait ses Kit Kat quotidiens et son lot de vannes : « Woody aime les défis. Faut pas hésiter à lui casser les couilles. »

LES MÊMES MOYENS QUE MARILYN

Johansson a du courage à revendre. Non seulement dans son travail, mais aussi dans sa vie. C'est certainement pour cela qu'elle semble destinée à jouer des personnages qui cassent la baraque et n'ont peur de rien, comme Natasha Romanoff, la Veuve noire des Marvel Comics. C'est une chose que d'être capable d'incarner la fille qui prend les coups et continue à se battre dans une débauche d'effets spéciaux comme dans *Iron Man* ou *Avengers,* c'en est une autre de le faire sur scène, dans une pièce écrite par un auteur américain culte, et de parvenir à convaincre. Quand on a appris que Scarlett Johansson jouerait face à Liev Schreiber, éminent membre de l'aristocratie théâtrale new-yorkaise, dans *Vu du pont* d'Arthur Miller, les mauvaises langues ont pensé qu'elle n'avait été engagée que pour faire vendre des places et certainement pas pour son talent dramatique. Elles se sont tues dès les répétitions générales : le jeu incroyablement primal de Scarlett dans le rôle de Catherine lui a valu un Tony Award en 2010, consécration à laquelle personne, à commencer par elle, ne s'attendait.

Liev Schreiber, lui, n'était pas étonné, parce qu'il avait pu constater, soir après soir, la puissance de son jeu. Il l'a aussi vue mûrir. « Elle est passée de 0 à 100 %, observe-t-il. La première

chose que j'ai remarquée chez elle et qui fait que je l'ai prise au sérieux, c'est son absence totale de peur. Elle avait pourtant toutes les raisons d'être effrayée mais elle était très au-dessus de tout ça. Pendant les répétitions, rien de ce qui serait humiliant pour tout un chacun – ne pas savoir où se placer, surjouer ou sous-jouer – ne la déstabilisait. La plupart des gens tenteraient de sauver la face, éviteraient de prendre des risques et progresseraient très lentement. Mais Scarlett s'est jetée à l'eau. Soudain, elle qui avait si peu d'expérience sur scène se comportait comme un pur-sang – se rendant disponible pour les autres acteurs et provoquant d'authentiques moments de grâce. »

« Pourquoi une femme ne peut-elle pas envoyer une photo sexy à qui elle veut en privé? »

CAPE VALENTINO
JUPE GIORGIO ARMANI
SAUTOIR SONIA BOYAJIAN
MANCHETTE PERLÉE
VAN CLEEF & ARPELS

C'est en voyant Scarlett dans ce spectacle que je me suis intéressée à son jeu de comédienne et que j'ai remarqué cette incroyable capacité à utiliser son corps pour construire son personnage. Pas avec les mêmes résultats que Marilyn Monroe, mais avec les mêmes moyens, à sa manière. Sandra Brant et moi avons pris un verre avec Schreiber et Johansson après la représentation. Nous avions l'impression d'être à table avec les boxeurs Mohamed Ali et Joe Frazier à la sortie du combat du siècle au Madison Square Garden en 1971. Aucun des deux n'avait d'œil au beurre noir, mais il a fallu du temps pour que l'animal en eux retrouve son calme. Quand Scarlett Johansson est retournée à Broadway cet hiver pour jouer *La Chatte sur un toit brûlant* de Tennessee Williams, elle a de nouveau envoûté le public avec son interprétation sans concession de Maggie. La mise en scène ne cassait pas trois pattes à un canard, mais la manière dont elle s'est emparée du rôle est inoubliable. Dans sa loge, nous avons croisé Bradley Cooper des étoiles plein les yeux.

C'est comme si Scarlett Johansson ne pouvait s'empêcher d'être physique. Le réalisateur Cameron Crowe raconte une bonne histoire à ce sujet. Pendant qu'ils tournaient *Nouveau départ,* en 2010, Scarlett tenait une arme pour une scène. Et soudain tout le monde a eu envie de réaliser un film d'action avec elle. Je crois que les figurants comme les vétérans les plus aguerris l'auraient élue présidente de la galaxie. Il y a de la magie dans sa manière de jouer les dures à cuire. »

« DISCRÉTION APPRÉCIÉE »

Cet épisode a eu lieu à une période délicate de sa vie privée mais Crowe jure qu'elle est restée professionnelle jusqu'au bout et n'a rien laissé paraître pendant le tournage. Il pense pourtant que ses états d'âme transparaissent si on y regarde de plus près. « Dans les plans serrés des scènes les plus intimes, je sentais une douleur qui sonnait vrai, se souvient-il. Parfois, elle pleurait sur le plateau en écoutant de la musique et je n'ai compris que plus tard ce qu'il y avait de personnel dans cette interprétation. Le dernier jour, après avoir tourné l'ultime scène, elle a dit à toute l'équipe que ce film lui avait sauvé la vie. C'était un moment d'une rare franchise et soudain, j'ai compris. Elle s'était lavée de l'intérieur avec cette interprétation bouleversante, douloureuse mais finalement salvatrice. C'était aussi une manière pour elle de déplacer le curseur. Elle a tourné *Avengers* juste après ce film, à l'opposé de la gamme de jeu. Le message était clair. »

Ce qui se passait hors-champ était un sale coup – doublement sale. Au moment où son mariage avec l'acteur canadien Ryan Reynolds battait suffisamment de l'aile pour que le couple annonce sa séparation par communiqué de presse – précisant que « si la discrétion était peu probable, elle serait cependant appréciée » –, elle était confrontée à un autre problème de

MADAME EST SERVIE

Sa journée idéale : se balader au jardin du Luxembourg le matin, s'acheter un sandwich rue de Seine, dîner d'un poulet rôti, retrouver des amis pour boire un coup et finir par un tour en scooter. Avant de retourner travailler à Los Angeles.

CAPE, BUSTIER ET JUPE **DIOR**
BAGUE MISS DIOR **DIOR JOAILLERIE**

PUT THE BLAME ON ME

Dans un décor parisien, l'évocation de Rita Hayworth dans *Gilda*.

ROBE **BALENCIAGA**
MANCHETTE EVENTAIL
CHANEL JOAILLERIE

COIFFURE : DANILO
POUR **PANTENE** PRO-V AQUA
LIGHT NOURISHING MIST
MAQUILLAGE : FRANKIE BOYD
POUR **DOLCE & GABBANA**
MANUCURE : TOM BACHIK POUR
L'OREAL PARIS
DÉCOR : THOMAS THURNAUER

taille. Un inconnu, Christopher Chaney, avait réussi à se connecter à son compte e-mail et avait transmis le contenu de ses conversations, des photos et d'autres pièces confidentielles à des sites Web people qui les avaient aussitôt publiées. Parmi les documents, on trouvait une photo de ses fesses se reflétant dans un miroir qu'elle avait prise avec son portable et envoyée à son mari. « Quand j'ai vu la photo, je suis tombée sur le cul, raconte-t-elle. Je me suis écriée : "Mais c'est moi !" » Elle ne s'est sentie ni honteuse ni victime mais profondément révoltée. « J'étais meurtrie en tant que femme. Pourquoi une femme ne peut-elle pas envoyer une photo sexy d'elle-même à qui elle veut en privé ? Il n'y avait rien de scandaleux dans ce que j'ai fait. Je ne voulais pas qu'on ait pitié de moi ; je voulais montrer que j'avais le courage de me défendre et dire que ce mec était un pervers. » Elle a refusé tout accord avec le responsable et a embauché un détective qui lui a appris qu'il travaillait déjà sur le dossier avec le FBI. Le stalker avait déjà violé l'intimité d'une cinquantaine de femmes, dont Christina Aguilera et Mila Kunis. Il a été condamné à dix ans de prison mais Johansson s'énerve encore en pensant à ce qu'il a fait.

Ses sentiments à l'égard de son ex sont encore une autre histoire, mais au moins on est dans le réel et non dans la manipulation. « C'est un vrai deuil, dit-elle. Je n'en suis pas encore tout à fait remise. Toute relation ayant une valeur significative est compliquée à gérer. On attend des gens qu'ils se relèvent des épreuves immédiatement, c'est horrible. J'ai eu de la chance de pouvoir prendre le temps de comprendre notre relation, notre mariage, notre divorce et notre amitié. » Ma phrase préférée sur ce mariage est signée Woody Allen. En New-Yorkais pur jus, il raconte : « Quand Scarlett s'est mariée, la cérémonie a eu lieu dans la forêt. Pour un citadin comme moi, c'est assez bizarre. »

« N'importe quel homme sensé aimerait ouvrir la porte et trouver Scarlett Johansson. »

Woody Allen
(réalisateur)

Le dernier exemple de la fièvre Johansson, c'est, en France, le roman de Grégoire Delacourt, *La Première Chose qu'on regarde.* Un livre qu'on ne prendrait pas la peine de mentionner s'il ne s'appuyait sur la popularité de la jeune femme auprès du sexe opposé. Pour ceux qui l'ignoreraient encore, le livre raconte la vie d'un jeune ch'ti qui trouve, un soir, Scarlett Johansson à sa porte (il s'agit en fait d'un sosie). Le début du roman en dit long : « Arthur Dreyfuss aimait les gros seins. » J'ai lu cette phrase à Woody Allen, ne sachant pas trop comment il réagirait. Comme monsieur-tout-le-monde, bien sûr : « Je dirais que n'importe quel homme sensé aimerait ouvrir la porte et trouver Scarlett Johansson, donc cet écrivain n'est pas tout seul. » Il pourrait pourtant devoir en répondre à Scarlett elle-même : « C'est quoi ce pervers louche. Un dingue misogyne ? J'y crois pas. On dirait la version française de *Fifty Shades of Grey.* Au secours ! » J'ai suggéré à Scarlett que la Veuve noire s'occupe personnellement de l'ordinateur de Grégoire Delacourt.

À la lumière de cette anecdote, son prochain rôle dans *Don Jon*, le premier film de Joseph Gordon-Levitt, paraît étrange. Elle interprète Barbara Sugarman, une bombe romantique qui rend Jon Martello (joué par Gordon-Levitt lui-même), un type accro au porno, dingue de désir. C'est une histoire de lutte entre les images et la vie réelle, un sujet bien dans l'air du temps. Le film, qui sortira en France à l'automne, permet à l'actrice d'explorer les potentialités satiriques de son physique. Pas étonnant qu'elle ait grandi dans l'adoration de Lucille Ball, une légende de la comédie américaine. Elle possède la même capacité à jouer les naïves sans jamais donner l'impression de se moquer du personnage. Gordon-Levitt dit avoir pensé à elle tout au long de l'écriture du scénario et n'avoir jamais envisagé d'autre actrice : « Elle est la personne parfaite pour jouer un rôle conçu pour montrer tout ce que l'on projette sur les gens... »

LA TRAVERSÉE DE PARIS

Nous parlions du film de Gordon-Levitt lorsque le chéri parisien de Scarlett Johansson, Romain Dauriac, un écrivain qui a fondé son agence de publicité, nous a rejointes. Nous avons décidé d'écouter l'avis de Scarlett sur les desserts, sachant qu'elle connaît la carte par cœur : tarte au citron, cheesecake et forêt noire. Après force « ooh » et « aah » et non sans avoir goûté les assiettes des uns et des autres, nous avons parlé de sa nouvelle ville d'adoption, Paris, où elle a récemment acheté un appartement sur la rive gauche. Je lui ai demandé ce qu'elle voyait par la fenêtre. « J'habite au-dessus d'un café où on joue des classiques de la chanson française à l'accordéon. Sans rire ! »

À quoi ressemblerait une journée parfaite ? Sans hésiter, elle répond : « Je commencerais par me balader au jardin du Luxembourg le matin. Je m'achèterais un sandwich chez Cosi, rue de Seine, pour le déjeuner, et je dînerais d'un poulet rôti au Select. Ensuite je retrouverais sûrement des amis pour boire un coup au Rosebud, et je finirais par un tour en scooter. Et puis il faudrait que je prenne l'avion pour retourner bosser. » Scarlett Johansson ne donne pas l'impression de vouloir ralentir. Elle sera à l'affiche de *Lucy*, le prochain film de Luc Besson, juste après avoir fini le tournage de *Captain America.* Mais surtout, elle a annoncé à Cannes qu'elle allait réaliser son premier long-métrage, à l'été 2014. Un scénario adapté de *La Traversée de l'été,* le roman posthume de Truman Capote, l'histoire d'une jeune fille de bonne famille new-yorkaise qui tombe amoureuse d'un gardien de parking juif pendant que ses parents sont en vacances à Paris. Pour reprendre la célèbre phrase d'Ira Gershwin dans *Un Américain à Paris :* « Nice work if you get it » – « Encore faut-il y arriver. »

Avant de se quitter, j'ai demandé au nouveau chéri de Scarlett comment il s'imaginait leur vie parisienne. Rappelant qu'elle est aussi chanteuse, il a glissé dans un sourire : « Mon rêve, c'est de l'entendre chanter avec France Gall, dont le premier amour fut Serge Gainsbourg. Si elle faisait ça, elle gagnerait le cœur du pays tout entier ». Comme le résume Cameron Crowe : « Le pays de Godard, de Renoir et de Deneuve ne plaisante pas quand il s'agit de se choisir une héroïne de cinéma. » □

POUR PLUS DE DÉTAILS SUR LES TENUES : WWW.VANITYFAIR.FR/CREDITS

De gauche à droite : Este (basse-chant), Danielle (guitare-chant) et Alana (guitare rythmique-synthéthiseur-percussions-chant) forment, avec le batteur Dash Hutton, le groupe Haim.

AVEC : PAOLA PARÉS

LES SŒURS HAIM

Mélopées pop californiennes

Imaginez les Jackson Five, ou plutôt les trois filles des Destiny's Child et remplacez l'affreux père manager grippe-sou par des parents baba cool aux petits oignons. Troquez les dimanches à l'église pour des samedis à la synagogue et la soul des origines pour une pop rock nostalgique à mi-chemin entre le soft rock de Fleetwood Mac et le tube de Donna Lewis, *I Love You Always Forever*, moment marquant de la pop guimauve des années 1990. Ça, c'est Haim, trois sœurs de Los Angeles à la dégaine parfaite, qui ont réussi à se séparer des parents en question (elles ont commencé en famille, avec le père à la batterie et la mère au tambourin), pour monter un groupe bien à elles. Riche idée : après un concert remarqué en 2012 au festival texan South by South West (SxSW), les labels se les arrachent.

Pas pressées, Este (prononcez « esty »), 27 ans, Danielle, 24 ans, et Alana, 21 ans, peaufinent leur premier album dont la sortie est prévue pour cet été. Elles remplissent les petites salles de Los Angeles où les parents viennent régulièrement les rejoindre sur scène et voient l'Angleterre, pourtant fine bouche, s'emballer pour leur pop nostalgique et moderne. Les trois sœurs ont ainsi, en quelques mois, fait la couverture du *NME*, la bible mélomane, et reçu le titre de « Son le plus prometteur de 2013 » par la BBC. Hors Albion, elles ont tapé dans l'œil des New-Yorkais de Vampire Weekend qui les ont invitées à assurer la première partie de leurs concerts. Elles qui n'en finissent pas de crier leur amour pour Kendrick Lamar et Michael Jackson, confient avoir grandi au son de la funk qu'écoutait leur père et de Van Morrison, à fond sur la chaîne hi-fi de la maison familiale. Elles ressuscitent, tant dans leur son que dans leurs compositions ultra-mélodiques, mélancoliques et dansantes, un esprit *nineties* qui donne envie de réécouter The Cardigans. Les DJ branchés, eux, multiplient les remix. Signe, s'il en fallait un, qu'un tremblement de *charts* se prépare. Épicentre : la Californie. — CLÉMENTINE GOLDSZAL

Pendant quatorze ans, Pascal Bonnefoy a servi comme majordome chez Liliane et André Bettencourt. Les enregistrements qu'il a effectués en secret dans l'hôtel particulier de la femme la plus riche de France ont apporté à la justice la preuve des manigances dont elle était victime. Pour la première fois, il a raconté à HERVÉ GATTEGNO l'incroyable enchaînement qui l'a conduit à jouer un rôle décisif dans le scandale le plus marquant des années Sarkozy.

PHOTOGRAPHIE **ALEXANDRE GUIRKINGER**

« CE JOUR-LÀ, *j'ai décidé de cacher un dictaphone chez les Bettencourt* »

SECRETS DE MAJORDOME
Pascal Bonnefoy photographié à Paris le 26 avril 2013. Ci-dessus, devant l'hôtel particulier de la famille Bettencourt, à Neuilly-sur-Seine dans les années 1990.

ARCHIVES PERSONNELLES DE PASCAL BONNEFOY / DR

La scène est passée inaperçue des badauds mais elle reste gravée dans sa mémoire. Un dimanche du mois de mars 2011, alors qu'il faisait un footing dans le parc qui entoure le château de Versailles, Pascal Bonnefoy croisa Nicolas Sarkozy qui courait en sens inverse avec son escouade de gardes du corps. Au moment de passer à sa hauteur, il ne put réprimer un encouragement : « Bravo, M. le président ! ». L'intéressé redressa la tête et, ruisselant de sueur, répondit d'un sourire et d'un geste de la main. Il ne pouvait se douter que ce gaillard athlétique n'était ni un joggeur ordinaire ni un sympathisant politique mais le personnage clé du scandale qui a marqué sa présidence : l'affaire Bettencourt. Il pouvait encore moins prévoir que, deux ans plus tard – à quelques jours près –, il se retrouverait face à lui dans le bureau d'un juge d'instruction, pressé d'interrogations sur la date et l'objet d'une mystérieuse visite dans l'hôtel particulier de la femme la plus riche de France.

« Je ne suis ni un héros ni un justicier, je fais mon devoir », me dit sobrement Pascal Bonnefoy, avec une raideur tranquille qui est sans doute la marque de sa profession : quatorze années durant, il a servi comme majordome au domicile de Liliane Bettencourt. En 2010, les enregistrements clandestins qu'il a effectués chez la milliardaire grâce à un dictaphone ont contribué à dévoiler les manigances dont elle était la victime. Ils l'ont aussi entraîné dans un tourbillon judiciaire : témoin à charge contre le photographe François-Marie Banier et plusieurs familiers de la vieille dame, aujourd'hui accusés d'avoir abusé de sa faiblesse, Pascal Bonnefoy est lui-même poursuivi pour avoir attenté à sa vie privée. Selon les procédures et les moments, la justice le traite en allié ou en suspect. Mais le 21 mars 2013, au tribunal de Bordeaux, quand on l'a fait patienter avec d'autres anciens de la maison Bettencourt – Bruno, un maître d'hôtel, Dominique, une femme de chambre, et Henriette, l'infirmière – puis qu'on l'a mis en présence de Nicolas Sarkozy et qu'on lui a fait prêter serment, il a vite compris que ce n'était pas lui qui était sur la sellette. Pour ne pas paraître trop déférent, il n'a pas voulu cette fois l'appeler « M. le président ». Il s'est à peine incliné et a dit : « Bonjour, M. Sarkozy. » Puis il a répondu aux questions des juges sans se montrer impressionné. En son for intérieur, il regrettait simplement de n'avoir pas été prévenu de cette confrontation – « J'aurais mis un costume », a-t-il songé.

Le lendemain, alors qu'il avait regagné Binic, cité balnéaire des Côtes-d'Armor où il dirige à présent un hôtel, l'annonce de la mise en examen de l'ancien chef de l'État a été assortie d'un flot de commentaires et d'analyses qui l'ont un peu secoué. Certains journaux assuraient que Nicolas Sarkozy avait été acculé par les dépositions des employés des Bettencourt. D'autres titraient cruellement que l'ex-président avait été « piégé » par de simples domestiques. Le soir, à la télévision, Pascal Bonnefoy tomba sur un débat consacré à l'affaire. Les invités prononçaient son nom sans aménité, lui prêtaient de sombres arrière-pensées : « Un journaliste a prétendu que j'avais enregistré les conversations de Madame à la demande de sa fille. Un autre a approuvé, sans rien connaître de moi ni de l'affaire. J'aurais voulu répondre que c'était faux. J'ai été tenté d'appeler la chaîne pour protester mais je ne savais pas où trouver le bon numéro. J'étais furieux. » C'est à ce moment-là que l'ancien majordome dit être parvenu à la conclusion que beaucoup de gens n'avaient pas compris son rôle dans l'affaire Bettencourt ni les motifs qui l'ont conduit à en jouer un.

« C'EST L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE QU'ON A ESSAYÉ DE DÉTRUIRE PAR MÉCHANCETÉ ET PAR INTÉRÊT. »

Quelques semaines plus tard, lorsque je lui ai téléphoné afin de savoir s'il accepterait de poser pour une photographie qui illustrerait un article de *Vanity Fair* racontant son aventure, il m'a simplement dit : « Ne croyez-vous pas que le moment est venu que j'explique moi-même ce que j'ai fait et pourquoi je l'ai fait ? » Il m'a semblé que la réponse était contenue dans la question. Après plusieurs longs entretiens téléphoniques, nous nous sommes donné rendez-vous à Paris, au cabinet de son avocat, un appartement encombré de dossiers dans un immeuble proche de la place du Châtelet, sur la rive droite de la Seine face au palais de justice. Il a enfilé le costume sombre, la chemise blanche et la cravate noire qui constituaient sa tenue de majordome et il s'est prêté de bonne grâce aux exigences du photographe. Ensuite, nous avons remonté ensemble le cours de son histoire.

UNE VIE QUOTIDIENNE D'OPULENCE ET D'HABITUDES

Pascal Bonnefoy confie d'emblée : « J'ai choisi un métier de servitude parce que j'étais à la recherche d'une reconnaissance paternelle. » Né en 1963 à Châteauroux, aîné de quatre enfants (une sœur et deux frères), il n'a que 12 ans quand ses parents se séparent, 21 à la mort de son père, patron d'un bar-restaurant à la réputation de séducteur.

ARCHIVES PERSONNELLES DE PASCAL BONNEFOY / DR

« C'était un épicurien, dit-il. Je l'adorais mais il parlait très peu et ne savait pas montrer ses sentiments. » Après son décès, il ne se sent « pas assez mûr » pour reprendre le commerce familial et tenter sa chance à Paris. « Je voulais m'émanciper. Mes copains me disaient : "Avec ton physique, tu devrais faire du cinéma." J'ai pensé m'inscrire au cours Simon, mais arrivé devant la porte, je n'ai pas osé entrer. Alors j'ai trouvé une place de serveur au Bistrot de la Grille, à Saint-Germain-des-Prés et c'est là que j'ai débuté. »

Sa prestance et son sérieux sont appréciés. En 1988, il travaille pour une société qui fournit des maîtres d'hôtel à de grandes entreprises pour leurs soirées huppées. Un week-end, l'un de ses collègues lui demande de le remplacer pour un extra chez une riche famille sud-américaine, dans le quartier des Invalides. « À table, il y avait un président étranger et l'actrice Margaux Hemingway », se souvient-il. Quelques mois passent et il reçoit l'appel d'une agence spécialisée : une place de maître d'hôtel-valet de chambre est à pourvoir à Neuilly. Aucun nom n'est prononcé. Pascal est envoyé d'abord chez une femme : Monique de Libouton, ancienne de L'Oréal et amie personnelle de Liliane Bettencourt, chargée de filtrer les candidatures. Elle l'interroge en cuisinant. « À votre avis, combien de temps faut-il pour cuire les asperges ? » « Vingt minutes à feu frissonnant », répond le jeune homme, du tac au tac. On lui indique bientôt l'adresse d'un hôtel particulier du quartier Saint-James, rue Delabordère, au cœur du Neuilly des artistes, des industriels et des grandes dynasties.

« J'ai été reçu par M. et Mme Bettencourt dans un bureau, raconte-t-il. J'étais intimidé. Ils ont examiné mon CV et ma lettre de motivation. C'est Monsieur qui cherchait quelqu'un pour remplacer son valet. Il a apprécié que je vienne de province et que j'aie fait mon service militaire à Bourges – j'avais apporté une recommandation écrite de mon adjudant, à l'École supérieure d'application du matériel. Il m'a dit : "Vous êtes un homme de la terre, c'est bien. Et j'aime votre nom." » Son contrat est signé le 1er juin 1990. Ses premiers gages se montent à 9 400 francs (l'équivalent de 1 435 euros). Après un stage de dix jours chez un fleuriste parisien – pour apprendre l'art du bouquet –, le voilà parti pour la Bretagne, où la famille séjourne chaque été dans la demeure construite jadis sur la pointe de l'Arcouest par Eugène Schueller, fondateur de L'Oréal et père de Liliane Bettencourt. « Je n'avais qu'un désir, dit-il : leur prouver mon dévouement. » Les occasions ne manqueront pas.

EN FAMILLE
Le mariage de Pascal Bonnefoy au printemps 2001. Liliane et André Bettencourt sont ses témoins. Ci-dessus, leur message de félicitations.

Telle que Pascal Bonnefoy la raconte, la vie quotidienne chez les Bettencourt est faite d'opulence et d'habitudes. Dans ces années-là, L'Oréal s'est hissé au sommet du marché mondial des cosmétiques. L'héritière en reçoit les dividendes par centaines de millions sans être mondaine ni insouciante. Il lui arrive de spécifier à la cuisine que les pruneaux qu'elle a laissés au petit-déjeuner devront lui être resservis le lendemain. Mais le personnel est bien payé et des enveloppes d'argent liquide améliorent l'ordinaire. À l'Arcouest, Liliane et André Bettencourt se baignent nus sans la moindre gêne – et pendant la sieste, leurs employés ont le droit de profiter de la piscine et du court de tennis. « Le service était exigeant, mais je me sentais bien avec eux, se souvient-il. Une merveilleuse harmonie unissait cette famille. »

À Neuilly, un rituel joyeux anime les dimanches : à l'heure du déjeuner, la cloche de l'entrée retentit et Françoise, la fille unique des Bettencourt, arrive avec son mari, Jean-Pierre Meyers – le personnel les appelle →

1

4

2

3

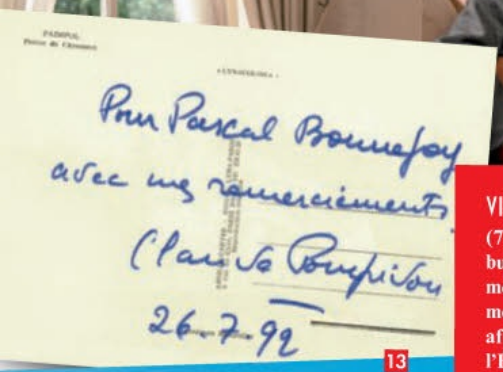
VACANCES DORÉES

(1, 2, 3) Sur l'île d'Arros aux Seychelles en 2007, Pascal Bonnefoy avec M. et M^me^ Bettencourt. (4) Lors d'une réception chez l'Aga Khan, avec un collègue. (5) Au pied d'un jet loué par les Bettencourt avec le kinésithérapeute de « Monsieur ». (6) Liliane Bettencourt dans les années 1980.

5

6

ARCHIVES PERSONNELLES DE PASCAL BONNEFOY / DR ; KATHLEEN STUMPENFELD / ROGER MOLLET ; PIERRE KAUTHEY/SYGMA/CORBIS ; FRED DUFOUR/AFP ; RICHARD KALVAR / MAGNUM PHOTOS ; GRAF JACQUES/JDD/SIPA - AFP



VIE DE CHÂTEAU

(7) M. Bettencourt photographié dans son bureau par son majordome, en habit de membre de l'Institut . La dédicace : « À mon fidèle Pascal avec ma reconnaissance affectueuse. » (8) En 2000, un extra à l'Élysée. (9) Liliane et André Bettencourt avec leur fille Françoise, le 23 mars 1988. (10) L'hôtel particulier de Neuilly lors d'une perquisition, le 1er septembre 2010. (11) Les Bettencourt dans leur salon, en 1984. (12) Liliane dans son jardin en 2011. (13) Remerciements de Claude Pompidou, veuve de l'ancien président, au dos d'une carte représentant la villa de l'Arcouest. (14) Aux obsèques de Claude Pompidou, le 6 juillet 2007, Pascal Bonnefoy avec la famille Bettencourt.

« M. et Mme Jean-Pierre ». Leurs deux fils, Jean-Victor et Nicolas, courent dans leurs jambes et se glissent sous les tables en riant. On sert un plat de crudités, du poulet rôti et du gratin dauphinois. Pour le dessert, de la glace à la vanille et au chocolat, accompagnée d'un biscuit maison.

La petite troupe qui tient la résidence comprend trois maîtres d'hôtel, trois femmes de chambre, deux cuisiniers, deux chauffeurs, un jardinier, une lingère, un garde du corps, une comptable, une secrétaire, sans compter les coiffeuses et les masseuses occasionnelles. Pascal Bonnefoy y occupe une place à part : il est au service quasi exclusif de « Monsieur ». Le majordome en brosse un portrait élogieux : « André Bettencourt était un esthète, un dandy raffiné, élégant dans sa tenue comme en paroles. Il avait horreur de la poussière. Il fallait que tout soit impeccable : son bureau, ses vêtements, ses chaussures – des John Lobb ou des Corthay : je les cirais avec des bas de soie. Je choisissais sa tenue en fonction des saisons et de son emploi du temps. Il était toujours d'humeur égale, la distinction incarnée. Un jour, je lui ai proposé de choisir une cravate rouge ; il m'a répondu en riant : "Pascal, vous ne voulez quand même pas que j'aie l'air d'un révolutionnaire !" »

Ami de jeunesse de François Mitterrand, ministre de Pierre Mendès France, du général de Gaulle et de Georges Pompidou, « Monsieur » achève à l'époque sa carrière politique en tant que sénateur de Seine-Maritime. Quand il n'est pas en Normandie, il nage chaque matin avec son épouse dans la piscine creusée sous l'hôtel particulier et se promène avec elle l'après-midi dans les jardins de Bagatelle. Les dîners qu'il donne avec Liliane attirent le tout-Paris de la politique, des lettres et des affaires. L'ancien premier ministre Pierre Messmer, l'académicien Maurice Druon, le sculpteur Pierre-Yves Trémois, l'industriel Robert Mitterrand, frère du président, sont des habitués. Le reste du temps, il s'enferme dans son bureau pour répondre au courrier, recevoir des visiteurs, veiller aux intérêts de la famille.

L'irruption de François-Marie Banier dans l'entourage de son épouse ne lui a pas échappé. Photographe, écrivain, provocateur et histrion, il a pris l'habitude de débouler sans prévenir, gare sa mobylette dans le jardin, raconte sans pudeur ses amours homosexuelles, profère des horreurs sur la terre entière. André Bettencourt n'apprécie guère son comportement mais il ferme les yeux. « Lui seul était capable de freiner Madame, confie Pascal. Parfois, un seul regard lui suffisait pour dire oui ou non, mais il n'aimait pas s'opposer à ses désirs. La fortune de la famille était celle de sa femme, il savait se tenir en retrait. Il y avait entre eux une grande tendresse. S'il avait su ce qui se tramait, il n'aurait pas laissé faire. Quand il l'a compris, il était trop tard : il était malade, il n'avait plus la force de s'y opposer... »

DOSSIER B.
L'ex-majordome et son avocat, Me Antoine Gillot, au cabinet de ce dernier, le 26 avril 2013.

ALEXANDRE GUIRKINGER

« JE ME SUIS ISOLÉ POUR ÉCOUTER : J'AI ÉTÉ HORRIFIÉ PAR CE QUE J'AI ENTENDU. »

Un incident s'est produit au mois de juillet 1993, mais le majordome dit n'en avoir perçu l'importance qu'après-coup. Invité pour quelques jours à l'Arcouest, François-Marie Banier a perturbé un déjeuner familial en donnant libre cours à son insolence. Pascal Bonnefoy a oublié les détails mais le malaise qui s'était emparé des convives lui reste en mémoire. « Nous servions le déjeuner dans la salle à manger, dont les fenêtres donnent sur la mer. Autour de la table de granit, il y avait M. et Mme Bettencourt, M. et Mme Jean-Pierre et leurs enfants. Banier s'adressait à Monsieur avec ironie, presque de l'agressivité. Il lui reprochait ses articles publiés pendant la guerre dans un journal pétainiste. Ce n'était pas une attaque frontale mais c'était fait pour blesser. Monsieur était gêné. Madame n'a pas réagi. Dans ces cas-là, elle savait jouer de ses problèmes d'audition. Seule leur fille a essayé d'intervenir. Les autres avaient le nez dans leur assiette. La fête était gâchée. »

À cette date, les sulfureux écrits évoqués par le photographe n'étaient encore connus que de rares initiés. Entre 1940 et 1942, André Bettencourt a rédigé plus de soixante-dix chroniques dans *La Terre française*, un hebdomadaire tenu par les

Allemands, où seule la propagande de l'Occupant avait droit de cité. Il y faisait l'éloge du maréchal Pétain sans craindre de vilipender les Juifs. Ce n'est qu'en 1994 que cette prose oubliée refera surface, dans une brochure diffusée par l'homme d'affaires Jean Frydman, engagé dans un bras de fer contre L'Oréal et ses dirigeants. André Bettencourt présentera alors des excuses publiques en plaidant l'« erreur de jeunesse ». « C'était un catholique fervent mais un homme tolérant, charitable et libéral ; jamais il n'a été antisémite », assure a posteriori Pascal Bonnefoy, inébranlable dans la défense de sa mémoire. Il n'empêche, la flèche empoisonnée de Banier aura produit son effet. À compter de ce repas orageux, Françoise Meyers n'a plus jamais voulu croiser le photographe.

Quelques mois plus tard, le majordome s'en va. Il s'agace des mesquineries qui divisent le personnel, ressent douloureusement la jalousie d'un des maîtres d'hôtel, déplore que « Madame » s'amuse à attiser les rivalités internes. Les chuchotis se répandent dans la maison. Cette ambiance de cour, avec ses intrigues, ses faveurs et ses disgrâces, lui pèse. Apprenant que l'Aga Khan cherche un valet de chambre, il fait acte de candidature. Il est embauché. « Vous allez faire le tour du monde mais je suis sûr que vous reviendrez », lui dit André Bettencourt. « Au fond de moi, je savais qu'il avait raison », se rappelle le majordome.

À Chantilly, sur l'immense domaine d'Aiglemont, où réside l'Aga Khan, on lui attribue une maison. Commence pour lui une vie de château et de voyages. New York, les Bahamas, la Sardaigne, Zanzibar, Courchevel. Jets, hélicoptères, palaces et champs de courses. « Son altesse m'intimidait. Il était très strict et ne me parlait presque pas. Où qu'il se trouve dans le monde, il voulait que son environnement soit identique, ses objets familiers à portée de main, pour ne pas perdre une seconde. C'était le maître le plus exigeant qui soit. » À chacune de ses étapes, Pascal écrit à André Bettencourt. Il reçoit en retour de petits mots affectueux, qu'il classe comme des reliques.

Après six années à parcourir le globe, le majordome revient à Neuilly comme un fils prodigue. « J'étais heureux, dit-il. J'avais progressé dans mon métier. J'avais plus d'expérience et plus d'aisance. » Il ne tarde pas à remarquer des changements : « La vie quotidienne était plus rythmée. Madame était moins sombre, elle avait pris goût aux voyages. Il y avait toujours un départ en préparation. » La villa de Formentor, aux Baléares, a été dotée d'une piscine et, désormais, le couple préfère les avions privés aux vols de ligne. À la fin de 1998, il a pris ses quartiers d'hiver aux Seychelles, sur l'île d'Arros, un paradis miniature baigné par un lagon turquoise. Officiellement, il s'agit d'une location. Personne ne sait qu'en réalité, Liliane Bettencourt l'a achetée à la famille du shah d'Iran à travers un entrelacs de sociétés-écrans. Les domestiques choisis pour les accompagner en sont revenus des étoiles plein les yeux – sans parler des primes en espèces versées pour le déplacement.

CASH, COFFRES-FORTS ET POLITIQUES

Rue Delabordère, un visiteur a pris plus d'importance que les autres : François-Marie Banier. L'artiste se comporte désormais comme en terrain conquis. À l'office, les employés parlent de lui à voix basse. Ses mauvaises manières le rendent peu sympathique. Un cuisinier a dit à Pascal qu'il téléphone de plus en plus souvent pour s'imposer au dîner, quitte à faire décommander les invités. Il passe de longues heures à bavarder dans la chambre de Liliane Bettencourt, où aucun étranger n'est admis. Françoise Meyers, elle, ne se montre presque plus. Elle ne veut pas croiser l'envahisseur. En semaine, des instructions seraient données pour qu'on lui réponde, quand elle se propose de passer, que « Madame est en rendez-vous ». Les déjeuners dominicaux sont devenus moins chaleureux. Dans le même temps, des femmes de chambre ont entendu Banier crier des grossièretés à travers la maison. D'autres l'ont vu pincer les fesses de la milliardaire. À l'Arcouest, il lui arrive de quitter la chambre jaune des invités pour poser ses valises dans la suite des Meyers.

« Il était comme un chien dans un jeu de quilles, se souvient le majordome. C'était un mondain et Madame ne l'était pas : il lui racontait mille histoires, elle buvait ses paroles. Il fallait faire ses quatre volontés. Une fois, il m'a demandé de mettre de l'essence dans sa mobylette. Je lui ai dit que ce n'était pas mon travail. Un autre jour, je l'ai aussi surpris en train d'uriner dans les rhododendrons ! Le personnel ne l'appréciait pas mais il était l'invité de Madame. Dès lors qu'elle était heureuse, nous n'avions rien à dire. » Tantôt cassant tantôt affable, Banier cherche à s'attirer les bonnes grâces des employés. Il plaide la cause du garde du corps pour lui obtenir un appartement, recommande un cuisinier. À Pascal, qui s'est marié en 2001 – les Bettencourt étaient ses témoins – et qui aimerait adopter un enfant en Chine, il propose son aide : « On ira le chercher en Afrique, ça ira plus vite ! » Ou encore : « Si un jour, vous voulez vous installer, demandez-moi : j'en parlerai à Liliane. » Avec le recul, Pascal Bonnefoy considère qu'il « était en train de tisser →

→ sa toile ». Mais il précise, droit comme un i : « Sur le coup, je n'avais pas à juger. »

Pascal Bonnefoy jure qu'avant de le découvrir dans les journaux, il n'a jamais rien su des donations astronomiques que la milliardaire consentait à son très cher ami – le fisc les a évaluées à 820 988 717 euros. Du vivant d'André Bettencourt, il la côtoyait somme toute assez peu, et avec lui, le majordome ne parlait « ni de la mort ni de l'argent ». Il en circulait pourtant, des espèces : comme dans la plupart des riches familles de cette génération, on n'utilisait pas de cartes de crédit et les chèques étaient réservés aux dépenses très importantes. Au-dessous de 50 000 euros, le paiement en liquide était de rigueur. L'hôtel particulier disposait de deux coffres : l'un dans le bureau de Monsieur, au premier étage, l'autre dans celui de Madame, au rez-de-chaussée, près du secrétariat, et tous deux regorgeaient de billets. S'en ajoutait un troisième, dans le studio que la comptable, Claire Thibout, utilisait comme bureau, dans un immeuble voisin. Cela, bien sûr, sans compter les livraisons d'argent venues de Suisse – rue Delabordère, personne n'était censé connaître leur existence...

L'usage voulait que les sommes soient remises à leurs destinataires dans des enveloppes de papier kraft. Le plus souvent, c'était le montant d'un achat à effectuer pour la maison ou des gratifications pour le personnel. À l'office, les domestiques murmuraient aussi que les visites de personnalités politiques, dont la fréquence augmentait durant les périodes électorales, n'étaient pas désintéressées. « Mais nous observions une sorte de devoir de réserve, précise Pascal Bonnefoy. Ceux qui étaient de service ne racontaient pas aux autres qui était venu en leur absence. » En fouillant sa mémoire, l'ancien majordome cite les anciens ministres – de droite et de gauche – Renaud Donnedieu de Vabres, Michel Sapin, Eric Woerth (dont la femme travaillait pour Clymène, filiale de la holding financière des Bettencourt). Le passage de Nicolas Sarkozy l'a plus marqué que les autres. Annoncée au dernier moment, sa venue avait mis de l'électricité dans la maison. Henriette, l'infirmière, voulait le photographier en cachette pour immortaliser l'instant. Pascal l'en avait dissuadée : les officiers de sécurité risquaient de la surprendre. Toutefois, ni le majordome ni aucun employé n'a jamais déclaré – pas même chez le juge – avoir vu de ses yeux un politique empocher une enveloppe. Il préfère manier l'euphémisme : « Nous savions tous que Madame et Monsieur étaient très sollicités. »

LE CABINET SECRET

Le 19 novembre 2007, Pascal Bonnefoy ressentit une deuxième fois la perte d'un père. Lorsqu'il quitta son service, le samedi à midi, André Bettencourt lui avait paru épuisé. Il lui avait souhaité un bon week-end – « Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi. » Le lundi matin, on lui téléphona de la maison pour lui apprendre qu'il était mort. Le majordome se souvient avoir pleuré à chaudes larmes. Au fil des ans, la maladie de son maître les avait encore rapprochés. Lui seul était le témoin de sa déchéance physique. Hors de sa chambre, André Bettencourt faisait bonne figure. En 2006, à Formentor, lui et son épouse avaient fait une mauvaise chute. Il avait fallu les rapatrier d'urgence. L'ancien ministre avait alors 87 ans. Il subit ensuite une opération de l'estomac et ses difficultés respiratoires ne firent qu'empirer. « C'était un homme très pieux, confie l'ancien majordome. Pour l'encourager, il m'arrivait de lui dire : "Jésus a souffert plus que vous sur la croix. Vous ne devez pas vous plaindre." »

Rue Delabordère, l'atmosphère est dramatique. Tout le monde se demande si Banier assistera aux obsèques, s'il osera croiser le regard de Françoise Meyers. Deux jours après la mort, la fille des Bettencourt a affronté sa mère. Elle a exigé que la porte de l'hôtel particulier soit condamnée au photographe. Les murs résonnent encore de leur dispute.

« Tant que papa était vivant, je n'ai rien dit. Maintenant, je ne laisserai plus faire. Sache que j'ai l'intention de saisir la justice.

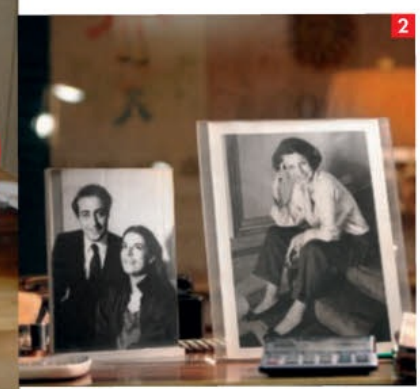
– Mais tu ne peux pas faire ça ! a protesté la mère.

– Je t'ai prévenue. Je ferai ce que j'ai à faire. »

La plainte pour « abus de faiblesse » sera déposée le 19 décembre, un mois après la disparition d'André Bettencourt. « Tous

LA PIÈCE DES ENREGISTREMENTS

(1) À droite du bureau d'André Bettencourt (entourée en rouge), la tablette sur laquelle le majordome cachait son enregistreur dans une pochette de feutrine noire qui s'y trouvait de longue date afin de ne pas attirer l'attention. (2) Près de la lampe, un portrait de la fille des Bettencourt, Françoise, et de leur gendre, Jean-Pierre Meyers, côtoie une photographie de Liliane prise par François-Marie Banier.



ARCHIVES PERSONNELLES DE PASCAL BONNEFOY / DR ; RAYMOND DELAIANDE/JDD/ABACAPRESS.COM

ceux qui ont affirmé que Françoise Meyers avait déposé plainte sans prévenir sa mère se sont trompés ou ont menti », certifie Pascal Bonnefoy. Dans cette tragédie familiale, les obsèques constituent l'ultime trêve. Derrière le cercueil de son grand-père, Nicolas Meyers tient l'épée d'académicien. Le majordome porte ses décorations posées sur un coussin de soie. Pendant la messe, à Sainte-Croix de Neuilly, Banier s'assied au dernier rang. Ce sera la dernière fois.

Est-ce à ce moment-là que Pascal Bonnefoy s'est senti investi d'une mission pour protéger la famille ? Depuis la révélation de ses fameux enregistrements, au printemps 2010 – dans *Le Point* et sur le site Mediapart –, nous nous sommes parlé plusieurs fois en confidence ; invariablement, il m'a confié avoir eu le sentiment d'« accomplir un devoir », voire de « faire ce que M. Bettencourt n'avait pas eu la force de faire ». Après les funérailles, la milliardaire lui a demandé de rester à son service. Il sera responsable du premier étage, particulièrement du bureau du disparu. « Je voyais dans cette tâche une fonction symbolique, explique-t-il. J'étais le gardien du temple, le seul lien avec sa mémoire. En préservant cette pièce en l'état, j'entretenais son souvenir. Avec l'omniprésence de Banier, j'avais peur que tout ce qui restait de Monsieur soit effacé. » Chaque matin, il s'impose comme un cérémonial de toquer à la porte, veille à ce qu'aucun objet ne soit déplacé. Le lit en alcôve dans lequel dormait l'ancien ministre, la bibliothèque en acajou, le grand bureau Empire, le fauteuil relaxant qu'il s'était offert sur l'insistance de Pascal, les photos (dédicacées) de Mitterrand et de Pompidou, les portraits de sa femme, de sa fille et de son gendre avec leurs fils, tout est intact, soigneusement époussetté. La pièce, calme et confortable, communique avec la chambre de Liliane Bettencourt par un boudoir. Les mois passant, quand la vieille dame se trouvera trop affaiblie pour descendre au salon, c'est ce qui va lui donner l'idée d'y recevoir des visiteurs pour évoquer ses affaires personnelles. Ainsi, le petit mausolée se changera en cabinet secret. Le majordome n'aura plus qu'à y cacher son dictaphone et les mystères seront dévoilés.

LES OUTRANCES DE FRANÇOIS-MARIE BANIER

À mesure que son récit avance, Pascal Bonnefoy a le regard plus sombre. « J'ai voulu savoir ce qui se tramait. Pour protéger Madame de ceux qui la manipulaient – et du même coup, me protéger moi-même. Je sentais bien que je gênais. On cherchait à m'écarter. » On est loin désormais des jours tranquilles à Neuilly. C'est un thriller psychologique qui se joue, sur un scénario qu'on croirait écrit par Agatha Christie ou Patricia Highsmith. Saisie par Françoise Meyers, la justice a ordonné une enquête. Plusieurs membres du personnel ont attesté par écrit, puis devant la brigade financière, les outrances de Banier. Les 24 et 25 septembre 2008, le photographe a été placé en garde à vue. Il a nié toute malversation mais en a conclu qu'une partie de la maisonnée se dressait contre lui – « des histoires de boniche ! » lancera-t-il avec dégoût dans l'une des conversations captées parle majordome. Qui a parlé ? Dans l'hôtel particulier, tout (Suite page 258 →)

DANILO SCARPATI

COUP DE CHAPEAU

GINEVRA ELKANN

La branche arts de l'empire Fiat

Ginevra Elkann vient de produire *White Shadow*, du réalisateur israélien Noaz Deshe et distribue *20 ans d'écart*, le dernier film de David Moreau.

Si son frère Lapo s'est taillé un prénom sulfureux au-delà des frontières italiennes, Ginevra Elkann est longtemps restée la petite fille sage de la dynastie Agnelli. Après une jeunesse nourrie par le cinéma et l'art contemporain, un père écrivain (Alain Elkann), une mère peintre (Margherita Agnelli), la jolie brune a pris les rennes de la branche artistique de la famille : après la disparition de l'industriel Gianni Agnelli en 2003, John, son frère aîné, a hérité de l'empire industriel Fiat tandis que Ginevra se voyait confier par sa grand-mère Marella la présidence de la Pinacoteca Agnelli, leur majestueuse fondation qui venait juste de voir le jour sous le toit du Lingotto à Turin. « Nous n'en avions jamais vraiment parlé avec mon grand-père. J'ai dit oui sans savoir ce que cela impliquait, se souvient Ginevra. Puis je me suis passionnée et j'ai trouvé le fil rouge : les collections privées. » Comme celle, exceptionnelle, de Laurence et Patrick Seguin qui rassemble les œuvres de Jean Prouvé. Le designer faisait partie de la commission qui a confié à Renzo Piano – l'architecte de la fondation Agnelli – la réalisation du centre Pompidou, à Paris, en 1977. Une jolie façon de boucler la boucle pour cette héritière intimement attachée à la notion de transmission. — SIBYLLE GRANDCHAMP

Exposition « Une passion pour Jean Prouvé, du mobilier à l'architecture », jusqu'au 8 septembre à la Pinacoteca Agnelli, Turin.

Glamo

RON GALELA / WIREIMAGE ; RICHARD GERE

LAMA

Avant lui, aucun Occidental n'avait dirigé un monastère bouddhiste. Ancienne figure de la nuit new-yorkaise, Nicholas Vreeland, petit-fils de la légendaire rédactrice en chef de *Vogue*, est aujourd'hui l'un des plus proches conseillers du dalaï-lama. SASKIA DE ROTHSCHILD a reconstitué le parcours initiatique de ce dandy hédoniste parvenu au sommet de la sagesse.

MENTOR, MENTOR
À gauche, Nicholas Vreeland à l'exposition « La gloire du costume russe », au Metropolitan Museum de New York, conçue par sa grand-mère Diana en 1976. À droite, le même photographié trente-six ans plus tard avec le dalaï-lama par Richard Gere.

Un mètre, pas moins. Et toujours un jeune moine entre nous. C'est la règle. Dans les rues poussiéreuses de Sarnath, l'un des quatre lieux saints du bouddhisme, au nord de l'Inde, je suis tenue de respecter une certaine distance vis-à-vis de Nicholas Vreeland. Il m'emmène écouter le dalaï-lama, dont le séminaire sur « la voie de la sagesse » attire des milliers de fidèles venus de toute la région. J'ai parfois peur de le perdre dans la foule. « Pas dans ce sens, c'est interdit »: il m'arrête in extremis alors que je m'apprête à commencer le tour du stupa, le mausolée commémorant l'accession de Bouddha au nirvana. Il ne tient guère à se faire remarquer, encore moins accompagné d'une jeune femme. On l'observe assez comme cela, avec sa toge rouge et son crâne rasé de frais. Des fidèles finissent pourtant par l'interroger sur ma présence. « Elle m'interviewe », s'excuse-t-il en anglais. Avant d'ajouter dans un demi-sourire: « Si vous pouviez éviter de lui parler de mes quinze enfants cachés... »

Nicholas Vreeland est une énigme. À New York, le gotha intello-artistique le considère comme un membre de la famille: il est le petit-fils de feue Diana Vreeland, la légendaire chroniqueuse de *Harper's Bazaar* (1936-1962) et rédactrice en chef du *Vogue* américain (1962-1971). En Asie, les moines s'inclinent avec déférence sur son passage et l'appellent « Rato Khen Rinpoche ». À 58 ans, il n'a certes pas la notoriété de son camarade de prières Richard Gere et on ne le voit jamais écumer les plateaux de télévision comme le moine Matthieu Ricard. Mais aucun Occidental avant lui n'a dirigé un monastère bouddhiste en Orient. Le 6 juillet 2012, le dalaï-lama l'a intronisé abbé de Rato Dratsang à Mundgod, dans le Sud-Ouest de l'Inde. Il lui a fixé la mission d'« établir un pont entre la tradition tibétaine et le monde occidental ».

ANDY WARHOL, JOHN HUGHES...

Tout le gratin new-yorkais défilait chez Diana Vreeland, sa grand-mère.

La première chose qui saisit le nouveau venu à Sarnath, en janvier, c'est le froid. Nicholas Vreeland part à la recherche d'un chauffage et de couvertures en laine pour son maître, Khyongla Rato Rinpoche. Tous deux partagent une chambre dans une auberge modeste. Du radiateur émane un halo jaune tandis que nous buvons un thé. Le vieux mentor, âgé de 90 ans, se tient assis sur le bord du lit, plongé dans ses prières. Il ne lève presque jamais la tête. Il parle d'un filet de voix à peine audible, mais Nicholas semble tout comprendre. Le disciple ne quitte jamais son maître du regard. Pour marquer son respect, il le salue en penchant la tête très bas, presque au niveau des épaules: « Avec lui, j'entretiens des liens plus forts que tout, au-delà de ce qui peut exister au sein d'une famille. Sans son soutien permanent, jamais je ne serais devenu abbé. »

LA FÊTE À LA MAISON

Pour comprendre pourquoi Nicholas Vreeland a choisi la robe monacale, il faut peut-être remonter aux jupes de sa grand-mère. Née à Paris en 1903 pendant la Belle Époque, Diana Vreeland a traversé son temps en transformant l'industrie des magazines de mode. Au milieu des années 1930, elle commence une carrière de journaliste au mensuel *Harper's Bazaar*. Dans un documentaire intitulé *Diana Vreeland: The Eye Has to Travel*, l'actrice Angelica Huston décrit son influence: « Avant elle, les magazines féminins vous apprenaient comment cuisiner des tartes pour plaire à votre belle-famille. » Son billet aigre-doux intitulé « Why Don't You », volontiers caustique et péremptoire, fait des ravages. Diana impose le jean et le bikini (« la découverte la plus importante de l'histoire depuis la bombe atomique », c'est elle qui l'a écrit), conseille la duchesse de Windsor et Jackie Kennedy, fait débuter des légendes de la photographie comme Richard Avedon, Louise Dahl-Wolfe et Irving Penn. En mars 1943, elle lance en couverture une parfaite inconnue nommée Lauren Bacall. « Elle avait l'œil pour repérer les talents », explique son petit-fils Nicholas. Vingt ans plus tard, elle est recrutée pour prendre la rédaction en chef du *Vogue* américain.

L'aventure va durer huit ans. Sous sa direction, rien n'est trop beau ni trop cher pour magnifier les dernières collections. Dans les pages du magazine, les séries de photos de mode deviennent des œuvres d'art. Un jour, elle fait poser des mannequins au milieu de vrais lions. Un autre, elle les emmène devant les pyramides d'Égypte. « Elle est la première à avoir compris que la mode pouvait ouvrir les yeux des femmes sur le monde, l'art, l'architecture et le voyage », confie le journaliste Bob Colacello, qui l'a fréquentée dans les années 1970. Lui avait 20 ans; elle, cinquante de plus. « Diana aimait traîner avec des gamins, se souvient-il. Elle invitait six à huit jeunes à dîner et nous parlait comme un oracle au centre de la table. » Nicholas →

JONATHAN BECKER / CONTOUR PAR GETTY IMAGES ; RON GALELLA / WIREIMAGE ; JOHN BRIGHT / CONDÉ NAST ARCHIVES ; COURTOISIE DE NICHOLAS VREELAND ; PRISCILLA RATTAZZI

1

2

3

MAMIE NOVATRICE

(1) Diana Vreeland dans « le jardin en enfer », son appartement new-yorkais orné de rouge par le décorateur Billy Baldwin. (2) Lors de l'inauguration de l'exposition « Folk and Funk » d'Andy Warhol en 1977, au musée de l'Art populaire américain de New York. (3) Diana s'agite dans son bureau de *Vogue*. (4) Nicholas Vreeland, 22 ans, à New York, devant le musée des cloîtres. (5) Un an plus tôt, Nicholas navigue sur les eaux de Hong Kong, son appareil photo toujours en bandoulière.

4

5

faisait partie de la compagnie. Il y a croisé ceux que sa grand-mère appelle ses « petits-enfants adoptifs »: Andy Warhol, le mannequin et future actrice Marisa Berenson, petite-fille d'Elsa Schiaparelli, le cinéaste John Hughes, la photographe Priscilla Rattazzi. Bob Colacello l'assure: « Diana a dû être meilleure grand-mère que mère. Mais Nicky a toujours été son préféré. » Il est probablement le dépositaire de son anti-conformisme.

Nicholas dit avoir reçu une éducation « pour le moins libérale ». Son père était diplomate, à une époque où cette profession se confondait souvent avec celle d'espion, sa mère « poétesse et romantique ». Avec son petit frère, Alexander, il grandit entre l'Allemagne, la Suisse et le Maroc, au gré des mutations paternelles. Du Berlin des années 1960, en pleine Guerre froide, il se souvient des bottes des soldats russes aux postes frontières: « Elles étaient aussi grandes que moi. Des bottes immenses et parfaitement lustrées, comme un symbole de pouvoir. Depuis, je cire toujours mes chaussures. » À Sarnath, sur le bord de la route, il pense encore à faire briller ses Birkenstock de cuir brun. « Prends ton temps, fais sécher, sinon ça laisse des marques », conseille-t-il au gamin indien penché sur ses sandales.

« Le premier coupable de ma conversion, c'est Hergé avec TINTIN AU TIBET. »

Nicholas Vreeland a 13 ans quand sa famille rentre aux États-Unis. On l'envoie dans une pension épiscopalienne du Massachusetts, pas stricte pour un sou. Il trouve le moyen d'aller à Woodstock, cultive une mise de dandy, foulard dans la poche et pantalon bien repassé: « C'était une période d'intense liberté, dit-il. On transgressait les règles autant que possible, on fumait des joints... » Dans un laboratoire mis à disposition par l'école, il découvre la photographie. Bientôt, il rêve d'en faire son métier: sa grand-mère le recommande auprès du célèbre Irving Penn pour un poste d'assistant. Il raconte: « Des années plus tard, il m'a confié que quand ma grand-mère l'avait appelé, il avait pensé: "Encore un gamin de l'Upper East Side, pourri, gâté et pistonné." Mais ensuite, il m'a dit: "J'aurais pu te demander de nettoyer les toilettes, tu l'aurais fait." »

Nicholas Vreeland devient son élève. Il le restera jusqu'à la mort de Penn en 2009. Le photographe lui enseigne l'obsession des compositions parfaites et des portraits en studio. À Manhattan, le jeune homme repeint un coin de sa chambre en blanc. Tous ceux qui franchissent la porte doivent passer devant son Rolleiflex, y compris le plombier. « En voyant mes premières images, Irving Penn m'a donné deux conseils: ne prendre qu'une photo par sujet et utiliser un appareil plus grand. »

UNE CRAVATE DANS LA POCHE

Après les trois tours réglementaires de stupa, nous marquons une pause sous la cabane de bois qui fait office de buvette. Je finis par lui poser la question qui me taraude depuis mon arrivée à Sarnath: pourquoi tout abandonner pour devenir moine bouddhiste en Inde? Il me regarde avec un air mystérieux sans parvenir à réprimer un sourire: « Le premier coupable, c'est *Tintin au Tibet*. C'est Hergé qui m'a introduit au bouddhisme. Puis, à l'âge de 22 ans, j'ai rencontré Khyongla Rinpoche au Tibet Center de New York. Il enseignait un texte sur les différentes manières d'être moins égoïste. Ça m'a touché parce qu'il vivait selon ces principes. Je ne sais pas ce qui s'est passé, je suis retourné l'écouter, encore et encore. Enfin, je l'ai choisi comme maître et il m'a choisi en retour.

– Vous aviez des règles de vie à cette époque?

– La seule chose qui m'intéressait, c'était les femmes. Multiplier les conquêtes. Mais très vite, je me suis calmé, mes copines n'ont plus compris pourquoi je voulais étudier, méditer et me coucher tôt.

– C'était difficile de leur dire au revoir?

– Un peu. Khyongla Rinpoche était conscient de mes faiblesses, il me testait tout le temps. Un jour, alors que nous marchions dans les rues de l'East Village, il a désigné deux femmes et m'a demandé laquelle je préférais. J'en ai choisi une. Il a secoué la tête, désespéré.

– Il ne fallait pas répondre?

– C'est ça. Quand tu es bouddhiste, l'apparence n'est qu'une enveloppe de chair inutile. »

Il sort dix roupies pour régler nos thés. Nous repartons à son rythme, d'un pas si lent que la foule et les rickshaws semblent filer

PHOTOS PAR NICHOLAS VREELAND

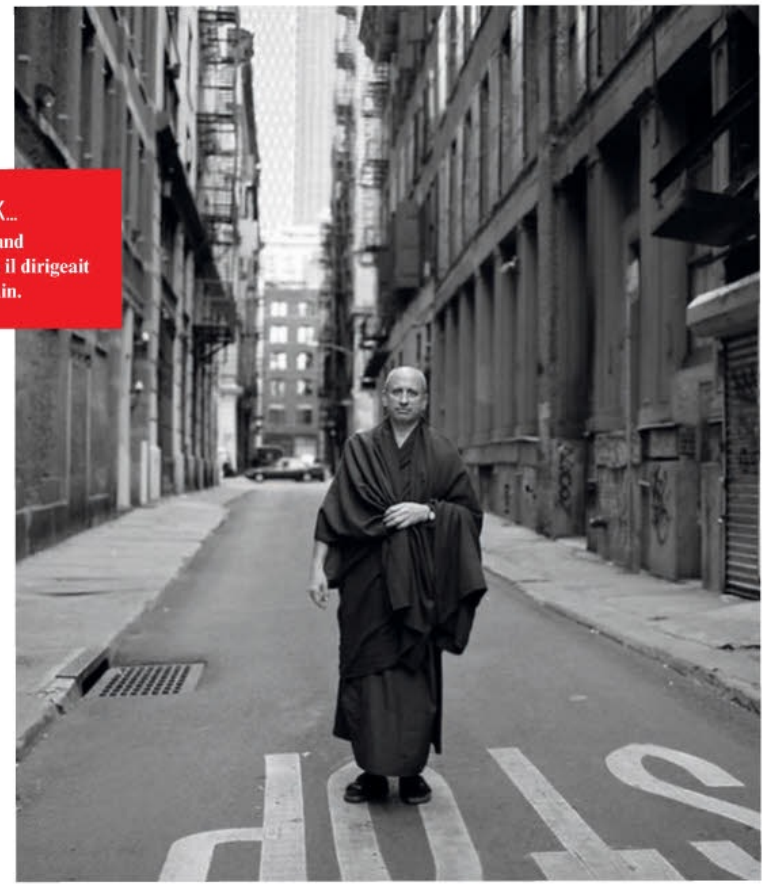
OBJECTIF L'AUTRE
Nicholas Vreeland est l'auteur de nombreux portraits, comme celui de (1) Richard Gere ou (2) le cliché officiel du 14e dalaï-lama. (3) Il a aussi photographié son maître Khyongla Rato Rinpoche.

à grande vitesse devant nous. « C'est mon maître qui m'a donné les premières leçons de bouddhisme en marchant dans les rues de New York. Il avançait si doucement que ça me rendait fou. C'était impossible de le faire accélérer.
– Un peu comme vous, maintenant.
– Oui. Quarante ans plus tard, j'ai appris. En ralentissant, tu prends le temps d'assimiler le présent. »

Il s'arrête. Un chauffeur de taxi se tient debout devant sa voiture. Nicholas Vreeland dégaine son appareil, lui demande l'autorisation d'un signe de tête et le photographie. « Si on avait marché plus vite, je ne l'aurais pas vu », dit-il. Sa conversion ne s'est pas faite non plus du jour au lendemain. Les premiers temps, il a tenté de mener deux vies à la fois : méditer et faire la fête. Après les cours de bouddhisme, il se rendait aux soirées fastueuses que sa grand-mère organisait au Metropolitan Museum de New York. « Mon maître n'était pas dupe, se souvient-il. J'avais souvent une veste à côté et une cravate dans ma poche. »

C'est en 1979 qu'il reçoit la révélation. Vreeland se rend en Inde pour photographier le dalaï-lama et des maîtres bouddhistes en exil. Pour la séance, il choisit un énorme appareil en bois. « Avec un tel boîtier, je devais leur demander de tenir la pose pendant une minute. C'était →

↠ lent, mais au moins je ne volais pas leur âme : je prenais le temps de la capturer. » Il essaie de cadrer le dalaï-lama en position assise mais celui-ci ne tient pas en place. « Au bout de quarante secondes, il se mettait à bouger. On a éclaté de rire et ça a détendu l'atmosphère. Finalement, je lui ai proposé de poser debout. » Sur le cliché en noir et blanc, il semble esquisser un sourire flottant. Nicholas ne résiste pas au charisme du personnage. Il lui demande comment le remercier. « Étudie », répond le dalaï-lama. Avant de lui pincer les narines : « Et suis ton nez. » Nicholas souffle : « Depuis ce jour, il me pince comme ça à chaque fois qu'il me rencontre. »



NOUVEAU LOOK…
Nicholas Vreeland à New York, où il dirigeait le Centre tibétain.

ADAM BARTOS ; SASKIA DE ROTHSCHILD ; TABLEAU : ULET IFANSASTI / GETTY IMAGES ; TAAMALLAH MEHDI / ABACA ; GREGG DEGUIRE / WIREIMAGE ; PATRICK KOVARIK / AFP

PREMIÈRE RETRAITE… À NEW YORK

En 1981 à New York, le voilà embauché comme directeur de la photographie pour préparer le lancement d'un magazine qui avait cessé de paraître en 1936 à cause de la Grande Dépression : *Vanity Fair*. Pour la couverture d'un numéro test, il choisit un portrait du danseur Mikhaïl Barychnikov photographié par Richard Avedon. Mais le bouddhisme le passionne davantage.

Tous les soirs, en sortant du journal, il reprend l'étude sous la direction de son maître. C'est à cette époque qu'il prend sa décision : il quitte le magazine avant la sortie du premier numéro et annonce à Khyongla Rinpoche qu'il veut entrer dans les ordres. Le maître lui conseille de n'en parler à personne : « Laisse l'idée se concrétiser. Dans trois ans, si l'envie ne t'a pas quitté, tu demanderas la permission à Sa Sainteté. »

Il habite alors dans le Lower East Side, un quartier malfamé de Manhattan. L'ancienne locataire lui recommande de changer les serrures. Il n'en fait rien. Jusqu'au jour où des cambrioleurs pénètrent chez lui et volent ses appareils photos, ses biens les plus précieux. Sur les conseils de son maître, il choisit de « partir en retraite » pendant trente jours. Pas très loin : dans son propre appartement. « J'avais tout éteint. Mon répondeur expliquait qu'en cas d'urgence, il fallait m'envoyer une lettre ou un télégramme. » Au bout d'un mois, il rallume la radio. C'est le jour de ses 25 ans. Du transistor s'échappe une voix familière qui lui souffle « Happy birthday ». « C'était Bob Edwards, un vieil animateur qui souhaitait les anniversaires des célébrités chaque matin. »

Il abandonne sa vie de dandy. Au coin de la rue, il dépose sa collection de mocassins Church's et Car Shoe irréprochablement cirés et se poste sur le trottoir d'en face pour observer la scène. « Un grand bonhomme a soupesé plusieurs paires avant de les reposer. J'ai des petits pieds. » Il rend les clés de son logement et s'installe dans une chambre de bonne au-dessus de l'appartement de Diana Vreeland, alors souffrante, sur Park Avenue. Un soir, il organise une rencontre entre Khyongla Rinpoche et sa grand-mère. Les deux personnages se jaugent. Elle lui demande ce qu'il fait dans la vie. Le moine répond à peine : « Je lis des livres. » Elle insiste : « C'est tout ? ». « Ça l'a rendue folle. Mon choix l'attristait ; elle ↠

DALAÏ MOTION

ILS IRONT TOUS AU NIRVANA

Chakras ouverts à tous vents, le monde des tapis rouges est le meilleur ambassadeur de la cause bouddhiste.

RICHARD GERE
Le plus prosélyte

Brushing argenté et sourire enjôleur, l'*American Gigolo* a converti nombre de ses collègues de plateau et de fans énamourées à un culte exotique et lointain.

SHARON STONE
La plus investie

Après le séisme du Sichuan (70 000 morts), l'héroïne de *Basic Instinct* attribua le désastre au mauvais karma de Pékin qui persécute son « bon ami » le dalaï-lama. « Oui, j'ai rencontré cette femme », nuança-t-il.

STEVEN SEAGAL
Le plus improbable

Le distributeur officiel de gnons à Hollywood, devenu formateur de vigiles armés pour les écoles américaines, a été formellement identifié comme réincarnation du grand lama Chungdrag Dorje.

YVES DUTEIL
Le plus incompris

Entre Jacques Chirac et Tenzin Gyatso (le dalaï-lama), le cœur du « petit-chanteur-à-la-guitare-qui-le-démange » balance. On hésite pourtant à le qualifier de « Richard Gere français ».

Le jour de ses 25 ans,

IL DÉCIDE D'ABANDONNER SA VIE DE DANDY.

… POUR UNE NOUVELLE VIE
À Rato Dratsang, monastère tibétain en Inde dont il est devenu l'abbé le 6 juillet 2012.

↠ ne comprenait pas ma nouvelle vie », regrette Nicholas. Quand il revient la voir des années plus tard, elle est très malade. « Mon crâne rasé l'a beaucoup impressionnée. Elle m'a demandé d'enfiler mon habit traditionnel pour voir mon nouveau style. » À sa mort en 1989, une oraison funèbre est prononcée au Metropolitan Museum of Art à New York. Tous les amis de la grande dame s'y rendent : Jackie Kennedy, Oscar de la Renta, Richard Avedon. Nicky, lui, est absent : « J'ai demandé à tous les monastères environnants de prier pour elle. » Il fera même envoyer les cendres en Inde afin que le dalaï-lama puisse organiser une cérémonie en l'honneur de sa grand-mère. Colacello résume : « Nicholas a hérité de son courage. Comme elle, il a réussi à briser le moule de son éducation pour choisir une vie nouvelle. »

Au Tibet, les débuts du moine Vreeland sont difficiles. Après avoir obtenu l'approbation du dalaï-lama en 1985, il s'envole pour l'Inde, prend un train, puis un bus, marche deux kilomètres dans les champs pour accéder à l'enclave tibétaine de Mundgod. Il découvre le monastère dans lequel il passera les décennies suivantes. Aucun Occidental n'y est jamais entré. Personne ne parle anglais. Il n'y a ni eau courante ni électricité, seulement des cobras. On lui rase la tête. Il enfile la toge rouge et dit adieu à ses foulards de poche. « Y a-t-il eu des moments où vous avez voulu abandonner ? – À aucun moment, je ne me suis dit : "Je ne veux pas le faire". C'est juste que, parfois, je ne pouvais plus. » Il passe ses journées à apprendre la langue tibétaine, au fil des séances d'études et de méditation. Comme l'exige le bouddhisme, il relit chaque jour les mêmes prières pour s'en imprégner. De Paris, ses amis lui envoient des lettres où il est question des boîtes de nuit à la mode. Il ne les envie pas. « J'avais déjà vécu tout cela. » Il n'a qu'un regret : il n'a pas pris d'appareil photo au monastère, afin de se montrer « encore plus sérieux dans [son] apprentissage ». Lorsque son frère lui offre un Nikon, il l'enferme aussitôt dans une malle pour ne pas céder à la tentation. « C'était ma boîte de Pandore. Parfois, je sortais la malle et je la regardais sans rien faire. »

vanityfair.fr
DÉCOUVREZ DIANA VREELAND, PIONNIÈRE DE LA MODE

Nicholas me fait visiter le monastère de Mundgod, dont il a désormais la responsabilité. Chaque moine a accès à

NICHOLAS VREELAND ; SASKIA DE ROTHSCHILD

l'eau courante et à l'électricité. Les allées de gravier sont impeccables, les couloirs balayés et les plantes arrosées. Le lundi soir, on installe un écran de cinéma dans la cour pour suivre les informations. L'abbé Vreeland a fait installer le Wifi et certains moines possèdent des iPhone 5. L'un d'eux confie : « Khen Rinpoche est très strict. Avec lui, chaque chose doit commencer à l'heure et nous devons tous laver nos habits une fois par semaine. » Son agenda laisse songeur. Il se lève aux aurores et commence la journée par des offrandes à Bouddha, en versant de l'eau bénite safranée dans de petits bols en argent. Il passe ensuite de longues heures à étudier. De temps à autre, des moines toquent à sa porte, interrompant ses séances de méditation. Dans la cour, des fidèles âgés d'à peine 10 ans récitent des mantras. « C'est en répétant que ça rentre », assure Nicholas. Il devine que beaucoup quitteront le monastère. « On croise trop de jeunes filles sur les bancs de l'école… »

MUNDGOD PRAYING CLUB
Le monastère tibétain Rato Dratsang a été reconstruit à Mundgod dans le Sud de l'Inde. Il compte 66 cellules, un bâtiment administratif, un réfectoire et peut accueillir jusqu'à 150 moines.

Dans son monastère indien, l'abbé Vreeland a fait installer le Wifi et
CERTAINS MOINES ONT DES IPHONE 5.

En fin de journée, quand la lumière s'adoucit, il déplie son Sinar, un appareil argentique lourd et encombrant. Son studio : un grand mur repeint en blanc et orienté vers le nord. Pour financer les travaux du monastère en 2009, il a exposé ses photographies dans dix grandes villes dont Paris, New York et Berlin. Les images ont rapporté 500 000 dollars (375 000 euros). La somme a notamment permis de financer une salle de prières et une nouvelle aile pour loger les moines. Ce soir-là, l'abbé Vreeland place deux jeunes moinillons rasés devant l'objectif. « Les cheveux, ça va ? » demande-t-il en plaisantant. Il glisse une plaque dans la chambre, règle la netteté et disparaît sous la cape noire. Les gamins le regardent avec curiosité. C'est la première fois qu'on les prend en photo ; ils doivent froncer les sourcils pour rester sérieux. Une seule prise, pas plus. Comme le lui avait conseillé son premier maître, Irving Penn. □

EN SAVOIR PLUS

Les livres écrits par Nicholas Vreeland

L'ART DE LA COMPASSION *J'ai lu*	2004	Coécrit avec le dalaï-lama.
L'ART DU BOUDDHISME *Robert Laffont*	2013	Coécrit avec le dalaï-lama, Richard Gere et Carisse Busquet.

Des films sur Diana Vreeland

QUI ÊTES-VOUS, POLLY MAGGOO ?	1966	William Klein s'est inspiré de Diana Vreeland pour le rôle-titre.
DIANA VREELAND : THE EYE HAS TO TRAVEL	2012	Documentaire de Lisa Immordino Vreeland, sa petite-fille par alliance.

CATE BLANCHETT

Son étrange beauté et sa sensibilité n'en finissent pas d'intriguer la réalisatrice ANNE FONTAINE. Elle nous explique sa fascination pour l'insaisissable actrice australienne.

Le cinéma, comme la vie, est plein de rendez-vous manqués. Réalisatrices, réalisateurs, acteurs, actrices, on se désire, on se croise quelquefois et il arrive, souvent lorsqu'on ne s'y attend plus, que le hasard nous rassemble enfin sur un plateau de tournage. Avec Cate Blanchett, nous nous sommes retrouvées à Sidney, il y a à peine quelques semaines. Elle est l'égérie du nouveau parfum d'Armani, *Sí*, dont je réalise la campagne. Il n'y a pas si longtemps, je lui avais proposé un rôle, dans un film qui l'intéressait. Nous nous étions rencontrées deux ou trois fois, notamment à Washington, où je l'avais vue sur scène, remarquable, dans *Oncle Vania* de Tchekhov. Mais le calendrier de production était incompatible avec ses obligations à la Sydney Theatre Company, qu'elle dirige avec son mari Andrew Upton. On sent d'ailleurs tout de suite à quel point ce travail quotidien l'occupe. Et la protège aussi, sans doute. Comme elle le dit elle-même, elle ne s'est jamais imaginée n'être qu'une actrice de cinéma... L'ambiance, sur le tournage du film *Sí*, était très chaleureuse, très gaie. Féline, racée, complexe, Cate a un type de beauté qui me touche et m'inspire, un physique singulier, un visage extraordinaire. En quelques secondes, elle se transforme en bête de cinéma, et il me suffisait de la regarder à travers le viseur de la caméra pour être émue. Comme Naomi Watts ou Nicole Kidman, elle reste australienne avant d'être une immense star hollywoodienne. Il y a, chez ces actrices, une singularité qui les rapproche de nous, et me les rend particulièrement attachantes, au-delà de leur statut de vedettes... Une sensibilité particulière à l'étrangeté... □

PHOTOGRAPHIE **ANNIE LEIBOVITZ**

Cate Blanchett est sur scène avec Isabelle Huppert, à Sydney, dans *Les Bonnes*, jusqu'au 20 juillet. Elle sera à l'affiche de *Blue Jasmine* de Woody Allen, fin septembre. Et bientôt dans *The Monuments Men* de George Clooney, avec Jean Dujardin. Le nouveau parfum d'Armani, *Sì*, dont elle est l'égérie, sera en vente en septembre.

Le roman d'un

TRICHEUR

Dans l'histoire de l'art, il y a deux sortes de faussaires : ceux qui copient les grands maîtres, avec plus ou moins de talent, et Wolfgang Beltracchi. Un génie qui a inventé des dizaines de chefs-d'œuvre signés Max Ernst, Fernand Léger ou Georges Braque. Confondu en 2010, condamné à six ans de prison par la justice allemande, il vit aujourd'hui en semi-liberté près de Cologne où il a accepté de nous recevoir. Pour raconter enfin son histoire. Par JOSHUA HAMMER avec OLIVIER BOUCHARA.

À LA MANIÈRE DE
Le 26 mars 2013, près de Cologne, dans la papeterie désaffectée qui lui sert d'atelier. Wolfgang Beltracchi pose devant l'un de ses faux Picasso. Cette toile illustrera la couverture de son autobiographie à paraître en octobre.

PHOTOGRAPHIE **MATTHIEU RAFFARD**

Personne à Fribourg n'avait jamais vu une fête pareille. Le 22 septembre 2007, Wolfgang et Hélène Beltracchi avaient convié amis et voisins à célébrer leur arrivée dans cette ville universitaire allemande, à la lisière de la Forêt-Noire. Après dix-neuf mois de travaux, les ouvriers venaient de terminer la villa du couple. Une bâtisse à cinq millions d'euros, haute de cinq étages avec une façade en verre et en mélèze de Sibérie, des solives d'acier et des sculptures dans chaque pièce. À l'intérieur, les invités pouvaient admirer une *Table Bagdad* du designer israélien Ezri Tarazi. « Les gens étaient bluffés », se souvient Michel Torres, un ami des Beltracchi qui avait fait venir un groupe de danseurs de flamenco pour l'occasion. Aucun des convives, architectes, avocats ou professeurs, ne connaissait cependant le passé de leurs hôtes. Ni l'origine de leur fortune. Une autre amie du couple, Magali Richard, raconte : « Une femme m'a demandé : "Qui est ce type ? Une rock star ?" Je lui ai répondu que c'était un artiste, un collectionneur. » À proprement parler, c'était vrai. Mais trois ans s'écouleraient avant que l'on apprenne dans quel art Beltracchi excellait.

« Ce que tous vos lecteurs voudront savoir, c'est pourquoi et comment on devient un faussaire », confie Wolfgang, modeste. N'a-t-il pas orchestré l'une des supercheries artistiques les plus audacieuses et lucratives de l'après-guerre ? Durant plusieurs décennies, ce peintre autodidacte installé en Allemagne puis dans le Sud de la France, près de Sète, a fait passer ses propres toiles pour des chefs-d'œuvre inconnus de grands maîtres comme Max Ernst, André Derain, Max Pechstein, Georges Braque ou Fernand Léger. Quand les faussaires classiques se contentent de dupliquer une œuvre, Wolfgang en inventait de nouvelles. Et elles étaient si parfaites, si sublimes, si fidèles à l'esprit des grands peintres que les meilleurs experts délivraient sans ciller des certificats d'authenticité. Les toiles se retrouvaient ensuite dans les catalogues raisonnés et les expositions officielles. Avec la complicité de son épouse, il a écoulé des tableaux pour des montants à cinq ou six zéros, dans de grandes maisons de ventes aux enchères comme Sotheby's et Christie's. En 2004, l'acteur américain Steve Martin a acheté ce qu'il croyait être un Campendonk pour 661 000 euros. Deux ans plus tard, le magnat de l'édition Daniel Filipacchi a déboursé 5,3 millions d'euros pour un supposé Max Ernst, intitulé *La Forêt (2)*. Un autre est resté accroché plusieurs mois au Metropolitan Museum of Art de New York lors d'une rétrospective consacrée à l'artiste surréaliste. Après une carrière d'un quart de siècle, les Beltracchi ont été inculpés pour la vente de quatorze faux qui leur aurait rapporté quelque 16 millions d'euros. Mais le butin total doit être bien supérieur.

> « CE QUE TOUS VOS LECTEURS VOUDRONT SAVOIR, C'EST POURQUOI ET COMMENT ON DEVIENT UN FAUSSAIRE. »

UN PICASSO À 12 ANS

Nous avons rencontré Hélène et Wolfgang à deux reprises après leur arrestation. La première fois en 2012, au domicile de leur avocat allemand, Reinhard Birkenstock. La seconde, en mars 2013, dans une papeterie désaffectée près de Cologne où ils avaient installé leur atelier, en présence de leurs deux enfants : Manuel, 25 ans, grand brun au regard malicieux, étudiant en langues et amateur de football ; Franziska, jolie blonde de 19 ans, discrète et attentive, si douée pour la photographie que Wolfgang assure qu'elle a hérité « d'une partie de [son] talent ». Dans un français plus que correct – « nous avons quand même vécu près de quatorze ans dans le Midi » –, ils ont accepté de raconter leur histoire avant une rentrée chargée : en septembre, un documentaire retraçant leur parcours sera présenté au festival de Toronto ; en octobre, le couple (qui bénéficie d'un régime de semi-liberté les autorisant à ne passer que les nuits en prison) publiera une autobiographie à grand tirage ainsi que le recueil des 600 lettres échangées pendant leurs premiers mois de détention. Si tout se déroule comme prévu, Hélène pourrait être libérée avant la fin de l'année, tandis que Wolfgang devra encore patienter. Une dernière épreuve : « Les cris des autres prisonniers, la violence, la solitude : même si je partage ma cellule avec un ancien banquier, j'ai une boule au ventre chaque soir au moment de rentrer à la prison. » Hélène précise : « Dès que tout cela sera fini, nous reviendrons vivre dans le Sud de la France où se trouvent tous nos amis. »

Avec ses longs cheveux blonds, sa moustache grisonnante et sa barbichette, on pourrait le prendre pour un mousquetaire mâtiné de Méphistophélès. Il ne fait guère ses 61 ans, sans doute grâce au lifting des paupières qu'il a subi dans une clinique du Sud de la France. Hélène, col roulé bleu et tresses épaisses tombant sur la

taille, a toujours un certain charme. Elle regarde amoureusement son mari lorsqu'il commence son récit. Avec un brin d'autosatisfaction, il explique : « Il faut investir beaucoup de temps pour devenir célèbre avec ses propres toiles. »

Beltracchi, de son vrai nom Wolfgang Fischer, est né en 1951 à Höxter, un village au centre de l'Allemagne. Son père, restaurateur d'églises, arrondissait ses fins de mois en réalisant des copies bon marché de Rembrandt et de Cézanne. Le fils hérite de ce don, qu'il cultive à merveille : à 12 ans, il reproduit un Picasso décent en une journée – *Mère à l'enfant*, de la période bleue –, en y ajoutant quelques détails de son cru. « Quand mon père a vu le résultat, il n'a pas dit un mot, se souvient Wolfgang. Il a simplement arrêté de peindre pendant plusieurs semaines. »

Trois ans plus tard, il s'inscrit dans une école d'art d'Aix-la-Chapelle, mais sèche rapidement les cours. C'est la fin des années 1960 ; il laisse pousser ses cheveux, achète une Harley-Davidson, fume du haschich et prend du LSD avec les soldats américains stationnés dans la base voisine de l'OTAN. « Beaucoup d'entre eux étaient fous à cause du Vietnam, se rappelle-t-il. Certains sont devenus des amis. »

Au début des années 1980, il mène une vie nomade – « comme Peter Fonda dans *Easy Rider* », précise Hélène. Il passe un an et demi sur une plage du Maroc, puis se laisse porter entre Barcelone, Londres et Paris, en achetant et revendant des tableaux sur les marchés d'antiquités. Ses propres toiles rencontrent un certain succès, si bien que trois d'entre elles sont présentées dans une prestigieuse exposition à Munich, en 1978. Mais la vie hors-cadre l'attire davantage. « Je n'avais aucune envie de travailler pour des galeristes, qui prélèvent 70 à 80 % du prix de la toile et vous demandent de faire le même tableau toute votre vie. Devenir peintre, ça ne m'intéressait pas. » Il a bien tenté, en 1981, de monter un cabinet d'expertise, Kürten & Fischer Beaux-Arts, sans grand entrain. « Je devais rester assis dans un bureau. J'ai très vite compris que je détestais ça. »

Un jour, il acquiert pour 250 dollars pièce deux paysages hivernaux d'un Hollandais inconnu du XVIII[e] siècle. Après avoir noté que les tableaux de cette période où figurent des patineurs se vendent cinq fois plus cher que les autres, il prend soin d'en ajouter sur ses toiles puis les revend avec un bénéfice confortable. Peu après, il se met à acheter de vieux cadres en bois afin de faire passer ses travaux pour des œuvres de maîtres anciens. « Il y a trente ans, les faux étaient bien plus difficiles à détecter que maintenant », explique-t-il. Il est si doué qu'aucun artiste ne lui paraît inaccessible. Picasso ? « Facile. » Léonard de Vinci ? « Pas compliqué non plus. » Matisse ? « Je n'aime pas mais il n'y a pas vraiment de difficulté. » Seul Giovanni Bellini, le précurseur de l'école vénitienne au XV[e] siècle, lui demande « un peu de travail ». Il préfère cependant se concentrer sur les artistes français et allemands du début du XX[e] siècle, dont les pigments se trouvent encore aisément. Il peint par vagues, en fonction de ses besoins financiers : « Il m'arrivait de faire dix tableaux en un mois, puis plus rien pendant six. »

PIÈCES À CONVICTION
Parmi les faux tableaux retrouvés par la division de la répression des fraudes artistiques de Berlin, une *Nature morte cubiste* de Fernand Léger issue de la prétendue collection Flechtheim.

JENS KALAENE / DPA / CORBIS

SUR LA PISTE DES BOUCANIERS

Lorsqu'Hélène rencontre Wolfgang en février 1992, elle travaille pour une société de production à Cologne. À l'époque, le marché de l'art est en berne ; Wolfgang a mis sa carrière de faussaire entre parenthèses et écrit un documentaire télévisé sur les pirates. Avec l'argent gagné grâce aux tableaux, il s'offre un voilier de 24 mètres afin de préparer un tour du monde sur la piste des boucaniers, de Majorque à l'Amérique du Sud en passant par Madagascar.

« Je l'ai trouvé grande gueule, se souvient-elle en plaisantant. Ensuite, j'ai découvert que c'était un perfectionniste absolu, intelligent, instruit, très sociable. » Pour lui, les choses ont été plus simples : « J'ai vu Hélène, je me suis dit que j'allais l'épouser et avoir des enfants avec elle. » En mai 1993, ils se marient et Wolfgang prend le nom de famille de sa femme. Hélène explique qu'elle a découvert la vérité sur la carrière secrète de Wolfgang « le premier ou le deuxième jour » de leur relation. Ils étaient chez lui à Viersen, près de Düsseldorf, quand elle a remarqué aux murs les tableaux de célèbres artistes du XX[e] siècle. « Je lui ai demandé s'ils étaient tous vrais. Il m'a répondu : "Ils sont tous à moi… Je les ai peints". Alors, tu es un faussaire ? Et il m'a dit : "Exactement. C'est mon travail." »

Quand le marché de l'art remonte, Wolfgang lui propose de devenir sa complice. Il ne veut pas s'exposer en pleine lumière et cherche un intermédiaire pour vendre ses œuvres. Elle →

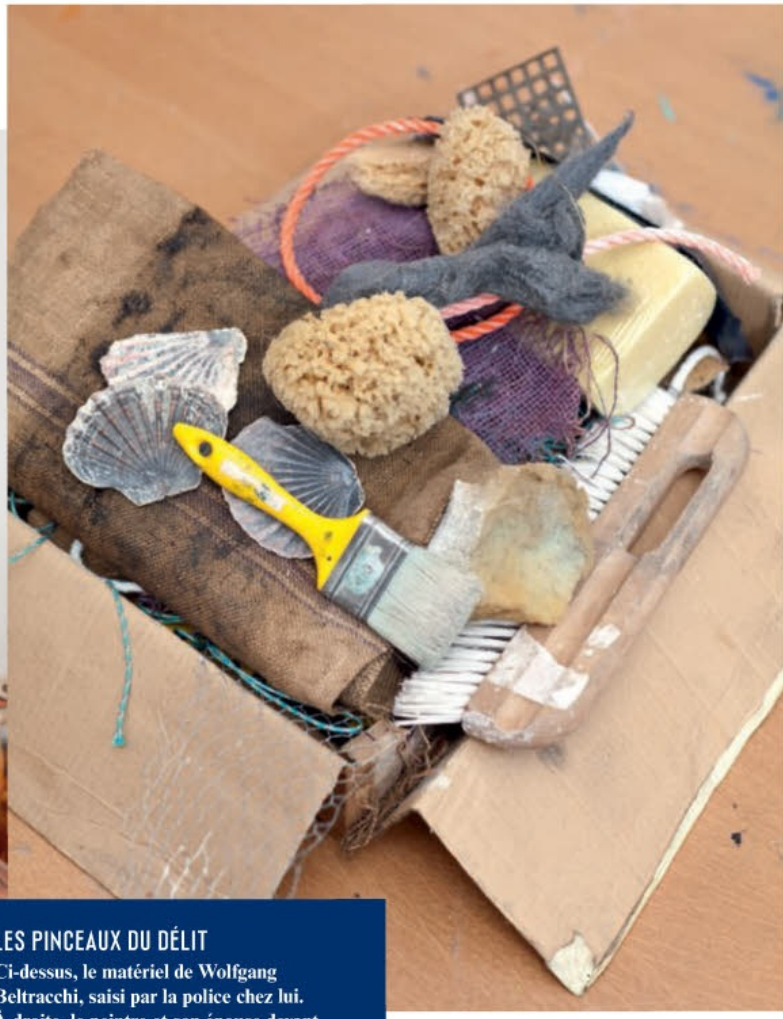
accepte. Et annonce aux spécialistes de Lempertz, une maison d'enchères installée à Cologne, qu'elle détient un tableau de Georges Valmier, cubiste français du début du XX[e] siècle. Ceux-ci dépêchent aussitôt leur experte. « Après quelques minutes d'examen, elle a dit que la toile était merveilleuse, puis elle nous a demandé combien nous en voulions. » Ils s'accordent sur 20 000 marks (plus de 10 000 euros actuels). Quelques années plus tard, le tableau sera vendu 65 000 euros.

LA PSEUDO-COLLECTION DU GRAND-PÈRE

Hélène plonge dans cette nouvelle vie sans déplaisir : « La première fois, j'avais l'impression d'être au milieu d'un film, comme si ce n'était pas moi. Je jouais un rôle : celui d'une vendeuse de tableaux. Au fond de moi, je savais que ça ne pouvait pas durer. Tout cet argent, ces maisons… c'est comme si ce n'était pas à nous. » En 1995, grisée par cette apparente facilité, elle présente au monde de l'art sa collection : une série de toiles qu'elle affirme avoir héritée de son grand-père, Werner Jägers, un industriel récemment décédé. En réalité, elle ne l'a rencontré qu'une fois, peu avant sa mort à l'âge de 80 ans. Cela ne l'empêche pas de raconter aux galeristes une histoire selon laquelle, dans les années 1920, Werner s'était lié d'amitié avec Alfred Flechtheim, célèbre marchand d'art et collectionneur juif. En 1933, quelques mois après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, l'homme avait dû s'exiler alors que les nazis confisquaient ses galeries de Düsseldorf et de Berlin. Il aurait pourtant eu le temps de vendre à Jägers de nombreuses toiles à prix d'ami. C'est ainsi que son grand-père les avait sauvées du pillage en les cachant dans sa maison de campagne, près de Cologne.

Jägers et Flechtheim ne se sont sans doute jamais croisés. Le premier avait trente-quatre ans de moins que le second et, s'il fallait en croire Hélène, il aurait donc constitué sa collection au sortir de l'adolescence. En outre, Jägers était membre du parti nazi dans les années 1930 ; il était donc peu susceptible d'admirer l'art « dégénéré », encore moins enclin à devenir l'ami d'un marchand juif. Ces invraisemblances n'ont pourtant jamais gêné personne. Hélène assure avoir inventé cette histoire le jour où un expert de Christie's lui demandait d'expliquer la provenance de *La Jeune Fille avec un cygne*, signé de l'expressionniste Heinrich Campendonk. « Je n'avais rien préparé. Mais l'histoire tenait debout. Mon grand-père avait une entreprise à Cologne. Flechtheim y dirigeait une galerie. Tous deux vivaient dans la ville de Krefeld. Il était facile d'expliquer qu'ils étaient liés. » Par la suite, Wolfgang tirera même une photo d'Hélène en noir et blanc, afin de la faire passer pour sa grand-mère, Josefine Jägers. Sur l'image, volontairement floue et imprimée sur du papier d'avant-guerre, on la voit ainsi poser en robe noire et collier de perles devant plusieurs tableaux de la prétendue collection Jägers.

La Jeune Fille avec un cygne est vendue aux enchères chez Christie's en octobre 1995. Personne ne met en cause son authenticité. Au reste, elle figure dans le catalogue raisonné des œuvres de Campendonk rédigé par l'experte Andrea Firmenich avec l'aide du fils du peintre. Celle-ci salue même l'utilisation de la couleur par l'artiste. Pour la première fois, Wolfgang Beltracchi a collé derrière le cadre une étiquette à l'effigie du galeriste indiquant « collection Flechtheim ». Dans son catalogue, la maison de ventes



MATTHIEU RAFFARD

LES PINCEAUX DU DÉLIT
Ci-dessus, le matériel de Wolfgang Beltracchi, saisi par la police chez lui. À droite, le peintre et son épouse devant leur ancienne prison, la JVA Ossendorf de Cologne, le 26 mars.

précise ainsi la provenance de l'œuvre : « Alfred Flechtheim, Düsseldorf ; Jägers Werner, Cologne ». Le tableau sera vendu 67 500 livres (environ 78 000 euros).

Cependant, toujours en 1995, une première enquête scientifique diligentée à Munich conclut que trois tableaux signés de l'expressionniste Johannes Molzahn sont des faux. L'un d'entre eux, prétendument peint au début des années 1920, contient un pigment mis au point en 1957. Les soupçons de la police portent sur Beltracchi. Coïncidence ? Le couple vend alors sa maison en Allemagne, achète un camping-car et quitte le pays pour le Sud de la France. « Nous ne nous sommes pas enfuis », dit aujourd'hui Wolfgang. Il assure que leur fille de 2 ans était malade à l'époque et qu'elle avait besoin de changer d'air.

5,3 MILLIONS D'EUROS POUR UN MAX ERNST

Dans l'Hérault, à Mèze, Michel Torres, l'ami du couple, nous fait visiter le domaine des Rivettes. Allées de cyprès, oliveraie et plants de vignes. « Quand ils ont emménagé ici, tout cela n'était qu'un marais », explique-t-il. Wolfgang a fait ériger un petit mausolée pour y être enterré. Dans la maison principale, rien n'a bougé depuis son dernier séjour, pendant l'été 2010. Deux étages au-dessus de la chambre, l'atelier où il fabriquait ses contrefaçons. « Je ne l'ai jamais vu en peindre aucune », jure Torres. Wolfgang confirme : « Même mes enfants ne connaissaient pas ma véritable activité. Dans mon atelier, j'avais toujours une ou deux toiles à moi, des alibis, sur lesquels je donnais un coup de pinceau quand un ami passait. Lorsqu'on me demandait pourquoi je n'avais pas avancé depuis des mois, je répondais que la peinture requiert de la patience. »

D'évidence, les Beltracchi avaient beaucoup d'argent, mais ils restaient évasifs sur son origine. À leurs proches, ils se contentaient d'expliquer qu'ils faisaient « un peu de business » dans le monde de l'art. En réalité, il y avait tant de spéculation sur ce marché qu'il suffisait à Wolfgang de vendre deux ou trois faux par an pour entretenir son train de vie. Il passait généralement deux heures sur un tableau – « deux jours » au maximum s'il s'agissait d'une grande toile. Ensuite, Hélène ou sa sœur contactaient les maisons d'enchères pour les ventes de printemps et d'automne. Le couple passait le reste de son temps dans les galeries d'art, chez les antiquaires du coin ou sur la terrasse de leur villa. Pierre Malbos, un de leurs proches qui avait restauré les portes et fenêtres du domaine, se souvient : « Le genre de Wolfgang, c'était : je ne veux pas travailler trop dur mais je veux être riche. Ils savaient bien vivre et ils étaient généreux. Nous partions ensemble en week-end à Barcelone visiter des musées et acheter des meubles anciens. »

C'est pendant ces années en France que Wolfgang a peint l'essentiel de son œuvre. Chaque tableau exigeait une longue période de préparation. « Pendant des mois, il se documentait sur le peintre, se rendait là où il vivait, comme un acteur », raconte Hélène. Dans la biographie des artistes qu'il voulait imiter, le couple recherchait les zones d'ombre, les approximations. Un jour, ils apprennent qu'André Derain a réalisé une trentaine de tableaux représentant des vues de Collioure. Wolfgang décide aussitôt d'en peindre deux nouveaux, après quelques jours en famille dans ce charmant port des Pyrénées-Orientales. Puis il découvre qu'une nature morte de Fernand Léger exposée à Berlin en 1913 a disparu depuis des années : la voilà qui refait surface. Et puisqu'il est admis que Georges Braque et Othon Friesz ont séjourné ensemble à Anvers en 1906, Wolfgang décrète que les deux artistes ont peint une carte postale géante, où leurs styles s'entremêlent. Il baptise l'œuvre *Souvenir d'Anvers*. Cela lui semble tellement simple qu'il s'amuse à semer des indices. Une fois, il ajoute un petit personnage ressemblant à Hitler dans le coin gauche d'un Campendonk supposé dater de 1913. Il en sourit encore : « Aucun expert n'a relevé ce détail. » Sans doute parce que le reste est confondant de fidélité. Wolfgang écrit de la main droite mais il peut peindre de la gauche afin de reproduire le geste exact de Raoul Dufy. Pour trouver des toiles, des cadres en bois et des châssis d'époque, il furète dans les brocantes et à Paris, chez les marchands de la Rive gauche.

Au début des années 2000, Beltracchi délaisse les expressionnistes et cubistes de second rang pour se lancer dans une entreprise plus périlleuse : imiter les grands artistes tels Fernand Léger, Georges Braque et Max Ernst. Les gains seront supérieurs, mais

BELTRACCHI SE DOCUMENTAIT SUR LE PEINTRE, SE RENDAIT LÀ OÙ IL VIVAIT, COMME UN ACTEUR.

1

ARCHIVES PERSONNELLES DE WOLFGANG ET HÉLÈNE BELTRACCHI

les risques d'un examen plus approfondi aussi. En dépit des enjeux, ou peut-être justement à cause d'eux, les experts suivent allègrement et délivrent sans barguigner des certificats d'authenticité.

En 2004, Werner Spies, ancien directeur du Centre Pompidou à Paris et spécialiste mondial de Max Ernst, se rend au domaine des Rivettes pour authentifier *La Forêt (2)*. La grande toile représente un soleil composé de cercles concentriques rouges, bleus, blancs et jaunes au-dessus d'une forêt de cyprès. Beltracchi l'a peinte en deux jours, en employant la méthode habituelle d'Ernst : frotter une spatule sur des blocs de bois brut, coquillages et autres objets placés préalablement sous la toile. Hélène accompagne Spies jusqu'à la chambre. « Il est entré, a jeté un coup d'œil, et l'enthousiasme l'a submergé », raconte-t-elle. Spies – qui s'est refusé à tout commentaire – met alors Hélène en contact avec un marchand d'art suisse, qui vend *La Forêt (2)* à la société Salomon Trading pour 1,8 million d'euros. L'œuvre atterrit dans une galerie parisienne, Cazeau-Béraudière, qui la revend en 2006 à Daniel Filipacchi pour 5,3 millions d'euros. En voyant cette toile, la veuve de Max Ernst, Dorothea Tanning, confiera que c'était la plus belle jamais peinte par son mari.

2

TRAHI PAR UN PIGMENT

Finalement, un incident se produit en novembre 2006. La sœur d'Hélène propose à la maison Lempertz un faux Campendonk, *Tableau rouge avec chevaux*, que Wolfgang a exécuté à la va-vite. Une société maltaise, Trasteco, l'achète pour 2,8 millions d'euros – le prix le plus élevé jamais payé pour une œuvre de l'expressionniste allemand. Mais après avoir viré l'argent, l'acheteur exige un certificat d'authenticité. Qui n'existe pas. « La maison Lempertz avait promis de nous envoyer un expert, mais elle ne l'a pas fait, s'indigne Hélène. Ce ne sont pas des gens sérieux. »

En novembre 2008, l'expert Ralph Jentsch est finalement chargé d'examiner l'étiquette de la « collection Flechtheim » apposée au dos du Campendonk. Il constate la supercherie. « Flechtheim était un connaisseur, un collectionneur, un homme de goût. Il n'aurait pas permis un portrait de lui aussi absurde. » L'analyse chimique du tableau confirme : la peinture comporte du blanc de titane, un pigment qui n'existait pas en 1914. « Je m'étais fait tromper sur la marchandise, peste Wolfgang. J'avais acheté un produit danois, après avoir bien examiné la notice. Et celle-ci ne mentionnait pas la présence de titane. » Trasteco se retourne contre Lempertz et exige de récupérer son argent. Un tribunal de →»

3

BOHÊME DORÉE

(1) Beltracchi en hippie à Amsterdam en 1971. (2) En Guadeloupe avec sa fille Franziska en 2001. (3) Le voilier Woodoo Child acheté grâce à la vente de ses faux, et sur lequel il voulait faire le tour du monde, au mouillage dans le port de Palma de Majorque en 1991.

EN SEMI-LIBERTÉ

Emprisonné depuis l'été 2010, Wolfgang Beltracchi est aujourd'hui autorisé à circuler librement quinze heures par jour. Il dort chaque nuit en cellule. Sa détention doit s'achever en 2014.

→ Cologne condamnera la maison de ventes au motif qu'elle avait authentifié la toile « sans fondement suffisant ». Aujourd'hui, Beltracchi explique qu'il s'est toujours efforcé d'utiliser les bons pigments. Mais il admet qu'il pouvait se tromper. Il ajoute avoir été choqué en apprenant que le directeur général de Lempertz, Henrik Hanstein, était lui aussi poursuivi. « À ce moment-là, nous avons compris que la partie était finie, se souvient-il. Ensuite, ce fut l'effet domino. »

ARRÊTÉS COMME DANS « MIAMI VICE »

La division de la répression des fraudes artistiques de Berlin est souvent amenée à enquêter sur des cas qui dépassent sa juridiction. En janvier 2010, alors que le procès Trasteco contre Lempertz vient de commencer, l'un de ses limiers, l'inspecteur René Allonge soupçonne l'existence d'une fraude de grande envergure à travers l'Europe. À Paris, une experte du cubiste français Jean Metzinger signale un « groupe en Allemagne » qui vend des tableaux portant les étiquettes de la collection Flechtheim. En mars, Ralph Jentsch informe la police de sa propre enquête. Deux mois plus tard, l'avocat de Trasteco porte plainte contre la sœur d'Hélène qui avait servi d'intermédiaire lors de la vente du *Tableau rouge avec chevaux*.

« Les pièces du puzzle étaient là, mais personne ne les avait assemblées », constate René Allonge. Il devine alors l'ampleur de l'affaire. Identifie « cinq ou six » nouveaux tableaux portant la fausse étiquette. Et inscrit un second suspect sur la liste : Hélène Beltracchi. Wolfgang, resté dans l'ombre, n'apparaît pas encore sur son radar. L'interrogatoire des membres de la famille Jägers permet d'établir que le grand-père Werner n'a jamais connu Alfred Flechtheim. Et qu'il n'y a jamais eu de collection Jägers.

Le matin du 25 août 2010, la division antifraude de Berlin lance la plus grande opération de son histoire. Des policiers perquisitionnent la villa de la sœur d'Hélène à Cologne. Dans un musée des environs de Düsseldorf, d'autres saisissent un faux Fernand Léger qu'un collectionneur s'apprêtait à acheter pour près de 5 millions d'euros. Une descente au domaine des Rivettes est prévue mais annulée : « Le tribunal français était en vacances », déplore l'inspecteur Allonge.

Le même jour, les enquêteurs interceptent une conversation téléphonique entre Wolfgang, toujours à Mèze, et son fils, Manuel, à Fribourg. Très calme, il lui demande de détruire deux ordinateurs contenant des preuves.

Le 27 août, les Beltracchi rentrent à Fribourg. À les croire, ils sont décidés à se rendre. « Nous avons des enfants ; on ne pouvait pas fuir », explique Hélène. Le soir, alors qu'ils sortent pour dîner en famille, leur voiture est encerclée par cinq véhicules de police. Lumières aveuglantes, chiens policiers, armes automatiques. C'est le grand show. « Les agents m'ont ordonné de rester près de la voiture et de mettre les mains en l'air, se souvient Franziska, 16 ans à l'époque. Ils nous ont demandé si nous avions des armes sur nous. C'était comme dans *Miami Vice*. » Wolfgang et Hélène sont emmenés dans un fourgon de police, tandis que Manuel et sa sœur restent seuls. « Nous sommes rentrés à la maison et nous avons commandé une pizza, raconte la jeune fille. Je n'avais aucune idée de ce qu'il se passait avant de voir les nouvelles à la télévision et de lire les journaux. » Son grand frère ajoute : « Nos parents nous avaient dit que l'on rentrait à Fribourg pour régler une histoire autour d'un tableau. Rien de plus. Comment pouvait-on imaginer la suite ? »

vanityfair.fr
CINQ TABLEAUX EXPLIQUÉS PAR LE « MAÎTRE » ET LE MANUEL DU PARFAIT FAUSSAIRE

Les Beltracchi sont inculpés à Fribourg puis transférés à la prison de Cologne. Les quatre premiers mois, ils sont séparés, chacun placé à l'isolement vingt-trois heures par jour comme de dangereux criminels. Puis ils sont autorisés à se voir une demi-heure toutes les deux semaines. Hélène découvre alors qu'elle est atteinte d'un cancer du sein. Wolfgang, lui, s'occupe en dessinant les portraits de ses codétenus et des gardiens. « C'était une période très dure, raconte-t-il. Sans la protection de deux Hells Angels qui m'avaient à la bonne, je ne sais pas comment j'aurais tenu. »

Pendant ce temps, l'inspecteur Allonge saisit les tableaux et accumule les preuves. Il découvre que les étiquettes de la « collection Flechtheim » ont été artificiellement vieillies avec du café et du thé. Beltracchi a utilisé le même bois pour confectionner les cadres d'un Léger, d'un Derain et d'un Campendonk. « La science a fini par le rattraper », savoure Allonge.

EN 2010, HÉLÈNE ET WOLFGANG SONT SÉPARÉS ET PLACÉS À L'ISOLEMENT COMME DE DANGEREUX CRIMINELS.

Le procès s'ouvre le 1er septembre 2011 à Cologne. Une grande partie de la presse présente le couple comme de sympathiques anticonformistes, dont le seul crime serait d'avoir trompé des gens riches et célèbres. Hélène et Wolfgang s'embrassent au début de chaque audience. En face, l'accusation manque d'éléments à charge. Après deux mois de débats, coup de théâtre : dans une longue confession théâtrale, Beltracchi avoue quatorze contrefaçons, raconte sa jeunesse « drogue et rock'n'roll », s'en prend à la « cupidité » et à l'« arrogance » du marché de l'art et admet s'être « beaucoup amusé ». Au cours de notre entretien après le procès, il reconnaîtra avoir expédié en « trois ou quatre heures, parfois moins » nombre de tableaux vendus pour des millions de dollars.

Après avoir plaidé coupable, Wolfgang et Hélène sont respectivement condamnés à six et quatre ans de prison ferme. La sœur d'Hélène se voit infliger une peine de vingt et un mois avec sursis. Reste une question : combien y a-t-il encore de faux tableaux sur le marché ? À ce jour, la police de Berlin a identifié cinquante-huit toiles suspectes. Elle estime qu'il y en aurait deux fois plus. Beltracchi dit avoir peint « des centaines de tableaux » au cours de ses quarante ans de carrière. (Suite page 257 →)

MATTHIEU RAFFARD

CHRISTIAN LACROIX

Intermittent chez Schiaparelli

Depuis que Diego della Valle (Tod's, Faye, Hogan) a racheté Schiaparelli et ses archives en 2007, l'homme d'affaires a pris son temps. Pas encore nommé officiellement, Marco Zanini, directeur artistique chez Rochas, devra d'abord terminer son contrat avant de rejoindre la griffe italienne en octobre. En attendant, Christian Lacroix assure l'intérim. Celui qui a quitté en 2010 sa propre maison de couture, financée à l'époque par LVMH, est sur tous les fronts : costumes de scène, décoration de trains, expositions... Pour juillet, il est invité par Diego della Valle et Farida Khelfa, ambassadrice de la griffe, à imaginer une collection-capsule pour Schiaparelli, présentée pendant la semaine de la Haute Couture à Paris. Il fallait bien cet ex-étudiant en lettres classiques et histoire de l'art, excellent historien de la mode, pour donner encore plus d'esprit à la Schiap' qui n'en manquait déjà pas. Elsa Schiaparelli, disparue en 1973, avait mis Paris à ses pieds, insufflé la dinguerie surréaliste dans un secteur si sérieux, à la veille de la Seconde Guerre mondiale lorsque recyclages et rationnements commencèrent. Lacroix n'intègre pas la maison de la place Vendôme, ne revient pas à la couture. Il ouvre un cycle de collaborations renouvelées chaque année avec des talents qui, chacun à leur tour, proposeront leur vision de l'héritage Schiaparelli. Juste retour des choses pour celle autour de laquelle tournaient déjà des satellites surdoués nommés Salvador Dalí, Meret Oppenheim ou Man Ray. — VIRGINIE MOUZAT

Christian Lacroix pose avec les lunettes dessinées par Man Ray pour Elsa Schiaparelli ; et Snuff, le fameux parfum masculin en forme de pipe de la créatrice.

PHOTOGRAPHIE **MARKUS JANS**

Il y a encore deux ans, Xenia Sobtchak passait pour une Paris Hilton russe: elle présentait une émission de télé-réalité, posait pour les magazines people et s'affichait dans les fêtes branchées. Elle est à présent l'égérie de la nouvelle opposition à Vladimir Poutine. À Moscou, ANNE NIVAT lui a demandé jusqu'où elle serait prête à aller pour défier le maître du Kremlin.

SERGEI KARPOV / ITAR-TASS / ABACAPRESS.COM, RIA NOVOSTI

La poupée

LES CHARMES DE LA PÉTERSBOURGEOISIE
Ci-dessus, Xenia Sobtchak avec Vladimir Poutine, dont le père, maire de Saint-Pétersbourg, fut le premier mentor. À gauche, le 14 mai 2012, interpellée par la police lors d'une manifestation d'opposants.

qui dit NET

Moscou, Vogue Café, 23 h 30. À la subite vague d'effervescence qui vient mourir à ma table, faisant presque taire les convives malgré l'ambiance électrique du vendredi soir, je sens qu'une star est entrée. « Je ne vous imaginais pas comme ça », me dit-elle. C'est bien celle que j'attends : Xenia Sobtchak. Elle se définit comme présentatrice de télévision et journaliste, mais s'efforce d'arriver discrètement. Le propriétaire de l'établissement et les serveurs se précipitent vers elle. Elle n'a pas encore 32 ans et c'est déjà la blonde la plus célèbre de toutes les Russies : elle signe des articles sur Internet, des éditoriaux dans des magazines de luxe, anime des émissions de radio et de télévision, dirige un petit empire commercial qui comprend un restaurant, une ligne de vêtements, une marque de parfum et des parts dans une compagnie de téléphonie. En 2011, le magazine *Forbes* a estimé sa fortune à 2,8 millions de dollars (2 millions d'euros). Ses shows télévisés ont tous été des succès : du premier, « Top Models à la russe », à « GosDep » (« Département d'État »), diffusés sur une chaîne expérimentale du câble et du Web qui milite pour l'opposition, en passant par « Dom-2 » – un équivalent de « Loft Story » – le premier programme de téléréalité en Russie parvenu à sa dixième saison, dont huit avec elle.

Surtout, depuis les manifestations géantes de l'automne 2011, au moment où Vladimir Poutine et Dmitri Medvedev ont annoncé qu'ils échangeraient leurs postes au Kremlin, elle s'est jointe aux cortèges de l'opposition. L'icône glamour est devenue pasionaria. La première fois qu'elle a pris la parole, c'était devant 100 000 personnes, ce 24 décembre-là : elle a été huée. Plus jamais ensuite. Aujourd'hui, Xenia Sobtchak dit avoir été évincée de la télévision publique parce qu'elle a rallié les rangs de la contestation.

Pendant le premier mandat de Poutine, la jeune femme a posé seins nus pour le *Playboy* russe, s'est éclatée dans les folles soirées moscovites financées par l'argent du pétrole, s'est affichée aux bras de millionnaires. Elle ne s'intéressait guère à la politique. Aujourd'hui, elle compte 655 000 abonnés sur Twitter et déploie un attirail numérique que peu de membres de l'opposition maîtrisent. En Russie, où plus de 60 millions de personnes surfent quotidiennement sur Internet (un record en Europe), Xenia Sobtchak est un leader d'opinion : fini les comportements de nunuche vulgaire dans les fêtes privées, elle parcourt désormais le pays pour des conférences haut de gamme à Ekaterinbourg, Perm ou Samara, au cours desquelles elle discourt sur « la théorie du succès », « l'évolution de la personnalité » ou « le journalisme contemporain ». Chacune de ses apparitions est grassement

DANSE AVEC LES TSARS
(1) Meneuse de revue à la télévision, ici en 2010 dans la version russe de l'émission « Danse avec les stars ». (2) Aux avant-postes lors d'une manifestation de l'opposition après la réélection de Poutine en mars 2012.

1

FOTOBANK.RU ; OLEG NIKISHIN / EPSILON / GETTY IMAGES

rémunérée mais elle déplore les tracasseries incessantes qui perturbent l'accès aux salles de conférences : « Mon discours n'est pas politique, affirme-t-elle, mais les municipalités ont peur que j'en profite pour faire de la propagande. »

Son premier coup d'éclat date d'octobre 2011 : dans un restaurant huppé de la capitale, Xenia enregistre, grâce à son portable, la réponse balbutiante de Vassili Iakemenko, fondateur du mouvement pro-Poutine des Nachi. La vidéo de 77 secondes fait un tabac sur la Toile et l'intronise définitivement parmi les pourfendeurs du régime.

La première fois, devant 100000 personnes,
ELLE A ÉTÉ HUÉE.
Plus jamais depuis.

Xenia Sobtchak est persuadée que son rôle d'observatrice officielle pendant l'élection présidentielle de mars 2012 a contribué à la crédibiliser. En visitant un bureau de vote, elle avait été témoin d'un type de fraude assez fréquent en Russie : le vote en carrousel (un procédé qui permet de voter plusieurs fois dans des circonscriptions différentes). Afin d'en apporter la preuve, elle avait alors payé une de ses fans (5 000 roubles, soit environ 120 euros) pour voter une seconde fois dans le même bureau pendant qu'elle filmait la scène avec son téléphone. Le soir, Xenia dénonçait la fraude dans son émission et les images faisaient scandale.

« PAS DE SAINTS PARMI NOUS »

Nous passons commande d'un dîner léger : jus de fruits frais, salade d'avocats, sushis. La Paris Hilton de la fronde anti-Poutine cumule les stéréotypes, mais elle n'en a cure. Elle ne veut plus répondre aux rumeurs – y compris celles qui la présentent sous les traits d'une Mata Hari moscovite : « À cause des liens historiques de ma famille avec Poutine [son père fut proche de l'actuel président], on m'accuse d'être un agent du Kremlin ou du FSB [les services secrets] infiltré dans l'opposition ! » →

2

→ Elle dit vouloir faire primer l'action et jure sans modestie n'avoir d'autre but que d'atteindre « la vérité, qui n'éclate pas tout le temps, mais toujours au bon moment ». C'est le thème sur lequel elle dissertait encore le soir de son mariage surprise, le 1er février, dans un billet publié sur le site d'une radio d'opposition : « Nous vivons dans un monde où l'on fait dire aux faits ce que l'on veut. [...] Moi, ces choses-là m'ont toujours terriblement irritée. Parce que si on commence à cacher la vérité, même si elle n'est pas très agréable, on devient soi-même une partie du collectif Poutine. [...] Il n'y a pas de saints parmi nous. Le tout est de savoir si on est sincère dans les combats pour les bonnes causes. Les libéraux exacerbés qui déforment les faits ne valent pas mieux que les propagandistes sur nos chaînes d'État. Ils ont seulement plus de ressources. J'ai bien peur, en fin de compte, que ce soit là notre seul signe distinctif. Et la vérité, dans cette confrontation, sera perdue de vue : elle n'existe nulle part et personne ne la cherche. Il me semble pourtant que la vérité est ce dont les gens ont le plus besoin. »

Xenia Sobtchak agace. Elle fait même enrager ceux qui ont cru qu'elle était des leurs, du côté de Poutine. Elle a trahi et c'est impardonnable. Olga Peterson, 50 ans, entrepreneuse, patriote, qui loue son penthouse pour des films et séries mettant en scène « la belle vie » des oligarques, l'a rencontrée lors d'un tournage. Elle se demande encore « comment une telle femme a pu en arriver là, alors qu'elle pourrait être l'incarnation la plus positive du pays ». Elle reconnaît volontiers que Xenia est brillante et travailleuse, mais elle refuse de la lire, de la regarder ou de l'écouter. Cette femme d'affaires qui a gagné des millions dans son pays au cours des années 1990 possède un passeport américain. Pour elle, cela n'a rien d'un paradoxe. « Oui, j'ai participé au pillage de la Russie, admet-elle sans vergogne. Comment aurais-je pu résister ? J'ai fait du fric comme tout le monde au vu des possibilités de l'époque... » Olga Peterson ne se sent proche ni des communistes ni des libéraux. Elle préfère l'idée que la nation soit incarnée par un seul homme : Poutine, sauveur de la Russie comme on le disait jadis de Staline. Pour elle, quiconque ne le soutient pas doit être considéré comme un ennemi de la patrie.

Xenia et moi sommes assises au Vogue Café depuis une trentaine de minutes lorsqu'un homme se joint à nous. Il se penche et dépose un baiser furtif sur sa bouche. « Mon mari », souffle-t-elle. Ce soir, l'égérie est relativement peu apprêtée, veste grise sur un jeans, ses cheveux simplement maintenus par une barrette, du vernis rouge orangé sur les ongles, de simples baskets aux pieds et toujours ces lunettes à la monture gris-bleu encadrant son fin visage. Au mitan de la nuit, Xenia discute politique comme on parlerait

La seule évocation de la prison suffit à
LA TERRIFIER.

chiffons. On sent qu'elle aime cela, même si elle minimise son expérience : « On a déjà tant de faux professionnels ; je ne veux pas grossir les statistiques ! » Je lui demande ce qui lui déplaît en Russie, alors qu'elle a profité – comme bien d'autres – des dernières années favorables aux classes aisées. Elle répond : « L'absence de liberté d'expression, la corruption, l'amateurisme, l'autocensure – beaucoup de gens pensent que s'ils traitent avec moi dans quelque domaine que ce soit, ils risquent d'avoir des ennuis. Et la qualité de la vie est insuffisante : il y a peu de bons médecins et de bons professeurs, et on ne se sent jamais en sécurité quand on se promène dans les rues. » Une certaine amertume affleure. À l'entendre, la Russie n'a pas su bénéficier de la prospérité qu'avait fait naître la chute du régime soviétique. « Le système n'a pas été réformé comme il aurait dû l'être, assène-t-elle. La société s'est dégradée, les valeurs se sont perdues, une génération a été sacrifiée : la mienne.

– Y a-t-il quand même eu des réussites ?

– La croissance économique, quelques améliorations sociales, le règlement de la question tchétchène. »

Cette mention me fait tressaillir. La situation en Tchétchénie est toujours très instable. Peut-elle vraiment l'ignorer ? Xenia argumente : « Au regard de tout l'argent qui disparaît là-bas, il y a quand même une amélioration. Par exemple, Grozny a été entièrement reconstruite... » Elle précise avoir été invitée à visiter la ville avec Ramzan Kadyrov, le président tchétchène adoubé par Moscou. C'est alors que je décide de lui raconter ce que mes reportages m'ont donné à voir de cette guerre. « Vous êtes allée en Tchétchénie ? » Les rôles, brusquement, s'inversent : la tête légèrement tendue vers l'avant, une main posée sur l'avant-bras de son mari, la

TIGRESSE DE PAPIER
Avant de devenir l'égérie de l'opposition, elle a posé de nombreuses fois en couverture des magazines. Loin, très loin de la politique.

VLAD LOKTEV / GLAMOUR / CONDÉ NAST ; MICHAEL KOROLEV / PLAYBOY MAGAZINE ; OK ! MAGAZINE ; TATLER / CONDÉ NAST ; XENIA SOBTCHAK / INSTAGRAM

jeune femme me bombarde de questions. Je sens que le sujet l'intrigue. Une autre Xenia apparaît : désarçonnée, moins sûre d'elle mais attentive, prête à modifier son jugement.

Tout a été dit depuis son mariage surprise avec Maxime Vitorgan, un acteur de télévision de 41 ans dont le père fut une gloire du cinéma soviétique – y compris que cette union éloignerait Xenia de la politique. Il semble au contraire aussi passionné qu'elle par les affaires publiques et doté d'une fraîcheur qui le rend sympathique.

BRACELETS EN TOC

En novembre 2012, Xenia diffuse cette photo d'elle sur Twitter, provoquant une vague d'émotion sur les réseaux sociaux. L'image est en fait extraite d'un film.

MARCHE ANTI-CORRUPTION

L'hôtel Vega, samedi matin. Le conseil de coordination de l'opposition russe tient sa réunion mensuelle. Sur une longue table en U, trente-sept noms sont inscrits sur des cartons. Pour tuer le temps, les premiers arrivés tapotent sur leur smartphone ou leur tablette. Des techniciens installent des caméras. À 11 h 15 précises, Boris Nemtsov, ancien premier ministre de Boris Eltsine et représentant de l'opposition traditionnelle, ouvre la séance d'un ton ferme. Un hommage est rendu à Sergueï Oudaltsov, figure notable de l'extrême gauche. C'est son anniversaire mais il n'a pu être présent pour cause d'assignation à résidence. L'ordre du jour est scrupuleusement suivi. Longues, poussives, les discussions doivent déterminer la date pour une action symbolique un an après la victoire de Poutine.

À 11 h 45, la chaise réservée à Xenia Sobtchak, juste à côté de celle d'Ilia Iachine, autre figure de l'opposition qui fut aussi son amant, est toujours vide. Xenia arrive, quasiment sur la pointe des pieds. Elle est vêtue d'une sarafane en velours noir (robe traditionnelle russe, sans manches) taillée comme un tablier croisé dans le dos sur un corsage blanc et œuvre d'une amie styliste. Elle porte une longue boucle d'oreille en forme d'étoile et de son chignon dépassent quelques mèches savamment négligées, le maquillage est discret. Ici, Xenia se tait, affiche une mine sérieuse, compulse son téléphone. Toutes les décisions étant prises à main levée, elle tend son bras à moitié, comme à l'école. Le juriste-blogueur Alexeï Navalny propose « une marche anti-corruption » ; l'ex-champion du monde d'échecs Garry Kasparov débite son exposé. Xenia n'écoute déjà plus. Elle est sortie de la salle pour passer des coups de fil.

Sa participation à ces réunions régulières a sans doute élargi l'audience et la visibilité de cette instance. De son côté, elle a senti que, pour surfer sur la vague de popularité, il fallait qu'elle en soit. Même si ce « proto-parlement », comme elle l'appelle, ne l'enchante guère ; notamment parce qu'elle doit y écouter des diatribes d'extrême gauche ou ultra-libérales. « Finalement, résume-t-elle, les extrêmes se rejoignent au détriment de positions centristes comme les miennes. » Elle peste contre l'égoïsme des membres du conseil de coordination de l'opposition, qu'elle juge étrangers à tout esprit de sacrifice, quand elle affirme avoir beaucoup risqué en s'engageant dans ce camp. « Le seul qui soit prêt au pire, c'est-à-dire à la prison, c'est Navalny, dit-elle. Je le respecte pour cela. » La prison est l'ultime frontière ; sa seule évocation la terrifie.

Plus d'un an après la réélection de Poutine, le mouvement d'opposition s'essouffle au point qu'on pourrait presque se demander si ce n'était pas un mirage. Constitué de fortes personnalités qui se jalousent, le conseil de l'opposition ne dirige rien. Sa seule légitimité est d'avoir été élu par un vote des internautes, une première en Russie. Ce laboratoire politique fonctionnant en réseau, où sont minutieusement préparées des déclarations en forme de compromis, est ardemment défendu par Sergueï Parkhomenko, un de ses membres fondateurs, éditeur, figure journalistique du début des années 1990 et ancien directeur de l'hebdomadaire *Itogui*. Celui-ci conteste l'idée que certains membres du conseil seraient des « collaborateurs », les autres des « révolutionnaires » – et que Xenia Sobtchak appartiendrait à la première catégorie. « On dit ça pour nous discréditer », fulmine-t-il.

« Untel a volé ? Ah bon. Il a menti ? Ah bon. Encore et toujours le même haussement d'épaules, voilà notre problème en Russie », affirme Sergueï Parkhomenko. D'où ce pacte qui semble avoir été conclu entre la société et ses gouvernants pour préserver quelques restes de mentalité soviétique : vous ne vous mêlez pas de nos affaires, on vous laisse vivre tranquilles. L'indifférence des masses n'est pas nouvelle en Russie. La participation civique a toujours été faible : avant les grandes manifestations de l'opposition, seul le mouvement des « seaux bleus » a réussi à capter le soutien populaire. En 2010, pour dénoncer les abus et privilèges sur les routes des élites russes, conduisant leurs fameuses berlines noires aux vitres teintées et gyrophare bleu, des milliers de conducteurs exaspérés avaient apposé sur le toit de leur voiture un seau en plastique. Ainsi naquit la première fronde sociale de grande ampleur, de Kaliningrad jusqu'à Vladivostok : sur la route, le seul territoire où le peuple peut croiser les puissants.

AU MILIEU DES SPONSORS

Samedi, début d'après-midi, cinéma Glavkino. Accoudée à une haute table de bar, une blonde platine aux yeux verts, élégante dans sa robe noire à collerette blanche, patiente en bonne compagnie. C'est Ludmila Borisovna Naroussova, la mère de Xenia Sobtchak. À ses côtés, le cinéaste →

franco-russe Pavel Lounguine et Andrei Kolesnikov, le rédacteur en chef de *Pionnier,* magazine littéraire en vogue qui organise ici des séances de lectures pour l'élite mondaine proche du Kremlin. Le lieu – une nouvelle salle de cinéma éloignée du centre de la capitale – appartient au réalisateur à succès Fiodor Bondartchouk, qui tourne en ce moment un *Stalingrad* en 3D – 30 millions de dollars de budget (23 millions d'euros), du jamais vu en Russie. L'événement est sponsorisé par Porsche, qui en profite pour présenter ses derniers modèles. On sert du champagne et des petits-fours à côté d'une décapotable orange.

« POUTINE M'A AIDÉE *quand tous les autres se détournaient de moi.* »

« Après le premier meeting de l'opposition, j'ai senti un vide physique autour de moi », raconte, théâtrale, la mère de Xenia. Il y a « un an et neuf mois » (visiblement, elle tient le compte), elle a été évincée du Sénat où elle siégeait depuis 2006. Sans doute parce qu'elle est la mère de qui l'on sait, mais aussi, jure-t-elle, parce qu'elle s'opposait aux lois « répressives » du pouvoir, notamment celle qui alourdit les amendes pour tout participant à une manifestation déclarée illégale par le gouvernement. Xenia Sobtchak n'est pas seulement la fille de cette femme qui, telle une Nadejda Kroupskaïa (la compagne de Lénine) des temps modernes, a diffusé son aura dans les couloirs du Sénat et compté parmi les rares confidents de Vladimir Poutine ; elle est surtout l'héritière du premier maire élu de Saint-Pétersbourg, Anatoli Sobtchak, grande figure démocrate de la période post-soviétique, disparu en 2000. Autant dire qu'elle est née dans la politique.

Dans les années 1970, Anatoli Sobtchak enseignait le droit. Le jeune Poutine, qui venait d'être admis au KGB, était l'un de ses étudiants. Vingt ans plus tard, il rentrait d'Allemagne de l'Est avec le grade de lieutenant-colonel. Son ancien professeur lui offrit alors une place à ses côtés dans l'administration municipale. Pendant les heures mouvementées de la tentative de putsch d'août 1991, les deux hommes ne se quittèrent pas. Après le coup manqué, Poutine fut élevé au rang de vice-maire de Saint-Pétersbourg chargé des relations commerciales avec l'étranger – poste capital dans une mégapole déjà submergée d'offres de business.

Sobtchak père figurait aussi dans le cercle des intimes de Boris Eltsine. Mais quand le premier maître du Kremlin après la chute du mur de Berlin l'interrogea sur l'opportunité d'une deuxième candidature à la présidence, en 1996, il insista sur sa santé fragile et lui déconseilla de se lancer. Ce fut le début de ses ennuis. Au cours des mois suivants, Sobtchak fut la cible d'une campagne de presse, accusé de corruption et finit par perdre sa mairie. Il s'exila alors à Paris, pour « raisons de santé » – Poutine avait trouvé lui-même l'avion sanitaire qui l'emmena en France. Xenia avait alors 16 ans.

À l'automne 1999, la Russie est en pleine campagne de Tchétchénie. Vladimir Poutine vient d'être nommé premier ministre par un Boris Eltsine déclinant. Toutes les charges contre Sobtchak sont abandonnées. Il rentre au pays, où Poutine fait de lui l'un des délégués de sa campagne présidentielle. C'est en cette qualité qu'il se rend à Kaliningrad, où il est terrassé par une crise cardiaque en février 2000. Xenia a alors 18 ans. Elle apparaît pour la première fois en public lors des funérailles. Longiligne, le visage à moitié caché par un foulard noir, elle se tient bien droite derrière Poutine, qui déclare, le regard embué : « Sobtchak était mon mentor. »

À ce jour, la fille et la veuve d'Anatoli Sobtchak restent convaincues

LE PROTECTEUR DU KREMLIN
Avec sa mère, Ludmila Borisovna, et Vladimir Poutine, le 29 mai 2003. Le président russe s'est recueilli sur la tombe du père de Xenia, ancien maire de Saint-Pétersbourg.

AP PHOTO / ITAR-TASS ; MIKKAIL METZEL / AP / SIPA ; SERGEI KARPOV / ITAR-TASS

qu'il fut empoisonné, même si l'autopsie a confirmé l'infarctus. Enfant unique, Xenia a été marquée par le charisme de son père et aussi par ce qu'elle a perçu, très jeune, de son amitié avec Poutine. En découle une ambiguïté persistante envers le président russe, qu'elle combat politiquement mais pour qui elle n'éprouvera, à titre personnel, jamais assez de gratitude – « Il m'a aidée quand tous les autres se détournaient de moi », souligne-t-elle. Tout cela compose le portrait d'une jeune femme habile et néanmoins hypersensible, sans doute engagée par fidélité paternelle mais jamais comme une militante, encore moins une révolutionnaire.

1

2

LES HOMMES DE SA VIE
(1) Avec son ancien compagnon, Ilia Iachine, lui-même figure de l'opposition, en juin 2012. (2) Avec son mari, Maxime Vitorgan, en février 2013, lors d'une conférence du magazine *Pionnier* au cinéma Glavkino.

BEAUCOUP DE SOUPIRANTS

Treize années ont passé et la fille a dépassé le père. « Aujourd'hui, on ne voit plus guère en moi "la veuve de Sobtchak" mais plus souvent "la mère de Sobtchak" », ironise Ludmila Borisovna. À l'entendre, Xenia serait « la variante féminine d'Anatoli » : même constitution, même structure mentale. « Ni elle ni lui ne sont de bons politiques, précise-t-elle : ils sont trop sincères. » Bien que leurs rapports semblent tendus, la fierté de cette ancienne institutrice pour sa fille est évidente. Au moment où elle commence à me raconter leurs vacances d'été à Lausanne ou à Genève, chez le comte franco-russe Serge de Pahlen et son épouse Margherita Agnelli, fille de l'ancien patron de Fiat, l'entrée de Xenia dans la salle l'interrompt.

Puisqu'on n'attendait qu'elle, le public peut à présent s'engouffrer dans le cinéma et le spectacle commencer. Face aux premiers rangs, un siège de cuir noir rebondi trône entre deux Porsche rutilantes. Xenia s'empare du micro : « J'appelle sur scène le maître de ces lieux, Fiodor Bondartchouk, qui a tout créé ici... » Elle excelle dans ce rôle de présentatrice, exigeante vis-à-vis de l'interlocuteur à qui elle tend le micro tout en scrutant la salle. L'acteur-réalisateur s'assied dans le fauteuil et lit son texte sur une tablette tactile. Xenia prend ensuite le relais pour déclamer un article publié dans *Pionnier*. Sa lecture achevée, elle s'éclipse sans parvenir à échapper aux regards : l'assistance n'a d'yeux que pour elle. Dans moins de trente minutes, son émission de radio hebdomadaire commence sans qu'elle montre le moindre stress. Pilotée par un chauffeur mutique aux cheveux ras, l'Audi A8L à l'intérieur de cuir noir fonce vers le centre de Moscou. Xenia se retourne vers moi : elle a chaussé d'autres lunettes, dont la monture noire lui donne un air plus sévère. « Hier soir, après votre départ, j'ai continué à parler de la Tchétchénie avec mon mari, m'explique-t-elle. J'ai compris que je n'avais pas le droit de juger ces événements sans y avoir assisté. Vous m'avez donné une belle leçon ! »

À 18 h 08 précises, juste après les informations, elle entre dans le studio où l'attend déjà son partenaire. Elle met le casque sur ses oreilles, jette un coup d'œil au papier que lui tend une assistante et se change instantanément en animatrice sémillante mais sérieuse, commentant avec humour l'actualité de la semaine – en particulier la pluie de météorites qui vient de s'abattre sur une ville de Sibérie. Au micro, le duo semble uni par une vraie complicité. Xenia sait s'entourer : dans toutes ses entreprises, elle n'est jamais seule aux manettes mais accompagnée de professionnels qui la tiennent en grande estime.

Après une heure d'émission, la voilà détendue et disponible. Elle paraît sincèrement étonnée, peut-être flattée, de l'intérêt qu'ont porté les grandes chaînes de télévision à son mariage inattendu. Pourquoi cette union ? Comme tant d'autres, elle souhaite avoir des enfants et « construire son avenir sur des fondations sérieuses ». On est loin de la femme fatale ou de la jeune écervelée.

« Et pourquoi avoir choisi Maxime ? Beaucoup de soupirants ont dû tenter leur chance avant lui...

– Tous m'ont demandée en mariage, rit-elle. Mais c'était →

toujours au mauvais moment, quand le couple battait de l'aile. Maxime m'a fait sa déclaration au moment idéal ! »

Ils se sont rencontrés au printemps 2012 dans l'avion qui les emportait vers Astrakhan, au sud du pays sur la mer Caspienne, où l'un des candidats de l'opposition faisait la grève de la faim pour protester contre le résultat des élections municipales. Xenia avait offert le billet à une trentaine de militants pour aller le soutenir. Par la suite, elle avait apprécié le discours de Maxime dans une autre manifestation, à Moscou cette fois, sur l'avenue du Nouvel Arbat : il y revendiquait une passion pour la vérité avec un grand V – et l'on sait que, pour Xenia, le sujet est primordial. « C'est à ce moment précis qu'il m'a séduite, s'esclaffe-t-elle. Allez aux meetings, vous rencontrerez l'homme de votre vie ! » Cela ferait un bon slogan.

LA PREMIÈRE FEMME POPULISTE DE RUSSIE

Deux jours après le mariage, organisé en secret dans un cinéma moscovite (les invités croyaient venir pour la première d'un nouveau film de Vitorgan), la chaîne NTV, acquise au Kremlin, diffusait un documentaire composé d'archives qui la présentait sous les traits d'une VIP des nuits moscovites – ce qu'elle est incontestablement – sans mentionner ses prises de position politiques. Elle qui se croyait persona non grata est désormais courtisée par des médias qui rêvent de faire grimper leurs audiences grâce à elle. Elle sourit de cette interprétation. Nous prenons les paris : dans moins de cinq ans, lui prédis-je, elle présentera sa propre émission sur l'une de ces chaînes ; elle sera ainsi parvenue à ses fins… Les modèles de Xenia sont tous de grandes figures du journalisme de la Russie post-soviétique et non des politiques. Evguéni Kisselev, qui présenta jadis un magazine du dimanche soir (une sorte de « 7 sur 7 »), ou Svetlana Sorokina, ancienne présentatrice du journal télévisé. Son rêve est de produire son émission *sur* la politique plutôt que de faire une carrière *en* politique. J'ajouterais volontiers : prendre dans dix ans la direction de la chaîne.

KHODORKOVSKI
la considère comme une « personnalité de l'opposition avec des perspectives ».

« La sincérité, voila ce qui manque chez ceux que j'interviewe. » Elle qui s'est longtemps complu dans la facilité du « tout avoir, tout dominer, tout acheter » est aujourd'hui consternée de l'arrogance de ses propres amis sur les routes de Russie, où règne la loi de la plus grosse cylindrée, quand ils jouent les conducteurs modèles en Occident. « Je n'arrive pas à les convaincre qu'il faut rester soi-même en toutes circonstances », regrette-t-elle.

vanityfair.fr
DÉCOUVREZ QUI SONT LES ENNEMIS DE POUTINE

Elle-même est prête à assumer ses excès : « Oui, j'ai été cette it-girl. Je n'ai aucune honte, c'est une question d'âge. À 20 ans, je voulais exister, qu'on me demande des autographes. Il fallait en passer par là. » Présentatrice de télé-réalité, elle était payée 100 000 dollars (environ 76 500 euros) par mois. Aujourd'hui, ses revenus ont diminué et gagner moins que son mari ne la gêne pas – même si, en juin 2012, on a découvert 1,5 million d'euros en espèces lors d'une perquisition dans son appartement. Elle argumente : « Je n'ai aucune confiance en notre système bancaire. C'est mon droit de conserver mon argent comme je veux. J'ai payé mes impôts. »

Quelques mois plus tard, la somme lui a effectivement été rendue : aucune fraude ne lui a été reprochée. Mais le brutal passage de la police fiscale (un service de sécurité responsable de spectaculaires descentes dans les entreprises ou chez les particuliers, en parallèle de l'administration des finances) à son domicile lui aura permis de faire le ménage entre « les vrais amis et les autres ». Pour se vider la tête, Xenia fait du jogging deux fois par semaine et pratique le yoga chaque jour, dans un groupe. « Après la première séance, se souvient-elle, j'aurais voulu embrasser ma prof tellement elle m'avait fait du bien ! »

STARS À DOMICILE
Xenia (sous son calot) et ses amies : de gauche à droite, Natalia Vodianova, Diane Von Furstenberg et Naomi Campbell lors de l'inauguration d'une exposition à Moscou en 2003.

VICTOR BOYKO / GETTY IMAGES ; TABLEAU : RIA NOVOSTI / AFP ; BLOOMBERG / GETTY IMAGES ; ALEKSHKOVSKY MITYA / ITAR-TASS PHOTO / CORBIS ; PASCAL LE SEGRETAIN / GETTY IMAGES ; ROB KIM / FILMMAGIC / GETTY IMAGES ; DESSALLES MORGAN / ABACA ; 123RF ; RIA NOVOSTI ; ALESSANDRO ABBONIZIO / AFP ; DE AGOSTINI / GETTY IMAGES ; ARSENAL FC VIA GETTY IMAGES ; PHOTONONSTOP / AFP

Anton Nossik l'assure : « Il ne faut pas sous-estimer Xenia Sobtchak. » Ce précurseur de l'Internet en Russie, émigré en Israël en 1990 et revenu à Moscou sept ans plus tard, dit toute son admiration : « Elle a des fans, et ça, c'est plus fort que tout ! » Ce fameux blogueur tout de noir vêtu, capuche de jogging éternellement rabattue sur le front, n'a pourtant jamais vu une émission de Xenia : il n'a pas la télévision. Même ceux qui n'adhèrent pas entièrement aux critiques de l'opposition reconnaissent à la jeune femme des qualités de meneuse. Ilya Oskolkov-Tsentsiper, fondateur et ancien directeur du complexe artistique branché Strelka, pose un bémol : Xenia serait « boulimique », elle se disperserait trop. Mais c'est pour l'excuser aussitôt : « À son niveau, il y a peu de concurrence. Les occasions se refusent difficilement. » Et où peut-on avoir une vie aussi excitante qu'à Moscou en ce moment ?

Impossible de ne pas remarquer la force de la jeune femme et son intelligence. Dotée d'une éloquence à captiver les foules (comme son père), d'une énergie à remuer des montagnes (comme sa mère), elle est l'incarnation de la self-made-woman du nouveau siècle russe – et la première femme ouvertement populiste en Russie. Diplomate, elle sait toujours trouver un langage commun avec ses interlocuteurs, y compris ses ennemis. D'instinct, elle a l'art de se placer : souvent un ton plus bas que ceux à qui elle s'adresse, une personne ou une foule. Ce que Xenia veut, Xenia l'obtient. Même l'ex-oligarque Mikhaïl Khodorkovski, le prisonnier le plus célèbre de Russie, avec qui elle a échangé récemment quelques lettres, la considère comme une « personnalité de l'opposition avec des perspectives ». C'est dire qu'elle est maintenant prise au sérieux.

Certes, le fait qu'elle tweete chaque jour ne l'empêche pas de considérer avec mesure l'influence des réseaux sociaux : s'ils reflètent l'état d'une société, ils ne peuvent à eux seuls la changer. « La preuve, relève Anton Nossik : 20 000 personnes donneraient sans problème de l'argent à un Alexeï Navalny pour qu'il poursuive sa croisade anti-corruption, mais plusieurs millions d'autres versent encore des pots-de-vin... » De fait, l'opposition russe est aujourd'hui bien plus qu'un mirage, mais elle ne représente qu'une élite culturelle qui regroupe écrivains, artistes, journalistes et publicitaires à Moscou, Saint-Pétersbourg et quelques autres grandes villes. À ceux-là, Xenia Sobtchak offre le visage avenant de sa jeunesse et de son ambition, qui tranche avec l'attentisme de ses compatriotes – peut-être parce que la croissance de l'après-communisme les a rassasiés au point de leur faire perdre le goût du risque.

Malgré son tempérament et ses impertinences, Xenia peut dormir tranquille, la probabilité qu'elle aille un jour en prison paraît faible : sa mère saura toujours à qui passer un coup de fil pour l'éviter. Même si une météorite – comme celle qui a secoué le pays durant mon séjour à Moscou – peut toujours modifier le cours d'une histoire qu'on croyait immuable. Pour l'heure, l'animatrice vedette et la pasionaria politique cohabitent encore en un même personnage : celui de cette jolie trentenaire qui prêche la liberté et s'applique à contrôler son image, cependant que ses ellipses et des réponses parfois creuses laissent deviner d'émouvantes fragilités. Avec sa force et ses doutes, peut-être ressemble-t-elle plus à son pays qu'elle ne le croit. □

KREMLINOLOGIE

LE JEU DES SEPT OLIGARQUES

Ces milliardaires ont des goûts de luxe, mais leur fortune dépend du bon vouloir de Poutine.

FORTUNE : 13,5 milliards d'euros. **SECTEURS :** métallurgie et télécoms. **SIGNES PARTICULIERS :** détient le quotidien économique russe *Kommersant* racheté à Berezovksi en 2006, possède 25 % du club d'Arsenal et a investi 1 milliard de dollars dans Facebook.

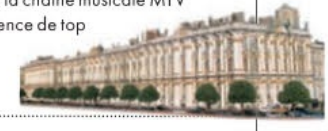
FORTUNE : 7,7 milliards d'euros. **SECTEUR :** pétrole. **SIGNES PARTICULIERS :** propriétaire du club de Chelsea, ce père de sept enfants a dû payer 213 millions pour son divorce. Il possède 5 yachts dont L'Eclipse, 164 mètres, le plus long du monde.

FORTUNE : 6,8 milliards d'euros. **SECTEUR :** engrais. **SIGNES PARTICULIERS :** en froid avec Poutine, l'actionnaire majoritaire de l'AS Monaco a perdu près de 200 millions dans la crise chypriote. Ce qui ne l'a pas empêché de racheter l'île grecque de Skorpios à sa fille.

FORTUNE : 9,8 milliards d'euros. **SECTEURS :** banque, nickel. **SIGNES PARTICULIERS :** allié de Poutine, il s'est présenté à la présidentielle de 2012 pour la forme. Arrêté à Courchevel puis relaxé dans une affaire de prostitution, ce fan de basket-ball a été décoré de la Légion d'honneur en 2011.

FORTUNE : 1,1 milliard d'euros. **SECTEUR :** aviation. **SIGNES PARTICULIERS :** l'ex-agent du KGB est un opposant actif. En 2008, ce féru de littérature a fondé le Parti démocratique indépendant avec Gorbatchev. Avec son fils, il possède *The Independent* au Royaume-Uni.

FORTUNE : 11 milliards d'euros. **SECTEURS :** banque, nickel. **SIGNES PARTICULIERS :** député sous Eltsine, ce mécène du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg détient, via sa holding Interros, la chaîne musicale MTV en Russie et l'agence de top models Ford.



FORTUNE : confisquée. **SECTEUR :** pétrole. **SIGNES PARTICULIERS :** surnommé le « prisonnier de Poutine », l'ex-patron de Ioukos, autrefois le plus riche des oligarques, croupit en Sibérie depuis 2003 pour s'être opposé au Kremlin. Il pourrait être libéré en 2014.

SOURCE DES FORTUNES : FORBES 2013

Le FANTÔME *de la place* VENDÔME

Adulé par une poignée d'élus, porté aux nues par les connaisseurs les plus pointus, le joaillier américain installé à Paris, Joël Arthur Rosenthal, dit JAR, a fait du secret une marque de fabrique paradoxale. DAVID CHOKRON dissipe le mystère.

Dans les dîners en ville ou les soirées de bienfaisance à New York, la réponse tient en trois lettres : « JAR. » Avec dédain souvent, avec connivence parfois. Entre femmes, ça tombe comme un couperet ou une confidence. Dans le cercle JAR, on entretient l'entre-soi. Pour y être accepté, il faut être coopté ou reconnu. Un bijou signé de la main de Joël Rosenthal constitue une forme de consécration. Pour son seizième anniversaire, Peter Brant II, fils de Stephanie Seymour et du collectionneur milliardaire américain Peter Brant, a eu le choix parmi une liste de cadeaux extravagants : une voiture ? Un tableau ? Il a opté pour un anneau JAR, tout simplement.

Depuis trente-cinq ans, le joaillier fuit les photographes comme la publicité et ne fait parler de lui qu'à travers les autres. Les interviews qu'il a accordées se comptent sur les doigts d'une main. La dernière remonte à 2002. Sa marque n'a pas d'égéries. Les vitrines de sa boutique-crypte, 7 place Vendôme, sont laissées volontairement vides. La maison n'édite pas de catalogue et n'a pas de service de presse ni de marketing. Elle ne publie pas de photos de ses bijoux. Son numéro de téléphone n'est pas dans l'annuaire. Elle possède bien un site Web (jar.fr) mais on n'y trouve qu'une page d'accueil où flottent quelques informations administratives. Pour enquêter sur JAR, il faut s'adresser à ceux qui le connaissent. Cependant, les ateliers suisses et parisiens interrogés ne confirment pas qu'ils travaillent pour son compte, sans le nier non plus. Ses anciens employés se taisent. La maison pratique une communication qui passe par l'intrigue et mène le curieux dans une impasse. Il reste ses clients, et quelques rares éléments de biographie.

BROCHE. DENIS HAYOUN / DIODE SA. GREG KESSLER / KESSLERSTUDIO

VIVONS CACHÉ

Même s'il évolue dans un périmètre de trois rues autour de la place Vendôme, Joël Rosenthal (ici habilement dissimulé derrière son carton d'invitation au défilé Lanvin, le 28 février 2013) est plus difficile à rencontrer que les stars internationales. À gauche, la broche camélia en rubis acquise par Lily Safra, revendue aux enchères 4,1 millions de dollars chez Christie's.

TOUT S'ÉCLAIRE
L'unique exposition JAR fut organisée à Londres, en 2002, dans le noir. À suivre avec une lampe torche.

Rosenthal est né en juin 1943 dans le Bronx, un quartier de New York alors populaire, d'un père postier et d'une mère professeur de biologie. En 1966, il obtient son diplôme en philosophie et en histoire de l'art à Harvard et part pour la France, qui deviendra son pays d'adoption. Il s'essaie sans briller à la création de tissus et passe quelques mois chez Bulgari. Aujourd'hui, il habite le premier arrondissement, entre Le Meurice et les Tuileries. Sa boutique aux vitrines occultées par de vieux paravents rose passé se trouve à deux pas, dans le passage qui correspond au 7 place Vendôme. Une niche est taillée dans un panneau de velours. Le message, pour une fois, est clair : « voici l'écrin. » En fait, il ne s'agit pas d'un lieu de vente, mais plutôt d'un bureau. En face, l'hôtel Costes est sa cantine, où il réserve systématiquement les tables numéro 15 ou 220. On peut également l'apercevoir chez Ferdi, un restaurant de la rue voisine du Mont-Thabor.

« Vous vous pliez à
SES CONDITIONS
ou vous allez voir ailleurs. »

UNE SANCTION : LE BANNISSEMENT

Vanity Fair France a tenté de contacter l'entourage du joaillier. Personne n'a retourné nos appels. L'agent de l'actrice américaine Ellen Barkin a répondu : « Merci d'avoir pensé à Ellen, mais nous allons décliner ». Idem pour Maryvonne Pinault, épouse de François Pinault, fondateur du groupe Kering (ex-PPR) ou Alber Elbaz, le directeur artistique de Lanvin, malgré plusieurs échanges. Après avoir reçu nos questions par écrit et donné son accord de principe, François Curiel, directeur international du département joaillerie de Christie's et proche de Joël Rosenthal, s'est muré dans le silence. Finalement, une lettre signée par Pierre Jeannet, l'associé de Rosenthal, est arrivée à la rédaction de notre magazine, précisant : « À nos débuts, Bob Colacello [un journaliste vedette de *Vanity Fair* États-Unis] est venu nous trouver. On lui a dit "non, merci". (...) Trois décennies plus tard, nous pensons de la même manière, "non, merci". » La garde rapprochée de Rosenthal n'est pas plus loquace. L'amitié autant que l'intimidation font leur œuvre. S'y ajoute un sentiment d'exclusivité, aucun client ne risquant jamais de tomber un jour sur la même bague, la même broche ou des boucles d'oreilles identiques portées par quelqu'un d'autre.

Et pourtant, il existe un style JAR caractéristique. Baroque, extravagant, démonstratif et poétique. Chaque pièce est unique, et créée pour une cliente précise. Le comportement de la maison envers les acheteurs est sans équivoque : « Soit vous voulez JAR et vous vous pliez à ses conditions, soit vous allez voir ailleurs », résume Julie Valade, experte en joaillerie chez Artcurial. Pour une simple entrevue avec le maître, il faut une recommandation ou un pedigree impeccable. Il choisit ce qu'il vend et à qui il le vend, pas les clients. Aux grandes fortunes qui peuvent tout s'offrir, il sait répondre : « Si je veux. »

Ses habitués sont issus du gotha de Paris, New York, Londres ou Genève. Parmi eux, Marella Agnelli, veuve du fondateur du groupe Fiat, ou Barbara Walters, présentatrice vedette de la chaîne de télévision américaine ABC. Arpad Busson, gérant du fonds EIM et play-boy de la City, a couvert Elle Macpherson de bijoux JAR quand il l'a séduite. Il a réitéré avec Uma Thurman, sa compagne actuelle. Marie-Josée Kravis porte ceux que lui a offerts son mari Henry, fondateur du mégafonds d'investissement KKR. Pour Liz Taylor, Rosenthal avait imaginé des boucles d'oreilles macaron en saphirs verts, mauves et violets, un jeu de couleur conçu pour s'accorder à la teinte légendaire de ses yeux. Gwyneth Paltrow est une fidèle. Maryvonne Pinault exhibe volontiers ses grandes croix Renaissance serties. Lucia Moreira Salles, l'ancien mannequin brésilien, muse de Valentino et de Coco Chanel dans les années 1960, était une fervente admiratrice de ses bagues cabochon. Susan Gutfreund, figure de la haute bourgeoisie américaine, partage la passion de son ami Hubert de Givenchy pour les créations de Joël Rosenthal. Ellen Barkin a accumulé, au cours de sa carrière de comédienne commencée dans les années 1970, autant de bijoux que de films. C'est une amoureuse éclairée de pièces d'exception ; son ex-mari, le milliardaire Ronald Perelman, propriétaire des cosmétiques Revlon, en a fait l'expérience. La vente de sa collection en 2006 a propulsé la cote de JAR sur orbite, certaines pièces s'arrachant à un prix dix fois supérieur aux estimations hautes de Christie's. Six ans

PHILIP HOLLIS / THE TELEGRAPH
BIJOUX : DENIS MATOUN / DIODE SA ; LETTRE : LOUISE GIAUME

plus tard, Lily Safra, la veuve du banquier Edmond J. Safra, a confié à la maison Christie's de Genève la vente aux enchères de sa collection de bijoux au profit de ses œuvres caritatives. Dans le lot, les pièces de JAR ont accaparé toute l'attention, volant la vedette à celles des plus grands joailliers.

Ses clients happy few forment un clan mondain jaloux de ses prérogatives. D'autres joailliers ont entretenu le secret, sans pousser la paranoïa à ce stade. Le Vénitien Attilio Codognato par exemple, adepte des vanités et autres pièces d'inspiration Renaissance, demeure un créateur de niche, réservé à un cercle d'initiés. Mais JAR impose un véritable élitisme. Celui qui s'écarte du code de conduite tacite s'expose à la sanction : le bannissement, comme dans une société secrète.

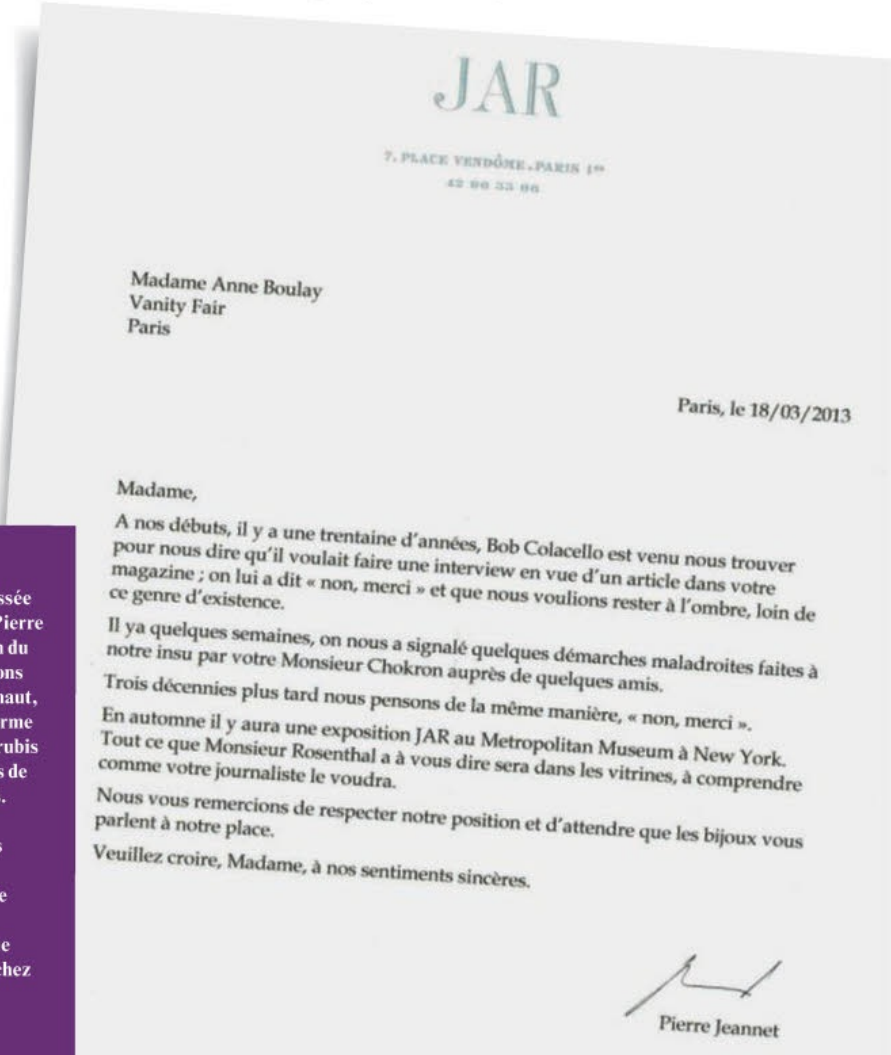
L'ARGENT DES AMIS

JAR est également proche des Rothschild, en particulier du baron Jacob, le doyen de la branche londonienne. Ce grand mécène a été un pilier de la restauration de Somerset House, un musée logé entre le Strand et la Tamise. C'est là qu'a eu lieu, en 2002, la seule exposition publique consacrée à JAR. Quatre cents pièces pour la plupart prêtées par leurs propriétaires ont été présentées dans le noir intégral. Les visiteurs étaient équipés de lampes torches afin de pouvoir les admirer. Cette idée de génie a provoqué l'enthousiasme et attiré les foules. Elle avait déjà été utilisée en 1987, lors d'une exposition privée de vingt-quatre heures à la National Academy of Design, à New York. À l'occasion de cet événement, JAR a publié le seul ouvrage jamais consacré à ses œuvres. Pour garder la maîtrise sur la diffusion de ses images et de ses archives, il a édité ce catalogue de 720 pages à compte d'auteur. Sobrement intitulée *JAR Paris*, cette bible est depuis longtemps épuisée. Lorsqu'un exemplaire est mis en vente d'occasion, il faut débourser plusieurs milliers d'euros pour l'acquérir. À la librairie Galignani, rue de Rivoli à Paris, qui possède l'exclusivité de la distribution du volume, les informations restent floues : l'ouvrage « serait » disponible au mois de mai 2013, « aux alentours de 500 ou 600 euros », explique le libraire qui ajoute que « si vous êtes un professionnel [de l'édition], ne cherchez pas de détails : vous n'en obtiendrez pas ». Dans cette très chic librairie anglophone, entre l'hôtel Meurice et le salon de thé Angelina, on connaît l'homme et on le protège, telle une star traquée par les paparazzis. De quoi a-t-il peur ?

En 1977, Rosenthal fonde JAR. Dès l'année suivante, il persuade son premier cercle de le financer. Irène Amic, épouse de Jean Amic, héritier et ancien PDG de Roure-Bertrand, devenu Givaudan, leader mondial de la parfumerie, en fait partie. Les Amic sont d'authentiques mondains parisiens, discrets et influents. Pendant des années, ils ont tenu salon dans leur hôtel particulier de la rue de Grenelle. La passion des parfums a rapproché les Amic du joaillier. En effet, Rosenthal crée aussi des fragrances ultra-confidentielles distribuées uniquement chez Bergdorf Goodman, à New York. Irène Amic lui a même dessiné des flacons.

Nicholas Clive Worms est un autre de ses principaux soutiens. Aujourd'hui membre du conseil d'administration de LVMH, il a dirigé et administré de nombreuses sociétés du CAC 40, dont la banque qui portait son nom. Entre 1993 et 1998, il siège au conseil d'administration de Christie's International et est directeur général de Christie's France, qui a joué un rôle capital dans la diffusion des bijoux JAR. François Curiel, directeur international du département joaillerie, a aussi contribué à l'essor de la cote des créations de Rosenthal. La dédicace du livre *JAR* à Hans Nadelhoffer est un indice supplémentaire des liens qui unissent Joël Rosenthal et Christie's. Nadelhoffer fut en effet responsable de Christie's Genève, maison qu'il avait rejointe en 1968, jusqu'à sa mort.

Sans vitrines, catalogues, égéries ou campagnes, la publicité du joaillier repose sur le bouche-à-oreille. Un système efficace. Dans les comptes publiés au registre du commerce, cette



JAR

7, PLACE VENDÔME - PARIS 1er
42 60 33 66

Madame Anne Boulay
Vanity Fair
Paris

Paris, le 18/03/2013

Madame,

A nos débuts, il y a une trentaine d'années, Bob Colacello est venu nous trouver pour nous dire qu'il voulait faire une interview en vue d'un article dans votre magazine ; on lui a dit « non, merci » et que nous voulions rester à l'ombre, loin de ce genre d'existence.

Il ya quelques semaines, on nous a signalé quelques démarches maladroites faites à notre insu par votre Monsieur Chokron auprès de quelques amis.

Trois décennies plus tard nous pensons de la même manière, « non, merci ».

En automne il y aura une exposition JAR au Metropolitan Museum à New York. Tout ce que Monsieur Rosenthal a à vous dire sera dans les vitrines, à comprendre comme votre journaliste le voudra.

Nous vous remercions de respecter notre position et d'attendre que les bijoux vous parlent à notre place.

Veuillez croire, Madame, à nos sentiments sincères.

Pierre Jeannet

« NON MERCI »
À droite, la lettre adressée à notre rédaction par Pierre Jeannet, le compagnon du joaillier : « Nous voulions rester à l'ombre. » En haut, boucles d'oreilles en forme de tulipes stylisées en rubis et diamant. Les pierres de centre sont des saphirs. Page 219, broche représentant des fleurs de pavot en diamant et tourmalines, estimée entre 500 000 et 700 000 dollars, vendue 1,3 million de dollars chez Christie's en 2012.

LE PREMIER CERCLE

Le clan des clients et amis de JAR.

JACOB ROTHSCHILD

Le grand banquier britannique a été le pilier de la restauration de Somerset House où a été organisée l'exposition JAR en 2002.

ARPAD BUSSON ET UMA THURMAN

Le banquier franco-suisse ne lui a pas encore passé la bague au doigt mais il aime offrir à la mère de sa fille des bijoux JAR.

ALBER ELBAZ

Le directeur artistique de Lanvin est un ami et un client.

BARBARA WALTERS

La présentatrice de télévision portait des boucles d'oreilles JAR pour annoncer la fin de sa carrière, en mai sur ABC.

FRANÇOIS CURIEL

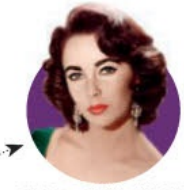
Directeur international du département joaillerie de Christie's et président de Christie's Asie.

MARIE-JOSÉE ET HENRY KRAVIS

La troisième femme du fondateur de KKR Financial Holdings porte des bijoux JAR.

IRÈNE AMIC

Épouse de Jean Amic, héritier et ex-PDG de Roure-Bertrand. (devenu Givaudan).



ELIZABETH TAYLOR

JAR a imaginé pour elle des boucles d'oreilles coordonnées à la couleur de ses yeux en saphirs verts, mauves et violets.

HANS NADELHOFFER

Ex-président de Christie's à Genève et auteur de *Cartier - Jewelers Extraordinary*, la référence sur l'histoire maison.

PIERRE JEANNET & JAR

NICHOLAS CLIVE WORMS

Le banquier, héritier du groupe Worms, membre du conseil d'administration de LVMH, est l'ancien directeur de Christie's en France.

ELLEN BARKIN

L'actrice américaine, ex-épouse du milliardaire Ronald Perelman, fait partie des happy few.

SUSAN GUTFREUND

L'épouse de John Gutfreung, le financier texan PDG de Salomon Brothers, adule les bijoux JAR.

MARELLA AGNELLI

La veuve du fondateur de Fiat, grande collectionneuse et *molto* socialite, est une fidèle cliente.

MARYVONNE PINAULT

La femme de François Pinault est une fidèle cliente, fan des croix Renaissance JAR.

LILY SAFRA

La vente de son impressionnante collection de bijoux chez Christie's en 2012 a fait grand bruit.

LEELEE SOBIESKI

L'actrice hollywoodienne fait partie de la jeune génération des clientes célèbres de JAR.

entreprise qui n'emploie officiellement que quatre salariés a réalisé un chiffre d'affaires de 16,9 millions d'euros en 2011, pour un résultat net de 3 millions. JAR ne fabrique rien ; il dessine des bijoux que des sous-traitants triés sur le volet réalisent. En 2004, son chiffre d'affaires était inférieur de moitié. Les années 2000 ont donc été celles de son éclatante réussite. Irène Amic a vendu ses parts en 2004, empochant une plus-value importante. Le nom de Nicholas Clive Worms a lui aussi disparu des registres au profit d'une société, Safety SA, immatriculée au Luxembourg. Son gérant est un ancien directeur général de la société de gestion Worms 1848. Joël Rosenthal lui-même détient une part importante de l'entreprise. Mais l'actionnaire principal, avec 45 % du capital, est Pierre Jeannet. Ce citoyen suisse né en 1946, psychiatre de formation, est le compagnon de Joël Rosenthal depuis près de quarante ans. Dans la postface du livre *JAR*, il définit ainsi son rôle : « La liberté est l'oxygène qui

WWD / STEVE EICHNER ; WIREIMAGE ; GETTY IMAGES ; FILMMAGIC ; AGENCE / BESTIMAGE ; BERTRAND RINDOFF PETROFF / GETTY IMAGES ; XAVIER MOUTHON / GLOBEPIX ; AFP ; CHRISTOPHE BEAUREGARD / SIGNATURES ; GREG KESSLER / KESSLERSTUDIO ; BROCHE : DENIS HAYOUN / DIODE SA

alimente le feu de la créativité (. . .). Je veux offrir ce que je peux comme oxygène, libérer des inévitables détails pratiques liés à une entreprise ». Il joue le même rôle que Pierre Bergé, autrefois, auprès d'Yves Saint Laurent ou que Giancarlo Giammetti pour Valentino. Les créateurs ont besoin d'espace, de protection contre la trivialité du quotidien et des affaires. Pierre Jeannet fait rempart. Il est le régisseur du labyrinthe JAR, le gardien du temple. Il a d'ailleurs signé seul la lettre qu'il nous a envoyée.

L'histoire de l'art, dans laquelle JAR puise abondamment, nourrit son esthétique. « Il est passionné de bijoux anciens, confie Gabriella Mantegani, experte chez Sotheby's. Il fait souvent référence au passé, adapté au goût et aux techniques d'aujourd'hui. » Ni joaillier ni gemmologue de formation : « Mon travail consiste à voir, à savoir expliquer et à donner des instructions au quart de millimètre pour créer l'objet, le changer, le détruire si besoin », assure-t-il dans la postface de son livre. Perfectionniste, Rosenthal appuie sa technique sur une exécution sans concession. Il travaille la couleur, la faune et la flore, à la limite de la sculpture, de l'objet d'art. Les papillons, qu'il adore, sont exécutés dans des pavages d'une densité telle que la matière disparaît sous les gemmes. Il s'inspire du royaume des fleurs, avec une prédilection pour les plus spectaculaires : pavot, rose, chrysanthème ou lilas. La méticulosité avec laquelle il reproduit les aspects les plus vivants de ses sujets serait-elle un héritage maternel ? François Curiel confiait en 2007 au magazine de joaillerie spécialisé *JCK* : « Il dessine comme un enfant ». Sa fausse modestie pourrait faire penser à l'attitude de Suzanne Belperron, la papesse du bijou années 1930 et 1940, qui ne signait aucune de ses créations car, déclarait-elle, « mon style est ma signature ».

Une broche en forme
DE POIREAU
ou de pelure d'orange n'a sa place que sur des initiées.

DES BIJOUX À ASSUMER

Bien avant ses contemporains joailliers, il a réutilisé des pierres dures et semi-précieuses, comme au XIXe siècle. Un grenat ou une morganite ne manquaient alors pas de prestige. Il l'a fait à une époque où diamant, saphir, rubis et émeraude définissaient plus que jamais la norme du luxe. « Sur la place Vendôme, on entendait rarement parler de topaze, spinelle, améthyste, opale ou tourmaline rose. Seule compte la couleur, pas le nom », écrit Pierre Jeannet, toujours dans la postface du livre *JAR*. Il sertit dans l'argent comme au début des années 1800 lorsque cet alliage était choisi pour sa teinte neutre. Il allège les pièces importantes grâce à l'aluminium. Il fait même exécuter des montures en titane dès les années 1990, avant tout le monde. « Le style JAR, c'est une utilisation pointue des pierres et des couleurs, du métal et de son traitement », résume Julie Valade. À cela s'ajoute bien sûr du snobisme. Dans une interview datant de 2002 au magazine *L'Estampille-L'Objet d'art,* Joël Rosenthal raconte, à propos de l'or qu'il dédaigne pour ses montures : « L'alliance du jaune et du bleu ressemblerait trop à la veste des Rothschild aux courses. » Son interprétation de la nature rappelle l'Art nouveau, y compris dans ses aspects inquiétants. Il rend hommage au Moyen-Âge en convoquant des tailles rose ou émeraude. Il raffole des perles, qu'il ne choisit que naturelles. « Ce sont les seules qui soient », déclare-t-il à *L'Estampille*. « On voit Jeannet et Rosenthal une ou deux fois par an en vente, continue Julie Valade. Ils regardent tout ; du corail, des perles. Et ils surveillent attentivement leur cote. »

S'il prend son travail très au sérieux, Rosenthal n'est pas non plus dénué d'humour. Mais à force d'outrance, ses créations sont parfois difficiles à porter. Arborer un collier fait de glands, de feuilles de chêne et d'érable en bois et or demande une forte dose d'assurance. Une broche en forme de poireau, de pelure d'orange ou de haricot vert grimpant n'a sa place que sur des initiées. Sans la caution de clientes qui assument leur bijou JAR, ces pièces n'auraient pas le même succès. Ainsi, JAR fascine. En salles des ventes, ses pièces s'adjugent toujours au-delà de leur estimation haute. Lors de la dispersion de la collection de Lily Safra en 2012, un bracelet JAR en forme de bouton de rose en or, rubis et opale de feu, estimé 48 000 francs suisses, s'est vendu 122 500 (100 000 euros). À l'occasion de l'exposition de 2002 au Somerset House, JAR avait exceptionnellement réalisé une petite série de boucles d'oreilles, proposées à un prix dérisoire à la boutique du musée. En 2011, Phillips a estimé que ces bijoux en titane en forme de violettes valaient entre 700 et 1 500 livres sterling. Ils sont partis pour 6 875 livres (8 000 euros).

À 70 ans, à l'apogée de son succès, Rosenthal s'apprête à voir quelque 150 de ses pièces exposées au Metropolitan Museum de New York, cet automne. Pas sûr que le mystère se dissipe pour autant. Comme l'écrit Pierre Jeannet dans la lettre qu'il nous a envoyée le 18 mars : « Nous vous remercions de respecter notre position et d'attendre que les bijoux vous parlent à notre place ». Des bijoux indiscrets donc. □

EN SAVOIR PLUS

L'exposition

BIJOUX DE JAR	2013	Metropolitan Museum of Art de New York. (novembre 2013-mars 2014), *metmuseum.org*

Le livre

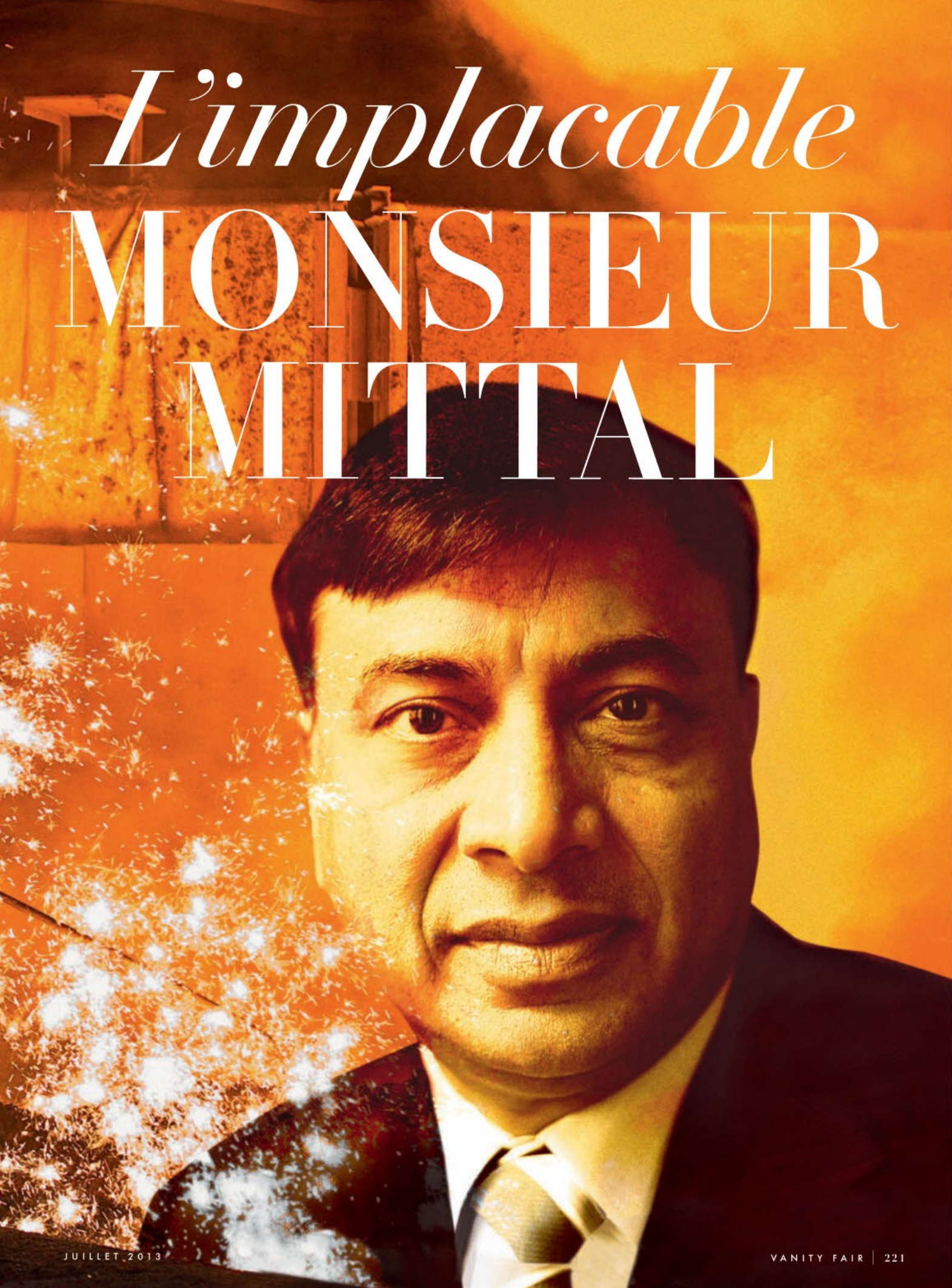
JAR PARIS	2003	Catalogue de l'exposition au Somerset House (Londres), Antique Collector's club, 720 p., réédition en cours (2013).

Son nom est devenu le symbole d'une industrie minée par la finance. Mais le leader mondial de l'acier s'affiche peu et s'exprime encore moins. Il a accepté de recevoir le journaliste britannique TIM BOUQUET, à qui il a livré quelques-uns de ses secrets sur sa vie, son ascension et ses relations conflictuelles avec l'État français.

FUSION-ACQUISITION
Photomontage : à droite, Lakshmi Mittal. En fond, un ouvrier s'affaire dans l'un des hauts-fourneaux de l'aciérie ArcelorMittal d'Ostrava en République tchèque.

BRUNO CHAROY/PASCO
BLOOMBERG VIA GETTY IMAGES

L'implacable
MONSIEUR MITTAL



Dans Mayfair, quartier branché et inabordable de Londres, l'immeuble de Berkeley Square voisine avec une somptueuse concession Rolls Royce et Bentley. Le septième étage abrite les bureaux d'ArcelorMittal. Son PDG est assis à la grande table ronde où il aime travailler. Chic mais sans cravate, il affiche une décennie de moins que ses 63 ans. Devant lui, une pile de notes d'informations et son iPad adoré. Hormis quelques tableaux qui ornent les murs et un canapé assez large pour accueillir six personnes, les lieux ne débordent pas de signes extérieurs de richesse. Dehors, les galeries d'art reçoivent uniquement sur rendez-vous tandis que les boutiques de haute-couture font le bonheur des épouses d'oligarques botoxées.

« Je respecte les présidents et les premiers ministres mais ils ne me font pas peur, me dit le magnat de l'acier. Je ne me laisse jamais dicter une décision par l'émotion : seul le business compte. » Pour la première fois, il accepte de revenir sur sa dernière entrevue avec François Hollande. C'était le 27 novembre 2012 au palais de l'Élysée. Deux jours plus tôt, Arnaud Montebourg avait déclaré aux *Échos* : « Nous ne voulons plus de Mittal en France, parce qu'ils n'ont pas respecté la France. » Pour tenter de sauver les hauts-fourneaux de Florange – et les 629 emplois menacés – le ministre du redressement productif proposait la « nationalisation temporaire » du site. Il assurait que deux repreneurs potentiels s'étaient fait connaître. Aujourd'hui, Mittal raconte que les poignées de mains furent « cordiales ». Mais il ajoute avoir senti que le président français « allait se montrer coriace ». Lui était accompagné de son directeur des ressources humaines, le Belge Henri Blaffart. Tous deux ont été conduits dans une salle de réunion, à l'écart du bureau présidentiel. Ils n'ont pas eu à patienter longtemps avant d'être rejoints, à l'autre bout de la table, par François Hollande et un aréopage de collaborateurs : Pierre-René Lemas, le secrétaire général de l'Élysée, son adjoint, Emmanuel Macron, et deux conseillers. Mittal décrit l'échange. « J'ai dit au président : "Vos informations sont erronées. Dans le contexte économique actuel, les hauts-fourneaux ne sont pas et ne peuvent pas être rentables. Ils mettent en danger la viabilité de l'ensemble du site. Florange a perdu 150 millions d'euros l'an dernier." » Le président n'attend pas la fin de la traduction pour intervenir : « J'ai compris. Mais les conséquences sociales et économiques de la fermeture des hauts-fourneaux pour la communauté sont très graves. » Puis il sermonne l'industriel comme si celui-ci avait maladroitement rentré la boule noire au billard, signant la fin de la partie : « Il y a plusieurs options, M. Mittal, et la nationalisation est l'une d'entre elles. » Lakshmi Mittal précise avoir fait mine de ne pas comprendre cette menace à peine voilée. « M. le président, aurait-il répliqué, si vous pensez que nous pouvons éviter la fermeture des hauts-fourneaux, vous êtes bien mal conseillé. Mes hommes ont refait leurs calculs : quand bien même l'industrie sidérurgique européenne connaîtrait une croissance de 3 % par an pendant la prochaine décennie, nos résultats seraient toujours 12 % en dessous des niveaux de 2007, avant la crise. Chaque année, nous espérons que la situation va s'améliorer mais elle ne fait que s'aggraver. »

François Hollande, conscient que les suppressions d'emplois avaient en partie causé la perte de son prédécesseur, ne demandait qu'une chose : sauver ce qui pouvait encore l'être. En ce jour de novembre 2012, le taux de chômage atteignait son plus haut niveau depuis avril 1998. Et les déclarations fracassantes de Montebourg ne favorisaient guère la campagne de séduction du gouvernement menée auprès de la communauté d'affaires internationales : « Say *oui* to France, say *oui* to innovation ». Le quotidien libéral américain *Wall Street Journal* soulignait d'ailleurs : « Ces salves de critiques ne peuvent que ternir davantage la réputation de la France auprès des investisseurs. »

1

Lakshmi Mittal n'a jamais rencontré Arnaud Montebourg. Il dément avoir été choqué par ses remarques peu amènes. Étrangement, malgré l'écho médiatique de ses saillies, le nom du ministre n'a pas été prononcé une seule fois au cours de l'entretien. Rompu aux subtilités du monde politique, Mittal en a déduit que Hollande cherchait à tenir l'histrion du gouvernement à bonne distance. Comme si le président de la République voulait montrer qui commandait désormais. Cela fait plus de sept ans que les politiciens de gauche et les syndicalistes critiquent les méthodes de Mittal. L'a-t-on

2

L'ENVERS DU DÉCORUM
(1) Manifestation le 10 décembre 2012 devant l'usine de Basse-Indre, près de Nantes. (2) Mittal père et fils dans la demeure paternelle, la villa la plus chère de Londres acquise en 2005 pour 66,6 millions d'euros.

« MITTAL N'A JAMAIS PU MODIFIER SON IMAGE DE MÉCHANT INDIEN VENU POUR MULTIPLIER LES PLANS SOCIAUX. »

Noopur Tiwari
(New Delhi Television)

oublié ? Le 27 janvier 2006, le groupe Mittal Steel, leader mondial de l'acier, lançait une OPA aussi soudaine qu'audacieuse sur le numéro 2 du secteur, Arcelor, basé à Luxembourg. Un fleuron européen, lui-même issu de la fusion de trois entreprises publiques : Usinor en France, Arbed au Luxembourg et Aceralia en Espagne. À l'époque, le patron du groupe, le Français Guy Dollé, n'avait aucune envie de voir débouler dans ses couloirs en marbre un homme présenté comme un arriviste impétueux. Au micro d'Europe 1, il avait même jugé son offre « ridicule », redoutant un règlement « en monnaie de singe » par cette « entreprise d'Indiens ».

Après une bataille de cinq mois, Mittal s'empara pourtant d'Arcelor pour 25,4 milliards d'euros. Le nouveau groupe, baptisé ArcelorMittal, devint rapidement le premier à produire 100 millions de tonnes d'acier par an, reléguant ses concurrents au rang de nains. « Je promets à tous les employés qu'aucun ne sera licencié à cause de cette fusion, lança Lakshmi Mittal devant les caméras de télévision. Nous allons honorer tous nos engagements en termes d'emploi, de croissance et d'investissement. »

Deux ans plus tard, ces paroles résonnaient déjà amèrement. Le bulldozer de la crise avait commencé à démolir l'industrie sidérurgique. Les commandes et le chiffre d'affaires d'ArcelorMittal s'étaient effondrés. Le groupe avait dû abandonner des aciéries et multiplier les licenciements. En 2009, l'usine lorraine de Gandrange était partiellement fermée, entraînant la suppression d'environ 600 emplois. Aux ouvriers, Nicolas Sarkozy avait juré : « Je ne vous laisserai pas tomber », mais il n'avait rien pu faire. De violentes manifestations eurent lieu devant l'usine.

Entre 2007 et 2012, la demande européenne d'acier a chuté de 30 %. ArcelorMittal, comme ses concurrents, n'a eu d'autre →→

ELSNER/20 MINUTES/SIPA/; TOM CRAIG

choix que de tailler dans ses coûts d'exploitation, tout en tentant de réduire une dette énorme (26 milliards de dollars en 2012), contractée pour financer le rachat d'Arcelor et sa boulimie d'acquisitions.

Face à Lakshmi Mittal, ce 27 novembre 2012, François Hollande sait la difficulté de l'exercice : faute d'accord, il pourrait connaître le même destin que Sarkozy. « Les mensonges éhontés de Mittal sont accablants, a déclaré son ministre Arnaud Montebourg. Ce groupe n'a jamais respecté les engagements pris envers la France. »

1

Le patron déroule son argumentaire : bien avant d'être racheté par Mittal Steel, le groupe Arcelor avait prévu l'arrêt des hauts-fourneaux de Florange. Cette disposition était inscrite dans le plan de restructuration Apollo. En contrepartie de cette fermeture prévue en 2010, la direction promettait de développer les sites proches du port de Dunkerque. Dès 2006, Mittal Steel avait d'ailleurs prévenu le gouvernement qu'il poursuivrait ce plan. Mittal termine son cours de rattrapage : « En 2009, nous avons annoncé que les hauts-fourneaux de Florange continueraient à fonctionner seulement si les perspectives économiques à long terme étaient favorables. Elles ne le sont plus. »

François Hollande et Lakshmi Mittal sont tous deux habiles et peu enclins aux effets de manche. Leur entretien tenait plus de l'échange que de l'affrontement. Mais ils viennent de deux mondes aux logiques différentes, voire contradictoires. « En France, on considère que le point de vue de l'État doit l'emporter sur l'intérêt privé, explique l'économiste Élie Cohen. Notre culture reste dominée par l'étatisme. » Quand il négocie avec des pays rétifs aux méthodes libérales anglo-saxonnes, Mittal choisit toujours ses mots avec le plus grand soin : il parle de « stakeholder », mot qui désigne indifféremment tous les acteurs liés à l'entreprise (fournisseurs, clients, etc.), plutôt que de « shareholder » (simple actionnaire). Et jamais il ne songerait à prononcer le mot « étatisme ».

Au bout d'une heure de discussion, le président français et l'industriel indien parviennent à un accord en quatre points. D'abord, il n'y aura pas de licenciements secs. Ensuite, ceux qui souhaitent partir en préretraite se verront offrir des indemnités, tandis que les autres seront reclassés sur le site. Mittal promet aussi d'investir 180 millions d'euros à Florange sur cinq ans. Dernière chose : les hauts-fourneaux resteront à l'arrêt, à moins que l'Union européenne ne subventionne un programme de réduction des gaz à effet de serre. La réunion s'achève mieux qu'elle n'avait commencé. Mittal se souvient d'avoir lancé sur le ton de la plaisanterie : « Peut-être que vous pourriez ajouter un cinquième point à notre accord, M. le président. » Devant le regard sceptique de Hollande, il a ajouté : « Que Montebourg me présente des excuses ! » Le président

« JE NE ME SENS PAS BIEN QUAND NOUS DEVONS LICENCIER. »

aurait souri avant de parapher le document. L'accord est annoncé le 30 novembre par Jean-Marc Ayrault. Une manière de remercier le premier ministre – qui s'était montré sympathique à l'égard de Mittal – et de mettre Montebourg sur la touche. Pour aboutir à ce succès, Mittal n'a même pas eu besoin de compter sur ses soutiens français : Yoël Zaoui, son principal banquier ; Anne Méaux, sa conseillère en communication, célèbre pour ses boucles d'oreilles chandeliers et son carnet d'adresses ; François Pinault, l'ancien patron de PPR, toujours influent dans le capitalisme français ; ou encore Bruno Lafont, administrateur d'ArcelorMittal et président du groupe de matériaux de construction Lafarge. Certains d'entre eux ont plaidé sa cause, mais aucun n'a réussi à imposer son point de vue. Mittal avait désormais trop mauvaise presse. Comme l'explique Noopur Tiwari, le rédacteur en chef pour l'Europe de la chaîne New Delhi Television : « Mittal est devenu un nom commun en France pour de mauvaises raisons. Il n'a jamais réussi à modifier son image de grand méchant Indien venu pour multiplier les plans sociaux et mener l'industrie sidérurgique à sa ruine. »

Retour à Mayfair, dans les bureaux d'ArcelorMittal. En ce mois d'avril 2013, l'industriel semble avoir mieux tiré son épingle du jeu que le président français dont la popularité

GOFF INF / BESTIMAGE ; G3 / ABACAPRESS.COM ; BLOOMBERG VIA GETTY IMAGES

2

3

LUXE MONUMENTAL
(1) La façade de la résidence londonienne du magnat. (2) L'un de ses deux yachts au mouillage en Espagne en 2009. (3) La tour ArcelorMittal Orbit offerte à la ville de Londres pour les Jeux Olympiques de 2012.

est au plus bas. Une stèle funéraire en mémoire « des promesses non tenues » de François Hollande a été dressée par des syndicalistes devant l'usine de Florange. « Nous avons l'impression d'avoir été trahis encore une fois, a déclaré Edouard Martin, le délégué CFDT. Nous ne faisons pas confiance à Mittal. »

« Je comprends leur souffrance et leur angoisse, me dit Mittal de sa voix douce. Je ne me sens pas bien quand nous devons licencier ou mettre à la retraite des employés, mais j'ai expliqué à M. Hollande que nous faisions tout cela pour la pérennité de l'entreprise. Il a compris que nous n'étions pas dans un cycle économique classique. L'économie européenne et son industrie sidérurgique connaissent une restructuration complète. Nous devons repenser notre activité à l'échelle mondiale, afin de déterminer quel genre de produits veulent nos consommateurs. En 2008, personne n'avait prédit ni anticipé ce qui allait se produire. Le paysage a changé et nous devons nous adapter. »

Même si Mittal a accepté d'annuler les licenciements secs, son argent ne part plus en fumée dans les hauts-fourneaux. On lui reproche cependant d'avoir investi à peine 30 millions d'euros, au lieu des 180 millions annoncés. Sourire ironique. « Je ne veux pas faire de commentaire à ce sujet ; sinon cela provoquerait de nouveaux problèmes. » De façon plus consensuelle, il ajoute : « Je crois toujours que la fusion entre Arcelor et Mittal Steel a aidé les deux entreprises à traverser la crise. Arcelor aurait été bien plus durement touché à cause de son positionnement exclusivement européen. Les logiques industrielles et commerciales de cette fusion n'ont pas changé. » Sans prononcer le nom d'Arnaud Montebourg, il considère aussi que « les commentaires de cet homme politique ne traduisent pas un désamour des Français à son égard ». « J'ai reçu le soutien d'hommes d'affaires et de nombreux politiciens, assure-t-il. Ils aiment ArcelorMittal. Nous comptons 20 000 employés en France, nous investissons dans le pays, et l'un de nos meilleurs centres de recherche et de développement se situe à Maizières-lès-Metz, en Moselle. Nous restons un acteur important de cette économie. » L'inverse est également vrai : la France représente deux tiers du chiffre d'affaires d'ArcelorMittal en Europe.

En décembre 2012, la presse a cependant révélé un curieux accord entre Hollande et Mittal : en contrepartie de la fermeture des hauts-fourneaux de Florange, le groupe se serait engagé à maintenir l'activité de l'usine d'emballages métalliques de Basse-Indre, près de Nantes, dans le fief électoral de Jean-Marc Ayrault. En somme, le pouvoir aurait accepté des sacrifices en Lorraine pour maintenir l'emploi sur les terres du premier ministre. Matignon a toujours refusé de commenter l'information. Pour la première fois, Mittal consent à évoquer le sujet : « Il y a bien eu un accord avec le gouvernement français pour conserver le site de Basse-Indre comme une pièce importante de notre activité d'emballages. » Et si l'usine tourne moins bien que dans le passé, une clause précise que « les effectifs devront rester stables. »

Malgré la crise qui ravage la sidérurgie depuis 2008, Lakshmi Mittal cultive un air détendu. Son regard semble toujours aux aguets, comme s'il effectuait une mission spéciale de reconnaissance chez son interlocuteur. « Je n'ai pas été particulièrement choqué par les commentaires de certains politiciens, dit-il. C'était pareil quand nous avons fusionné avec Arcelor. Les gens ont émis tant de critiques à l'égard de notre entreprise. »

La plupart des Français ne connaissent pas vraiment Mittal. On dit souvent que son entreprise est indienne : en réalité, il n'a jamais eu le moindre bureau dans son pays d'origine, toutes ses tentatives pour y construire des usines s'étant perdues dans les méandres de l'administration locale. Basé au Luxembourg, ArcelorMittal emploie 245 000 personnes dans 60 pays. Son quartier général ressemble aux Nations unies. Avant d'installer son siège dans le Grand-Duché, Mittal Steel occupait des bureaux à Rotterdam, en Hollande. Lakshmi Mittal a quitté l'Inde en 1975 et réside à Londres depuis 1995, sans doute attiré par la douceur fiscale réservée aux milliardaires étrangers. Il est vrai que ces derniers peuvent obtenir le statut de →

↠ « non-résident », qui permet de ne payer aucun impôt sur les revenus provenant de l'étranger.

Sa première apparition sur nos radars remonte à 2004, lorsque l'industriel choisit Paris pour le mariage de sa fille Vanisha avec le banquier de New Delhi, Amit Bhatia. Quelle noce ! Une fête à 39 millions d'euros, organisée pour un millier d'invités pendant cinq jours. Le magazine indien *Outlook* titre alors : « Papa, achète-moi la Tour Eiffel ». Les convives ont le bonheur d'assister à un dîner-spectacle au Lido de Paris, puis à un opéra à Versailles, avant de découvrir le feu d'artifice final au Château de Vaux-le-Vicomte. Pour les jeunes mariés, rien n'est trop beau. Une comédie musicale retraçant leur coup de foudre a même été écrite pour l'occasion. Au milieu des danseurs professionnels venus de Bollywood figurent Aditya, le fils de Lakshmi, et sa femme Megha dans les rôles des jeunes époux. Lakshmi et son épouse Usha tiennent leurs propres rôles. Les tentures ont été confectionnées par des artisans du Rajasthan tandis que les chefs cuisiniers sont venus de Calcutta pour préparer le dîner servi dans le jardin des Tuileries. Dernier plaisir : c'est Kylie Minogue, la star tant appréciée du magnat de l'acier, qui donne la sérénade.

« MITTAL A MOINS DÉPENSÉ POUR LE MARIAGE DE SA FILLE QUE VOUS POUR CELUI DE LA VÔTRE. »

Wilbur Ross Junior
(ArcelorMittal)

Mittal a toujours répugné à évoquer sa vie privée : « Je n'aime pas parler de ces sujets. Les chiffres avancés sont toujours exagérés. » Il est toutefois piquant de remarquer le contraste entre ses déjeuners sur le pouce au bureau – pizzas et plats chinois dans la salle de conférences – et le luxe qu'il s'offre dans sa vie personnelle. « Proportionnellement à sa fortune, Lakshmi a bien moins dépensé pour le mariage de sa fille que vous pour celui de la vôtre », tient à nuancer Wilbur Ross Junior, administrateur d'ArcelorMittal.

Lakshmi Niwas Mittal est le genre d'homme à qui rien ne résiste. Son prénom vient de la déesse hindoue de la richesse. Né pauvre au Rajasthan en juin 1950, éduqué dans un collège jésuite de Calcutta, il détient la quatrième fortune de Grande-Bretagne (11,8 milliards d'euros) et la vingt-quatrième d'Europe, loin derrière le mogul du luxe Bernard Arnault (21,3 milliards d'euros) et l'héritière de L'Oréal Liliane Bettencourt (23,7 milliards). Dans le monde aseptisé des millionnaires du Web, le côté désuet de Mittal détonne. C'est un tycoon industriel à l'ancienne qui fait les choses en grand, dans ses usines fumantes, où les hommes travaillent sur des fourneaux chauffés à des températures avoisinant les 1 200 °C. À lui seul, Mittal a révolutionné l'industrie sur laquelle repose tout notre univers, des ponts aux immeubles, en passant par les automobiles et les trombones.

Mittal reste le plus grand aciériste de l'Histoire, surpassant même le mythique Andrew Carnegie. Sa carrière débute en 1975 lorsque, contre l'avis de son père qui lui intimait l'ordre de vendre les terres familiales en Indonésie, il décide d'y construire sa première usine. Jusqu'en 1989, il apprendra le métier dans ces moindres aspects. Aujourd'hui, c'est l'un des rares patrons capables de faire tourner un laminoir.

UN CONCURRENT GÊNANT

En 1989, Mittal comprend qu'il n'aura pas assez d'une vie pour créer toutes les aciéries dont il rêve : il serait plus simple de racheter celles des autres. Ainsi commencent ses aventures à Trinidad et Tobago, au Mexique et au Québec. « Je n'ai jamais rêvé de construire la plus grande entreprise du monde, jure-t-il. Dans la vie, les choses viennent petit à petit. Plus vous progressez, plus vos objectifs s'élèvent. » Au fil des années, Mittal découvre combien les industries nationales tournent en rond dans leurs propres marchés. Il va s'en occuper, avec deux mots d'ordre : surprise et rapidité. En quinze ans, il va dépenser la bagatelle de 11,5 milliards d'euros pour racheter 47 entreprises.

Mittal Steel devient un sérieux concurrent du leader Nippon Steel. En 1995, lors d'une conférence sur la sidérurgie à Hambourg, en Allemagne, il annonce son nouvel objectif : produire 20 millions de tonnes d'acier par an. À peine sept millions de moins que le numéro 1 mondial. On lui rit au nez. Dans le secteur, personne ne comprend pourquoi les entreprises devraient se développer à l'échelle de la planète. Cette idée échappe même à l'imagination des dirigeants : jamais ils n'ont songé que l'acier pouvait être transporté, comme le pétrole, partout dans le monde. Ils n'en voient d'ailleurs pas l'intérêt. Cette année-là marque aussi l'arrivée de Mittal aux portes de l'Europe. Il vient de racheter l'improbable complexe sidérurgique de Karmet Steel Works à Termitau, une cité industrielle au fin fond du Kazakhstan : 35 000 employés mais une économie sinistrée. « La ville n'avait ni eau chaude ni électricité, se souvient Mittal. La première nuit, j'ai dormi avec mon manteau et, le jour suivant, je me suis lavé avec un seau. » À l'époque, ce site délabré n'intéresse aucun de ses concurrents : Mittal, lui, y voit l'abondance de ressources naturelles et la proximité du Kazakhstan avec le marché chinois, avide d'acier pour soutenir sa croissance. « Contre toute attente, nous avons réussi, poursuit-il. Si vous êtes prêt à tout donner pour atteindre un objectif, vous avez de grandes chances d'y parvenir. » À présent, quand il se rend à Termitau, Mittal est plus populaire que le président du pays. Il ne dort plus dans son manteau et le chauffage fonctionne parfaitement.

Après son expérience au Kazakhstan, il attaque les antiques complexes de Roumanie, de Tchéquie et de Pologne. Assez vite, il en fait des usines rentables, réduisant les effectifs et investissant dans de nouveaux équipements. Le tout grâce aux subventions de l'Union européenne et à la ferveur de ses deux banques habituelles, le Crédit Suisse et HSBC. « Mittal a le goût du risque propre aux citoyens des pays émergents, explique Jeremy Fletcher, l'ancien directeur du Crédit Suisse,

qui a financé ses acquisitions. C'était sa marque de fabrique : il lançait une offre de rachat sans idée précise de la suite. Il avait la vision, il évaluait le prix, mais il s'entourait d'autres personnes pour l'aider. »

Mittal n'a pourtant pas un tempérament de joueur. Une anecdote résume son sens de la retenue : en 2004, il négocie le rachat du groupe américain International Steel Group (ISG), dans l'espoir de devenir le leader mondial de l'acier ; face à lui, Wilbur Ross n'a aucune intention de brader son entreprise. C'est un homme d'affaires agressif, qui a bâti sa fortune en reprenant pour une bouchée de pain des sites en faillite. Après de longues heures de négociations, les deux hommes ne sont plus qu'à 50 millions de dollars d'un accord. Soudain, l'Américain sort une pièce de sa poche : « Lakshmi, nous y sommes presque, tirons à pile ou face. » Mittal sourit : « Allons, Wilbur, tout le monde sait bien que le côté face pèse plus lourd que l'autre. » In fine, il rachète ISG pour 4,5 milliards de dollars. Ross se souvient : « Mon groupe n'avait d'international que le nom et chaque fois que je voulais acquérir un site à l'étranger, je découvrais que Mittal m'avait précédé. Face à un homme doué d'une telle vision, il n'y avait pas de discussion possible : mon entreprise devait fusionner avec la sienne. »

1

2

EN BOUTS DE CHAÎNE
(1) Mittal entouré de son clan lors de la réception donnée le 15 juin 2012 dans la Tour ArcelorMittal Orbit. (2) À Florange, en décembre 2012, un casque d'ouvrier bariolé aux couleurs de la lutte syndicale.

Les premiers soucis avec Arcelor ont commencé en 2005, lors de la vente aux enchères de l'entreprise Kryvorizhstal, en Ukraine. Mittal a remporté la mise. Mais les contre-offres d'Arcelor l'ont obligé à monter jusqu'à 4,8 milliards de dollars. Beaucoup trop. Il prend alors sa décision : pour éviter ce genre de bataille inflationniste, il lui faut racheter ce concurrent gênant. En janvier 2006, Lakshmi et son fils Aditya, à la fois son confident et son directeur financier, invitent Guy Dollé à dîner à Londres.

Dans la capitale britannique, les tabloïds ont rebaptisé la promenade privée qui longe les jardins de Kensington Park « l'allée des milliardaires ». Juste à côté de la dernière demeure de Lady Diana, la villa de Mittal s'étend sur plus de 5 000 mètres carrés. C'est le promoteur immobilier David Khalili, réputé pour ses collections d'art islamique, qui a jadis construit cette résidence, en réunissant les anciennes ambassades voisines de Russie et d'Egypte. Le marbre provenait des mêmes carrières que celui utilisé pour le Taj Mahal. Avec ses douze chambres, sa salle de bal, ses bains turcs et sa piscine incrustée de joyaux, la demeure a ensuite été revendue à Bernie Ecclestone, le pape de la Formule 1. En 2005, ce dernier l'a cédée à Lakshmi Mittal au prix de 66,6 millions d'euros, la plus grosse somme jamais déboursée pour une résidence privée londonienne.

Au cours du dîner – des plats indiens arrosés de grands vins français – Mittal comprend rapidement que le mariage entre Arcelor et son entreprise ne sera pas facile. Dollé, patron respecté mais colérique, repousse ses avances, insensible aux meubles en chrysocale, aux tableaux impressionnistes et aux antiquités dignes d'un musée. « La maison est si grande qu'il faut prendre un bus pour aller à la salle de bains », confie Dollé, sarcastique. Pour résister, l'industriel français décide alors de →

EDWARD LLOYD / AFP/A PRESS / MAXPPP; AFP PHOTO / JEAN-CHRISTOPHE VERHAEGEN

LE MARIAGE DE LA DÉMESURE

En juin 2004, Lakshmi Mittal choisit la France pour célébrer l'union de sa fille Vanisha au banquier Amit Bathia. Cinq jours de festivités pour un millier d'invités, et pour un côut de 39 millions d'euros. (1) Les époux au cours du dîner au Château de Versailles. (2) Château de Vaux-Le-Vicomte où le feu d'artifice final a été tiré. (3) Lakshmi prononce le discours rituel du père de la mariée.

→ faire grossir son propre groupe : en décembre, il se rend dans la province d'Ontario, au Canada, pour racheter Dofasco, le premier producteur d'acier du pays. Dollé n'a pas le temps de boucler l'opération que Mittal lance son OPA surprise sur Arcelor le 27 décembre à Londres. La chasse est ouverte.

Trois jours plus tard, Mittal est convoqué à Bercy par le ministre français de l'économie, Thierry Breton. Sous ses boucles noires à la Beethoven, l'ancien patron de France Télécom peine à maîtriser sa colère. « M. Mittal, vous ne serez pas surpris d'apprendre que vous n'êtes pas le visiteur le plus populaire de Paris », assène-t-il. Avant de lui reprocher d'avoir initié son raid sans consulter les principaux actionnaires d'Arcelor. Le ministre conclut sèchement : « Je ne pense pas que vous respectiez ce que nous appelons en France "la grammaire des affaires". » À l'évocation de ce souvenir, Mittal sourit. Mais il refuse de comparer sa convocation à l'Élysée de 2012 avec cette entrevue. « Hollande est logique, compréhensif et rationnel, juge-t-il. Breton n'était pas rationnel. » La bataille pour Arcelor, on s'en souvient, a pris des allures de thriller. Avec coups bas, soupçons de racisme et accusations en tout genre. S'y croisent des personnalités politiques à Paris, Delhi, Bruxelles, Moscou et au Luxembourg, sept milliardaires et un oligarque russe proche de Poutine, Alexeï Mordachov, l'ambitieux patron de Severstal. Sans parler des rencontres secrètes sur des aérodromes privés entre les protagonistes qui descendaient dans les plus grands hôtels sous des noms d'emprunt. L'hélicoptère de Mittal fut même contraint à un atterrissage d'urgence par la police de l'air française, pour avoir violé l'espace militaire aérien au-dessus de Paris. Au bout du compte, l'industriel indien aura englouti 145 millions d'euros pour financer son armée de banquiers, d'avocats, de lobbyistes et de conseillers en communication. Soit 727 000 euros par jour ! Les sceptiques ont cru que Mittal menait la bataille de trop. Mais un industriel conclut, admiratif : « On ne peut rien refuser à cet homme. »

L'une des grandes qualités de Lakshmi Mittal réside dans sa capacité d'écoute. « Beaucoup de multinationales vous font travailler sur une transaction sans vous mettre dans tous les secrets, glisse l'ancien dirigeant de Goldman Sachs, Yoël Zaoui, du côté de Mittal Steel pendant le raid sur Arcelor. Avec Mittal, je n'étais peut-être pas au courant de 100 % de ce qu'il pensait, mais pas loin. On se parlait six fois par jour. »

Mittal n'est pas seulement un *deal-maker,* comme disent les Anglo-Saxons : il possède aussi le talent de retourner les politiques pour s'en faire des amis. Jacques Chirac, qui l'avait accusé de mener une opération « dépourvue de tout objectif industriel », a fini par lui serrer la main. Jean-Claude Junker, l'ex-premier ministre luxembourgeois si hostile à Mittal, l'a serré dans ses bras en public à la fin de l'opération. Poli mais non extraverti, ce dernier a supporté l'accolade sans rien laisser paraître de son embarras. Juncker, qui dirigera plus tard l'Eurogroupe, était déjà l'un des hommes politiques les plus puissants et les plus influents du Vieux Continent. Ce contact pourrait servir.

Mittal reste un pilier de Davos. Chaque année, il se rend au Forum économique mondial où il organise des soirées de prestige. Il cultive une certaine fidélité à l'égard de ses amis, au point

JEAN-CLAUDE ELFASSI ; SIPA

de tresser encore des louanges à Tony Blair, qui n'est pourtant plus très en cour au Royaume-Uni : « J'ai admiré ses qualités de dirigeant, j'admire toujours sa vision. Il a travaillé très dur pour son pays. » L'industriel a donné plus de 4,6 millions d'euros au Parti travailliste – « sans rien demander en échange », s'empresse-t-il de préciser, anticipant toute question. « J'ai fait ces donations parce que j'appréciais ce parti », ajoute-t-il, même si son premier chèque, en 2001, coïncide avec la lettre que Blair a envoyée au premier ministre roumain pour soutenir une offre de rachat de Mittal. « Ce courrier a été écrit à la demande de l'ambassadeur britannique à Bucarest, jure-t-il, au moment où nous savions que notre offre avait été acceptée. »

En songeant peut-être à la postérité, Mittal a aussi offert à la Ville de Londres l'équivalent de 23 millions d'euros d'acier, pour y construire une étrange tour de 115 mètres de haut en forme de spirale métallique, dotée d'une plate-forme d'observation panoramique. Baptisée « ArcelorMittal Orbit » et dessinée par l'artiste d'origine indienne Anish Kapoor, l'édifice est devenu l'un des symboles esthétiques des Jeux Olympiques d'été de 2012. Le projet était né d'une rencontre fortuite avec le maire de la capitale, Boris Johnson, qui se désolait de n'avoir pas d'argent pour construire sa propre Tour Eiffel. « Je suis tombé sur Lakshmi Mittal en attendant mon manteau dans un vestiaire de Davos, raconte Johnson. Je l'ai salué et nous avons eu une conversation très amicale qui n'a pas duré plus d'une minute. C'était assez pour lui exposer l'idée et il m'a répondu : "Très bien, je vous donnerai l'acier." »

SA RÉPONSE : VAINCRE LA CRISE

Aujourd'hui, ArcelorMittal affiche un chiffre d'affaires de 88,4 milliards d'euros et produit 88,2 millions de tonnes d'acier par an – deux fois plus que son premier rival, le groupe chinois Hebei. Beaucoup de patrons considéreraient cela comme l'accomplissement d'une vie. Chaque jour, Mittal fait des longueurs dans sa piscine sertie de pierres précieuses. Pour les vacances, il possède un chalet à Saint-Moritz, en Suisse, une maison à New Delhi, deux yachts, un jet, un hélicoptère, une épouse aimante, deux beaux enfants, quatre petits-enfants, un cinquième en route. Son majordome prend soin de dessiner les initiales AM (pour ArcelorMittal) avec de la poudre de chocolat sur la mousse des cappuccinos. Quel genre d'ambition peut encore avoir ce genre d'homme ?

Sa réponse : vaincre la crise. Il y a six ans, Mittal rêvait de produire 200 millions de tonnes par an. Or l'action de son groupe a dévissé de 75 % entre juillet 2008 et juin 2009. En novembre dernier, l'agence de notation Moody's a relégué l'entreprise dans la catégorie des investissements spéculatifs. Un affront. « Bien sûr que je n'ai pas apprécié de voir ma note baisser, confie Mittal. Mais nous avons compris qu'il fallait réduire la dette et travailler sur un plan d'optimisation des actifs. » Le temps presse. En 2012, le groupe a encore affiché une perte de 2,8 milliards d'euros. Il a fallu procéder à une augmentation de capital de quatre milliards d'euros, en faisant (Suite à la page 257 →)

COUP DE CHAPEAU

AMANDINE BEYER

Avignon, partita à trois

Amandine Beyer présente *Partita* n° 2 du 23 au 26 juillet au palais des papes d'Avignon.

STEPHAN GLADIEU / FIGAROPHOTO.COM

C'est l'un des spectacles les plus attendus du festival d'Avignon : la rencontre des chorégraphes Anne Teresa De Keersmaeker et Boris Charmatz autour de la musique de Jean-Sébastien Bach interprétée par Amandine Beyer. Ceux qui ne la connaissent pas encore découvriront avec enchantement la violoniste aixoise, seule sur scène, présentant la *Partita* n° 2 du compositeur dont elle a gravé il y a deux ans une intégrale des *Sonates et Partitas*. Conjuguant rigueur, naturel et charme, sa carrière décolle à la fin des années 1990 : sitôt obtenu son premier prix de violon au conservatoire de Paris, elle est réclamée par de nombreux ensembles dont la Capella Reial de Catalunya, fondée par Jordi Savall, le fameux gambiste de *Tous les matins du monde*, le film d'Alain Corneau. Aujourd'hui, elle enseigne le violon baroque à la Schola Cantorum de Bâle et son catalogue discographique comporte une trentaine d'enregistrements de chefs-d'œuvre : Bach, Haendel ou encore Vivaldi. Certains sont devenus des références. Du spectacle créé au Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, début mai, elle dit qu'il est « assez minimaliste et épuré. C'est un travail très structuré et pensé sur le mouvement et la lumière. Lorsque j'ai collaboré il y a quatre ans avec Jean-Claude Gallotta, danse et musique étaient totalement dissociées, voire opposées. Tandis qu'ici, même s'il ne s'agit pas de danse baroque, on essaie d'être assez connectés ». — ÉRIC DAHAN

BALTHUS *obsession*

À travers le travail de Balthasar Klossowski, plus connu sous le nom de Balthus (1908-2001), VIRGINIE MOUZAT établit des parallèles entre la mode régressive de l'automne-hiver 2013 et le si troublant temps de l'innocence balthusien. Suivant ce scénario, quatre filles et un garçon ont accepté de rejouer les tableaux les plus iconiques du peintre.

Devant la déferlante de robes de petites filles des collections automne-hiver 2013, on peut se demander si l'époque – et la mode, qui en est souvent l'expression – ne réclame pas inconsciemment un retour à un certain temps de l'innocence. À moins que cette candeur qu'on prête aux petites filles, lorsqu'elle envahit la garde-robe de femmes adultes, n'ajoute davantage de trouble et d'ambiguïté à une discutable ingénuité. Les mini-jupes plissées Chanel, les robes de nymphes de Valentino ou de pré-adolescentes de Saint Laurent par Hedi Slimane sonnent comme un écho prémonitoire à l'exposition Balthus qui se tiendra au Metropolitan Museum de New York en septembre. Les 35 toiles réunies montrent toutes les variantes du travail obsessionnel de Balthus autour de la jeune Thérèse Blanchard et de son frère Hubert, entre 1936 et 1939. Au Japon, où la jeune fille est également objet de culte, se tiendront en 2014 les plus grandes rétrospectives jamais consacrées au peintre, en avril au Metropolitan Museum de Tokyo puis en juillet à Kyoto.

Dans la série mode réalisée pour *Vanity Fair*, inspirée des toiles emblématiques de Balthus, les jeunes comédiennes Solène Hébert, Agathe Bonitzer et Ana Girardot rejouent cette sensualité tapie derrière une innocence feinte. Lukas Ionesco, petit-fils d'Irina Ionesco et comédien repéré par le cinéaste Larry Clark, représente la seule figure masculine de ce monde composé de femmes-enfants. Cette tension qui parcourt les corps figés et plus généralement l'œuvre du peintre, naît avec *La jupe blanche*, portrait d'Antoinette de Watteville, qui fut la femme de Balthus. Elle est ici incarnée, sous l'objectif de Max Vadukul, par Anna Klossowski, petite-fille du peintre et fille de Thadée Klossowski et de Loulou de la Falaise, l'ancienne muse du couturier Yves Saint Laurent.

Anna se souvient : « J'avais 15 ans quand Balthus est mort. J'ai moi-même posé au côté de la petite Anna Wahli, la fille du médecin de mon grand-père. Ensuite, on prenait le goûter ensemble. Pas une seule fois les jeunes filles de ses tableaux ne me sont apparues troublantes. » Il faut dire que le peintre savait également partager l'univers des fillettes. « Son obsession, se remémore Anna, c'était Tintin. »

ALANGUIE
Dans l'huile sur toile *La jupe blanche*, peinte en 1937, Balthus représente Antoinette de Watteville qui fut son épouse et sa muse. Collection particulière.

« Sous un calme factice,
CETTE PEINTURE TELLURIQUE
sent la peste, la tempête et les épidémies. »

Antonin Artaud
(écrivain et dramaturge)

Après des heures passées dans son atelier en Suisse où personne n'était admis, Balthus, selon sa fille Harumi Klossowska, avait besoin de se frotter les yeux afin de se reconnecter au monde du réel. « Lorsque je rentrais de l'école, se souvient-elle, il s'asseyait avec moi, regardait les dessins animés et adorait ça. Il cherchait à rentrer dans mon monde, en lisant par exemple la bibliothèque rose. » Elle évoque alors son travail : « Il se passe une sorte de cérémonie silencieuse dans ses toiles. Il y avait quelque chose d'asiatique chez mon père. » En effet, une certaine théâtralité se dégage des toiles du peintre, disparu le 18 février 2001. Une fixité et un silence de l'ordre du rituel voyeuriste, reposant sur des objets fétichisés : miroir, chat, livre, végétaux. Au centre de cette peinture « de tremblement de terre », écrivait Antonin Artaud en 1934, une dramaturgie se joue. Selon Artaud toujours, « sous un calme factice, cette peinture tellurique sent la peste, la tempête et les épidémies ». Chez l'artiste, l'écrivain reconnaissait l'un des adeptes de son fameux théâtre de la cruauté.

« Moi aussi, je posais pour mon père », explique Harumi depuis sa maison, le Grand Chalet, en Suisse, où elle vit avec ses enfants et sa mère. Son mari, le photographe Bruno Peverelli, prépare un recueil des derniers polaroïds pris par Balthus (à paraître aux éditions Steidl en 2014). « À la fin de sa vie, mon père ne pouvait plus peindre, reprend Harumi. Il faisait des polaroïds afin de se plonger dans la décomposition d'un geste, d'un pied, d'une main. » Fétichisme encore ? « Souci de la perfection », corrige sa fille qui se rappelle comment, après trois ans, le fond de la toile *Le chat au miroir* s'effritant, Balthus avait dû tout refaire en lâchant : « Je ferai mieux la prochaine fois. » Temps de l'innocence ? Un certain théâtre de la cruauté, plutôt. □

ANNA KLOSSOWSKI

PETITE-FILLE DE BALTHUS / GALERISTE

Collaboratrice à la galerie Vieille du Temple à Paris, spécialisée en art contemporain, et membre du collectif de curateurs KGM (Klossowski, Grislain, Morel), Anna, la fille de Thadée Klossowski et de Loulou de la Falaise, est également engagée auprès de la Fondation Balthus en tant que conseillère artistique.

D'APRÈS
LA JUPE BLANCHE, BALTHUS, 1937

ROBE **CÉLINE**
BOUCLES D'OREILLES ET JONCS **LOULOU DE LA FALAISE**
BRACELET EN ARGENT VINTAGE PERSONNEL

PHOTOGRAPHIE **MAX VADUKUL**
STYLISME **CAMILLE BIDAULT-WADDINGTON**

D'APRÈS
LES ENFANTS BLANCHARD, BALTHUS, 1937
TABLEAU ACHETÉ PAR PABLO PICASSO,
ACTUELLEMENT AU MUSÉE PICASSO

AGATHE : ROBE **VALENTINO**
SOLÈNE : BUSTIER **LANVIN**
JUPE **PRADA** RUBAN **MOKUBA**

AGATHE BONITZER

COMÉDIENNE

Fille de Pascal Bonitzer, cinéaste et scénariste, et de la réalisatrice Sophie Fillières, Agathe s'est illustrée cette année dans *Au bout du conte*, réalisé par le duo Jaoui-Bacri et dans *La Religieuse* de Guillaume Nicloux. En parallèle à ses études de lettres, elle s'essayera prochainement à la comédie musicale sous la direction de Frédéric Videau.

D'APRÈS
THÉRÈSE SUR UNE BANQUETTE,
BALTHUS, 1939

CARACO **DIOR** SHORT **CHLOÉ**
COLLIER DE PERLES PORTÉ EN BRACELET **TIFFANY & CO.**
MONTRE EN OR VINTAGE **DARY'S**
BALLERINES **REPETTO**

D'APRÈS
LES TROIS SŒURS, BALTHUS, 1955

SOLÈNE : CHEMISIER **EMPORIO ARMANI**
SOUTIEN-GORGE **CARINE GILSON**
JUPE **ROCHAS** BOUCLE D'OREILLE **DIOR**
COLLIER DE PERLES PORTÉ EN BRACELET **TIFFANY & CO.**
AGATHE : CHEMISE **LANVIN HOMME**
SOUTIEN-GORGE **CARINE GILSON** SHORT **CHLOÉ**
CHAÎNE ET PENDENTIF EN OR VINTAGE **DARY'S**
RUBAN **MOKUBA**
ANA : BLOUSE **CHLOÉ** JUPE **CHANEL**
BROCHES **LANVIN**

SOLÈNE HEBERT

COMÉDIENNE

Aujourd'hui en dernière année de formation au Studio-Théâtre d'Asnières, Solène a joué dans *Mentor* de Jean-Pierre Mocky. On la retrouvera prochainement dans le court-métrage diffusé sur le web *This is the girl*, réalisé par Julien Carlier, Joana Figueira et Géraldine Pezet.

D'APRÈS
ETUDE POUR LE RÊVE I,
BALTHUS, 1955

ROBE **HERMÈS**
BOUCLE D'OREILLE **DIOR**
BRACELET EN OR VINTAGE **DARY'S**
RUBAN **MOKUBA**

ANA GIRARDOT

COMÉDIENNE

Fille des comédiens Hippolyte Girardot et Isabel Otero, Ana sera prochainement à l'affiche de trois films : *Paradis Perdu* d'Andrea di Stefano, *À l'ombre des forêts* de Cédric Anger avec Guillaume Canet, et *Le beau monde* (titre provisoire) de Julie Lopes-Curval.

D'APRÈS
ALICE DANS LE MIROIR,
BALTHUS, 1933

PULL RALPH LAUREN BLUE LABEL
JUPE VÉRONIQUE LEROY
CULOTTE CARINE GILSON
BRACELET JONC PERSONNEL

LUKAS IONESCO

COMÉDIEN

Petit-fils de la photographe Irina Ionesco et fils de la réalisatrice Eva Ionesco, Lukas tournera dans le prochain film de Larry Clark, *The Smell of Us*, sur la vie de quatre ados habitués du « Dôme », haut lieu du skateboard parisien, situé derrière le Musée d'art moderne.

D'APRÈS
LA MONTAGNE (L'ÉTÉ),
BALTHUS, 1937

ANNA : PULL **RALPH LAUREN BLUE LABEL**
PANTALON **CARVEN HOMME**
BOUCLES D'OREILLES PERSONNELLES
BAGUE **LOULOU DE LA FALAISE**
MOCASSINS **ROGER VIVIER**
SOLÈNE : PULL **RALPH LAUREN BLUE LABEL**
JUPE **CHLOÉ**
MANCHETTE **DIOR**
ANA : ROBE **DIOR**
CHAÎNE ET PENDENTIF EN OR VINTAGE **DARY'S**
BALLERINES **REPETTO**
AGATHE : PULL **RALPH LAUREN BLUE LABEL**
JUPE ET BALLERINES **CHANEL**
LUKAS : PULL **DRIES VAN NOTEN** PANTALON **CARVEN**
CHEVALIÈRE PERSONNELLE
RICHELIEUX **CHURCH'S**
CHAUSSETTES **FALKE**

COIFFURE : VI
MAQUILLAGE : CAROLE COLOMBANI
MANUCURE : BRENDA ABRIAL
DÉCOR : ANNE KOCH

POUR PLUS DE DÉTAILS SUR LES TENUES : WWW.VANITYFAIR.FR/CREDITS

QUAND tout PARIS *flambait* aux BAINS

Dans un an, à l'été 2014, les Bains Douches renaîtront en sage hôtel de luxe, après avoir été la boîte de toutes les exubérances de la nuit parisienne dans les années 1980. ÉRIC DAHAN ressuscite les folies de l'époque où créatures et créateurs, fils de pubs et enfants de la télé venaient communier avec la certitude que la fête ne s'arrêterait jamais.

IKES/SIPA, BENGUIGUI/SIPA

NUITS CÂLINES, NUITS D'AMOUR

Le producteur Thierry Ardisson, Guy Cuevas, le directeur artistique des Bains et Claude Challe, le cogérant lors d'une soirée en 1987. À gauche, la piscine, vestige de l'ancien établissement, les Bains Guerbois, lors d'une soirée sexy du magazine *Photo Revue*, en 1985.

Le soleil réchauffe de ses rayons la fontaine des Innocents et un garçon exécute des mouvements robotiques au ralenti sur fond de musique électronique crachée par un Ghetto-Blaster. En cette année 1984, en plus du défilé des badauds venus regarder ceux qui aiment autant voir qu'être vus, c'est le spectacle auquel on a droit tous les samedis et dimanches après-midi, depuis la terrasse du Café Costes. Avec son centre commercial à l'américaine, sa piscine, ses cinémas, sa salle de concerts et sa gigantesque gare souterraine, le Forum des Halles a transformé le cœur de Paris en centre de l'univers : hip-hop et skinheads, futuristes ou néoromantiques, le périmètre de rues piétonnes est traversé de tribus colorées qui en font l'équivalent du Village new-yorkais. Pour ceux que l'on appelle alors les « branchés », passer ses nuits aux Bains Douches et s'afficher au Costes le jour relève d'une véritable démarche.

Trente ans après avoir abrité de grandes heures de la nuit parisienne, les Bains Douches sont en ruine et l'entrée du club est condamnée. On entre donc par la porte de l'immeuble du 7 rue du Bourg-l'Abbé (Paris-III[e]) où Jean-Pierre Marois, héritier des murs, nous a donné rendez-vous : « Les Bains vont rouvrir, pas tout de suite, dans un an, à l'été 2014 », annonce-t-il. Ce ne sera plus une discothèque mais un hôtel de luxe, à l'instar du Blake's de Londres, des Soho House de New York ou Berlin, et du Chateau Marmont de Los Angeles, soit « des lieux où visiteurs et locaux se croisent pour boire un verre, dîner et se retrouver dans une suite ». Ce qu'étaient déjà un peu les Bains, excepté que l'on n'y dormait pas, ou alors sur les banquettes, quand le décalage horaire faisait ressentir ses cruels effets.

Au fond de ce qui fut le restaurant, on découvre deux patios autrefois condamnés et qui pourront accueillir chacun une dizaine de tables supplémentaires. Pour le reste, hormis les moulures chinoises du vestiaire, datant de 1885 et toujours intactes, et la piscine qui va être restaurée à l'identique pour le spa de l'hôtel, difficile d'imaginer à quoi ressemblera ce nouveau lieu. À l'origine, les Bains s'appelaient les Bains Guerbois, du nom de la famille qui acquit ses murs en 1884, pour y réaliser des thermes haut de gamme, attirant aussitôt la gentry homosexuelle, Marcel Proust en tête. Ce ne fut donc jamais un établissement municipal mais privé, et toujours un lieu de nuit : les forts des Halles venaient y prendre une douche et boire un café-calva avant de rentrer au petit matin.

L'architecture, et notamment l'entrée avec ses caryatides, avait été confiée au parisien Eugène Ewald (1850-1924) qui signa l'église Saint-François-de-Sales dans le XVII[e] arrondissement et la préfecture de police face à Notre-Dame. Il y a cinquante ans, Maurice Marois, professeur d'histologie et d'embryologie à la faculté de médecine Saint-Antoine enrichit son patrimoine de cet immeuble de rapport. Les bains-douches continuèrent de fonctionner pendant une vingtaine d'années, jusqu'au démantèlement des Halles par le président Georges Pompidou, ruinant alors nombre de commerces qui vivaient grâce aux maraîchers.

JOY DIVISION ET DEAD KENNEDYS

Fin des années 1970, un jeune homme passe en mobylette dans la rue du Bourg-l'Abbé et flashe sur les deux caryatides en bronze. Enchâssées face à face dans des alcôves, elles encadrent l'escalier au sommet duquel trôneront, un an plus tard, d'impitoyables physionomistes, renvoyant dans les limbes de la réalité les refoulés du rêve branché. Le jeune homme a 23 ans, il s'appelle Fabrice Coat et tient, avec Jacques Renault, une boutique d'antiquités rue de la Grande-Truanderie, littéralement au bord du trou des Halles. L'espace dont Coat et son associé disposent est si grand qu'ils sont obligés d'exposer des objets – statues, tableaux, luminaires… – proprement gigantesques. « Le magasin n'était fréquenté que par les putes du quartier », se souvient Coat, qui s'est lancé, depuis une vingtaine d'années, dans la production de documentaires et de programmes télévisés. →

PHOTOGRAPHIES 1 UNDO VEGAS ; PATRICK ROBERT/SYGMA/CORBIS

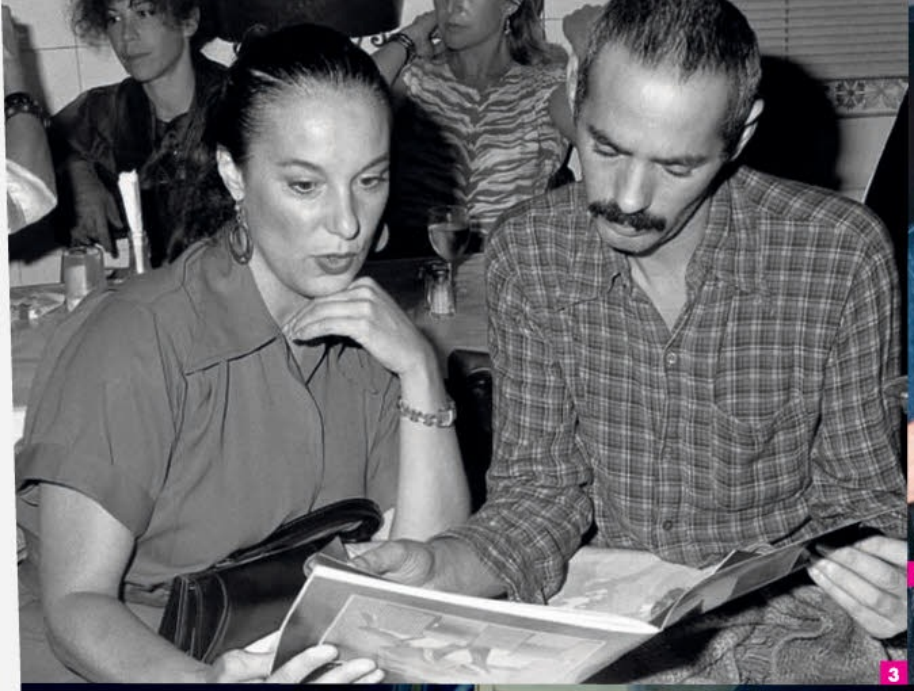
FUMEUR DE GITANES

À la porte, un cerbère féminin trie ceux qui ont le droit d'entrer et aligne les célébrités. À gauche: (1) Gérard Lanvin, (2) la styliste Marie Beltrami et (3) Richard Anconina. Ci-dessus, Bambou et son fils Lulu Gainsbourg avant un défilé de mode en 1987.

SPLASH, LE GRAND PLONGEON

(1) La chanteuse Patsy Kensit, des Eight Wonder, entourée de quelques camarades fêtards. (2) L'actrice Emmanuelle Seigner et son compagnon, le cinéaste Roman Polanski. (3) La comédienne Bernadette Lafont et l'acteur et réalisateur Pierre Clémenti. (4) Serge Gainsbourg accompagné du photographe Antoine Verglas et du chanteur Axel Bauer. (5) Le chanteur Boy George et le couturier Jean Paul Gaultier. (6) L'entrée des Bains dans les années 1980. (7) La présentatrice Evelyne Pagès et le boxeur Stéphane Ferrara. (8) Farida Khelfa, qui a joué les physionomistes pendant deux ans. (9) La piscine héritée des Bains Guerbois. (10) Karl Lagerfeld, la princesse Gloria von Thurn und Taxis et leurs convives au premier étage de l'établissement.

DUDE/DES ARCHIVES/AGIP ; FOCK/KAMERA ; IMAGE/REST IMAGE/LINDO VEGAS ; BERTRAND RINDOFF PETROFF/REST IMAGE



3

4

5

6

9

10

1

→ L'antiquaire, qui ne voulait à l'origine qu'acheter les caryatides mais qui a été emballé par le lieu, prend contact avec Maurice Marois. Entre-temps, le propriétaire a reçu une autre proposition : Jacques Maisonrouge, vice-président d'IBM Monde, veut transformer les bains-douches en une sorte d'Apple Store avant l'heure, 800 m² à la gloire de ses ordinateurs à cinq minutes du nouveau Centre Georges-Pompidou. Pour le grand professeur Marois, créateur d'un Institut de la Vie rassemblant des chercheurs débattant de questions éthiques, ce projet est plus séduisant que toutes les boîtes de nuit de la terre. Ses avocats ont déjà rédigé le bail mais Coat et Renault font le pied de grue à la sortie de l'amphithéâtre de la rue des Saints-Pères (Paris-VI[e]) où enseigne Marois, déterminés à le faire revenir sur sa décision. Ils lui proposent une offre financière supérieure à celle de Maisonrouge et emportent le bail.

Malgré la pestilence épouvantable régnant dans ce cloaque rongé par les moisissures, Coat a immédiatement la vision des futurs Bains, avec leur bar chinois au rez-de-chaussée, le restaurant à l'étage et le club en bas. Un chantier de six mois et une centaine de bennes de gravats extraites plus tard, les volumes – auparavant cloisonnés en cabines de douches et vestiaires – apparaissent dans toute leur majesté. Pour réaliser les aménagements, Fabrice Coat, qui ne dispose pas de fortune personnelle, a fait le tour des amis. Bien que n'ayant aucune expérience dans la nuit, il avait déjà créé, au sous-sol de son magasin d'antiquités, un espace de répétitions pour ses amis musiciens, dont ceux du Grand Orchestre du Splendid.

Les travaux terminés, Coat a conscience de l'originalité du décor, tout en carrelages datant de la fin XIX[e] – raccord avec la mode rétro de la fin des années 1970 – mais sent qu'il faut y ajouter une touche de modernité. Un mois et demi avant l'ouverture, Pierre Benain, un ami exilé à Londres, lui fait rencontrer Philippe Starck qui n'a pas encore dessiné le Café Costes mais qui s'est déjà distingué en concevant le décor et le mobilier de La Main Bleue, à Montreuil, l'un des clubs-phares de la fin des années 1970. Bien que le budget décoration soit proche du néant, Starck accepte de relever le défi, enlève les bambous chinois du bar pour les remplacer par un néon, demande à David Rochline de concevoir une fresque pour l'entrée, plaque des boiseries au restaurant, installe une cage courant le long des murs dans laquelle erre un pauvre rat – qui périra d'une overdose de cocaïne le jour de la mort du fondateur du Palace, Fabrice Emaer – et un moniteur vidéo dont l'image est diffractée par des miroirs.

Au sous-sol, où sur les conseils de Pierre Benain, nommé directeur artistique, vont se produire les groupes légendaires de la new wave et du punk, de Joy Division aux Dead Kennedys, le designer a conservé la piscine. Mais il a aménagé un échiquier au fond, dont les pions sont déplacés par un homme-grenouille au gré des ordres des joueurs. Le bassin deviendra très vite l'attraction du club, accueillant nombre de fêtards dans le plus simple appareil. Poursuivant dans l'insolite, Starck a aménagé un trou dans un mur carrelé, à travers lequel on peut regarder des films pornographiques… jusqu'au moment où le voyeur s'aperçoit qu'il est observé et démasqué. Difficile de croire Coat quand il déclare qu'il ne sortait alors dans aucun club et qu'il fréquentait plus volontiers les cafés-théâtres où il s'est lié d'amitié avec Coluche, futur pilier des Bains Douches : « J'étais en fait porté par l'aventure, exalté par le côté business et rock de cette création. »

Quoi que prétende alors Fabrice Emaer qui, depuis 1970, a détrôné Castel et Régine en créant Le Sept puis Le Palace, l'ouverture des Bains Douches, le 21 décembre 1978, est un électrochoc dans la nuit parisienne. « Je poussais des brouettes de parpaings une demi-heure avant l'ouverture », se souvient Coat, mais pour les 3 000 personnes rameutées par Violetta Sanchez et alléchées par le carton d'invitation signé Pierre et Gilles, cette nuit restera marquante, ne serait-ce qu'en raison de la peinture encore fraîche qui ruinera robes et costumes.

« DÉSOLÉE, CE SOIR, C'EST PAS POSSIBLE »

Si le Palace est un peu la réplique parisienne du Studio 54, le gigantesque club disco et jet-set de New York, les Bains sont l'équivalent du plus confidentiel Mudd Club, la boîte new wave et underground de Downtown Manhattan. En l'espace de quelques mois, et avec le concours des médias, le clubbing est devenu l'horizon indépassable de l'existence urbaine, au point que pour l'inauguration des Bains, la préfecture de police, en prévision de l'affluence, a posté huit cars de CRS à chaque extrémité de la rue du Bourg-l'Abbé. À l'intérieur, affolés par les disques des Talking Heads et des B-52's joués par le jeune DJ Philippe Krootchey, et sans doute par la quantité astronomique de drogues diverses qui circulent, les fêtards perdent la tête et le personnel est obligé d'en déloger certains en train de se goinfrer de foie gras dans les réserves des sous-sols.

Dès l'ouverture et pendant deux ans, Farida Khelfa, jeune mannequin de 18 ans, originaire des Minguettes, dans la banlieue

LINDO VEGAS ; BERTRAND RINDOFF PETROFF/BESTIMAGE

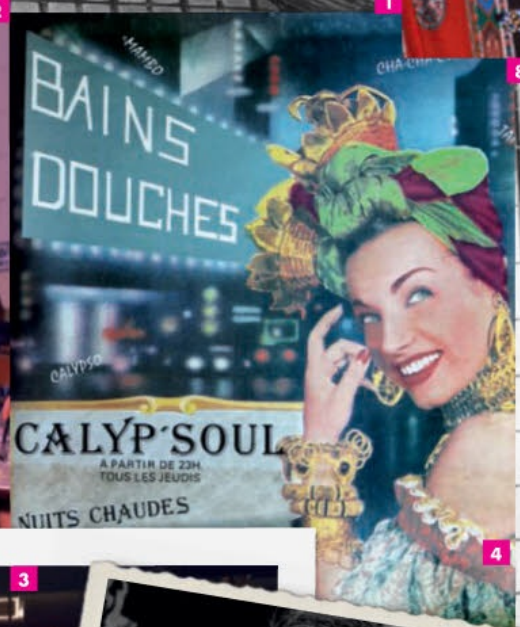
BULLE À NOCTAMBULES
(1) La chanteuse des Stinky Toys, Elli Medeiros, et son partenaire Jacno. (2) Le styliste des années Palace Claude Montana, en 1987, avant sa consécration par Lanvin. (3) La comédienne Pauline Lafont, en 1980.

«Le lendemain de l'ouverture, l'endroit était tellement dévasté
QUE J'AI VOULU M'EN DÉBARRASSER.»

de Lyon – aujourd'hui ambassadrice de la marque Schiaparelli – tient la porte avec une férocité rare. «Elle refusait souvent des filles absolument canon, et quand je lui disais: "Mais tu es folle", elle me répondait: "Mais t'as pas vu les boucles d'oreilles qu'elles portaient!"» se rappelle Coat. Parmi les refusés légendaires des premières années: Catherine Deneuve et Keith Richards qu'un jeune homme faisant l'intérim pendant quelques minutes n'a pas reconnus. Si Caroline Loeb, future chanteuse du tube *C'est la ouate* n'a pas laissé de souvenir notable à la porte, où elle succéda à Farida, Marie-Line qui y officiera à partir de 1984, va marquer durablement l'histoire de la nuit parisienne grâce à son laconique: «Désolée, ce soir, c'est pas possible.»

L'époque est aux pistes de danse en plexiglas rétroéclairé et aux féeries de lasers, et les Bains, avec leur carrelage et leurs projecteurs de cinéma fixes, recouverts de gélatines colorées, font figure d'exception culturelle bien parisienne. C'est la même chose au restaurant, où en plein essor de la Nouvelle Cuisine, Coat fait servir du magret de canard, alors démodé, pour le plus grand plaisir des habitués. Au gré des soirées, on croise Jean Paul Gaultier, Thierry Mugler, Bryan Ferry, Miou-Miou, Pauline Lafont, Julien Clerc, Patrick Dewaere, Edwige Belmore, «reine des punks», Alain Pacadis, chroniqueur mondain de *Libération*, et toute la famille Grimaldi – S.A.S. Rainier, feue Grace et leurs enfants. Le jeu consiste alors, jusqu'à la mort de Fabrice Emaer en 1983, à faire l'aller-retour entre les Bains et le Privilège – le nouveau club select ouvert dans les sous-sols du Palace, dans le IX^{e}.

La décennie 1970 fut celle de la contre-culture finissante sur fond de terrorisme international et de chocs pétroliers ; les années 1980 sont marquées par un retour aux valeurs américaines de l'après-guerre: prospérité économique, culte de la finance, de la consommation, de la publicité, de la mode et du divertissement. Le De Niro neurasthénique de *Taxi Driver* a laissé place sur les écrans au Tom Cruise fringant dans son flight-jacket de *Top Gun* et le nihilisme rock des Sex Pistols, aux airs pops et colorés de Culture Club et Bananarama. Bien sûr, diviser l'histoire en décennies est absurde et tenir un film ou une chanson pour emblématiques d'une époque est tout aussi vain. L'hédonisme des années 1980 n'est de fait que la démocratisation et la médiatisation à grande échelle de la culture disco qui l'a précédé, elle-même reprise de la débauche et →



MONDO VEGAS, BENGUIGUI/SIPA, TOCANI
MEGAMAGE, RUE DES ARCHIVES/AGIP
RESTIMAGE, ASAP/RESTIMAGE

LE QUOTIDIEN DES PEOPLE

(1) L'icône de la mode Violetta Sanchez et Jean-Luc Maître, complice de Thierry Ardisson dans «Descente de police», en 1978. (2) La queue-de-morue de l'uniforme des hôtesses des Bains. (3) Un mannequin habillé par Christian Lacroix lors d'un défilé Jean Patou, 1983-1984. (4) Le flyer des soirées Calyp'soul. (5) L'idole des jeunes de la génération précédente, Johnny Hallyday, en 1980. (6) De profil, à droite, Philippe Starck, qui a décoré l'établissement. (7) L'égérie de Christian Lacroix, Marie Seznec, et le réalisateur Roman Polanski. (8) La piscine, l'attraction principale du club. (9) Sylvie Grumbach, alors attachée presse du Palace, et le couturier Kenzo, en 1986. (10) Le dixième anniversaire des Bains en 1998, célébré par Serge Gainsbourg.

de la permissivité qui régnait à Paris ou à Berlin dans l'entre-deux-guerres. L'élection de François Mitterrand – qui a dépénalisé l'homosexualité, autorisé les radios libres et remis la «jeunesse» et les «créateurs» à l'honneur, n'est sans doute pas indifférente aux transformations de la société française. En quelques mois, Paris affiche son multiculturalisme et même une certaine effervescence. Les gays cantonnés auparavant rue Sainte-Anne (Paris-I[er]) ont débarqué aux Halles où se multiplient les clubs : le Broad – où David Guetta fera plus tard ses premières armes –, le Haute Tension créé par feu l'entrepreneur gay David Girard, et le BH fréquenté par le présentateur du journal télévisé Yves Mourousi avant qu'il n'ouvre son propre Look. Certes, tout n'est pas rose aux Halles, les affrontements de bandes rivales et la consommation de drogue explosent. Mais boutiques, cafés (le Bon Pécheur, le Père tranquille), pubs, restaurants américains (Joe Allen, Front Page, Conway's) ou français comme le Diable des Lombards, l'Amazonial et le très chic Bakonyi où dîne souvent George Michael, brassent énormément d'argent.

La recette:
UN BAR À SUSHIS
qui sert après minuit et le plus impressionnant vivier de belles filles de la planète.

POPPERS ET POMPINOS

En 1984, Fabrice Coat décide de vendre son club à Hubert Boukobza et à Claude Challe. Il produit les premiers clips et publicités signés Jean-Pierre Jeunet, Philippe Gautier et Jean-Baptiste Mondino pour, entre autres, les Rita Mitsouko dont le *Marcia Baila* est sur toutes les lèvres. La raison pour laquelle Coat a vendu les Bains n'est pourtant pas liée à l'essor de sa nouvelle activité : «Dès le lendemain de l'ouverture des Bains, l'endroit était tellement dévasté que j'ai voulu m'en débarrasser. Et puis, ça n'était pas toujours facile, entre les clients pas nets, les dealers à qui je faisais la chasse ; ce qui m'a valu de me faire tirer dessus deux fois. Sans même parler des deux fermetures administratives.»

Si Hubert Boukobza vient de la restauration, Claude Challe peut se prévaloir d'une très longue expérience de la nuit quand les deux s'associent en 1984 pour reprendre les Bains Douches.

À FLEUR DE CUIR
(1) Carla Bruni n'allume pas que ses cigarettes. (2) Étienne Roda-Gil et sa jeune protégée, Vanessa Paradis, époque *Joe le Taxi*, en 1987.

→ Grâce à un père tailleur, Challe portait dès l'âge de 3 ans des costumes trois-pièces, tandis que son oncle coiffeur sculptait sur lui les dernières coiffures à la mode. L'origine de sa complicité avec les femmes ne s'invente pas: «Enfant je n'avais qu'une couille, alors je devais aller toutes les semaines à l'hôpital me faire masser pour faire redescendre l'autre par une doctoresse qui mettait des décolletés et me faisait bandouiller. Ça marque un petit garçon d'être branlé aux frais de la Sécurité sociale», raconte-t-il, amusé. À 18 ans, ce collectionneur de vinyles rock'n'roll et rhythm'n'blues, ouvre un «antisalon de coiffure» rue de Châteaudun (Paris-IX^{e}), célébré pour son mobilier Louis XV et ses tentures, ses garçons aux cheveux longs et ses filles aux coiffures courtes, plus quelques putes et travelos pour compléter le décor. Plus encore que ses mèche-à-mèche révolutionnaires, c'est son personnage de flambeur, arrivant en Jag' chez Castel et dansant jusqu'à l'aube au Golf Drouot qui fascine les rédactrices de mode. Mai-68 ne sera pas sa révolution: le dandy play-boy stationne l'été sur la Costa Smeralda, en Sardaigne, où il fait ses débuts dans la jet-set en même temps que l'Aga Khan. Il sera de tous les voyages hippies des années 1970, au Cachemire, sur les traces de Jésus et des Esséniens, à Ibiza où il se lie d'amitié avec Polanski, à Bali qu'il déflore avant tout le monde, avec pour seule religion l'amour en groupe, la spiritualité et les hallucinogènes.

Qu'il vende des robes de stars des années 1950, bien avant la mode des fripes, ou lance les objets Snoopy, tout ce qu'il touche se transforme en or. À quelques mètres de l'Élysée-Matignon, il ouvre Le Privé, rue de Ponthieu (Paris-VIII^{e}), un club mouchoir de poche décoré de bouddhas. Il inaugure ensuite Le Centre Ville, restaurant branché des Halles, avant que le quartier ne redécolle, et vient à peine de lancer les salons du Chalet de la Porte jaune au bord d'un lac du bois de Vincennes quand il débarque aux Bains. Quoi qu'en diront les nostalgiques de l'époque new wave, les Bains placés sous la houlette de Challe et Boukobza vont attirer un nombre inégalé de rock stars et d'artistes.

Leur recette: un bar à sushis qui sert après minuit, et le plus impressionnant vivier de belles filles de la planète. Selon les soirs, et parfois le même soir, on peut croiser Mick Jagger, Roman Polanski, Jean Nouvel, Andy Warhol, Yves Saint Laurent, Iman, Wim Wenders, Justin Portman, David Bowie, Bono, Ira de Furstemberg, Robert De Niro et Keith Haring. Ce défilé de célébrités, sept jours sur sept, a de quoi donner le vertige. Aux élus du soir comme à ceux qui, durant la fashion week ou lorsque Prince improvise un concert privé, s'écrasent devant les grilles dans l'espoir de faire céder Marie-Line.

vanityfair.fr
RETROUVEZ LA BANDE-SON DES BAINS

Le duo Boukobza et Challe, c'est le yin et le yang de la nuit. Le premier est taciturne, voire invisible, dans son costume sombre et ses lunettes fumées. Le deuxième, en jumpsuit orange et casque de chantier, vous raconte qu'avant de venir, une amie l'a gratifié

FOC KAN/WIRE IMAGE

d'un petit « pompino », tout en sniffant du poppers – un aphrodisiaque – dans une bouteille qu'il porte en sautoir. La fête, malgré quelques descentes de police, va continuer dans les années 1990, avec le concours de nombreux directeurs artistiques, de Patrice Calmettes à David et Cathy Guetta, en passant par Xavier Brunet. On se souvient encore de John Galliano montant sur une table du restaurant permettant de vérifier qu'il ne porte rien sous son kilt avant de renverser un seau à glace sur la tête de Michael Hutchence, le chanteur d'INXS. Ou encore de Lady Terminator Hennessy, artiste new-yorkaise qui réussit à choquer même Grace Jones en vidant un magnum de champagne dans son tunnel d'amour, avant d'éclabousser les dîneurs d'un geyser spectaculaire. Mais le club ne survivra pas au retour en vogue du VIIIe arrondissement : du bling-bling Man Ray au néobranché Baron en passant par le Pink Platinum, le cœur de la nuit, début des années 2000, bat à nouveau dans le triangle d'or formé par l'Étoile, le rond-point des Champs-Élysées et Alma-Marceau. À l'instar du couple Guetta, Hubert Boukobza ouvre des restaurants dans le VIIIe : Le Korova avec Jean-Luc Delarue, et une annexe parisienne de Nobu, la chaîne culinaire japonaise chic appartenant à Robert De Niro. Il tente de réveiller les Bains en les transformant en club gay, sans grand effet. L'affaire se solde en 2010 par un arrêté préfectoral ordonnant la fermeture immédiate : les derniers travaux réalisés par Hubert Boukobza et la destruction de murs porteurs ont causé des fissures importantes et l'immeuble menace de s'effondrer.

On se souvient encore de John Galliano montant sur une table, permettant de vérifier qu'il
NE PORTE RIEN SOUS SON KILT.

BASQUIAT EN MORCEAUX

Six ans plus tôt, le 13 octobre 2004, Maurice Marois s'est éteint à l'âge de 82 ans, sans avoir jamais mis les pieds dans ce club mythique, mais son fils, Jean-Pierre, qui faisait le mur à 15 ans pour y emmener ses potes, ne veut pas se séparer du bien immobilier. Sa passion principale est le cinéma et il a notamment produit *Mary* d'Abel Ferrara et *Je viens avec la pluie* de Tran Anh Hung, un thriller avec Josh Hartnett. Il a également coproduit un documentaire sur Hugo Chavez (*South of the Border*) projeté à la Mostra de Venise, et *Babel* d'Alejandro González Iñárritu, avant de réaliser lui-même un film avec Bob Hoskins. Parallèlement, il a ouvert le très design Hôtel Gabriel, un trois-étoiles dans le Marais. « Rouvrir les Bains aujourd'hui impliquerait de faire une boîte dans la boîte, posée sur vérins, seule façon de se mettre aux normes en matière d'insonorisation, de désenfumage, d'accessibilité aux personnes à mobilité réduite », explique-t-il. Exorbitant pour une simple discothèque, le coût devient plus raisonnable s'il s'agit de réhabiliter les 3 000 m² de l'immeuble et d'en faire « un établissement mixte, un équivalent du Gramercy Park Hotel de New York ».

En attendant leur résurrection, c'est-à-dire le permis de construire et les travaux estimés à 12 millions d'euros, les Bains occupent, pour la première fois en cent vingt-huit ans, la totalité de l'immeuble. Pendant cette phase transitoire, des artistes de rue de la galerie parisienne Magda Danysz ont été invités à œuvrer : un igloo de planches et de clous surplombe le vide ; le mot *Addicted* dessiné en lettres de lumière est couché sur le sol du « bureau » où étoiles hollywoodiennes et vedettes du rock étaient invitées à sniffer de la cocaïne. Enfin, une installation de miroirs et projecteurs révèle le visage morcelé du peintre Jean-Michel Basquiat, que l'on croisa souvent ici.

Plusieurs personnalités du monde de la nuit, de la restauration et de l'hôtellerie ont souhaité s'associer à Jean-Pierre Marois. Mais il fera cavalier seul. En 2011, il a créé la Société des Bains et lancé un concours pour reconstruire et décorer l'établissement. Mot d'ordre : « Respecter le quartier, l'immeuble, et l'histoire du lieu. »

Trois architectes et designers ont été retenus et vont travailler de conserve à la renaissance des Bains, programmée pour l'été 2014. Le premier, Vincent Bastie, a rénové quatre-vingts hôtels à Paris et vient de finir Le Marignan dans le VIIIe arrondissement. C'est lui qui doit reconditionner l'immeuble. Le deuxième, Tristan Auer, incarne la relève du style français. Après avoir signé plusieurs demeures de Mick Jagger, la maison de Bryan Adams à l'Île Moustique et l'hôtel particulier de François-Henri Pinault et Salma Hayek, rue des Saints-Pères, à Saint-Germain-des-Près, il est actuellement chargé de rénover le Crillon et l'hôtel du Louvre, à Paris. En plus de l'accueil, Tristan Auer décorera les quarante chambres et le spectaculaire penthouse de 80 m², assorti d'une terrasse de 50 m² orientée plein sud. La troisième agence, c'est RDAI, le cabinet d'architecture d'intérieur fondé par Rena Dumas. Aujourd'hui dirigée par Denis Montel, l'agence, responsable de la décoration de toutes les boutiques de la maison dans le monde, s'occupera de l'aménagement du restaurant et créera des meubles.

Comme le Times Square immortalisé par le roman *City of Night* de John Rechy ou les photos de Larry Clark, les Halles des années Bains Douches ne ressusciteront évidemment jamais. Mais entre le bar qui accueillera des petits concerts, le restaurant de nuit qui offrira une cuisine néo-brasserie et le salon chinois réservé aux clients de l'hôtel, les Bains pourraient redevenir l'endroit où il faut pénétrer pour voir et être vu. □

EN SAVOIR PLUS

Les Bains à l'écran

LES NUITS DE LA PLEINE LUNE	1984	Éric Rohmer y tourne des scènes du film, mais la principale se passe aux 120 Nuits, boulevard de Strasbourg (Paris-Xe).
FRANTIC	1988	Roman Polanski a reconstitué en studio le club, sous le nom de Blue Parrot.

Le confort by Air France.

Fauteuil-lit spacieux, oreiller en plumes, couverture moelleuse
en classe Business... Le voyage n'a jamais été aussi agréable.

AIRFRANCE

FAIRE DU CIEL LE PLUS BEL ENDROIT DE LA TERRE

AIRFRANCE KLM

BELTRACCHI

(↠ suite de la page 201) Certaines victimes saluent l'artiste. « C'est un génie, confie Daniel Filipacchi. *La Forêt (2)* est très bien fait et les autres Max Ernst que j'ai vus sont tous magnifiques. » Werner Spies, expert autrefois incontesté, acquiesce: « Ces tableaux ne peuvent être l'œuvre que d'un surdoué. » Ralph Jentsch, parle de « croûtes » et de « faux grossiers ». Pour lui, Beltracchi a fait de la peinture « comme on décore un arbre de Noël, en ajoutant des lumières ici, quelques boules là ». Son verdict: « Un artiste ne travaille pas comme ça. » Pour expliquer comment les experts se sont laissé berner si longtemps, Jentsch invoque la négligence, la paresse, et, dans certains cas, un puissant désir de croire. Les Beltracchi auraient habilement exploité la crédulité du monde de l'art, où l'expertise se perd dans l'enthousiasme de la découverte.

Dans son bureau berlinois, l'inspecteur Allonge retire le film plastique qui recouvre le *Portrait demi-nu d'une femme avec chapeau* autrefois attribué à Kees van Dongen. Il retourne le tableau et désigne une demi-douzaine d'étiquettes contrefaites de la « collection Flechtheim ». Dépouillée de son cadre et posée sur une table, la toile – qui s'est vendu des millions de dollars aux enchères –, paraît étonnamment banale. « Beltracchi a eu une belle vie pour ce qu'il a accompli, résume-t-il. Sans diplôme, il a gagné des millions, parcouru le monde, toujours aux frais de quelqu'un d'autre. »

Presque toute cette fortune, sinon la totalité, s'est évanouie. Seul un million de dollars a été retrouvé sur un compte en Suisse. Au printemps 2011, les Beltracchi se sont même déclarés en faillite. Un administrateur a été nommé pour évaluer leur patrimoine. Confisquées, les villas de Fribourg et de Mèze ont été vendues aux enchères pour solder les poursuites civiles. Les époux jurent que la police leur a tout pris. Ils doivent cependant rembourser une amende colossale – « entre 15 et 20 millions d'euros, je ne sais plus précisément », soupire Wolfgang, persuadé de se refaire bientôt. Comment ? En vendant ses propres toiles. « Ce n'est que de l'argent, balaie Hélène. Nous avons des enfants formidables. Et mon mari a tellement de talent. » Un tableau signé Beltracchi se négocie aujourd'hui autour de 30 000 euros. □

MITTAL

(↠ suite de la page 229) quasiment la quête sur les marchés financiers. Pour convaincre les investisseurs, la famille s'est engagée à investir elle-même 600 millions d'euros dans l'opération. Lakshmi Mittal le répète désormais aux analystes: le groupe, c'est promis, va réduire ses coûts de 2,3 milliards d'euros d'ici à 2015. Sa rémunération n'a presque pas varié: environ 2,8 millions d'euros par an, dont moins de la moitié en salaire. Sa fortune, elle, a fondu: selon le palmarès annuel du *Sunday Times*, elle est passée de 38,4 milliards d'euros en 2008 à 17,4 milliards l'an dernier. « Ces classements ne me tracassent pas, balaie-t-il. Les seuls chiffres qui comptent, ce sont ceux de la valeur que crée la société. »

Une autre clé de la psychologie de Mittal se situe peut-être dans le patio de sa demeure londonienne: une sculpture à six bras berçant un globe d'acier accueille les visiteurs. C'est le magnat de l'acier qui a commandé cette œuvre. Et toute la famille y a participé: de Lakshmi à Vanisha, en passant par sa femme Usha, chacun a donné un moulage de son bras. Parents et enfants passent leurs week-ends ensemble dès qu'ils le peuvent. Ces retrouvailles sont du reste assez fréquentes: l'industriel a acheté des hôtels particuliers pour Aditya et Vanisha à quelques pas de chez lui. L'un a coûté 136 millions d'euros, l'autre 81 millions. « En ces temps difficiles, c'est un père heureux qui peut aider ses enfants à accéder à la propriété », a ironisé le *Daily Mail*.

Usha a toujours été un roc pour son mari. Fille d'un prêteur sur gages de Calcutta, elle l'accompagne depuis ses premiers pas professionnels. Pendant qu'il enchaînait les acquisitions à travers le monde, c'est elle qui faisait tourner le site de production en Indonésie. Aujourd'hui, elle serait chargée de gérer leur fortune, abritée dans des paradis fiscaux comme les Antilles néerlandaises. D'une réserve souveraine, Usha Mittal donne peu d'interviews. Le couple a cependant fait une apparition à la télévision indienne en 2006. Ce jour-là, sur le plateau, son mari n'a cessé de la taquiner, provoquant chez elle des rires gênés. Il admettait aussi avoir trop gâté leurs enfants cependant qu'elle tenait la maison d'une main de fer. « Elle connaît très bien mon travail, a-t-il tenu à préciser face aux caméras. Je la considère comme mon égale. »

L'aîné des enfants, Aditya, âgé de 37 ans, est considéré comme l'alter ego de son père. Avec ses faux airs d'acteur de Bollywood et son phrasé typique des écoles de commerce américaines, le jeune directeur financier d'ArcelorMittal passe pour un négociateur né. C'est lui qui aurait convaincu son père de racheter Arcelor. « Je suis très fier d'Aditya, confie Lakshmi Mittal, l'air sincèrement admiratif. Nous nous comprenons parfaitement dans le travail comme en famille. Ces deux situations sont parfois délicates, mais nous avons trouvé un bon équilibre. Ça ne me dérange pas du tout qu'il marche sur mes traces. En fait, c'est moi qui marche sur les siennes: il incarne notre avenir. » Il n'en dira pas plus.

Le 15 juin, Mittal a eu 63 ans. La question de sa succession n'est pourtant pas à l'ordre du jour. « J'aime toujours mon travail, dit-il. Je suis passionné, je parcours toujours mes aciéries, je prends du plaisir à rencontrer mes employés. » On insiste. Le moment venu, confiera-t-il vraiment les rênes de l'entreprise à son fils adoré ? Il répond mécaniquement: « ArcelorMittal reste une institution au sein de laquelle il existe des scénarios de succession pour chaque poste clé. Aditya est très

respecté mais le conseil d'administration a de l'expérience. C'est lui qui décidera. »

Tout cela est formulé avec diplomatie, mais compte tenu de la répartition des droits de vote – la famille Mittal en détient 40 % – et de la présence de Vanisha au conseil, seul un séisme pourrait barrer la route à Aditya. Ce qui semble aujourd'hui guider Lakshmi Mittal, ce sont plutôt les mots de son père, Mohan Lal, âgé de plus de 80 ans : « Si mes fils ne sont pas meilleurs que moi, mon entreprise est finie. » Dans le passé, Lakshmi a pourtant connu quelques affrontements avec lui ainsi qu'avec ses frères, Pramod et Vinod. Au départ, tous trois étaient associés dans une petite aciérie. Mais la volonté de l'aîné de créer sa propre entreprise a provoqué des blessures profondes chez les uns et les autres. Ce n'est qu'après le décès de sa mère, en 2001, que Lakshmi se réconcilie avec sa famille. Du moins le pensait-on. Six ans plus tard, les rumeurs de rachat d'une société de Pramod par Mittal Steel provoquèrent une nouvelle brouille. La famille a démenti, mais l'épisode a mis en évidence ce que Mittal considère comme une règle de vie : « Je ne me laisse jamais dicter une décision par l'émotion : seul le business compte. » Hollande peut en témoigner. □

BETTENCOURT

(↠ suite de la page 179) le monde soupçonne tout le monde. Le personnel se divise en trois camps : les anti-Banier, les partisans, les neutres. Claire Thibout, la comptable, s'est opposée le plus durement : elle s'est rapprochée de Françoise Meyers et a annoncé son départ à la fin 2008. Les femmes de chambre se sentent visées – surtout Dominique, qui a rapporté un échange au cours duquel la milliardaire et le photographe auraient prononcé le mot « adoption ». Accusé d'écouter aux portes, le garde du corps a boxé l'un des cuisiniers. « Il régnait une ambiance de chasse aux sorcières », se remémore Pascal. Lui n'a pas été convoqué par la police : affecté au service d'André Bettencourt, il n'était pas en première ligne. Il sent néanmoins la méfiance s'installer autour de lui. Le 25 février 2009, il s'en plaint à la milliardaire. « Madame, je sais qu'on me reproche d'avoir témoigné à la police contre M. Banier. Je tiens à vous dire que c'est faux.
– Je ne veux pas avoir d'ennui avec François-Marie », souffle la vieille dame sans oser le regarder.

Le lendemain, Lindsay Owen-Jones, alors président de L'Oréal, interroge le majordome : « Mme Bettencourt a besoin de savoir si vous avez témoigné devant la brigade financière ; il faut qu'elle sache si elle peut avoir confiance en vous », dit-il en le transperçant des yeux. Pascal nie à nouveau.

Quelques semaines plus tard, à la FNAC du centre commercial Parly-2, il achète un dictaphone numérique de marque Olympus. Après quelques essais pour apprendre à maîtriser l'appareil, il le place pour la première fois dans la pièce le 25 mai 2009, dans une pochette de feutrine noire posée de longue date sur le bureau. À 12 h 15, Liliane Bettencourt reçoit Patrice de Maistre, son homme de confiance – les enregistrements, puis l'enquête, ont montré depuis qu'il ne méritait guère ce titre.

Pascal Bonnefoy n'a pas oublié l'émotion ressentie ce jour-là. « Je n'avais pas le sentiment de faire quelque chose de mal mais j'étais troublé. Après avoir servi les boissons, j'ai refermé la porte et je suis descendu à l'office. J'avais mal au ventre, je transpirais. Quelqu'un m'a demandé pourquoi je ne mangeais rien. J'ai prétexté un régime. Je ne pouvais rien avaler, j'étais trop angoissé. Au bout d'une heure, je suis remonté et j'ai récupéré le dictaphone en tremblant. Je l'ai glissé dans ma veste. Puis, à l'heure de la pause, je me suis isolé dans une chambre de service pour écouter : j'ai été horrifié par ce que j'ai entendu. »

Les premières conversations révèlent une Liliane Bettencourt infiniment plus fragile que Pascal ne le croyait. Diminuée par la surdité mais plus encore par une affection neurologique que son entourage s'efforce de minimiser, l'octogénaire perd souvent le fil, oublie ce qu'elle a dit la veille, semble tout ignorer des largesses qu'elle octroie – à Banier, mais pas seulement. Manipulée par ses conseillers – gestionnaire, notaire, avocats –, elle est dressée peu à peu contre sa fille. « Est-ce qu'il y a encore des gens à renvoyer ? l'entend-on demander à Patrice de Maistre.
– Peut-être Pascal. Moi, ce qui m'intéresse, c'est qu'il n'y ait pas de traîtres qui aillent tout raconter, répond le conseiller en jouant l'important.
– Raconter, mais à qui ?
– Mais à votre fille et à votre gendre ! »

Chaque fois qu'il est de service et que l'emploi du temps affiché à l'office signale un rendez-vous dans le fameux bureau, le majordome replace l'appareil – non sans avoir changé les piles. Pour ne pas risquer d'être surpris, il n'écoute ce qu'il a saisi qu'une fois dans sa voiture, sur le chemin pour rentrer chez lui, au Chesnay. Même sa femme n'est pas au courant. Avec le temps, il s'enhardit. « Rappelez-vous que Madame entend mal, insiste-t-il auprès du notaire avant une entrevue. Parlez très fort et articulez bien. » Ce sera l'un de ses meilleurs enregistrements. Quand il entend que Patrice de Maistre a fait fouiller l'hôtel particulier à la recherche de micros, il est partagé entre le sourire et l'inquiétude. « C'était la preuve qu'il y avait des choses à cacher, dit-il. Tous ces gens n'avaient pas la conscience tranquille. »

Il y a de quoi. Grâce au magnétophone indiscret, le majordome découvre que Liliane Bettencourt possède des comptes dans des banques helvétiques et que son homme d'affaires la dissuade de les déclarer au fisc. « Vous savez qu'il y a une loi qui va permettre aux Français de savoir l'argent que l'on a en Suisse, prévient De Maistre. Je suis en train d'organiser le fait de l'envoyer dans un autre pays, soit Hong-Kong, Singapour ou en Uruguay. » Ses confidences involontaires révèlent aussi que l'Élysée s'insinue dans le cours de la procédure judiciaire avec un curieux empressement ou que l'île d'Arros était la propriété de la milliardaire... mais qu'elle ne l'est plus. Un montage alambiqué semble l'en avoir dépossédée au profit d'une obscure fondation.

« Et cette fondation appartient à qui ? demande Liliane Bettencourt.
– Officiellement, à personne, répond Patrice de Maistre.

– Et officieusement ?
– À François-Marie... C'est une décision que vous avez prise il y a quatre ans.
– J'ai voulu lui offrir une île ? »

Un autre jour, le dialogue intercepté dévoile la teneur d'un testament signé par l'octogénaire mais dont elle n'a plus le souvenir. « J'avais laissé combien à François-Marie, quelle proportion ? demande-t-elle.
– Légataire universel, répond son notaire.
– C'est-à-dire ?
– Tout.
– Ah non...
– Eh si... C'est vous qui me l'avez dit.
– Qui ? moi ? »

Cette accumulation de secrets trouble le sommeil du majordome. Au travail, une gêne permanente le taraude. « J'ai toujours servi loyalement, expose-t-il. Je me sentais mal dans la peau d'un espion. Ce qui m'a aidé à tenir, c'est la révolte que j'éprouvais en découvrant à quel point ces hommes abusaient Mme Bettencourt alors qu'ils étaient censés l'assister. Je me disais que si un jour, sa fille me demandait comment j'avais pu laisser passer tout cela, j'aurais honte de moi. Je ne pouvais pas accepter l'inacceptable. »

À la fin de 2009, Pascal Bonnefoy se confie à son avocat, Me Antoine Gillot – c'est lui qui avait négocié le départ de la comptable. « Mais Pascal, vous risquez un an de prison ! » s'exclame celui-ci, effaré. Un motif pousse la majordome à continuer. Il n'a pas réussi à intercepter une conversation de François-Marie Banier. La raison en est simple : le photographe n'entre jamais dans l'ancien bureau d'André Bettencourt. Puisque la mémoire de son dictaphone est pleine, Pascal en achète un second et le manège reprend. La délivrance arrive le 11 mai 2010. La milliardaire converse avec De Maistre quand Banier se présente. Ils parlent d'argent, comme toujours, de l'état de santé de la vieille dame et du devenir de l'enquête qui vise le photographe. À la fin de la discussion, interrompue par les aboiements de Toma, le teckel de Madame, on entend distinctement De Maistre glisser à Banier : « Vous pensiez que ça arriverait, une histoire pareille ? » Réponse de l'artiste : « Non. C'est une histoire de fous. »

Dans les jours qui suivent, le majordome quitte la rue Delabordère avec soulagement. Son départ, négocié avec De Maistre, s'effectue aux conditions prévues par son contrat : il perçoit 215 000 euros d'indemnité – deux ans de salaire, l'usage chez les Bettencourt. Contrairement à d'autres, il n'a pas demandé un sou de plus. Le 17 mai 2010, il appelle Françoise Meyers. Elle le reçoit le lendemain soir dans son appartement, presque en face du domicile de Liliane Bettencourt. Il lui remet alors les enregistrements, gravés sur 27 CD-ROM avec le concours d'un ami informaticien qui n'est autre que le mari de l'ancienne comptable – il avait appris à André Bettencourt à se servir d'un ordinateur, c'est ainsi que Pascal l'avait connu.

Le majordome décrit la scène : « Avant tout, elle voulait savoir comment allait sa mère. J'ai répondu simplement : "Pas très bien." Puis je lui ai tendu les disques en lui disant : "Ce sont des conversations que j'ai enregistrées chez elle. Vous découvrirez des choses. Quelle que soit l'utilisation que vous voudrez en faire, j'en accepte les conséquences." Nous avions les larmes aux yeux. Ni elle ni moi n'avons parlé du contenu. Elle a posé les boîtes sur un meuble et je suis parti. »

La suite est connue. Françoise Meyers a remis les documents sonores à la police. Leur divulgation a entraîné le report du procès de l'affaire Bettencourt – qui n'a toujours pas eu lieu – et ouvert bien d'autres pistes à la justice. Le fisc s'en est mêlé et les avoirs détenus dans des banques étrangères ont dû être rapatriés. Liliane Bettencourt et sa fille se sont rapprochées. La milliardaire a condamné sa porte à son ami photographe. Pascal a été placé en garde à vue les 16 et 17 juin 2010. Quand les policiers lui ont demandé s'il n'avait jamais eu l'idée de céder ses bandes à Patrice de Maistre ou à François-Marie Banier, il a eu cette répartie : « Je ne suis pas un maître-chanteur. Et de toute façon, ce n'est pas leur argent qu'ils m'auraient donné, c'est celui de Mme Bettencourt. » Le 17 octobre 2011, l'héritière de L'Oréal a été placée en sous tutelle.

Après avoir quitté Neuilly, Pascal Bonnefoy a vécu comme on flotte entre deux eaux. D'abord tenté de reprendre un hôtel à La Baule, il y a renoncé devant l'ampleur des travaux nécessaires. Puis il a repris du service pour des soirées chics dans la bonne société parisienne. Fin 2010, sur la recommandation d'un ancien collègue, il est recruté comme extra à l'Assemblée nationale. Son nom est encore régulièrement cité dans les journaux mais personne ne fait le rapprochement. Sauf son supérieur, qui lui dit sans équivoque : « Ce dossier ne me regarde pas. Tu seras jugé sur ton travail. » L'ex-majordome des Bettencourt est affecté à l'hôtel de Lassay, siège de la présidence de l'Assemblée nationale. « J'avais toujours peur de tomber sur des protagonistes de l'affaire », s'amuse-t-il rétrospectivement. Un soir, lors d'un dîner offert aux parlementaires de la majorité, il croise le regard d'Eric Woerth, qu'il avait accueilli et servi, jadis, rue Delabordère. Mais l'ancien ministre – mis en examen dans le dossier Bettencourt – ne le reconnaît pas. Une autre fois, il sert au cocktail organisé pour la remise du Prix du livre politique. L'un des ouvrages en lice est consacré à l'affaire. Les invités en parlent pendant qu'il propose des petits fours sur un plateau d'argent. « Intérieurement, je jubilais », admet-il presque confus.

Avec son épouse et un ancien cuisinier de la rue Delabordère, Pascal Bonnefoy a acheté en 2011 un joli hôtel de 23 chambres sur la baie de Saint-Brieuc, à 35 kilomètres à peine de la propriété des Bettencourt, à l'Arcouest. La nostalgie de ses années neuilléennes ne l'a pas quitté. Quand il se remémore « les odeurs de fleurs de la maison, les parfums de Madame, les cigares de Monsieur, le scintillement de la vaisselle », il arrive que ses yeux se mouillent de larmes. Son établissement l'occupe à temps plein mais à échéances régulières, l'affaire frappe encore à sa porte. Surtout depuis que les révélations d'autres anciens employés ont conduit les juges sur la piste de financements politiques, dont celui de la campagne de Nicolas Sarkozy, en 2007. À trois reprises, il a dû se rendre à Bordeaux pour témoigner – dont la dernière fois face à l'ancien président en personne. Aujourd'hui, sa déposition figure parmi les indices retenus contre Nicolas Sarkozy et on ne peut pas dire que cela l'enchante. Il a déclaré lui avoir ouvert le portail avant de l'accompagner jusqu'à M. Bettencourt, qui l'attendait dans un salon, un certain week-end de février 2007 dont il est incapable de préciser la date. Il jure en tout cas n'avoir assisté à aucune remise d'argent. « Je n'ai pas voulu accuser qui que ce soit, assure le majordome. Dans mon travail comme devant la justice, je me suis contenté de faire mon devoir. Pour moi, cette affaire n'a jamais été un scandale politique. C'est l'histoire d'une famille qu'on a essayé de détruire, par méchanceté et par intérêt. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher. Après ce qu'ils ont fait pour moi, c'était la moindre des choses. Pas une seconde je ne l'ai regretté. » □

Jeep® Wrangler : l'aventure au quotidien.

Existe en 3 ou 5 portes - Moteur 2.8 CRD de 200 ch[1] avec Système Stop & Start™ (versions BVM diesel) - Transmission 4x4 débrayable avec boîte courte - ABS, ESP, antipatinage, système préventif antiretournement - Climatisation automatique - Régulateur de vitesse. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

Jeep®

(1) Consommations (l/100 km) cycle urbain/extra-urbain/mixte Wrangler Sport (BVM6) : 8,3/6,5/7,1 - Wrangler Unlimited (BVA5) : 10,3/7,9/8,8. Émissions de CO_2 : 187 g/km (Wrangler Sport BVM6) - 230 g/km (Wrangler Unlimited BVA5). I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337 00 800 0 IAM JEEP

Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

VANITY SHOW

Cannes, 19 mai. L'enthousiasme communicatif de **Jessica Chastain** et de **Karl Lagerfeld** lors du premier dîner de *Vanity Fair* France chez Tétou à Golfe-Juan.

PHOTOGRAPHIES **ELLEN VON UNWERTH**

Le golfe Juan, vu de la terrasse de Tétou.

James Franco.

L'invitation.

Alice Taglioni.

Michel Denisot.

La bouillabaisse de Tétou, renommée dans le monde entier.

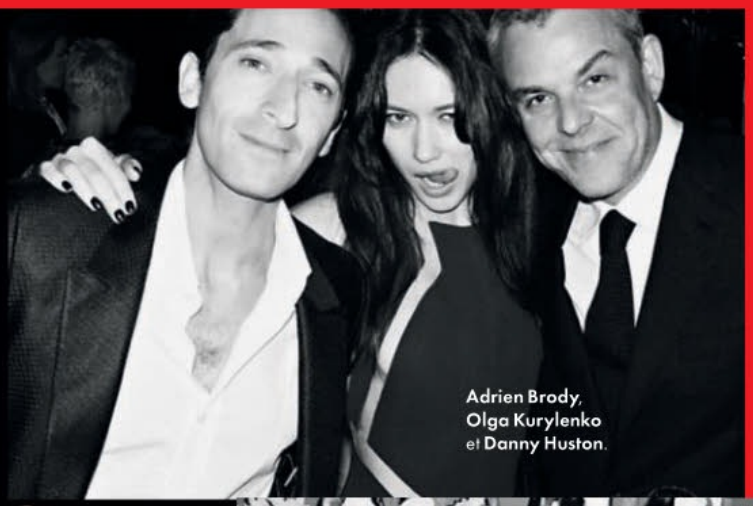
Toute fête commence par l'arrivée du premier invité, immanquablement confus d'avoir respecté l'horaire. À 20 h 30 sonnantes, le 19 mai, **James Franco** a débarqué chez Tétou, établissement renommé sur la plage de Golfe-Juan, investi l'espace d'une soirée par *Vanity Fair* France et Chanel. Le tout sous l'égide d'**Albane Cleret**. Gêné, Franco ? Pas pour un sou. L'acteur-producteur-scénariste-écrivain américain n'a, de toute manière, eu que peu de temps pour profiter de son avance. Très vite une pléthore de ses confrères a rempli le restaurant, et s'est mélangée sur la terrasse construite pour l'occasion. Après une bouillabaisse traditionnelle, **Solange Knowles** a fait se lever les convives avec un concert aussi moderne que le repas était classique, lançant un mouvement de danse qui n'a pris fin que tard dans la nuit azuréenne. — YORGO TLOUPAS

Le prix d'interprétation féminine, **Bérénice Bejo**, accompagnée du réalisateur **Michel Hazanavicius** et du producteur **Thomas Langmann**.

James Franco.

Xavier Romatet et le producteur **Alain Terzian**.

Xavier Romatet
Karl Lagerfeld,
Michel Denisot,
Anne Boulay
et Bruno Pavlovsky.



Adrien Brody,
Olga Kurylenko
et Danny Huston.

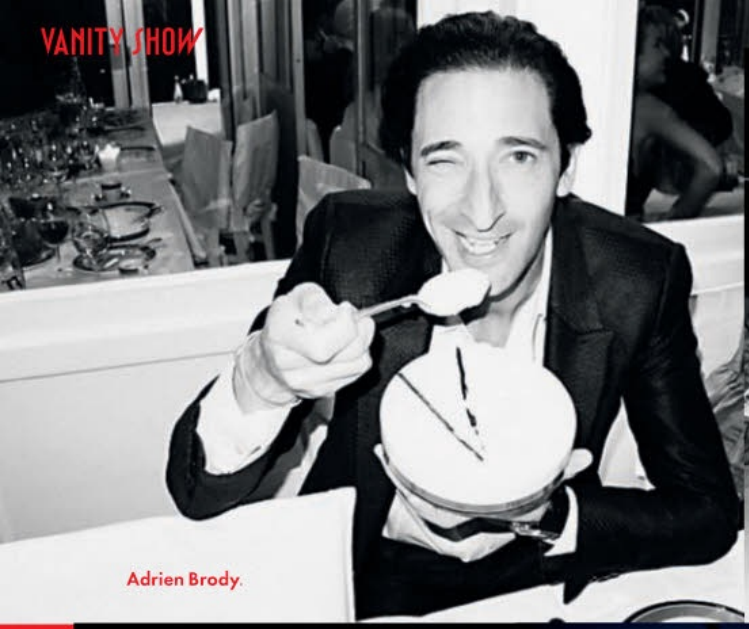
Jessica Chastain
et Jane Fonda.

Milla
Jovovich.

Jonathan Newhouse, PDG
de Condé Nast International,
et **Luca Dini**, rédacteur
en chef de *Vanity Fair* Italie.

Gian Luca Passi et Jessica Chastain.

Ahna O'Reilly à l'affiche
de *Tandis que j'agonise*
de James Franco.



Adrien Brody.

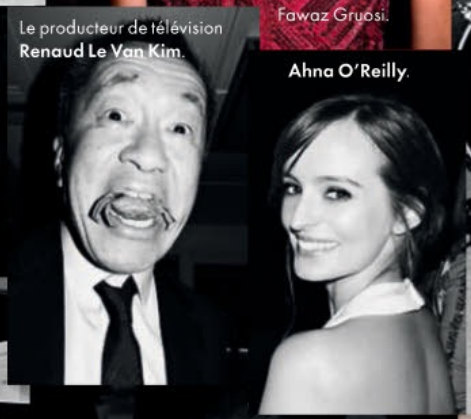
Nathalie Acevedo, Virginie Mouzat, Solange Knowles et Milla Jovovich.

Nathalie Acevedo.

L'invitée de Fawaz Gruosi.

Le concert de **Solange Knowles**.

Le producteur de télévision **Renaud Le Van Kim**.



Ahna O'Reilly.

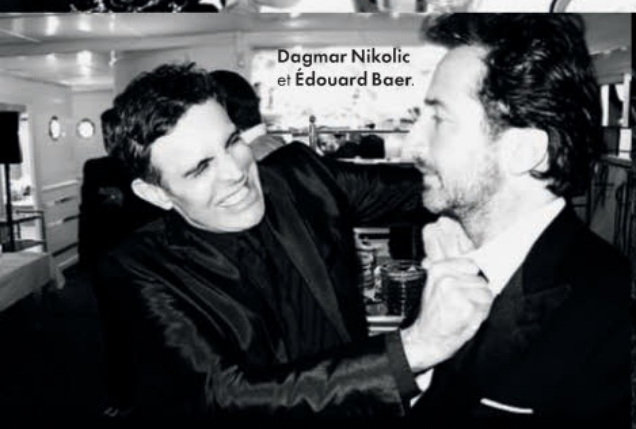
Le footballeur **Raï** et sa compagne.

Le mannequin russe **Tanya Dziahileva**.

Le public de Solange Knowles.

Melita Toscan du Plantier, Gian Luca Passi, Jessica Chastain, Karl Lagerfeld, Ingrid Sischy, Jonathan Newhouse et Léa Seydoux.

Gaspard Ulliel.



Dagmar Nikolic et Édouard Baer.

Robin Thicke et Paula Patton.

Karl Lagerfeld et David Furnish.

Alma Jodorowsky et Olivier Dahan.

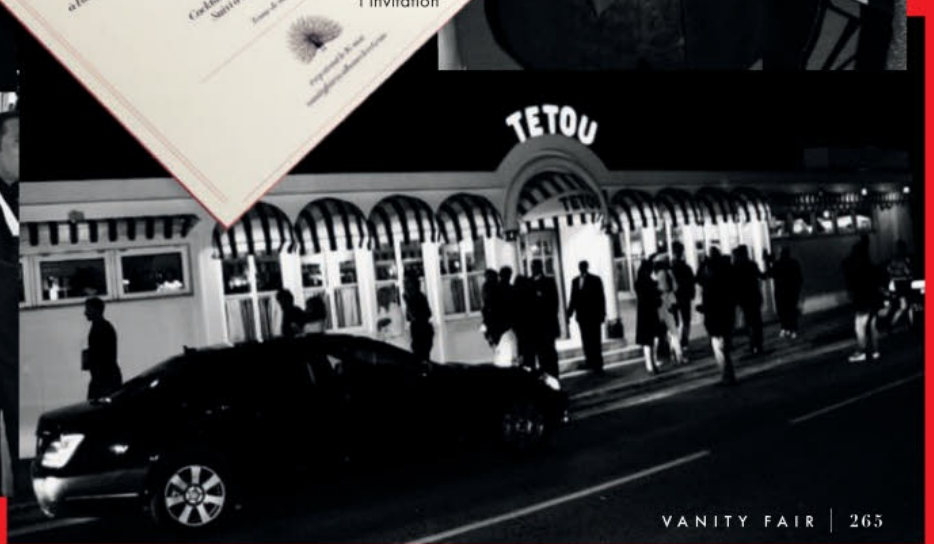
Le dos de l'invitation

Virginie Mouzat.

Xavier Romatet (Condé Nast) et la délégation de *Vanity Fair*.

Anne Boulay.

Yorgo Tloupas.



(Pas tout à fait le questionnaire de Proust)

Lou DOILLON

L'actrice et chanteuse, en tournée cet été dans toute la France pour son album *Places*, se soumet au petit jeu de l'auto-analyse en 26 questions-réponses et un dessin.

L'artiste par elle-même, 2013.

A. À qui ou à quoi aimeriez-vous ressembler ?
Depuis quelques années j'essaie de m'habituer à moi-même.

B. À qui ou à quoi ressemblez-vous ?
À mon père et ma mère.

C. À qui ou à quoi ressemblerez-vous dans dix ans ?
Ni à mon père ni ma mère, j'espère !

D. Où aimeriez-vous être maintenant ?
Je suis de nature assez satisfaite. . .
Là où je suis !

E. Qu'est-ce qui vous rend belle ?
Être aimée.

F. Quelle est votre devise ?
« What goes around comes around »
(« Qui sème le vent récolte la tempête »).

G. En quoi excellez-vous ?
Dans le détail.

H. Que détestez-vous plus que tout ?
Le manque de curiosité.

I. Quel est votre gros mot préféré ?
Enfoiré !

J. Que faites-vous pour vous détendre ?
Je dessine.

K. Qu'y a-t-il sur votre table de nuit ?
Le journal de Cioran, entre autres.

L. En qui ou en quoi croyez-vous ?
En l'humanité.

M. Quelle chanson, film ou livre a changé votre vie ?
Antigone d'Anouilh.

N. Quel défaut pouvez-vous pardonner ?
Le premier degré.

O. Celui que vous ne pardonnez pas ?
La malveillance.

P. De quoi êtes-vous gourmande ?
De tout.

Q. Quel est selon vous le pire « tue l'amour » ?
L'ego.

R. Quel rêve ou cauchemar récurrent faites-vous ?
Celui que je chante dans mon morceau *One day after another*.

S. Quelle est votre passion honteuse ?
La compulsion.

T. Quel est votre objet fétiche ?
Mon stylo-plume, un Parker « 51 » ou un Sailor.

U. Comment gérez-vous le trac ?
Avec les quatre accords toltèques (un livre de développement personnel d'un chaman mexicain) : 1- Parole impeccable. 2- Ne jamais en faire une affaire personnelle. 3- Pas de supposition. 4- Toujours faire de son mieux.

V. De quel sport êtes-vous fan ?
Aucun.

W. Votre meilleure blague ?
Le sport.

X. Votre jour préféré ?
Le vendredi, parce que c'est le début du week-end (pas forcément pour moi mais je sens le plaisir chez les autres).

Y. Celui que vous détestez ?
Le dimanche, parce que c'est la fin du week-end (pas forcément pour moi mais je sens que la fête est finie).

Z. Faites un vœu. . .
C'est fait !

RETROUVEZ PLUS DE DESSINS DE LOU DOILLON *sur l'iPad*

Eden Park
RUGBY LEGEND
www.eden-park.com

Tél. 01 40 73 73 73
Dior
'SECRET GARDEN* 2 - VERSAILLES'
WWW.DIOR.COM
* Jardin secret